Tome XVIII. N° 11 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Sept. 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Valentine ou la Folie démocratique

PREMIÈRE PARTIE

Il y a dans Paris, pour tout homme qui y est né et y a longtemps vécu, des points sensibles, où il ne saurait passer sans qu'aussitôt l'esprit s'éveille et le cœur s'émeuve. Dans le présent, le passé surgit ; et voilà que nous nous attendrissons sur ceux des hommes qui sont le plus aisément aimables : les morts. Mais, à ces minutes-là, si le hasard met un vivant sur notre chemin, il profite de la douceur d'âme où nous sommes sitôt que nous rêvons, et quand par une matinée de juin dernier, Petit-Dutaillis et moi nous sommes rencontrés sur la terrasse des Tuileries, il est certain que l'état de grâce où l'inclinait la vue des Champs-Élysées aida à l'affection de sa poignée de main. Depuis cinq ans il m'ignorait. Je devais le surprendre ; pourquoi cette ardeur? C'est que la beauté des choses l'exaltait, et dans un élan, ce camarade retrouvé me conta sa vie depuis l'armistice, par amour de cette capitale, où malgré le dé-

sordre moderne, il y a tant de marques de la perfection de notre esprit.

— Allons, me dit-il en soupirant, je ne verrai plus longtemps tout cela !

— Eh quoi ! Tu comptes mourir?

— Je m'exile... J'ai plein le dos des hommes dans ce pays que j'aime. Ils sont débiles et incohérents, parce que mal dirigés. J'ai de la lassitude. Je pars. Je pars après-demain pour l'Afrique Occidentale. Je vais voir de grosses bêtes : des hippopotames, des éléphants. J'ai besoin de côtoyer des êtres simples, dans une nature vierge, où sont ignorées les combinaisons.

Il s'assit. Mes yeux ne le quittaient pas. Ce Petit-Dutaillis est un homme que je regarde avidement dès qu'il parle. Sa voix a une vibration singulière. Il semble que ce soit l'accent tout vif d'une parole vraie. On va lui tendre les mains. Tout à coup il vous rebute par un ricanement bref. A-t-il deviné votre geste? Rit-il de votre naïveté? Tout bien pesé, c'est lui le naïf, qui se donne trop simplement, pour se ressaisir trop vite, avec trop de maîtrise, après trop d'abandon. Le cœur est généreux, mais l'esprit est sec : on gagne le premier ; le second ironise. En sorte que l'homme est plein de tendresses particulières et d'idées générales féroces. Dès qu'il juge, il condamne ; dès qu'il sent, il pardonne. Pessimiste ; optimiste. Vous direz : « C'est le Français connu. » Non ; plus âpre ; et presque un peu farouche ; il ne rappelle personne du commun ; c'est Petit-Dutaillis ; un grand, mince, qui marche net, et regarde en face. Pas plaisant, pas charmant, pas reposant. Il vous aborde : c'est le qui-vive. Il s'impose et il fatigue. Mais il est soi, même s'il déplaît. Ceux qui calculent, prévoient, soupèsent, les notaires ou les pharmaciens, détestent un homme de ce genre. Il est d'un invincible attrait pour quiconque aime l'orage et le feu du ciel. Un éclair dans la nuit ! Bonnes gens raisonnables qui dormez, vous n'en saurez jamais l'émoi. Dans cette nuit épaisse de la guerre, je rencontrai Petit-Dutaillis, dont les paroles sonnaient comme un tocsin. Il avait fait la mobilisation des idées justes. Il sortait de je ne sais quel hôpital, mal guéri, et il était brûlant de corps et d'âme. Est-ce que les circonstances de cette première rencontre lui revinrent en me retrouvant? Il me dit :

— Te souvient-il, quand je te connus, je te parlais avec

complaisance d'une certaine Valentine, qui me soignait... Elle a joué depuis un grand rôle dans ma vie. Elle m'a éclairé sur des idées essentielles.

— Ah? Ah?

— Que veut dire ce « Ah? » Est-ce du dédain?

— Oh!

— Curiosité?

— Peut-être.

— Qu'as-tu à faire à cette heure-ci?

— Rien.

— Veux-tu que je te parle d'elle, de moi, de la politique?

— Quel programme!

— Accepté? Alors, je commence, sans préambule, sans m'excuser. J'ai besoin de faire ce testament à un ami, avant de quitter la France... Nous sommes bien ici. Ces Champs-Élysées sont toujours beaux à voir, encore que tant de voitures s'y jettent comme des folles. Et ces marronniers misérables, puisqu'ils respirent de l'essence et poussent dans des égouts, quelle grâce pourtant, et quels tons! Il faut que je tourne ma chaise... je faiblirais, je n'irais pas voir les nègres. Or, je veux les voir, je veux me rendre compte s'ils sont encore maniables, ou déjà perdus comme nous; car nous sommes perdus, mon ami. A la chaleur que tu me vois, tu crois que j'ai la fièvre : c'est de la peine que j'ai. Laisse-moi m'expliquer. Écoute bien.

Là-dessus, une chaisière s'approche, qui lui donne l'occasion d'éclater de rire et de ne plus paraître dupe de sa sensibilité.

— Premier intermède, avant que nous commencions... Bonjour, madame. Vous voulez de l'argent? Voici. Prenez. Bonsoir, madame... Ah! Je crois que je te parlais de moi et de cette bonne Valentine?... Mon cher, elle m'a soigné deux mois, sans que nous nous comprenions. Les batailles ne m'avaient pas abattu : j'étais un blessé trop grinçant pour une femme sensible. Elle ne trouvait pas à s'employer autour de mes plaies. Elle me dit un jour, dans un sourire navré : « Vous, vous êtes démoniaque! » Parbleu! elle avait trop de pansements à faire, pour s'adapter encore à un homme difficile. C'était le soldat-enfant qui lui convenait, ému d'être au repos, et de voir une femme agréable près de son lit. Elle me semblait brave, gentille, sans intérêt. Nous nous quittons sur cette équivoque. Armistice. La vie civile

reprend. Les gens ressortent leur vaisselle. On m'invite à dîner. La première maison où je consens à cet exercice mondain, qui est-ce que je rencontre : Valentine et son père !

Quand ces choses arrivent dans un vaudeville, on hausse les épaules : tout de même, l'auteur manque d'imagination ! Dans la vie, on s'ébaubit : « Ça, par exemple !... » Je regardais Valentine : je la découvrais. Elle ne me reconnaissait pas davantage, et plus spontanée, c'est elle qui dit : « Vous n'êtes plus le même ! » Je pense bien ! Pour un homme, sortir de la guerre, c'est respirer et espérer ! Au lieu qu'elle, n'étant plus à l'attache, me sembla désœuvrée, comme perdue et si pâle. Tout au long de ses journées harassantes d'infirmière, pourquoi l'avais-je jugée sur des paroles, qu'elle distribuait comme des potions? Il s'agissait de servir : au diable l'esprit ! A présent, au fond d'une bergère Louis XV, tournant sa cuiller dans une tisane, elle était d'une bien séduisante mélancolie... tellement que je trouvai le père médiocre. Soudain je lui voulais un père étonnant qui l'eût ranimée et comprise, comme je commençais de la comprendre... avant même de savoir rien d'elle. Depuis deux heures, elle était une des images les plus agréables que la vie eût offertes à mes yeux d'homme gourmand de bonheur, mais je ne savais que quelques bruits d'hôpital : « Veuve... un fils... » Veuve de qui? Quel âge ce fils? Je la laissai partir pour interroger mes hôtes.

Hélas ! les gens du monde, en se recevant, s'ignorent. Ceux-ci me parlèrent bien volontiers de sa robe ; de son mari ils savaient moins de choses ; un officier, mort jeune, qui passait pour un homme sévère... Le fils? près de vingt ans : faisait son service ; il ne s'était encore signalé par rien. A moi il se signalait par son âge, qui me faisait rêver à celui de sa mère... Comme elle paraissait jeune !... J'eus cette exclamation deux fois. Deux fois, on me répondit :

— Et le père, n'est-ce pas qu'il est bien?

Sur ce père, M. Mézamy, on était riche de détails que je ne demandais pas. Ancien consul de France en Pologne, en Allemagne, au Maroc : je m'en moquais bien. C'était un homme rare : je m'en moquais aussi. Il avait au surplus apprécié ma conversation : je m'en moquais tout à fait. A tel point qu'il avait confié au maître de maison : « Il faudra que je lui écrive de venir me voir. » Ah ! je ne m'en moquais plus ! Je me renseignai même sur leur adresse, car

Valentine vivait avec son père. Ils habitaient rue de Verneuil. Le quartier m'enchantait, discret, oisif et d'une tristesse rêveuse, comme cette femme. Un cadre touchant pour elle. Je pensais en m'en allant dans la nuit : « M'écrire? C'est vague. Quand m'écrira-t-il? »

Il ne me fit pas attendre, et son mot me plut par un naturel qui n'excluait pas la fierté. Il y disait savoir mon goût du journalisme, ma curiosité de la politique. Les élections proches le préoccupaient. Il proposait que nous échangions quelques idées sur la vie publique. J'espérais secrètement qu'à cet échange Valentine prendrait part : je courus chez eux. Mais quand j'arrivai, je le trouvai seul, préoccupé. Il me dit :

— Nous n'allons pas être tranquilles. Quelqu'un s'est annoncé, qui vient m'offrir une candidature, sur une liste « d'hommes nouveaux ». Le titre est alléchant. De là aux réalités !... Pour moi, je me regarde dans ma glace, et ne me trouve guère nouveau. Si les autres croient l'être, c'est peut-être qu'ils n'ont pas de glace. Enfin, quand ce bonhomme va venir, accordez-moi un quart d'heure : je l'expédierai.

— Je vous en supplie, lui dis-je, recevez-le devant moi.

Il plaisanta : « Voulez-vous me prendre ma place? »

A quoi je me récriai si fort, que nous n'entendîmes pas sonner, et que la femme de chambre, sans prévenir, nous introduisit *l'homme nouveau*, comme nous disions ensemble : « Plus on est de fous, plus on rit ! » Depuis la guerre, il n'y a plus de domestiques stylés ; on dirait qu'ils furent tous artilleurs : les visiteurs arrivent comme des bombes. Il est vrai que celui-là n'était qu'un fantôme de visiteur, glissant, insaisissable : un vent coulis. La femme de chambre pensa-t-elle le retenir? Il lui fila sous le nez, et déjà il était dans la place, déjà il parlait d'une voix mince comme lui, où les mots trébuchaient. Bien mieux, c'est à moi qu'il s'adressa. Je désignai M. Mézamy. Il dit :

— Oui, oui ! Nous allons nous arranger tous. Nous avons du bon sens, n'est-ce pas? Et c'est grandement assez pour voir que la victoire est une défaite ! Rien ne va plus, absolument rien !

Il s'ébrouait : un jet d'eau dans un courant d'air.

— Les gens, dans ce pays, continua-t-il, ne songent qu'à s'embêter les uns les autres. L'administration pourrit tout,

messieurs ! Pour se marier, tenez, il faut fournir actes de naissance, certificats, autorisations de papa et de maman... alors que dans la vie on peut tout faire sans eux, même s'engager dans la légion étrangère ! Bon ! En ce cas, quelle est la solution pour s'en tirer le plus agréablement? Système D ! Places, faveurs, bonheurs, tout pour les débrouillards ! Attendez, se débrouiller, c'est encore trop d'efforts. Le système D par les politiciens, voilà le rêve ! C'est eux qui détiennent le dessert : il n'y a qu'à faire un échange. Passe-moi la rhubarbe, je te passerai le séné.

Sur ces mots, il s'assied comme si on l'en priait, et il ajoute doctoralement :

— Nous vivons dans une société malade, qu'il faut soigner d'urgence. C'est le but de la *Démocratie nouvelle*. Et je suis chargé, au nom de ce groupement, de vous demander de joindre vos forces aux nôtres.

Il éternue, se mouche, poursuit :

— Comprenez-moi bien : la France sera sauvée, pourvu qu'on soit un tout petit peu intelligent ! Il n'y a qu'à décider que *nous ne voulons plus* au Parlement ni imbéciles, ni canailles, ni incompétents !... Ne souriez pas, monsieur. Réaliser cela est enfantin. Si nous voulons... ne plus vouloir, c'en est fini des avocats et des médecins pour fabriquer des lois sur l'enseignement, l'industrie, les chemins de fer. Et nous nommons des professeurs, des industriels, des ingénieurs... Oui, monsieur Mézamy...

Il se tourna vers moi :

— Vous avez représenté la France à l'étranger ; la France attend vos conseils de diplomate. J'ai été libraire : je lui offre mes vues sur les choses de l'esprit. Des gens de métier. Voilà ! Des hommes nouveaux ! Ah ! Ah ! Les autres... à la porte ! Le nettoyage complet des écuries d'Augias !

A ce moment, M. Mézamy toussa.

— Je sais, fit-il, il y aura des beuglements : « La vie chère ! la monnaie ! le charbon ! les régions dévastées ! la Société des Nations ! » Une minute ! Ne criez pas tous ! Laissez-nous mettre de l'ordre ! Il suffit de raisonner. Prenons le problème le plus ardu : la question sociale. Aussi simple que les autres. Un patron, des ouvriers. Pourquoi les ouvriers seraient-ils tondus? Il faut qu'ils aient part aux bénéfices. Mais il faut aussi, et sur-le-champ, qu'ils deviennent responsables. Qu'ils ne puissent plus saboter les machines

du patron en disant : « En dehors des salaires, on se fout de tout ! » Organisation, messieurs, solidarité, liberté... intelligence !... Voilà ce qui fait le prix de la *Démocratie nouvelle*. Nous ne cherchons pas la quadrature du cercle. Nous réfléchissons et concluons.

Un temps. Ses yeux s'arrêtèrent sur les miens :

— Voulez-vous être des nôtres?

M. Mézamy allait répondre. Il avait repris déjà :

— Voici notre liste. En tête, Monsieur Léon. Vous ne le connaissez pas? Homme nouveau ! Après lui, Monsieur Vincent, également inconnu. Monsieur Frossard : ce nom ne vous dit rien? Monsieur Bougainville... non, ce n'est pas le grand ! Chacun de ces hommes a, jusqu'ici, exercé son métier modestement. Il ne demande pas sa part de l'assiette au beurre. Il s'offre à servir la patrie qui est en danger, et il aimerait, monsieur, que vous le fissiez avec lui.

Il se leva sur cette phrase ; il était au garde à vous pour la terminer. Ce fut très bien, car justement Valentine entrait ! Ce qui fit que je ne sus jamais ce qu'il avait pu dire encore, car je n'eus plus d'yeux que pour elle. Elle m'emmena vers la fenêtre pour me parler bas. « Qui est ce numéro? Qu'attend mon père pour s'en débarrasser? » Et je remarquai que l'appartement ouvrait sur les arbres touffus d'un jardin mystérieux. Elle me ramena vers la cheminée. Nous prîmes des fauteuils : sièges Louis XVI, couverts en tapisserie, qui représentaient les fables de La Fontaine. Que c'était drôle ! Avant qu'elle vînt, je n'avais rien vu. Guidé par elle, je remarquais tout, et tout me parut plein de grâce. C'est qu'elle était bien plus jolie qu'à l'hôpital, sous une coiffe qui cachait ses cheveux, et même qu'à ce dîner, où ses idées peut-être étaient en robe du soir. A présent, chez elle, abandonnée et familière, il me sembla qu'elle était vraie. Ce n'est point qu'elle parût simple. On l'eût pu croire, à sa main pâle, ennoblie d'une veine bleue ; mais le regard et le sourire, sur un mot, un geste, s'animaient et changeaient. Indulgence, ironie, confiance, dépit? Elle avait des yeux bleus rêveurs, dont le point de vie était d'un noir ardent... N'importe : que j'étais bien, mon ami, ce jour-là, en face de cette femme, dans son salon, oubliant le reste de la vie, fadeur de mon métier, tristesses de mon pays ! Et je la regardais et l'écoutais, pendant que M. Mézamy reconduisait l'exalté.

— Il ne manquerait plus que ça, dit-elle avec crânerie,

que mon père fît de la politique ! Les gens ne savent qu'inventer pour détruire nos vies ! Nous sommes tranquilles : qu'on nous laisse la paix ! Mon père a rendu d'éminents services à la France dans une carrière où il lui était permis d'être honnête et courageux — à la bonne heure : c'est là son destin... Mais dans cette boue de la politique, le pauvre homme mourrait asphyxié !... La politique, laissons cette saleté à ceux qui sont incapables d'une activité loyale !... Qu'est-ce que c'était, ce bonhomme? Un agité? Et mon père l'écoutait, et il le reconduit avec de bonnes paroles : « Certainement, monsieur... Je vais étudier... Je verrai... » Ah ! C'est tout vu ! Arrière ! Pas dans les intérieurs propres ! Mon Dieu, avec mon mari, qui était officier, en avons-nous subi !... Aussi, cher monsieur, il y a quinze ans que je n'ai plus voulu lire un journal politique. Le mépris, voilà ! Je ne sais même pas le nom de nos ministres ; ils se valent tous et ne valent rien. J'ai eu une discussion avec mon fils, il y a un mois, sur ce sujet. Je lui ai dit : « Tu ne peux pas savoir, tu es trop jeune ; le goût de la vie t'emporte. Mais si tu sens que ton âme s'incline vers des choses nobles, ne perds pas ton temps, mon petit, à essayer de concilier ce penchant héréditaire avec des curiosités qui ne sont que l'effet de ton âge ! » Il m'a regardée en me montrant bien de la pitié. Moi, j'en avais trop pour la lui faire voir.

M. Mézamy rentrait :

— Eh bien, dit-elle, tu lui as signifié que la politique était une ordure?

Ce fut la fin sans équivoque de son monologue.

M. Mézamy sourit.

— Ne soyons pas excessifs, répondit cet homme posément. Ce visiteur est un niais, ce n'est pas une canaille... Les généralités sont toujours fausses... Barrès fait de la politique : et il est un génie autant qu'une grande conscience.

Il allait de long en large, à petits pas :

— Personnellement, j'ai le dégoût de ce métier, et ce n'est pas à soixante ans qu'on me verra l'entreprendre ; mais... si un homme honnête et courageux...

Il était devant la fenêtre ; il prit les arbres à témoin :

— Si un homme honnête et courageux se résigne, pour notre salut, à entrer dans cet enfer, saluons-le.

Il s'assit sur un fauteuil dans la tapisserie duquel on voyait *le Loup devenu berger*, et, de ce fait, on ne vit plus rien.

— Je reconnais, continua-t-il, que les femmes sont autrement fortes que nous ; elles acceptent ou rejettent tout en bloc. L'intuition, l'instinct — et il est irrésistible. Regardez ma fille (je ne cessais de la regarder !), elle pressent un malheur. Alors, elle défend sa maison, sa vie ; barre sa porte, et des lueurs s'allument dans ses yeux... Le fait est...

Il se leva, et avec une infinie douceur :

— Le fait est que c'est ignoble !... Nous avions une victoire : la politique va nous la compromettre. Et, après l'enthousiasme prodigieux de l'armistice, — journée glorieuse et naïve, mon ami, comme nous n'en reverrons pas, — l'envie déjà, ce principe de toute démocratie, se glisse dans les cœurs, qui se sentent honteux d'un tel élan. Et c'est le lâchage, la mollesse, la haine, le bolchevisme, entretenus par un parlement où toutes les notions sont discutées. Le voilà, l'exemple terrible pour cette affreuse femelle qu'est l'opinion publique. Elle aurait tant besoin qu'on lui apprît le silence, avec deux ou trois principes forts. Mais allez donc, maintenant... C'est Valentine qui est dans le vrai ! Je cours écrire à cet innocent ce que je n'ai pas voulu dire, de peur que la discussion ne s'éternisât.

Il sort. Nous venions d'entendre deux monologues. Valentine, du regard, paraît m'interroger. Et, tout de suite, j'en commence un troisième :

— Madame, je vous entends : vous voudriez de moi deux mots sentis pour appuyer votre opinion. Le code de la galanterie me les conseille : mais il ne connaît rien au cœur humain. Car une femme charmante doit préférer d'un homme, qui a de l'amitié pour elle, une pensée sincère à une pirouette flatteuse. Donc... loin de traiter la politique comme une misérable, j'avoue l'attrait qu'elle a pour moi. La politique, c'est l'art de bien mener la société et de lui procurer du bonheur ! Quelle perspective ! Oui, je sais que la plupart des artistes qui se livrent à cet art sont des goujats ! Et puis? Les cabotins ne me dégoûtent pas du théâtre, ni les voleurs de l'argent. Ou alors, je suis fait pour vivre dans une île comme Robinson ; et mon dégoût, en ces cas, doit être universel. Pourquoi le réserver à la politique? La politique, vous ne sauriez vous passer d'elle. Vous la rejetez ; vous demandez le divorce. C'est le divorce d'une femme qui a besoin tous les mois de la pension de son mari. Vous achetez une robe exquise ; prenez un train pour le pays de vos rêves ; faites

venir du vin qui sera de la poésie en bouteilles. Qui croyez-vous donc qui fixe le prix de toutes ces délices? La politique ! Votre épicier vous ruine ; le percepteur vous menace. Qui les y autorise? La politique. Enfin, surtout, votre vie même dépend de ces hommes dont vous ne voulez plus savoir le nom et qui possèdent le gouvernement, c'est-à-dire que, par leur génie, ou leurs bévues, ils vous évitent ou vous préparent une prochaine guerre, et maintenant qu'avec le progrès tout le monde est mobilisé, même les femmes, que tout le monde reçoit des obus, même les enfants, il n'y a plus d'être vivant qui puisse se désintéresser de cette catastrophe. Je vous admire d'avoir encore des faïences dans une vitrine, et un fils et peut-être des amis que vous aimez, et de vous désintéresser de la politique ! Diable ! Avez-vous oublié que ces choses et ces êtres fragiles, qui, en d'autres temps, auraient pu n'avoir à craindre que la foudre ou la maladie, sont exposés terriblement aux coups de la politique ! Ainsi votre premier devoir, répondant à votre plus vive inquiétude, doit être, madame, précisément d'engager votre père à prendre la place d'un de ces monstres que vous méprisez parce que c'est la plus efficace manière de défendre et vos biens et les siens. Nous vivons une époque dangereuse, comparable à celle de la préhistoire. En ces temps-là, c'est avec une hache que le chef de famille défendait sa troupe. Aujourd'hui, c'est avec la politique, et il n'a même que cette arme-là. Je ne parle pas du bulletin de vote ; s'il s'en contente, c'est qu'il est modeste ou innocent. Il faut être élu. Il y a de la place. Ils sont je ne sais combien de centaines dans les parlements ! Seulement, vous allez dire : « Vous qui prêchez, donnez l'exemple ! » Attendez. Je suis célibataire ; je n'ai que ma peau à défendre, elle ne vaut rien. Mais je fais un serment : si votre père devient candidat, je commence une campagne pour lui !... Oui, plus j'y réfléchis, plus je suis sûr que sa place est au Palais-Bourbon. Qu'est-ce que vous objectez? Il a pris sa retraite? Affreux mot, qui ne convient pas à son âme active. Nous vivons des heures cruelles ; le malaise social est à son comble. Les affaires arrêtées ; tout le monde qui bougonne ; on s'étonne que le soleil même ne fasse pas grève. Enfin, trouvez-moi un imbécile qui ne dise pas : « Nous allons droit au bolchevisme ! » Je vous jure, madame, que nous avons le plus pressant besoin qu'un homme comme votre père soit député !

Je ne sais si tu sens l'éloquence de ce morceau ; Valentine, elle, s'en rendit compte. Sa surprise fut à mon honneur et j'eus la force de la quitter avant qu'elle se ressaisît. Je partis satisfait. J'avais été sincère, mais je m'étais amusé. La vue de cette Valentine nouvelle m'avait un peu grisé, et c'est plaisant, quand on a la tête chaude, d'exprimer des sentiments vrais sur le ton d'un personnage de la Comédie italienne. On prend plus de part ainsi à cette farce tragique de la vie.

Ah ! mon ami ! c'est qu'elle est farce ! Ne voilà-t-il pas qu'au bout de quatre jours je rencontre M. Mézamy, à la minute où, comme un homme éperdu, il manquait de se faire écraser. Je le sauve et lui dis :

— Vous paraissez nerveux?

Il me répond :

— Je suis candidat aux élections !

— Pas possible? Et comme homme nouveau?

— Non ! Tout de même pas !

Il respire un peu, met une main sur sa hanche, et d'une voix sourde, qui pèse les mots :

— Sur la liste de Millerand.

— Diable !

J'enlève mon chapeau, et il prend l'air modeste :

— Vous ne croiriez jamais qui m'a décidé : ma fille ! A-t-elle entendu des voix? Vous savez de quelle rage elle poursuivait la politique. Eh bien, le lendemain de votre visite, elle se lève, disant qu'au lit elle avait lu des journaux, des revues, et que la situation l'épouvantait ! Oui, elle voyait de nouveau une catastrophe prochaine. Et, à l'extérieur, à l'intérieur, rien pour espérer, si... on laissait échapper ce moyen suprême, les élections, d'avoir un parlement et un gouvernement forts. Le père Clemenceau attendait le vote du pays pour qu'on désignât son successeur et qu'il pût se retirer. Il fallait un Clemenceau II ! Etc., etc... Et Valentine, que je n'ai pas entendue, depuis quinze ans, s'intéresser une minute à ces questions pourtant vitales, me déclarait dans les yeux : « Si j'étais cet homme, je crois que j'agirais !... » Je n'en revenais pas ! Là-dessus, voilà que, par un ancien camarade du quai d'Orsay, le Bloc National me fait des offres. A mon tour de ne pas dormir. C'est l'assaut. Je ne suis pas guerrier, je suis diplomate. Je médite de vous demander conseil, puis je décide de ne pas vous déranger. J'interroge

mes forces. Moi et la politique ! Quelle nouveauté ! Peut-être quelle folie ! Enfin, je me dis : « Si tout de même le pays avait besoin... » D'ailleurs, vous vous rappelez, je le disais il y a huit jours. Mais, il y a huit jours, Valentine m'apaisait. Tandis que maintenant, c'est elle qui me montre le danger national. Et tout sert de prétexte, même une domestique insolente. Elle s'écrie : « Père, voyez l'anarchie ! Si les hommes d'ordre ne se défendent pas... » Et s'il n'y avait qu'elle encore ! J'observe les autres ; tout le monde a peur. Alors, vraiment, il faut se ressaisir ; parler ferme ; montrer aux gens qu'ils peuvent se sauver. Ma foi, ma décision est prise. J'ai sacrifié mes goûts, mon repos. Vous allez rire, mais j'ai senti un danger imminent, et j'ai cru de mon devoir...

Je lui pris les mains :

— Vous avez fait une bonne action ! Je ne sais pas du tout si la situation est grave, et personne ne peut le savoir. Car il y a une panique dans l'opinion bourgeoise, qui contribue à notre ignorance, tout en développant notre imagination. Révolution ; Allemagne ; Russie : qu'est-ce qui va nous tomber sur le dos? Il est assez désagréable dans ces minutes-là de ne rien faire. Vous vous décidez à agir ; je vous loue et suis votre homme, si vous avez besoin d'une aide !

Il faut croire que j'avais l'air généreux ; il le fut plus encore, car il s'écria :

— J'accepte ! Venez voir ma fille. Elle médite des plans admirables !

Le lendemain, je sonnais chez lui. C'est Valentine qui m'ouvrit, un chapeau sur la tête, prête à sortir, à courir, à agir. Elle dit :

— Bonjour ! Vous savez que papa a sa première réunion ce soir ! Faut-il y aller? Je crois préférable, le premier jour, de le laisser en paix. D'autant plus que Cachin parle rue Caulaincourt. C'est bien intéressant de voir les adversaires. Alors? Est-ce que vous m'accompagneriez?

Cette question ! C'est-à-dire que je n'en revenais pas de mon bonheur. A cette minute, ma parole, j'eus une griserie : je m'embarquais, me semblait-il, pour une aventure. La tenue de Valentine contribuait à cette illusion charmante. Bien nette dans un tailleur pratique, la tête haute, enfilant des gants de mousquetaire, elle avait l'air de dire :

— Vous êtes prêt? En avant !

Et tu vois ce que je veux dire. Une femme qui commande, c'est comme une femme qui fume. Un tout petit peu d'excès, un rien de maladresse ; mais que c'est touchant ! Si elle vous plaît, on se ferait tuer pour elle ! Tu me diras qu'il y a plusieurs genres, qu'il y a eu Jeanne d'Arc. Ah ! mon ami, nous entrons au salon, où Valentine avait oublié son sac. Qu'est-ce que je vois sur une table? la *Jeanne d'Arc* de Michelet, en lecture. Elle s'entraînait ! Seulement, elle ressemblait encore plus à la Grande Mademoiselle ! A deux siècles près, elle n'y regardait pas. Nous partîmes.

Avec ce départ, un nouveau chapitre commence. Je t'annonce le titre : *Nous faisons une campagne électorale!* Menant ou suivant, comme tu voudras, l'opinion publique, nous allons combattre pour le *Bloc National!...* Mot affreux qu'on accole à un bel adjectif. L'association, le premier jour, m'en choqua. Puis, ce fut comme un chapeau qu'on achète à contre-cœur : dès qu'on l'a sur la tête, on n'y pense plus. L'essentiel, c'est que nous étions tous menés par un maître. Un homme terrible, mais prodigieux, constamment derrière une tenture, écoutant, apparaissant, de sa main implacable serrant quelque dossier, j'ai nommé Mandel, le second de Clemenceau, à moins qu'on ne dise que Clemenceau était le premier de Mandel, car, quand Mandel marchait au soleil, c'était l'ombre de Clemenceau que le bon peuple voyait. Mandel, quelle force pour un État ! Laid, ténébreux, policier de génie, un défi de la nature : âme de fer dans le corps le plus débile, il a tout pour répugner à la niaise sensibilité du peuple ; mais il doit être loué par les vrais politiques. Il possède la plus insigne qualité d'un chef : la connaissance des adversaires : communistes, socialistes, radicaux, il pouvait les regarder tous avec sa froide insolence, car il ne distinguait personne dans leurs rangs qui fût capable de s'imposer aux foules. Il y a deux sortes d'électeurs : une majorité qui vote par ordre ; puis une minorité, qui vient dans les réunions pour voir de près les candidats et qui, durant trois semaines, — exactement résolutionnaires, — s'érige en juge, questionne, bafoue, condamne et tient à la merci de ses injures des hommes publics, lesquels, la veille encore, étaient les grands de la terre, avec le pays dans les mains. Devant ces électeurs-là, ni un Cachin, ni un Blum, ni un Painlevé, ni un Buisson ne sont de taille à prendre une figure nationale. Les enfants, dans trente ans, ne sauront même pas

leurs noms. Depuis les Mèdes et les Perses, ils en ont tant à retenir ! On rit d'avoir à parler d'eux. C'est de l'histoire si momentanée. Enfin, Mandel les voyait tels qu'ils sont. Il a lâché son Tigre sur eux : c'était Clemenceau. Puis, la place balayée, il a fait labourer par un bœuf : c'était Millerand. Pauvres gens ! Avec Valentine, moi aussi, j'ai été les regarder à un mètre. Et ce n'est point que je veuille leur refuser leur part de gouvernement. De quel droit? Ils sont du même modèle que la plupart des incapables malfaisants qui emplissent l'histoire, — la nôtre d'abord. Si tu ne crois pas non plus au progrès, nous voilà deux déjà pour ne pas nous indigner. Mais raison de plus pour juger bien. Notre philosophie nous y incite.

Le communiste Cachin, mon cher, parlait dans des halles ouvertes à tous les vents. C'était un homme associé à une tempête. Je le vis par un soir de pluie froide, au pied de Montmartre, hurlant dans un marché, parmi les éléments déchaînés, ce candidat élémentaire. Il hurlait pour dénoncer le capitalisme et la religion, les mercantis et les évêques, les uns qui le révoltaient par leurs autos, les autres par leurs crosses et leurs mitres ! Cela se passait dans une demi-nuit. Une foule mystérieuse ondoyait. L'orateur, sous un bec de gaz que le vent ravivait puis soufflait, faisait une buée grise de prophète de malheur, qui s'en allait se perdre au-dessus des assistants. Et de même que tout était confus pour l'œil, tout pour l'esprit demeurait mêlé, tous les genres de haines que cet homme avait l'air de brasser, en boulanger de mélo qui faisait lever d'affreuses pâtes. Avec ses yeux fixes, ses longues moustaches, son air borné, il a la face brutale qu'on voit sur les images au soldat franc dont Clovis a fendu la tête. Et nulle autre arme que le beuglement... Inlassable, abruti, il en appelle à la Révolution, à l'émeute, au meurtre. Il n'a que ces trois idées sous le crâne et qu'une vingtaine de mots pour les émettre. C'est un simple, un obsédé, un primitif, un pauvre. On n'a aucune envie de lui expliquer la grandeur de Versailles, puisqu'il ne pense qu'à le raser, ni la beauté du ciel : il ne sait pas regarder les nuages. Il faut le fuir ou l'enfermer.

— Citoyens, criait-il au pied de Montmartre, nos adversaires maintenant nous narguent ! Quand on pense qu'en 1919 — il y a deux semaines, pas plus, — on a vu en haut de cette butte un légat du pape !

Ce seul mot suffit. L'âme populaire aussitôt fermenta, et dans les ténèbres, des bouches obscures de proférer :

— Hou ! Hou !

La rage de Cachin monta :

— Un légat du pape dans un costume de carnaval !

— Hou !

— Et avec lui, dix archevêques !

— Hou ! hou !

— Plus de cent évêques !

— A bas la calotte !

— ... qui sont venus dire...

— C'est des dégoûtants !

— ...que la guerre, gagnée par nos soldats, l'avait été par le Sacré-Cœur de Jésus !

Tu entends d'ici les ricanements de la crapule dans l'ombre. Valentine était debout contre moi. Elle ne broncha pas. C'était pourtant une abjection nouvelle pour son esprit. Eh bien ! ce n'est qu'en sortant qu'elle exprima sa « lassitude », rien de plus. Elle m'étonna ; mais je la regardai mieux. Elle avait retrouvé son visage énergique d'infirmière. Elle ne s'interrogeait plus sur ses goûts ou dégoûts : c'était la femme qui fait ce qu'il y a à faire. Je ne sais pas si cette volonté ne refroidit pas ma tendresse commençante. Je le crois. La vie est si rapide ; qui a le temps de s'analyser? On cherche la cause d'un état d'âme ; on ne l'a déjà plus ! En tout cas, Valentine, en me quittant, prononça :

— Continuons de déblayer ! Demain, le sieur Léon Blum.

Et nous nous retrouvâmes, vingt-quatre heures plus tard, pour entendre celui-là, dans un préau d'école républicaine, laïque et morne. Le sieur Léon Blum, du parti socialiste unifié, c'est l'opposé de Cachin. Si la société savait utiliser les aptitudes des hommes, Cachin serait gardien de pourceaux : il chercherait les truffes derrière eux, la tête dans les épaules, la proie de son idée fixe ; tandis que Léon Blum, léger, divers, subtil, soigné, pied petit, main fine, et dressé dans son col, dirigerait un pensionnat de demoiselles. D'ailleurs, pourquoi ce si? Il l'a dirigé bien sûrement, et si ce n'est lui, c'est donc son père ou je ne sais quel aïeul. Il a regardé par de petits trous dans les portes. Il a cru voir des enfants pures faire d'incroyables choses, et il est resté sceptique, distingué et vicieux. Vicieux d'esprit, bien sûr, puisque je dis « distingué ». C'est un désabusé, un entêté, un immodeste.

Il est fier de sa cervelle, qu'il sent précise et régulière comme de l'horlogerie. Il fait fonctionner ses idées avec aisance. Il les remonte, les voilà parties, et, dès lors, il les trouve infaillibles. Peu lui importent les conditions de la vie, les saisons, les traditions, l'expérience ! Puérilités en face de sa raison raisonnante, qui sait déduire, induire, expliquer, conclure.

Comme il est passé par l'École normale supérieure, il est, de ce fait, supérieur à tout homme simplement normal, et il croit qu'il dominera par l'intelligence. Aussi est-il acharné dans ses axiomes, théorèmes et théories, dont la première est qu'il n'y a point de théorie vraie : ai-je besoin de dire que le peuple ne vient jamais l'entendre? Les inconscients et les désorganisés qui se repaissent de Cachin ne trouveraient aucune nourriture chez Blum. Le soir où nous eûmes le bonheur de l'ouïr, il y avait tout juste douze personnes, en comptant lui et nous. Il fut d'ailleurs d'une extrême politesse : il se tourna maintes fois vers Valentine, et ce ne fut pas pour parler des bienfaits de l'union libre, qu'il a vantée dans un écrit, mais pour nous expliquer, avec une imperturbable douceur, les maux atroces qui menacent la France. Car c'est encore un trait de ce Juif délicat... Avec son entendement aux rouages minutieux, il a fait le tour de toutes les idées, images, de tous les faits, richesses ou pauvretés humaines : rien ne saurait plus étonner son orgueil, et, à mesure qu'il décrit avec de complaisants détails une catastrophe prochaine, sa voix d'intellectuel depuis longtemps prévenu, se fait sereine et presque suave. Il est rasé de frais, la taille bien prise dans un coquet veston, pour annoncer des heures révolutionnaires. Mais il raffine encore sur l'élégance, rajustant sa cravate et tirant ses manchettes, quand il indique, dans un langage bref et châtié, que les fureurs populaires sont certaines et logiques.

Un dernier trait curieux. Je vis sur le visage de Valentine que ce barbare cultivé l'effrayait plus que Cachin. Elle avait pendant quatre ans soigné tant de blessés affreusement atteints, qu'elle était sans doute blasée sur la brutalité, ou du moins elle la comparait aux typhons, tornades, toutes calamités de la nature, après le passage desquelles on peut du moins soigner, réparer, reconstruire. Au lieu que Léon Blum, ce faux raffinement, cette cruelle douceur, cette harmonieuse désorganisation, ce poison sucré, par quoi s'en défendre, comment l'interdire? Il aurait fallu qu'elle ren-

contrât le maigre et sombre Mandel. Il lui aurait dit : « Madame, j'en ai vu d'autres. Au surplus, regardez, je suis plus effrayant que lui... Léon Blum égale zéro. Cette espèce d'homme n'occupe jamais le pouvoir que s'il l'usurpe. Jamais il n'y est « porté », et jamais il n'y reste. Il y a eu des milliers de millions de félins de cette sorte dans toutes les démocraties ! » Hélas ! moi, je sus mal lui exprimer tout cela. Car elle se lamenta jusqu'à sa porte :

— N'avez-vous pas l'impression qu'on danse sur un volcan? Vous savez que la rente a encore baissé ! Et cette folie du luxe, qui saisit tout le monde, jusqu'aux plus économes ! Quand on songe à ce que coûtait un poulet d'avant-guerre : je revoyais mes livres, tenez...

J'ai personnellement toujours de la peine à supporter ce petit couplet, quand il n'est pas dit par une bouche fort jolie, prometteuse d'autres agréments. Dans la nuit, je ne voyais pas celle de Valentine, et je me disais seulement que Léon Blum ne prédisposait pas à l'amour.

Par bonheur, le lendemain, nous vîmes Painlevé. Ah ! Painlevé, quelle aubaine ! Je ne peux plus dire son nom sans rire ! Je te vois : tu me regardes sévèrement. Tu songes à des malheurs publics auxquels cet homme est lié. Mon ami, c'est plus fort que tout : Painlevé, ce mot cocasse n'évoque en moi que drôleries. Tu ne connais pas le personnage? Tu ne l'as pas vu aux prises avec le peuple? Il y a de quoi rendre indulgent pour le suffrage universel. C'est à la fois poignant et si bouffe. Quoiqu'on le méprise, on rit. C'est de la tragédie nationale, mais aussi de la comédie individuelle, et presque de la féerie, une sorte de rêve au clair de lune !... Pour que tu comprennes, il faut te débarrasser de l'idée que la politique est un domaine où tout est grave. C'est ainsi dans les livres qui traitent ce qu'elle devrait être, mais conduite par des hommes qui portent en eux les plus folles des hérédités, elle n'est que ce qu'ils sont, donc elle délire comme eux. Quel extravagant démon les pousse toujours à choisir la chaussure qui n'est pas pour leur pied? Par quel soir d'orage, où les girouettes ne savaient où donner de la tête, ce Painlevé, homme de chiffres et de cornues, a-t-il été pris du vertige de gouverner? Cet abîme l'attirait. Il y roule depuis. Quand touchera-t-il le fond?

C'est encore dans une école, lieu préféré des candidats, comme si les bancs, les cartes, les tableaux noirs étaient au

diapason de leurs programmes enfantins, que nous nous sommes offert le régal de Painlevé, Paul-Prudent, ancien président du Conseil, lorsque les Allemands ravageaient la France. Spectacle inoubliable ! La mise en scène d'abord : une table branlante et trois vagues citoyens sur des tréteaux mal assemblés, le tout dans une fumée de pipes.

Tout à coup, Valentine sursaute :

— Oh !... le père Sauton !... Vous ne savez pas qui c'est? Un homme admirable, qui vend des fromages rue Coquillière, près des Halles... des fromages... comment dire... enfin ce que doivent être les fromages, les fromages-types : une splendeur, du grand art ! Il faut que je lui parle, que je lui demande ce que seront les camemberts cet hiver.

Mais, à peine ai-je eu le temps d'apercevoir le père Sauton et l'air écarquillé qu'il a comme pour dire : « Hein? Ils sont bien faits? » un coup de sonnette nous immobilise et deux partisans déroulent un calicot, où se lit ce nom merveilleux pour contes de nourrices, pour images d'Épinal, pour toutes les histoires pas sérieuses : *Painlevé!* Puis, le bonhomme pâlot et falot qui préside, nous annonce :

— Citoyens !... l'ancien ministre de la Guerre va nous exposer...

Sa phrase est coupée nette :

— Joli coco ! Je comprends que vous l'exhibiez !

Là-dessus, que voyons-nous? Le prétendu Sauton monter en trébuchant sur l'estrade, qui vacille et qui craque. Quoi ! c'est Painlevé? C'est lui ! Valentine étouffe de rire : elle ne fera pas sa commande ce soir ; et moi, je regarde et détaille ce petit homme aux bras courts, aux jambes grêles, soufflé de la tête et du bedon. Tu as vu, au printemps, dans les jardins, les jours où le vent souffle un peu aigre, un oiseau tombé du nid. Du haut de l'arbre ou du toit, la mère l'appelle : « Piu ! Piu ! » Elle n'ose descendre ; et le petit éberlué, la tête dans les ailes, les ailes sur les pattes, répond : « Piu ! Piu ! » Voilà Sauton-Painlevé. Des yeux, je cherchais la mère.

De quelle voix mince il commença :

— Citoyens, la victoire...

C'était sa première phrase ! On la finit pour lui :

— Laisse bien à désirer !

— Piu ! Piu !...

Il ne devait pas s'en remettre. Les yeux ronds, il balbutia :

— La victoire laisse tant de ruines...

Mais, pour exprimer le drame, il ne faut pas une tête de clown. Sinon, c'est le rire, le chahut, les cris d'animaux :

— Vas-y, ma vieille, dévide tes bobards !

— Allez, Paul, un peu de cran !

— Expliquez-vous donc, sinistre andouille, sur votre ministère !

C'est un maçon qui l'a appelé Paul. C'est un bourgeois, violet de rancune, qui emprunte cette forte image à la charcuterie. Lui a sauté, il va répondre, mais un démon malin le fait d'abord éternuer :

— Atchi !... Pa... parfaitement, je m'expliquerai !

Dans son pantalon, dans sa jaquette, sous ses aisselles, sur ses fesses, il cherche son mouchoir qu'il ne trouve pas. Il renifle, puis serre les poings.

— Piu !... Piu !

La mère n'est toujours pas là. Il faut continuer à parler politique ; il faut exposer ce qui se passa, alors qu'il était le chef, mais songez, citoyens, à ce qu'est un chef démocratique. Painlevé (Paul-Prudent), quoique chef, ne fut jamais le maître de ce qui se passa ! Il ne l'est pas non plus de sa parole. Il s'élance, monte, parvient en haut de l'échelle ; un barreau craque, et patatras ! Les périodes restent en plan ; ce sont des phrases sans tête ni queue, avec des idées-fantômes qui disparaissent, aussitôt qu'apparues :

— Piu ! Piu !

Le peuple, qui le toise et rigole, exige des détails sur l'offensive du 16 avril, sur Nivelle, sur Mangin. Allez, allez ! qu'il montre ses papiers, qu'il ouvre ses bagages ! Il doit des comptes ; il était au service de ces gens-là !

Mon Dieu ! Par quoi commencer? Il a tant à dire, tout à dire ! Nivelle... oui, Nivelle ! Mais il rougit, piaffe, rage. Puis, on l'interrompt à droite, dès qu'on le questionne à gauche. Alors, il ne peut pas répondre : est-ce sa faute? Il ne peut que tourner comme une aile de moulin, dans un sens, dans l'autre, selon le vent, comme il faisait au pouvoir :

— Ah ! citoyens !... Citoyens !...

Voilà pourtant celui qui, pendant des mois, eut à conduire la France et les Français ; l'homme qui dut prendre devant l'ennemi des décisions de vie ou de mort, celui qui était le conseil et le salut de la patrie. C'est à sangloter en se mordant les poings ! Heureux ceux qui, après de tels spectacles, ont

le courage viril de s'enfermer dans des cloîtres, pour y gémir et prier le reste de leur vie, car c'est vrai que la misère humaine est incommensurable ! Du guignol en temps de guerre, une marionnette peinte au bout de ses ficelles pour commander le canon ; à la tête du pays, un innocent, à l'heure où la mort moissonne à grands coups de faux ! C'est une consolation bien maigre de voir ensuite l'ouvrier maçon, le boucher du coin, tout le peuple de la rue, le défier, le juger, l'injurier. Scène révolutionnaire. Et après? Quelles sanctions sont prises? Quel sera le Painlevé de demain? Bien plus, comment trouver la moindre atténuation dans cet affreux dialogue qui s'échange entre ce pantin de la politique et le misérable qui fut dupé. Pas plus que le ministre, il ne peut avoir une idée claire. L'œil brumeux, la voix pâteuse, ce travailleur manuel, fait pour qu'on le mène, s'irrite parce qu'il est mal mené, et il est emporté par sa colère et sa sensiblerie, ces deux rosses sans cesse emballées. Voilà bien de quoi faire avancer le débat ! Pourtant un vrai chef s'imposerait. Il ferait aligner les hommes et les idées, et les passerait en revue d'un pas ferme qui sonnerait. Painlevé se prend les pieds l'un dans l'autre, tombe sur le nez, puis, tout irrité par de petites calomnies, se défend en s'essoufflant, par de petits mensonges. Il était sincère et candide, la peur le rend fourbe et lâche. On avait envie de lui donner le bon Dieu ; soudain, il vend ses amis. Il paraissait inoffensif ; voilà que, dans sa panique, il est aussi nuisible qu'au ministère. On riait : on s'arrête, épouvanté. On était plein de pitié : on sent poindre le dédain. Mais ses yeux s'écarquillent ; sa bouche, humide et ronde, fait des globes au lieu de dire des mots, et il transpire si fort, qu'une vapeur s'échappe de sa tête, et que ses cheveux, dans cette buée, se roulent et frisent, — ô merveille ! — complétant son aspect puéril et hébété. Alors, le comique est plus fort ! A quoi bon songer? Il faut s'abandonner au rire !

— Citoyens, c'est moi qui ai nommé Foch et Pétain !

Si s'était vrai ! Tout de même, écoutons-le ; tâchons d'entendre ! Le gros bourgeois vient de lui lancer, comme une pomme cuite :

— Votre programme?

Il saute et répond :

— C'est simple ! Nous demandons de l'ordre !

Un ricanement le déroute. Il reprend :

— Nous admettons des luttes !...

Exclamation. Il ajoute :

— Mais des luttes fraternelles !

Une injure lui arrive en plein front. Il ne sait plus que bredouiller :

— Et... et alors...

— Alors, quoi? crie le bourgeois.

Il se redresse :

— Alors, nous voulons le travail, mais un travail d'hommes libres...

— Comment?

— Où toutes les forces soient solidaires !

Pathos ! Pathos ! Pourquoi parler? On le hue ; le maçon crache par terre. Des pieds, des mains, des cannes, on tape le plancher et les bancs. Les gros mots se croisent, font ricochet, et les gens, stupéfaits, tout à coup, d'en recevoir eux-mêmes par la figure, en viennent aux coups, dans la mêlée — jusqu'au moment où, comme toujours, un homme s'impose et fait taire, en disant ce qu'il convient de dire. Hélas ! Ce n'est pas Painlevé ! C'est un gaillard d'aspect répugnant, enduit d'une crasse bizarre, mais dont l'œil farce est, dans cette assemblée de ganaches, comme la lueur soudaine de l'esprit. Il s'avance en se balançant, il doit en méditer une bonne, et il grommelle :

— C'est rapport à une déclaration que j'ai à faire...

Painlevé s'est figé, comme empalé déjà sur l'argument, qui n'est pas encore sorti de cette drôle de tête. Et, avec calme, ce type curieux déclare :

— Je m'appelle Saint-Jean !

Une sueur abondante perle alors sur Painlevé, comme s'il pensait que c'est le vrai.

— Je m'appelle Saint-Jean et n'ai que deux mots à dire. Mais, après l'inutile laïus de ce pauvre Painlevé...

Il nous regarde, l'air détaché.

— Ou, si vous aimez mieux, le pauvre laïus de l'inutile Painlevé, je tiens publiquement à affirmer...

Il sourit :

— ...que le parti radical est à supprimer radicalement !

On crie « bravo ! » et on applaudit.

Et Saint-Jean, gavroche de génie, crie d'une voix joyeuse, qui atteint le fond de la salle :

— Qui est-ce qui a de la poudre à punaises?

C'est la conclusion. Il redescend de l'estrade et il entraîne le peuple. Painlevé cherche une trappe. Il ne trouve qu'une porte ; ce sont des cabinets : il s'y enferme.

Je n'ai jamais su qui était ce Saint-Jean, qui avait l'air d'un chauffeur de locomotive, mais il a conclu comme il fallait. Combien, depuis, en ai-je vus, des radicaux, des sous-Painlevé, car il y a plus pauvre encore. Ah ! mon ami, le néant ! Un parti de petites, toutes petites gens ; effarés, toujours effarés devant tout ce qui est grand. Ils ne s'adressent qu'à de petits électeurs, petits fonctionnaires, petits boutiquiers, à de petites vies, à de petites aigreurs. Ce sont des âmes minuscules, mais... si sensibles ! Ah ! voilà, ils dissimulent leur misère sous le masque affreux d'une émotion apprise dans les mauvaises pages de Jean-Jacques ou de Victor Hugo. Les foules médiocres ne résistent pas aux pleurnicheries, à la mollesse qu'on appelle justice, à toutes les lâchetés qu'on appelle le droit. Scénario de cinéma ! Je ne connais rien pour vous dégoûter plus sûrement de la nature humaine. En attendant, ils font des dupes, par une bonté qui n'est que tartufferie. Ils défendent ceci... en admettant cela... et s'ils bannissent cela, c'est par respect pour ceci... car ceci contient cela... Et à la gauche, ils tendent les mains, mais ils crient à la droite : « Ne lâchez pas mes basques ! » Ils pensent à droite, ils sentent à gauche : ils se croient des hommes complets ; ils ne sont que des parasites, à qui manque le courage de mettre d'accord un cerveau si vaste et un cœur si précieux. Bavards impénitents, ils confondent la rhétorique et l'action, la conduite des idées qui, docilement, s'en vont où on les mène, et le gouvernement des hommes, qui, rebelles et têtus, n'aiment pas tous les mêmes chemins. Ils détestent la force : d'une voix trémolante, ils lui opposent leurs chers Droits de l'homme ! Ils sont jaloux de l'Esprit et ils essayent de l'étrangler par leur Bonheur et leur Bien-Etre. Ils ne sont jamais hardis, jamais poètes. S'ils amnistient les canailles, c'est qu'ils ont peur d'être tués. S'ils chassent les moines, c'est qu'en leur bassesse ils ne croient ni à la vertu ni à la prière. Dès qu'ils sont battus, ils fuient. Vainqueurs, ils crânent. Quand donc sont-ils solides et silencieux? Ils promettent, si on les élit, Paix, Fortune, Concorde. On les élit : courageusement ils chassent trois religieux, libèrent un traître, félicitent un instituteur qui a su dire son fait à un curé. Après quoi, ils se campent devant le peuple et,

essoufflés, mais satisfaits, ils demandent : « Eh bien?... N'avons-nous pas agi? » Mon parti est pris : j'aime mieux tout que ces gens-là. Quand les communistes triompheront, s'ils me jettent dans un puits de mine et m'écrasent à coups de pavé, aux trois quarts écrasé, je penserai : « Ceux-là, du moins, savent tuer ! On ne les voit pas longtemps ! » Tandis que les autres vous laissent vivre dans le dégoût. Je ne les croise plus sans nausée ; et j'ai pitié de moi, puisque je crains la police et ses juges et que je n'ai pas le courage de leur envoyer chaque fois une potée d'eau par la figure !

Mais je m'indigne... et dois reconnaître, qu'en sortant de la réunion Painlevé, j'avais, comme Valentine, beaucoup plus de jubilation que de rage.

— C'est pourtant vrai, disais-je, qu'il a une tête à vendre des camemberts !

— N'est-ce pas? reprit Valentine, et des camemberts bien crémeux. Oh ! puisque ce n'est pas Sauton, il doit être un cousin de Sauton, un cousin germain !

— Allons le lui demander !

Je voulais rentrer dans l'école. Valentine, en riant, me retenait le bras. Elle était d'une gaieté naturelle et charmante. Je ne peux pas dire l'agrément qu'en cette minute je trouvai à son visage. Il exprimait la bonté et l'esprit. Quel accueillante complicité dans ses yeux clairs ! Vraiment, je me dis que nous étions devenus... une « paire d'amis ». C'est l'expression familière qui me vint. Le comique de Painlevé venait de nous aider beaucoup. Je le bénis, cet homme : ce fut ma première pensée. Puis, le cœur allègre, je reconduisis jusqu'à la rue de Verneuil cette compagne de toutes mes soirées, puisque chaque soir, maintenant, nous nous retrouvions au nom de la politique. Je suis bien sûr qu'elle ne pensa même jamais que c'était comme une suite de rendez-vous que je proposais de la sorte ; il n'y a qu'un homme pour nourrir de ces idées : un homme, près d'une femme encore jeune, songe toujours à l'amour. Tandis qu'elle voyait la simple réalité : des adversaires que nous avions intérêt à connaître, pour nous défendre. Je les jugeais avec ma cervelle masculine ; elle exprimait la réaction de ses nerfs féminins ; nous pouvions, l'un et l'autre, faire un rapport utile à M. Mézamy.

René Benjamin.

(*A suivre.*)

Peut-il y avoir une « morale scientifique »?

Point de mystère plus admirable que, devant le plaisir et l'intérêt le moins incertains, les hésitations de ce mortel que guette la cendre. Les aplombs de sa chair, ses démarches calculantes chancellent d'un aiguillon ; une voix impérieuse adjure ses désirs ; et les passions tempérées par des périls sans visage suscitent une foison tremblante d'amendements et de regrets. Ainsi, même de vices dégradée, toute vie que file la Parque presse en des matrices secrètes les velléités d'un héros. Nul qui ne se sente supérieur à sa destinée. Le bon gorille de Renan est en proie de toutes parts aux murmures des remords et des vertus. Ouvrez un roman, écoutez les plus variés propos, fuyez pour un instant la scientifique morale moderne et vous apprendrez que les vertus, la destinée, le prix de la vie posent encore au plus humble les problèmes que débattait Épictète il y a deux mille ans.

Pour qui veut apporter en morale l'esprit de conteste qui anime essentiellement la science, il importe tout d'abord de se définir une matière, la plus concrète possible, pour l'analyse. Or, quoi de plus concret que les actes humains? Une morale scientifique devrait-elle donc être autre chose que l'étude de ces actes dans ce qu'ils ont de plus humblement *notre*, dans ce qu'ils avouent de préoccupation personnelle, en somme dans leur tendance à tout orienter vers

une certaine perfection qui est bien dans le désir instinctif de leur nature? Ainsi considérée, la science morale devient cet *art de perfection* que les anciens avaient conçu. Difficile chose pour une science (1). Car, comment saisir ce qui est proprement individuel — comment supputer ce qui n'est point mesurable? Et surtout comment s'arroger le droit de devenir normative? La philosophie scientifique ni la science n'y ont songé. Et comme on le comprend bien! Mais nous verrons qu'elles n'ont abandonné ces problèmes, les laissant depuis Kant au sommeil de la philosophie antique ou à l'activité des moralistes chrétiens, que pour prétendre à résoudre les problèmes autrement redoutables des fondements de la morale et du devoir. Ayant à choisir entre la conversion des sentiers de l'empirisme en routes royales et la tentation de détrôner la métaphysique, une fois de plus nous voyons la légèreté des « penseurs » risquer la renommée de la science dans une aventure qui s'achève par le plus lamentable fiasco de notre temps.

*
* *

C'est Kant qui a, le premier, dénoncé le problème de la destinée humaine comme entaché d'égoïsme et d'intérêt et, depuis Kant, nul philosophe n'a cru devoir s'en occuper pour ces motifs. Étranges motifs. Toute notre existence est conditionnée par un finalisme biologique. Je dis toute notre existence et ce fait que j'énonce apparaît plus vrai encore au matérialiste qu'au spiritualiste. Mieux que personne, il donnera donc son adhésion à ma déclaration, si je dis que l'instinct de conservation est l'instinct primaire et essentiel de nous-même sur lequel se viennent fonder tous les autres instincts qui n'en sont que des variantes. Vivre pour un être

(1) Les questions de vocabulaire sont toujours les plus épineuses : nous donnons ici au mot « science » le sens vulgaire et contemporain, et nous prions le lecteur de ne point s'y tromper, afin d'éviter toute confusion sur nos intentions. Il est évident que les mots manquent au vocabulaire moderne, et qu'il contient et autorise tous les chaos. Il eût été pourtant simple de constituer une langue solide à partir du tronc scolastique. Pour saint Thomas, dans l'exemple présent, le problème se présente comme relevant à la fois de la science et de la métaphysique. Car, si les anciens distinguaient avec soin l'ordre de la science de l'ordre de la prudence, ils n'en considéraient pas moins la morale comme étant une science. Ce qu'on va lire et qui porte condamnation des morales dites « scientifiques » s'occupe de la science au sens actuel de ce mot et non au sens ancien.

qui est matière est donc l'essentiel. Vivre est aussi l'essentiel, bien qu'entendu autrement, pour un être qui est matière et esprit. Vivre, et c'est aussi bien respirer que penser. Tout humain, comment qu'il l'entende, vit et veut vivre ; la condition même de soi est cette existence et pas une de ses pensées, pas un de ses actes qui, consciemment ou inconsciemment ne sous-entendent l'ordre ou l'autorisation de l'instinct de conservation. En ce sens, on peut dire que l'égoïsme mène le monde et qu'il est sacré. On peut dire aussi que toute démarche humaine se fait en vue du *salut* (ce mot étant défini par chacun à sa manière) et qu'au point de vue d'une raison indépendante de toute foi et de tout dogme, attachée simplement à elle-même, c'est-à-dire à ses propres principes directeurs, tout retour intellectuel sur les démarches humaines est *absurde* s'il en oublie la condition fondamentale, c'est-à-dire la conservation et l'expansion de l'être ; encore une fois, quel que soit le sens où l'on entende cette conservation et cette expansion. Lors donc que Kant rejette le problème de la destinée comme entaché d'égoïsme, comme intéressant trop directement l'être humain, il se laisse emporter par la sophistique. Il ratiocine ; il prend les moyens pour leur propre fin ; et il dépasse l'absurdité elle-même, puisqu'il refuse de traiter un problème pour le motif même qui exige impérieusement que ce problème soit traité.

Il ne faut pas s'étonner de telles erreurs. Elles sont fréquentes chez les spécialistes d'une routine quelle qu'elle soit. Elles peuvent affecter deux formes : erreur provenant du moyen pris pour la fin, erreur provenant du moyen mal conçu ; l'une et l'autre issues d'un état d'esprit irrationnel qu'engendre l'habitude. Ainsi l'ingénieur accoutumé à la règle à calcul en vient à exécuter sur cet instrument des calculs sans objet ou des calculs fort simples qu'elle ne peut résoudre avec la même précision et dans le même temps que les méthodes ordinaires.

Cette erreur de Kant, qui n'a pas, croyons-nous, été mise en lumière sous sa forme logique, a suffi à empoisonner la morale en l'amputant de ses chapitres essentiels et en divisant l'activité des philosophes sur les parties accessoires : devoir et fondements de la morale. Nous disons accessoires, car nulle raison, nulle doctrine uniquement rationnelle ne suffit à déterminer le fait moral.

Et d'ailleurs, les faits se chargent bien tout seuls de prendre leur revanche : la singulière fortune de l'impératif catégorique sous-entend la persistance de cette préoccupation des fins dernières ; et ainsi, il ne représente pour qui s'abandonne à une telle doctrine que le contraire exactement de ce qu'a voulu y mettre son fondateur. Par une aventure qui n'est point si rare dans l'histoire des idées, c'est dans la maison même du justicier que se réfugie avec le plus d'assurance le criminel, car nulle maison ne lui offre un meilleur abri et nulle ne lui peut mieux convenir que celle qui fut conçue par un esprit obsédé, bien qu'avec des convictions différentes, des mêmes préoccupations que lui et c'est-à-dire l'esprit au monde qui lui était le moins étranger. Nous verrons, d'ailleurs, que, si certaines consciences mal évadées du protestantisme se sont pliées avec un bonheur étonnant aux disciplines d'une telle mystique si parfaitement contraire à la plus saine raison, elles ne sont pas parvenues à lui insuffler la vie. Ainsi persiste dans une telle erreur si choquante pour l'esprit scientifique le moins affranchi la préoccupation du problème de la destinée que Kant voulait, à toute force, abolir.

Si, cependant, le kantien peut, au fond de soi, sans grandes contradictions avec cette doctrine hybride, garder la conscience de sa dignité humaine qui est justement fondée sur la conviction qu'il se pose un problème de sa destinée, il ne peut songer à aboutir à autre chose qu'au pessimisme radical : car l'impératif catégorique, qui n'explique ni ne guide, mais ordonne, ne peut que conclure à la « finitude » des désirs. Le sentiment de la dépendance demeure comme dans toute religion (et même dans toute doctrine, l'homme étant incontestablement réduit à ce sort misérable de chose contingente), mais à cette dépendance, nul remède, nulle fin, nulle compensation. Il y a, en toutes choses, un impératif correspondant à chaque acte, donc une limite d'acte, donc une limite des désirs. Or, bien que borné, l'être humain se sent (à tort ou à raison) une capacité de désir infini. Kant le rejette donc au désespoir.

Je ne dis pas que ce soit là sa conclusion formelle, mais c'est la conclusion rationnelle de sa morale. Les Anciens, qui posaient le problème de la destinée humaine, aboutissaient à des conclusions semblables. L'un d'eux alla même jusqu'au couronnement rationnel de ses syllogismes, Hégésias,

qui préconisait le suicide. En général, le discord ayant été constaté entre les aspirations humaines de toutes sortes et les offrandes de la vie, le philosophe concluait à une triste doctrine de modération totale dont on ne connaît pas bien le succès ni les effets.

Il est assez singulier que la raison se trouve si parfaitement désarmée devant des faits qui, en somme, ne se passent nullement en dehors d'elle ; il est curieux que, scientifiquement, on n'ait pu parvenir, sinon par les moyens d'une science (qui se dérobait), du moins par ses méthodes, à analyser toutes les données d'un problème qui nous est si proche et qui nous tient de si près, mais dont la solution persiste à nous échapper. Tout était bien déterminé : nos passions, nos inclinations, nos désirs ; les actes concrets qui les accompagnent et les suivent ; l'analyse des désirs les plus simples, les plus humbles, les plus aisément réalisables se continuant par l'analyse dans tous leurs détails des moyens de la réalisation et l'étude de cette réalisation complète, répondant, élément pour élément, au désir (celui-ci n'ayant varié jusqu'à satisfaction totale que dans son degré), la raison scientifique indique que le problème ainsi posé ne peut qu'être entièrement résolu, que le cycle est fermé et qu'il ne doit rester à cet accomplissement ainsi défini aucun élément résiduaire. L'expérience a prouvé le contraire. Il y a toujours un élément résiduaire, un dégoût, un inassouvissement, une tristesse, physique ou morale, un ensemble d'indices du non-accomplissement parfait de l'acte envisagé. Comment expliquer cela? Scientifiquement, on ne peut, se plaçant au point de vue méthodologique pur, que supposer qu'on a omis de tenir compte d'un élément, involontairement ou substantiellement, mais secrètement celé dans l'expérience. Et tous les actes humains présentent ce déchet qui a ainsi un caractère universel. La nature humaine porte en soi cette inaptitude à l'assouvissement total à l'égard de toute la création. Il ne s'agit pas ici de métaphore, ni de vague sentimentalité, mais d'une constatation de fait qui peut prendre quand on voudra, par l'observation rationnellement conduite, une forme de même nature que la psychologie expérimentale, c'est-à-dire une forme rigoureusement scientifique. La science peut répondre : « Tant pis, qu'y faire? » Le platonicien peut répondre : « Restreignons nos désirs, mesurons nos ambitions, la part du résidu

sera moindre. » Rien là qui résolve le problème qui tient le plus à notre être, celui qui, nous avons essayé de le montrer en commençant, est réellement le seul qui compte pour nous, le problème de notre destinée.

C'est un problème métaphysique que celui de savoir si le fait pour la raison humaine de se poser une telle question n'exige pas impérieusement qu'il y puisse être répondu. Notons seulement comment, passant de la morale à la métaphysique, la seule solution réellement valable, qui ait été retenue depuis des siècles et n'ait pas suscité plusieurs systèmes, mais un seul, a été, après Platon et Aristote, entrevue par Épictète.

Tout passage à la métaphysique est périlleux. Celui que fit Épictète nous semble, quelle opinion qu'on ait sur sa validité, particulièrement admirable. Il fut, en effet, le premier à sentir profondément l'unité de l'être humain (qu'on le remarque : cela déjà est métaphysique). Avant lui, il existait une hiérarchie des valeurs, hiérarchie purement empirique et sociale : le barbare, l'esclave, la femme, le citoyen, la cité. Épictète ramène tous les êtres humains au même niveau. L'égalité et la fraternité apparaissent dans la philosophie. De là, en fonction des concepts moraux de justice, il n'y avait pas loin, pour résoudre le problème de la destinée en invoquant la dignité divine des âmes que l'Évangile devait consacrer.

*
* *

Tous ceux qui réfléchissent sur eux-mêmes, qui ont le sens de leur continuité propre bien que diverse, c'est-à-dire de l'unité où se fondent les multiples problèmes que se posent et résolvent à tout moment leurs instincts, tous les êtres pensants pour qui l'être n'est pas un ensemble de phénomènes chimiques disparates que cimentent des hasards antérieurs maintenus dans le présent et préparés pour l'avenir par ces autres hasards miraculeux nommés l'adaptation et l'hérédité, se sont, sans s'en rendre compte, toujours heurtés au problème de la destinée, même quand ils le niaient. Et, sous quelle forme qu'ils le retrouvassent déguisé, ils n'en ont, honnêtement, pas su réduire la primordiale importance. Chose remarquable, l'infirmité de la raison devant ce problème a conduit les plus positifs à conclure

par une mystique : mystique de la volonté chez Kant, mystique du moi chez Rousseau, mystique de l'humantté chez Comte. Si, de plus, on veut bien noter que, en somme, Kant est le véritable ancêtre de nos positivistes d'aujourd'hui et qu'il a délaissé la morale classique du Souverain Bien pour éluder le problème métaphysique qu'elle entraînait fatalement et pour lui garder l'indépendance vis-à-vis de l'incertain, il faut admirer que, malgré toutes ses ressources, un tel esprit en ait été réduit à retourner par un biais à la métaphysique ; et que, avant et après lui, Rousseau et Comte, avec des préoccupations plus avouées d'indépendance et cette sorte d'agnosticisme foncier qui reste inconscient chez tant de gens, se soient également trouvés pour leur construction morale devant un semblable hiatus. Leur conclusion revient à une divinisation de l'homme. C'est une méthode. Celle de Renan qui concluait au bon gorille en est une autre, et en apparence fort éloignée. Cet éloignement des conclusions suffirait à interdire pour ses résultats en l'espèce l'esprit positif qui est celui de la Science active. En réalité, cet éloignement est tout fictif. L'homme-dieu ou l'homme-gorille sont deux absurdités pareilles, et même, plus simplement, deux aspects de ce phénomène si fréquent chez les fondateurs de systèmes et qui consiste à prêter vie à des métaphores ; scientifiquement, l'homme-dieu et l'homme-gorille n'ont pas de sens. Que conclure, dès lors, d'une méthode positive qui aboutit à des mystiques (1), c'est-à-dire à ce qui est pour elle, plus que pour toute autre, insensé? C'est qu'elle a dépassé son domaine et s'est trompée d'objet. Encore une fois, la science aura fait une vaine incursion dans les régions métaphysiques et s'en retourne ridiculisée.

Cette aventure comporte pourtant un enseignement. Elle nous apprend d'abord que pour l'esprit positif se pose la question du prix de la vie et que, par conséquent, ce pro-

(1) On entend bien que nous visons ici la mystique de Rousseau et non celle de saint Jean de la Croix : celle-ci, bien que répudiant les voies de la raison commune, n'a rien d'offensant *a priori* pour l'esprit, puisqu'elle prétend à la communion directe du divin, à la connaissance par ce qui est la Raison et la Connaissance par excellence. Mais celle-là est absurde, parce que, ne reconnaissant que le primat de la raison, elle en méconnaît cependant les règles, et prétend, sans s'en douter, il est vrai, connaître sans elle et même contre elle. Au fond, tout bien pesé, il faudrait écrire *pseudo-mystique* et non *mystique*, *pseudo-métaphysique* et non *métaphysique*. On a toujours à se repentir de faire injure aux mots.

blème qu'il a jugé de son ressort n'est pas un problème absurde, un pseudo-problème ; l'échec de l'esprit positif qui, par tant de prémisses concrètes et scientifiques, aboutit à des conclusions inacceptables pour sa raison, indique qu'il y a des problèmes qui se posent sans absurdité et que pourtant la raison scientifique ne sait pas résoudre ; enfin l'accord de ces conclusions sur la nécessité rationnelle ou pragmatique d'une divinisation de l'homme (1) démontre clairement que, si la science peut étudier les problèmes moraux en ce qu'ils ont de psychologique, elle ne saurait aller au delà ; et il faudra noter l'accord inavoué des positivistes sur ce dépassement de la raison par le développement harmonieux du problème moral, dépassement auquel contraint la raison elle-même, dépassement d'autant plus digne de mention que l'attitude positive demeure en principe la plus normale, celle qui mérite d'être acceptée dans toute sa rigueur devant les phénomènes inconnus et surtout devant les plus troublants, par exemple les phénomènes (ou pseudo-phénomènes) métapsychiques pour ne citer que ceux-là.

Il faut se rendre compte de la conception de la science qui a conduit les rationalistes à appliquer ses méthodes à la morale et à leur conférer cette sorte d'infaillibilité dans la recherche et cette étendue à tous les domaines, même à ceux que le bon sens paraissait leur interdire. C'est tout simplement un abus du principe d'induction, une extension à tout le possible du domaine de l'expérience. Cette valabilité extrême de la science après s'être canonisée elle-même dans la métaphysique avec les successeurs de Kant, dans la morale avec les modernes, en est venue à se canoniser dans les fondements mêmes de l'intelligence avec Einstein qui rejette comme nulles les notions séculaires d'espace et de temps et même les principes essentiels du raisonnement s'ils contredisent l'apparente logique d'une chaîne mathématique dont quelques anneaux perceptibles sont communs à la chaîne des faits. Cette conception singulière suppose évidemment une philosophie détestable et pourtant elle a, par une rare fortune, permis simultanément l'édification d'une admirable théorie scientifique. Nous montrerons, en temps

(1) Car Renan y souscrit aussi : « A force de chimères on avait réussi à obtenir du bon gorille un effort moral surprenant ». (*L'Avenir de la Science*, p. XVIII.)

et lieu, que cela s'explique très aisément ; mais notons, dès à présent, combien la systématisation peut gangrener le bon sens des savants. Que ceux-ci en viennent à des conclusions monstrueuses, on l'a bien vu au « zèle amer » (le mot est de M. Maritain) avec lequel l'un d'entre eux s'acharna dans une conception du temps dont nous avons donné ailleurs des exemples devenus depuis fameux. Au premier abord, rien sans doute d'aussi révoltant pour le bon sens que ces concepts des Temps multiples ne peut être avancé dans l'étude scientifique de la morale, bien qu'on y ait pu édifier des systèmes fort bizarres. Même en philosophie, les machines les plus abracadabrantes, depuis l'idéalisme absolu jusqu'au réalisme absolu, exigent toujours, avant de tomber en poussière, qu'on examine au moins avec patience leurs rouages ; point de système rationnel de morale ou de métaphysique où il suffise d'un coup d'œil comme dans les hallucinations du professeur Langevin, si insultantes pour la raison qu'elles s'anéantissent d'elles-mêmes. De plus, dans le cas particulier des systèmes de morale rationalistes, la concordance des conclusions pratiques avec les idées reçues, le fait de l'utilisation de celles-ci dans une sorte de dogmatisation laïque, le vêtement scientifique dont on les revêt, peuvent composer un visage extraordinairement spécieux.

La bonne foi de leurs inventeurs n'est pas un moindre élément d'acceptation. Et cela nous conduit à étudier, à propos de ce qu'ils ont appelé le *phénomène moral*, la manière dont ils conçoivent la science.

Au fond, une telle expression, phénomène moral, suffirait, à elle seule, à nous éclairer. C'est elle, c'est ce vocable qui, mal défini, va servir de pont pour le passage aveugle du champ scientifique au champ interdit ; nos lecteurs savent combien ce procédé inconscient de falsification des idées est fréquent. Le phénomène scientifique est ce qui est susceptible d'être observé scientifiquement, c'est-à-dire ce qui appartient à l'expérience sensible et concrète. Si on veut étendre cette définition à l'abstrait et au conscient, rien n'assure qu'on fasse une opération illicite, mais il est au moins nécessaire d'y regarder et de poser les définitions et les conventions qui règlent une telle transformation ; faute de quoi, on en vient à nier que l'expérience humaine renferme une part individuelle, une part indéterminée, inaccessible

à la systématisation universelle de la science positive (1). Et, en fait, c'est bien ce que pensent les rationalistes et, avec eux, la plupart des savants.

Ils vont plus loin. La raison ne leur paraît pas un *crible ordonnateur*, mais une *source créatrice*. Ainsi, pour ces faits que constituent les devoirs, là où le bon sens procède par la réflexion et l'analyse, la science débute par une généralisation et une synthèse et prétend, non étudier les devoirs, mais construire et déduire la notion du Devoir, c'est-à-dire, remarquons-le encore une fois en passant, une abstraction, quelque chose d'inexistant, un mot. Ainsi on remplace la volonté par l'idée, l'instinct vital par la raison, et la vie changeante et libre par une sorte d'automatisme entièrement déterminé.

*
* *

Comment a pu se faire un passage si manifestement contraire à la réalité des faits? C'est ce que nous allons chercher.

Il n'est pas douteux que les deux points de départ simultanés de Kant aient été la réalité du devoir et l'objectivité de la science (2). Cette simple remarque suffit à nous donner la clef du système kantien. Partant de ces deux données si éloignées et même totalement disparates, le philosophe de Kœnigsberg devait évidemment construire un système où la raison définie participât des deux bases qu'il se donnait. C'est bien la première fois que s'affrontent, pour s'accorder, la science et la morale. L'une et l'autre étant supposées existant en fait, il s'agit de leur donner leurs titres, leur valeur de droit devant l'esprit humain. On sait que Kant a cru y parvenir par l'analyse de ce qu'il a nommé la *raison pure* et la *raison pratique*. La première s'applique à ce que, suivant en cela le vocabulaire d'Aristote, Kant a appelé, dans la théorie de la connaissance, la *forme* des phénomènes distincte de leur *matière*. Pour Kant, l'esprit fournit lui-même la *forme* et son jugement sera valable dans la mesure

(1) Ce sont les manifestations morales de cette part strictement singulière de soi qui relèvent de l'ordre de ce que les anciens appelaient la *Prudence*, laissant à la *Métaphysique* tout ce qui est transcendant dans nos actes moraux.

(2) Cette objectivité de la science chez Kant n'implique en rien, ainsi que nous l'indiquons plus loin, la réalité en soi de l'objet qu'elle connaît.

où il se restreindra à cette forme. Il est évident que, en faisant abstraction des idées kantiennes qui considèrent le Temps et l'Espace comme des formes *a priori* de l'entendement, on peut considérer comme tout à fait valable une définition qui fait de la raison un ensemble des conclusions de l'intuition et de l'entendement commun à tous les hommes et capable d'établir les relations universelles d'où découle en particulier la science.

Une même division dans la théorie de l'action permettra à Kant de définir une *raison pratique* qui s'applique, par analogie, à la *forme* des actes, distincte de leur *matière*. Cette nouvelle faculté ou pseudo-faculté exercera la même puissance dans son domaine que la raison pure dans le sien. Et de même que la raison pure tranchait dans les problèmes de la connaissance, la raison pratique décrétera dans le domaine de l'action (1). Nous ne croyons guère licite une telle analyse ; mais bien des philosophes n'y voient rien à objecter, et le kantisme n'est pas mort. Poussons aux conséquences que Kant n'a pas élucidées : il est bien évident que l'action humaine, c'est-à-dire la morale, va devenir objet de connaissance et sera régie à la fois directement par la raison pratique en tant que *forme* d'un phénomène d'action, et par la raison pure, en tant que *matière* d'un phénomène de connaissance. Il est, dès lors, inévitable que ces deux raisons dont Kant nous dit qu'elles sont correspondantes et, pour ainsi dire, symétriques, entraînent dans leur exercice toutes les confusions : confusion de la morale et de la science, confusion de la méthode et de l'objet, confusion de la forme et du fond, confusion de l'acte et de la spéculation, de l'étude et du décret, du connaître et du vouloir, et — chose infiniment plus grave dans ses conséquences, vu le prestige qui s'attache à ces vocables — confusion, en une seule, des deux raisons ; c'est-à-dire, pratiquement, attribution à cette faculté de triage que le sens commun désigne sous le nom de raison, non seulement de ses propres prérogatives, mais, en outre, du privi-

(1) On peut remarquer, et cela montre le désordre de la pensée kantienne, que cette raison pratique est aussi raison pure. Et même, la raison pure par excellence, puisque, avec la loi morale, elle prétend à l'absolu ; alors que la raison pure spéculative n'est que faculté d'illusion. Cette notion de raison pratique empruntée à Aristote se déforme d'ailleurs chez Kant, jusqu'à devenir synonyme de volonté.

lège de construire et de gouverner. La raison sera, pour les successeurs de Kant (abusés par les succès de la science dans son domaine et commettant la confusion que nous venons de définir), le principe impératif et logique de toute connaissance et de toute action.

* * *

Gardons-nous des nuages. Faisons halte, tandis qu'ils s'accumulent, et tournons d'abord sur nous-mêmes des yeux neufs. C'est ce regard chargé de nos propres enseignements qui, se portant ensuite sur la marée des brouillards, suffira à les diviser et à les dissoudre.

Le vrai problème est celui de l'intention et de l'obligation morales. Reconnaissons que nous ignorons *le Devoir* et que nous délibérons uniquement sur *des devoirs* ; nos discussions intimes ne s'appliquent qu'à des actes voisins qu'il s'agit de décider ; ainsi nous restons dans les faits, dans le domaine de l'action et de la réflexion ; ne nous égarons pas aux généralisations imprudentes du Devoir : elles ne sont œuvre que d'esthètes. En réalité, si je m'interroge, je crois bien que le dernier terme auquel il me soit donné d'aboutir est, avant la consommation irrémédiable que déclanche l'appréciation morale, un *acte*. Je ne veux établir ni raisonnements, ni systèmes ; je veux, dans ce difficile problème, me contenter de constater. Un acte, pour tout homme sain, est le produit normal d'une volonté : l'intention morale est donc une certaine volonté. L'homme est un être libre ou qui, malgré toutes les philosophies, se croit tel, ce qui revient au même. Sa volonté lui paraît souveraine, c'est-à-dire uniquement déterminée par les considérations de son être réfléchi, de cet être qui calcule et discute avec soi-même, de sa raison. Disons-le bien fermement : dire que la raison commande, c'est faire une métaphore ; la raison ne commande pas ; la raison donne simplement des motifs tellement convaincants, qu'ils entraînent l'adhésion de la volonté (1). L'impératif n'existe pas ; il n'est que le résultat d'une fausse analyse, la raison ne saurait primer, puis détruire et enfin remplacer la

(1) Pour saint Thomas, qui a poussé très loin l'analyse des actes volontaires, tout acte de la volonté est éclairé par la raison ; mais si l'acte même du commandement, l'*imperium*, appartient à la raison, c'est comme tout ce qui implique ordination et lumière : il n'en présuppose pas moins la volonté.

volonté ; tout acte, quel qu'il soit, exige de nous, pour s'accomplir, un ordre. Accordons que cet ordre peut être enlevé par surprise, que le désir étouffe souvent la voix de la raison, que le débat intérieur peut, par l'effet des circonstances, être tronqué ou supprimé, mais nul mouvement de cette architecture vivante ne se fera sans ordre, sans ordre de la volonté ; sans ordre conscient normalement précédé d'un débat. Et ce qu'on a appelé l'impératif moral n'est autre chose qu'un avis, avis souvent prépondérant, mais toujours discutable de la raison. Nous savons ce que vous allez dire. Attendez.

L'intention morale est donc l'acquiescement de la volonté à l'avis que donne la raison. Et l'obligation morale n'est que cet avis lui-même, ou plutôt la conscience qu'a cet avis de sa légitimité. Cette conscience, cette obligation, cette intention ne sont que la manifestation du sens profond, de l'instinct que nous avons tous, *qui que nous soyons*, de la *justice*. Nous ne pensons pas que les anciens moralistes l'aient jamais dit expressément. Mais tous l'ont senti, plus ou moins confusément, mais assez fortement pour que cette conviction intime dirigeât leur enseignement. Cet instinct de la justice, ce principe directeur de la volonté entre dans tous nos jugements de raison au même titre que les principes directeurs de la connaissance. Méconnaître ceux-ci nous donne le sentiment intellectuel si puissant de l'absurde ; méconnaître celui-là nous donne le sentiment sensible plus puissant encore du péché. La différence de qualité d'impression de l'un à l'autre est que l'un est du domaine de l'instinct et de la spéculation, l'autre de la volonté et de l'instinct, et c'est-à-dire de la vie. (Remarquons combien les moralistes chrétiens ont senti profondément ceci, eux pour qui le pécheur se retranche de la vie.) Nous voici au tuf, touchant cette chose irréductible à toute spéculation nouvelle, la vie. La seule chose qu'il nous reste à voir est l'origine de ce sentiment primaire de la justice. La psychologie n'y répondra pas ; la métaphysique, peut-être. La religion, du moins la religion chrétienne, sûrement. Ainsi toute morale qui se veut rationnelle jusqu'au bout devient fatalement religieuse ou, demeurant agnostique, est obligée de rester en route, de confesser son impuissance, de ne pas remplir son dessein.

Notons qu'ainsi entendue, la morale fondée sur cette certitude intime, cet instinct de la justice sera, comme il faut

s'y attendre, la plus satisfaisante, pour cette raison qu'elle est dépossédée de son impératif. Car, considérer l'idée de justice comme aussi primitive que celle du bien et du mal, au lieu de tirer l'idée de justice de cette notion dernière, c'est établir la priorité de cette notion évidemment primitive et qui nous est si évidente depuis que le christianisme l'a retrouvée : l'égalité naturelle des hommes. De ces conceptions découlent toutes les notions morales d'obligations, de devoirs et de sanctions sous une forme qui les rend lumineuses à l'intelligence et satisfaisantes à la sensibilité.

Voyons, en passant, comment les morales religieuses sont, en raison même de telles conceptions qui les fondent, merveilleusement rationnelles et efficaces. C'est que, à ces conceptions s'attache, pour la religion, la certitude que le créateur d'êtres égaux et de cet instinct irrécusable de justice qu'il leur a soufflé, leur confère simultanément, et conformément à cet instinct même de justice, les moyens de discerner le juste de l'injuste en faisant de ce sentiment de la justice quelque chose de si intimement mêlé à la volonté raisonnable qu'on ne l'en a pas jusqu'ici distingué clairement (d'où les erreurs sur les impératifs catégoriques) ; et en leur donnant également la liberté et la responsabilité. La volonté divine et la raison divine confluent maintenant à la raison humaine et aux devoirs qu'elle nous trace. L'autonomie, l'hétéronomie ne paraissent plus que des mots vides. Et, de même que le bien terrestre est la satisfaction de cet instinct de justice sous toutes ses formes, de même la plus élevée des morales religieuses, celle du Christ, nous fait pressentir, dans l'infinitude des désirs, que le Bien suprême est la satisfaction de l'instinct de justice infinie, c'est-à-dire de la fraternité, de l'amour ; réalisation qui n'est évidemment pas de ce monde et que la morale religieuse ne peut imposer que comme un idéal, puisqu'elle suppose une réciprocité que la liberté rend aléatoire. Et à cette infinitude de désirs, à cet inassouvissement inéluctable de la nature humaine et de l'intention morale, le moraliste chrétien fait correspondre la grâce qui, à la fois, justifie l'infinitude de la soif, la comble et propose l'accomplissement du devoir sous sa forme la plus noble et la plus appropriée — forme totalement désintéressée qui lave d'ailleurs la morale chrétienne du reproche d'utilitarisme dont l'accablent les philosophes qui en sont mal instruits. Ne nous étendons pas

davantage sur un sujet si passionnant ; laissons rêver le lecteur. Peut-être trouvera-t-il dans nos suggestions la clef de bien des énigmes ; indiquons-lui, en lui réservant le plaisir de la découverte, combien en dehors de toute énonciation de dogme, se simplifient et s'illuminent à partir de ces prémisses, la question du salut, par exemple, et ce fameux problème du mal où est venu sombrer le théisme de tant de nos contemporains.

* * *

La conception de la morale que nous venons de définir et où nous prétendons non pas bâtir une théorie, mais exposer simplement la vérité des faits sans leur chercher d'explication métaphysique demeure, on le voit (si l'on veut entrer dans cette métaphysique), d'accord avec les enseignements des morales religieuses, c'est-à-dire des morales les plus parfaites, par l'efficacité et la solidité, qui aient jamais existé. C'est, indépendamment de toute question confessionnelle, le critérium le plus excellent de sa légitimité. Elle peut, de la manière la plus orthodoxe, être déduite de la doctrine chrétienne, par exemple. Et elle n'offre, à aucun degré, l'aspect mystique des théories de Kant ou de Rousseau. Or, l'extraordinaire, c'est que, faite sans souci de la science, elle lui offre plus de place que celle de Kant. Visiblement dominé par ses deux axiomes de l'objectivité de la science et de la réalité du devoir, ce philosophe a établi une éthique pour l'agnostique, et, par suite, a été la fonder sur le dogmatisme moral. Inévitablement, le développement de son système sera obligé de postuler que l'objectivité n'est pas une existence en soi, mais le fait d'une apparence identique à tous les esprits ; son caractère sera la nécessité. Nous arrivons alors à une curieuse impasse. La raison est non pas une, mais multiple, morcelée. En particulier, l'une des raisons humaines est la raison pratique qui a la primauté sur toute autre. C'est elle qui résout tous les problèmes insolubles aux autres, celui de la liberté, celui de l'âme, celui de Dieu. Elle est infaillible, inengendrée, se satisfait sans contrôle et impose ses décrets d'une manière absolue ; elle ne saurait donc être améliorée. Ainsi la science, si généreusement mise à la première place par Kant, fait figure d'idole peinte. Elle est doublement bafouée dans ce système de morale qui, d'abord, lui interdit toute recherche

sur ses origines et ses titres, et ensuite s'oppose à ce que l'enquête et l'expérience scientifique apportent une amélioration à ses enseignements.

Au contraire, une morale véritablement rationnelle se fonde, ainsi que nous l'avons vu, sans sa servante ; elle autorise celle-ci à la reconnaître, à vérifier, si elle le peut, par les moyens de la psychologie, par exemple, ses titres ; elle la charge par les statistiques, l'étude des mœurs, la philosophie de l'histoire de lui fournir les moyens les plus propres à assurer son pouvoir et à améliorer les hommes. Elle lui donne la place la plus enviable qu'elle puisse occuper dans son domaine ; pour un juriste, la place la plus enviable est celle de garde des sceaux, et non celle plus haute de connétable ; qu'il laisse celle-ci à un soldat ; il y compromettrait non seulement ses théories militaires, mais sa réputation de juriste et même de citoyen ; et peut-être, par surcroît, la fonction de connétable. Nul n'eût jamais décrété la faillite de la science, si des fanatiques éblouis n'avaient prostitué son prestige à des entreprises étrangères à son véritable génie.

*
* *

C'est pour avoir méconnu cette vérité que la fin du dix-neuvième siècle, dont le souvenir est dominé par les ombres de Berthelot, de Taine et de Renan, aura vainement dévoré la vie intérieure de plusieurs générations d'intellectuels, quand c'était l'heure de leur soumettre des problèmes autrement définis : « Ce qu'il faut proclamer bien haut, écrivait Berthelot, c'est que le progrès matériel dû à la science est le moindre fruit de son travail ; elle réclame un domaine supérieur et plus vaste, celui du monde moral et social. En effet, tout relève de la connaissance de la vérité et des méthodes scientifiques par lesquelles on l'acquiert et on la propage : la politique, l'art, la vie pratique. J'entends, par là, la connaissance intérieure des sentiments et des lois du monde intellectuel et moral ; j'entends aussi la connaissance extérieure de l'humanité et de l'univers... C'est la science qui établit les seules bases inébranlables de la morale, en constatant comment celle-ci est fondée sur les sentiments instinctifs de la nature humaine, précisés et agrandis par l'évolution incessante de nos connaissances et le développement héréditaire de nos aptitudes. »

Faire de la morale une science, c'est-à-dire un corps de vérités irréfutables, logiquement déduites et démontrables, telle fut l'ambition de ces moralistes. Nous croyons avoir montré assez par avance pourquoi cette ambition est vaine. Il nous faut maintenant la voir à l'œuvre.

*
* *

Ses tentatives ont pris trois figures différentes qui sont, dans l'ordre chronologique, la figure évolutionniste, la figure sociologique, la figure rationaliste. Aucun de ces trois aspects à vrai dire ne prétend à la rigueur des sciences dites exactes ; mais on peut bien constater que les prétentions à l'infaillibilité ont bien diminué du premier au dernier de ces termes, puisque le premier implique des lois et des résultats scientifiques, le second ne peut guère formuler que des résultats et non des lois, le troisième n'a, de la science, que l'emploi commun d'une certaine variété, strictement limitée dans ses enquêtes et ses moyens, de la raison.

*
* *

Imaginons une de ces nébuleuses telle qu'en renferment Persée ou la belle constellation des Chiens de chasse. Mais une nébuleuse immense et susceptible d'enfanter notre univers. L'ayant imaginée ou plutôt conçue, décrétons que cette nébuleuse a de tout temps existé ; supposons qu'elle ait été le foyer de forces, ou, mieux, d'une Force ; ne nous attardons pas à discuter avec les divers systèmes évolutionnistes si cette Force est distincte de la Matière qu'elle régit, ou si elle est sa propre matière ; admettons que la nébuleuse se résolve, forme des sphères et constitue, par condensations successives, le système du monde que nous connaissons. Nous n'aurons ainsi créé qu'une cosmogonie, ni plus ni moins satisfaisante qu'une autre, et qui, pourvu que nous n'insistions pas sur les problèmes irritants que ne peuvent manquer de soulever les majuscules de Force et Matière, laissera l'esprit dans une indifférence à peu près totale. Ce sont là mythologies improbables ou jeux. Si de telles théories se veulent dogmes, il est opportun de leur demander leurs titres et de conclure. *Quod gratis affirmatur, gratis negatur.* Continuons.

La Force, la Matière, le Mouvement mettent en présence dans cet univers en formation les éléments les plus divers ; car, d'*une* au début, la matière est devenue multiple et s'est différenciée à l'infini. Des milliards de combinaisons s'élaborent, et voici que, parmi elles, tout à coup, l'une réussit à réaliser ce phénomène purement chimique qu'est la vie. La Vie, la Force, la Matière, le Mouvement, affrontés donnent l'Élan Vital. De la prostite, de la Monère, du Bathybius, la Loi du Progrès va tirer tout le règne animal, le Pithécanthrope, l'*Homo sapiens* et, demain, l'*Homo perfectus* qui aura triomphé de l'ignorance, du mal physique et du mal moral. L'Humanité marche fatalement à sa perfection. « Le progrès, écrit Spencer, n'est pas un accident, au contraire, il est une nécessité. La civilisation n'est pas une élaboration de l'art, mais un stade de la Nature au même titre que le développement de l'embryon ou l'éclosion de la fleur. » Et, plus loin : « *Il est sûr* que ce que nous nommons *mal* et *immortalité* est destiné à disparaître. » Voilà, réduite à l'essentiel, la synthèse évolutionniste.

Les hommes de notre âge ne peuvent en suivre le déroulement dans Hæckel ou Spencer sans une morne stupeur. Tout y offense les lois de l'esprit, tout y est contraire à la raison. Qu'on baptise évolution la transformation continue de tout ce qui existe, passe encore. Cette transformation n'a pas échappé aux Anciens, mais la gloire eût été suffisante, ayant lu Lucrèce, de laisser là toute métaphysique scientiste et de consacrer l'activité scientifique à l'étude expérimentale des variations. Nos modernistes ont vu autrement, et ils ont accumulé, sous prétexte de Science, tout ce qui peut saper le mieux les fondements mêmes des sciences :

Transposition illégitime aux principes de la nature d'une habitude de l'esprit : le passage du simple au complexe.

Canonisation en loi d'une hypothèse : le progrès.

Passage à l'être métaphysique en partant de l'abstraction scientifique : les forces deviennent la Force.

Création d'une chose en partant d'une métaphore : l'Élan Vital.

Conclusion du physique au moral par sophistication du sens d'un mot pivot : de la prétendue ascension héréditaire de la monère à l'homme, on conclut à l'existence d'un progrès ; *progrès* a ici un sens organique évidemment. Et de l'exis-

tence de ce progrès, on conclut au perfectionnement moral indéfini de l'homme.

Et enfin, nombre infini de postulats philosophiques ou scientifiques : identité originelle de l'homme et de l'animal, monisme, déterminisme, génération spontanée, etc...

Jamais, aux temps du Bas-Empire, atelier de flamines ne fabriqua une telle profusion de dieux. Que des vrais positivistes ne se soient pas sentis en frissonnant ramenés aux « périodes théologiques », on en serait davantage surpris si on ne se rendait compte du fait que de telles théories intimidaient les vrais philosophes parce qu'elles prétendaient être en elles Science certaine et séduisaient les savants par l'accord qu'elles annonçaient avec une véritable philosophie naturelle où, seule, avait droit de cité, à l'exclusion de toute métaphysique, la Raison et, c'est-à-dire, tacitement ou non, l'expérience scientifique interprétée par le savant. Cependant, on s'explique mal l'attitude de la conscience critique. Elle pouvait tenir ces théories pour de véritables essais scientifiques et philosophiques ; et alors, une étude épistémologique devait suffire à les balayer — ou elle les pouvait tenir pour un conte ; et alors, nous ne comprenons point que nos pères s'y soient attardés, même faute de mieux : car il y a tout de même plus d'ingéniosité, de logique et d'agrément dans celui de *Peau d'âne*.

*
* *

Ainsi ce système, d'intention scientifique, vire à la mystique. C'est qu'il est anglo-saxon. Et, pour la même raison, l'astrologue se fait prêcheur et nous offre la première des morales scientifiques. Elle est pauvre, nous l'allons voir, et de basse origine, mais honnête. Elle aussi se souvient de Kant. Elle aussi va rechercher sa généalogie et les fondements du Devoir. Mêlée au fantôme de la science qui la soutient, la préserve, la couvre de son prestige et lui prête son nom, elle nous offre sa dérisoire pacotille d'une voix qui n'arrive plus, éteints les grands tonnerres d'Hæckel et de Spencer, non seulement à décider les autres, mais à se convaincre soi-même.

Par elle commence à s'introduire dans la philosophie cette « horde » qui, avec le « clan » de Durkheim et les « totems » de Salomon Reinach a, dans notre génération, écœuré jus-

qu'à la nausée tous ceux qui aiment les idées claires et logiques, et qui préfèrent le néant aux élucubrations copieuses où les pompes du romantisme cachent une véritable misère physiologique de la raison.

Le monde moral vient, en effet, d'après les évolutionnistes, de la horde, premier rudiment de la vie sociale. La horde est commandée par un chef militaire, et celui-ci est obligé, par égoïsme, de maintenir la prospérité de ses sujets, de prévenir les dissensions intestines, d'édicter des lois, en somme de créer un certain altruisme, de certaines mœurs sujettes d'obligations et de sanctions. Une sorte de morale sociale se développe. L'association des idées enchaîne les concepts des actes utiles à la société, du bien-être et de la récompense d'une part ; des actes nuisibles à la société, des dangers et de la punition d'autre part. La crainte entretient et fortifie de telles liaisons ; peu à peu elles parviennent à faire partie de nous-mêmes ; une propension, une habitude nous incline à y conformer notre conduite ; nous nous polissons en même temps que corollairement, l'autorité s'adoucit. Et la conscience morale se trouve ainsi toute formée chez les modernes sans qu'ils se doutent de sa généalogie. Tout cela est, pour l'évolutionniste, scientifiquement établi. En effet, la vie est un phénomène physiologique. La physiologie se réduit à la chimie, qui se réduit à la physique et, en fin de compte, à la mécanique. Or, la conscience est un épiphénomène, une résultante d'avance et rigoureusement déterminée de la vie, c'est-à-dire en somme un phénomène organique obéissant aux lois générales de la mécanique, appartenant à un ensemble plus complexe qui est l'homme. Chaque homme a sa personnalité qui provient, bien entendu, des caractéristiques de ses phénomènes, variables avec les conditions de son existence. Ces caractéristiques, ces déformations spéciales sont, dans une certaine mesure, transmissibles à la géniture ; et ainsi s'explique d'une manière toute physiologique, le phénomène de l'hérédité. Ainsi, depuis les réactions primitives du chef de la horde jusqu'à l'exquise conscience morale d'une Jeanne d'Arc, tout est parfaitement et scientifiquement déterminé.

L'un des nœuds de la théorie est, on le voit, la transmission des caractères moraux. On ne peut raisonnablement nier cette transmission ; elle est capricieuse, elle est diverse, inégale, mais enfin elle existe ; cela n'est pas nouveau :

depuis longtemps, les thomistes nous ont dit que l'organisme était solidaire, en une certaine mesure, du psychique, et, comme l'hérédité organique est flagrante, il n'y a pas lieu d'admirer que l'hérédité morale existe dans une mesure analogue (1). En tout cas, les inclinations héritées ou innées varient de telle façon dans les termes successifs d'une lignée, qu'on ne saurait fonder sur leur diversité mouvante la transmission d'une certaine impulsion morale. De plus, les décadences et les exaltations des races, les crises sociales de matérialisme et d'idéalisme, montrent bien la précarité d'une loi d'évolution morale qui prévoit une courbe continue. Que si on veut l'appréhender dans les assises mêmes que lui bâtissent ses fondateurs, de nouveaux sujets de dispute naissent tout aussitôt. Si c'est le chef qui fait la loi, mère de la morale, et que ni lui ni les siens n'aient ce sentiment intime et profond, cette conscience morale, en vertu de quoi agit-il? en vertu de quoi est-il obéi? Car tout acte, même impérativement déterminé et par avance fatalement accepté, est précédé d'un ordre intérieur donné par le sujet obéissant lui-même, et c'est-à-dire d'une délibération intérieure. Cela est physiologique (transmissions nerveuses), donc commun aux hommes de tous les temps. Tout acte humain, quel qu'il soit, suppose donc délibération ; il y a donc toujours eu une morale. Dire que le chef impose celle qu'il conçoit, c'est dire qu'il en conçoit une ; dire qu'il la fonde sur son propre égoïsme d'accord avec l'intérêt de ses sujets, c'est lui concéder assez d'intelligence pour qu'il se rende compte et qu'on se rende compte de la valeur de ses prescriptions ; en somme, c'est implicitement admettre, dès la première génération de la horde, la création d'une morale fondée sur l'intérêt social, qui dépend de la justice ; c'est admettre que l'égoïsme du chef ou, si l'on veut, que son instinct de conservation s'étend à la protection de ses sujets, c'est admettre que l'égoïsme de ceux-ci ou leur instinct de conservation s'étend à la compréhension de l'obéissance et de l'altruisme nécessaires ; c'est admettre que, dès la première génération de la horde, l'instinct de conservation comprend l'altruisme et que se dégage par conséquent le sentiment intime de la justice ; c'est dire que le sentiment

(1) Hérédité d'inclinations morales, mais non de concepts moraux comme le veulent les sociologistes.

de la justice est en dernière analyse le fondement humain de l'impulsion morale. C'est dire qu'il est inné au même titre que l'instinct de conservation dont il est le compagnon ou peut-être le dérivé, dans l'être qu'ils protègent et gouvernent. C'est aboutir à peu près exactement au contraire de ce qu'on a prétendu démontrer.

Que voilà donc une science bâtie légèrement ! Et il serait aisé de lui trouver encore des brèches. Comment, par exemple, peut-elle faire sortir d'une autorité toute matérielle et extérieure, d'une contrainte, la morale tout intérieure qui juge aussi bien les intentions que les actes? Comment expliquer la révolte intime de la conscience contre certaines lois? Si les lois créent les notions de juste et d'injuste, comment ces lois mêmes peuvent-elles être citées au tribunal intérieur? Quels éléments de l'être créent la délibération interne dans tout sujet qui reçoit un ordre?

La question de l'origine des religions vient encore compliquer la tâche des évolutionnistes. Si la loi religieuse est contemporaine et distincte de la loi laïque dans la horde, comment admettre que, plus tard, puissent s'établir sans confusion les éléments d'une seule conscience morale descendant des lois laïques? Et si, au contraire, la loi laïque et la loi religieuse sont, dès l'origine et par l'astuce du chef de horde, confondues, comment admettre que, plus tard, au cours de l'évolution, la conscience morale ainsi formée les ait laissé se disjoindre, demeure elle-même une et néanmoins posé très précisément ses obligations et ses sanctions, laïques ou religieuses, reconnaisse leurs conflits et sache se décider en des occurrences quelquefois périlleuses? Ainsi que leur nom les y prédestine les martyrs peuvent, on le voit, servir ici encore une fois de témoins.

*
* *

Que des hommes qui ont assisté à la ruine de leurs convictions métaphysiques puissent si imprudemment se créer d'autres dogmes, porter à la science des hommages aveugles et se couper à jamais la retraite commode de l'agnosticisme, cela reste un mystère pour nous. Peut-être faut-il voir dans ce phénomène psychologique une curieuse aberration du sentiment religieux trompé et insatisfait. L'attitude à laquelle il condamne entraîne en tous cas leur victime à d'ex-

traordinaires complications. Car, à partir du moment où elle détient un nouvel et infaillible instrument de certitude, les problèmes éternels se posent valablement à elle ; aucune défaite plausible qui puisse l'y soustraire. Et la nature quantitative de sa méthode de solution, celle de la Science, l'oblige, dans ses réponses, à une rigueur toute spéciale et, pour ainsi dire, numérique. L'esprit qui est qualité se satisfait pleinement dans la métaphysique des solutions de qualité qui lui sont offertes ; mais, comme il n'est science que du mesurable, c'est la précision quantitative qu'il est obligé d'exiger de la science, ne serait-ce que pour se conformer au génie de celle-ci et à ses propres lois. C'est ainsi qu'en psychologie le vrai renseignement scientifique serait donné sous une forme analogue à celle de la loi de Fechner (si celle-ci répondait à quelque chose de certain). Rien de plus choquant, par conséquent, que de trouver le vague dans les réponses par quoi la Science prétend nous satisfaire. C'est, malheureusement, le cas général dans les domaines où elle a assumé la tâche de remplacer la métaphysique.

Nous avons indiqué plus haut, sans y insister, quelques-uns des paralogismes à quoi la théorie physique de l'Évolution avait entraîné ses constructeurs. Érigeant une cosmogonie sans base métaphysique, ils ont été fatalement entraînés à ériger une histoire de la morale, et nous avons vu comment ils s'y sont pris. Un fait qui témoigne en faveur de l'humanité s'est alors produit ; des savants, des philosophes, des politiciens se sont inquiétés de la ruine possible d'une morale sans base métaphysique et ont demandé ce que devenait réellement la morale dans le système évolutionniste ; l'histoire en était passionnante, certes ; mais elle ne contenait rien qui pût entraîner à l'observance de ces lois morales qui sont la sauvegarde de l'homme, de la race et de l'État. On imagine qu'à l'idée d'établir un code de morale efficace les savants durent courir en tous sens comme des rats empoisonnés, car leur science (et quelle science !) est peut-être génératrice de certitude rationnelle, mais certainement pas d'action. Spencer, Guyau, Fouillée, Ribot, etc., tentèrent la besogne et mirent debout cette morale scientifique dont ils nous avaient dressé la généalogie qu'on a lue plus haut.

Elle n'est pas très compliquée. Elle est, bien entendu, évolutive, c'est-à-dire provisoire et se réduit à suivre « la

Loi du Progrès », seule certitude supposée rigoureuse dans le perpétuel courant des faits. Qu'est-ce à dire?... Le progrès est l'expansion de la vie, c'est-à-dire de la plénitude ou, en dernière analyse, du plaisir. Ceci admis, la dialectique générale des morales du plaisir peut être développée. Le vrai plaisir est dans les choses de l'esprit ; le bien-être exactement compris commande l'altruisme ; celui-ci réagit également et renforce les devoirs envers soi-même ; l'hygiène n'est pas le moindre de ces devoirs... etc., etc. On connaît à fond ce mode ; il n'est pas un élève en philosophie qui ne l'ait triomphalement inventé avant d'avoir lu Spencer ou Guyau.

Il apparaît tout de suite qu'une telle morale, toute en conseils, sans que rien suscite ou oblige, sera sans grand effet. Elle consacre, en somme, la crainte du gendarme ; et chacun, comprenant le progrès et le plaisir à sa manière, en peut tirer les préceptes dont la commodité personnelle lui tiendra lieu de vérité. Elle sera transformée, au gré de chacun, en une sorte de pragmatisme divers, et elle assistera, impuissante, à sa propre variation. On ne peut donc lui demander une valeur d'action ; elle n'est qu'un résidu timide de théorie. Mais, d'une théorie, on peut exiger au moins une valeur explicative. Or, celle-ci ne peut expliquer la partie la plus essentielle de la morale, celle dont tout le reste n'est qu'une édulcoration, le goût du dévouement et de la charité. Et même, elle y contredit. Si l'on recherche des réponses chez les trois principaux représentants du système, on y verra cette contradiction avouée ; et d'ailleurs de façon singulièrement différente, suivant le tempérament ethnique.

Voici d'abord la férocité germaine : « Quel avantage l'humanité a-t-elle à conserver à la vie et à élever des milliers d'infirmes, de sourds-muets, de crétins? Quelle utilité ces misérables tirent-ils eux-mêmes de leur existence? N'est-il pas plus rationnel de trancher dès le début le mal qui les atteint, eux et leurs familles? » (Hæckel, *les Merveilles de la vie.*)

Passons maintenant au texte de Spencer, qui nous montrera l'argutie et la cautèle puritaine des Anglais lénifiant le même sujet : « Nourrir les incapables aux dépens des capables, c'est une grande cruauté (*sic*). C'est une réserve de misère volontairement accumulée pour les générations à venir. »

Le Français Guyau n'hésite pas, en face de ces surhommes, à prôner, tout au contraire, la charité, l'assistance et le dévouement. Mais comment, dans la morale scientifique, justifier un dévouement qui en semble l'antithèse? Guyau se borne à une constatation sans fournir d'explication. « Le dévouement, dit-il, en substance, existe ; et cela en vertu de ce qu'il procure : l'exaltation de la vie, le plaisir de la lutte ; ou d'une cause spéciale qui réside en de certaines métaphysiques religieuses où domine la religion du sacrifice ». Sans qu'on y insiste, il est facile de voir que cette réponse est une condamnation de la morale évolutionniste tout aussi définitive que les atrocités citées plus haut ou d'autres telles que la licitation du suicide, de l'assassinat médical, etc., qu'il ne semble plus nécessaire de discuter.

Mais la véritable condamnation rationnelle de l'éthique évolutionniste, celle qui entraîne immédiatement l'adhésion de l'esprit, c'est que cette éthique prétendue est un déterminisme et, par conséquent, ne saurait être une éthique ; elle supprime la liberté et ne peut, de ce chef, prescrire des règles, tout étant fatalement et d'avance réglé. Ce sentiment du devoir dont elle ne peut nier la réalité n'est, pour elle, qu'un accident fortuit, une manifestation momentanée d'un instinct en devenir ; cet instinct d'altruisme bien compris qui, une fois l'évolution terminée, assurera le bonheur de l'humanité. Tous les essais les plus ingénieux ont été tentés pour accorder l'éthique évolutionniste à une science qui supprime toute liberté et à une impulsion morale qui juge. Aucun n'a réussi. La morale scientifique évolutionniste est morte.

*
* *

Sous les espèces de morales biologiques, on a, néanmoins, tenté de ressusciter des conceptions analogues. Dans un livre paru en 1919, on a pu lire que de deux « lignées » pratiquant le rapt, la première sans remords, la seconde avec « un certain malaise moral », celle-ci « aura en elle un caractère favorable devant *le jugement de la sélection naturelle* (1), la vie collective étant favorisée par le respect de la propriété » (1). Jamais les « ténèbres du moyen âge » n'ont enfanté de semblables hallucinations de l'esprit. En réalité, la mé-

(1) Guilleminot, *la Matière et la Vie.*

thode scientifique se trouve en présence du problème moral, affronter une tâche qui ne lui est pas réductible. Elles ne sont évidemment pas de même nature. Faire œuvre de science, ici, ce serait bien passer des lois ou prétendues lois de la cellule à l'humanité sans tenir compte de ce qui n'est pas objet des sciences naturelles, c'est-à-dire des facultés. Elle ne peut prévoir ni sanction ni impératif. Et, de ce fait, elle n'est plus une morale, puisqu'elle ne juge ni ne commande. Et, par surcroît, et pour la même raison, n'étant pas non plus universelle, elle n'est plus une véritable science ; en sorte que, partis pour aboutir à quelque chose qui fût simultanément science et morale, on aboutit à quelque chose qui n'est ni l'une ni l'autre. Une réflexion préalable eût suffi à éviter de telles déceptions et de tels travaux. La psychologie et la logique auront vengé la métaphysique.

C'est pourtant le succès des formes biologiques mises à la mode par les grandes querelles de l'évolutionnisme qui devait déterminer le nouvel avatar de la tentative de « scientification » de la morale. Quelques penseurs singuliers eurent, en effet, l'idée de comparer la société à un organisme ; et, prenant le mot au pied de la lettre, c'est-à-dire la métaphore pour le réel, d'ériger des systèmes fondés sur le parallèle le plus minutieusement établi jusque dans leurs plus humbles particularités entre la vie individuelle et la vie sociale. De là à conclure à l'existence réelle et positive d'une conscience sociale, d'une logique sociale, d'une vérité sociale, il n'y avait pas loin. Et, de cette nouvelle étape, par un retournement audacieux, à conclure que la conscience et la logique individuelles, par exemple, n'étaient que la géniture de la conscience et de la logique sociales, que la vérité apparue avec certitude à chacun n'était qu'un signe d'accord collectif sans autre valeur profonde que celle-là, d'ailleurs considérée comme essentielle et suprême, il n'y avait qu'un pas. Il fut franchi. La morale prit ici, en tant que fait existant, une figure tout à fait nouvelle. La sanction, l'obligation y ont une vie objective, extérieure à l'individu, mais sont des *choses* tout ainsi d'ailleurs que la propriété ou la famille ; le normal et l'anormal, par suite, le bien et le mal se distingueront au nombre des cas qu'ils présentent ; c'est une sorte de canonisation du système électif par majorité des suffrages. On se tirera des cas embarrassants en déclarant qu'il est normal que le normal présente une cer-

taine dose d'anormal ; ainsi le suicide est-il normal sans être moral? Et tout l'édifice moral est bâti en somme sur l'impossibilité pour l'homme de se considérer comme autre chose qu'un animal sociable ; s'il est retenu de faire le mal, c'est qu'il sent bien qu'il ne peut s'abandonner au mal sans que sa pensée, dira Durkheim, « en redevenant purement individuelle, cesse d'être une pensée d'homme ».

Partis de telles prémisses, les sociologues n'ont pas tardé à renoncer à concilier la science et la morale. Ils ont reconnu la vanité de tels efforts : il peut y avoir une science des mœurs, qui est bien une science, et, d'autre part, un code de règles pratiques, qui est la seule morale possible, un code de règles en accord avec la civilisation qui lui est contemporaine et émané d'elle ; il ne peut y avoir de théorie morale du bien.

On le voit, la science, obligée de se restreindre à l'observation des faits historiques et économiques, à la statistique, lance, en partant, une flèche empoisonnée et déclare chimérique tout but qu'elle n'a pu atteindre. En réalité, le raisonnement est spécieux ; il faut distinguer. Il y a bien une morale idéale, un code théorique reconnu par chacun dans son for, et il y a une morale de fait, un état, un niveau de la société, lequel, seul, est la réalité sociale. Le premier ne varie pas sensiblement dans la suite des siècles ; le second change suivant l'état de la civilisation et les circonstances de la vie. La vraie, l'incontestable morale n'est pas fille de l'état social, mais de la nature humaine. Ce que la science peut atteindre constitue le nombre des manquements concrets à cette morale, les variations de l'étiage sur une réalité qui ne varie point et demeure inaccessible par nature à ses moyens d'investigation.

*
* *

La morale sociologique, comme la morale évolutionniste, a sombré, ne laissant que des épaves et quelques naufragés, les uns et les autres sans intérêt. Peu de désastres aussi rapides et aussi complets qui illustrent dans l'histoire des idées un échafaudage élevé sur une conception boiteuse. Dès 1900, on s'accordait dans le monde de la philosophie universitaire à condamner les morales scientifiques. Mais l'esprit humain est ainsi fait que, simultanément, on con-

cluait à la condamnation de toute philosophie morale comme incapable de réussir là où la science échouait. Et, par une sorte d'envoûtement, on retournait tout de même à la science en déclarant qu'au fond, la question morale se ramenait à une expérience, différente de l'expérience scientifique, mais à une expérience tout de même. Oscillant du rationalisme à l'intuitionnisme par des raffinements ingénieux, ces diverses morales en venaient toutes à se définir une science des fins et à remplacer la notion du « ce que je dois » par celle du « ce que je veux », sans se rendre compte que l'impulsion morale participe des deux et n'entraîne la satisfaction intime que par leur harmonieuse liaison.

Avoués ou honteux, les nouveaux essais reviennent, par l'idolâtrie de la science, au rationalisme kantien ; nous avons dit ce que nous en pensions. Mais une morale n'a, contrairement à d'autres spéculations philosophiques, une valeur réelle que si elle détermine la conduite. Kant imposait par un dieu terrible les impératifs qu'une sophistique glacée n'eût guère rendus actifs. Mais les moralistes contemporains ont coupé les ponts derrière eux. Et c'est à eux justement que, par suite de la laïcisation de l'école, est historiquement dévolue la tâche de remplacer la morale religieuse pratique par une morale également pratique et *efficace* fondée sur la science et la raison. Et cela, contradiction singulière, tout en maintenant comme doctrine officielle dans l'enseignement secondaire, ce spiritualisme banni de l'école primaire.

Que les très honnêtes gens qui reçurent cette mission aient été effrayés par une telle besogne, on le conçoit sans peine. C'est qu'il ne s'agissait plus ici de dialectiques séduisantes mais vaines ; l'enjeu était la valeur morale d'un peuple. La situation a quelque chose de tragique. Impossible d'établir une morale active sans indication d'une fin pour la volonté ; impossible d'utiliser celle-ci dans un système rationnel sans intervention métaphysique. N'est-elle pas pathétique la situation de ceux qui, s'étant mépris sur le pouvoir et les prérogatives de la raison, lui ont élevé des autels, ont entraîné les masses populaires à son culte exclusif et sont maintenant obligés soit de nier sa puissance constructive, de conclure à l'agnosticisme, de renoncer à toute morale efficace — soit de s'aiguiller vers la métaphysique, de se renier eux-mêmes?...

La base de telles morales, dès qu'elles passent à la pratique,

dès qu'elles touchent aux notions de sanction et d'obligation qu'il faut bien affronter pour la conduite des hommes, ne peut évidemment se fonder sans une étude de la responsabilité. L'être humain est-il responsable? Les uns ont répondu affirmativement : mais, à ceux-là, on peut demander pourquoi l'homme est responsable et devant quel tribunal. D'autres ont expliqué que, en fait, et pour la conservation de la société, l'homme, bien qu'irresponsable en droit, était passible du châtiment. La vraie doctrine scientifique est forcément déterministe et conclut à l'irresponsabilité. On ne peut tout de même enseigner cela. Alors certains philosophes ont élaboré des misères dont il faut bien donner un échantillon pour montrer à quels abîmes la méthode scientifique aveuglément pratiquée peut conduire l'esprit humain.

« Chaque pensée, écrit l'un d'eux, chaque sentiment, chaque acte de volonté, chaque action s'inscrit dans notre mémoire : notre cerveau est un comptable incorruptible, d'une probité inflexible et qui n'oublie jamais rien. Voilà ce dont on ne tient pas compte dans l'éducation, et, quand le jour du jugement dernier est venu, c'est-à-dire quand notre caractère est formé, qu'il est *pris* comme du plâtre, nous sommes heureux ou malheureux pour le reste de nos jours (1). » Aux sanctions de « l'incorruptible comptable », joignez la « justice immanente des choses », le « tribunal de l'opinion publique », le « jugement de l'Esprit éternel », et vous aurez le système complet.

Une telle bassesse d'intelligence répugne autant que la bassesse du cœur. Et qu'elle soit appelée à éduquer la jeunesse d'un grand pays, il faut vivre, pour le voir, dans l'ère de la barbarie et du massacre ; à nos descendants les dommages, si l'on ne réagit. Tout ce mal, qui vient d'une idée, d'une idée fausse, il suffit pour les conjurer que la science retourne à ses fourneaux et cède le pas à la métaphysique. Car il s'agit ici de Morale. Et c'est un relais, comme aurait dit Byron, où les Destins changent de chevaux.

Lucien Fabre.

(1) Jules Payot, *les Idées de M. Bourru.*

La Nuit des Écharennes

Je songe, ce soir, aux santons des crèches provençales, descendant les collines, conduits par la Sainte Étoile. Moi, je n'ai pour me guider que de mauvaises traces de troupeaux, qu'il me faut repérer à grand'peine, quand elles se perdent dans les touffes de plantes sauvages que le soleil tiédit encore. Je ne suis pas dans les Alpilles, mais dans les montagnes de la Valjouffrey, entre le pic des Souffles, le Font-Turbat et la tête du Clotonnet, cherchant ma voie le long des corniches rocheuses qui surplombent à je ne sais quelle effroyable hauteur l'abîme noir et glacé où s'écroule le torrent des Echarennes.

Voici s'empourprer les murailles de granit qui regardent le couchant. Bientôt ce sera le crépuscule et je ne sais pas encore quel refuge m'abritera cette nuit. Certes, je n'arriverai pas assez tôt à ces maisons que l'on voit tout au fond du val, parmi des pâturages d'un vert foncé, déjà tout abreuvés d'ombre.

Je ne croyais pas qu'il fût si tard, ou plutôt je ne croyais pas être si haut perché, là où le soleil chauffe encore les terres quand il est presque nuit dans les vallées. Le bruit du torrent devient plus ample, c'est l'heure où sa rumeur envahit toute la montagne, jetant l'angoisse dans le cœur de celui qui voyage et qui n'est pas sûr de lui. Et c'est aussi l'heure où il fait bon marcher sur les routes blanches, au bord

des rivières, quand les maisons fument pour le repas du soir. Mais ici, il faut avancer avec prudence et le cœur me bat. Au creux des ravins que je franchis, l'eau des cascades est maintenant si froide que je n'ose plus y rafraîchir mes mains fiévreuses ; elle aussi est empourprée et dorée comme les pierres. Un parfum plus âcre monte des genévriers. Une immense paix s'établit entre ciel et terre. A l'extrême horizon, des monts neigeux, que j'imagine fermant la vallée de Grenoble, semblent autant de petits nuages nacrés qui se seraient arrêtés de courir le ciel.

A force de tâtonner, de trébucher et de prier en moi-même les protecteurs du pèlerin, j'ai pu atteindre une étroite terrasse, déprimée en son milieu, comme si les blocs géants qui la jonchent, éboulés sans doute du Pic des Souffles, avaient fini au cours des siècles par l'affaisser de leur poids. C'est à peine si l'on distingue, parmi ces monstres de granit, car elle est moins grande qu'eux, une cabane de pâtres, celle, il m'en souvient, que les hommes du hameau des Pennes m'avaient signalée comme point de repère à la descente du col de Vaurze. Les deux pentes de son toit, couvert lui-même de grosses pierres qui l'assurent contre les avalanches d'hiver touchent le sol de chaque côté, semblent vouloir y prendre appui. Sur le seuil, des fagots abandonnés par les bergers, des touffes de menthe qui embaument l'air, une vieille boîte de fer rouillée. J'ai voulu explorer tout de suite l'intérieur de ce misérable gîte. Il faut, pour y pénétrer, se plier en deux ; une odeur de cendre et de fumée témoigne que l'on a fait ici maintes flambées qui ont noirci les murs et l'on ne distingue rien, dans l'obscurité, qu'un pauvre lit de paille, étayé par des branches de fayard.

C'est donc ici que je passerai la nuit. J'ai déposé ma besace et mon manteau près de la porte. Réconforté, je puis en toute quiétude parcourir cette terrasse des Echarennes qui est mon poste de vigie ce soir au cœur des montagnes. J'ai eu le bonheur de trouver, entre les pierres, des œillets sauvages. Le parfum qui s'en dégage absorbe en lui toute la suavité de ce crépuscule ; il est immense comme l'ombre épandue des cimes sur les alpages. C'est la montagne tout entière qu'avec eux je respire et que je presse sur mon cœur ; c'est toute mon Alpe embaumée, sa pureté, son silence, et je ferme les yeux pour mieux me pénétrer de cet arome. Je vois, dans mon extase, des pentes fleuries avec

des troupeaux qui regagnent les étables, et des chaumières où les hommes rudes se reposent des fatigues du jour; j'entends des paroles naïves, je vois, en même temps que tout un pays, toute une race; je me désaltère l'âme avec une avide, une sainte volupté. C'est qu'ici le ciel lui-même parfume les fleurs, il est si près de la terre! Ces fleurs seront pour la Madone qui m'a protégé, il y en aura quelques-unes pour ma mère et pour ma maison; j'ai mis les plus belles à mon chapeau.

Au bord du plateau des Echarennes, ayant pris pour parapet un bloc de granit, je me penche pour voir les pâturages et les maisons du désert, que mon regard surplombe, si petites, si lointaines! Elles se serrent les unes contre les autres comme si elles avaient peur de se trouver ainsi perdues dans la montagne. Là-bas, on allume les lampes, on se met à table, les gens bientôt dormiront. Si j'appelais, pourrait-on m'entendre? Fou que je suis! Ma voix se perd dans l'espace; seules me répondent quelques clochettes de troupeaux dont le son affaibli par la distance me fait mesurer à quelle hauteur je suis et dans quelle solitude.

Je retourne m'asseoir sur la pierre plate qui est posée devant la cabane; il commence à faire froid. J'ai jeté sur mes épaules mon manteau. Je regarde, en face de moi, vers l'occident. L'horizon encore embrasé semble le seuil du paradis; et voici que cette gloire envahit d'un bout à l'autre le Val-Jouffrey; on dirait, sur les montagnes, le reflet de quelque vitrail céleste soudain frappé par la lumière des anges. Puis, comme par le jeu d'un prisme invisible qui évoluerait dans la nue, cette brume de feu devient mauve, et ce mauve tourne au lilas, et peu à peu réapparaissent, sur chaque versant de la combe, les pentes et les forêts.

Les grandes exaltations du ciel ont cessé. Il se fait, maintenant, un grand calme, de toutes parts. Tout rentre dans la sérénité, le ciel et la terre. Les plus âpres des cimes ne me font plus peur. Dans l'azur vert pâle, les premières étoiles se mettent à palpiter, blanches comme au printemps des fleurs d'amandier. Jamais je ne les ai vues si pures, si familières; jamais une mélodie plus suave n'a chanté en moi, de celles que l'on voudrait entendre, sonnées de séraphiques harpes, quand on va mourir.

Je voudrais demeurer longtemps ainsi, en contemplation; et j'y resterais sans doute, si la faim qui me tourmente n'éveil-

lait en moi quelques soucis. Je n'ai rien mangé depuis mon départ de la chapelle des Pennes, et le col de Vaurze a été pénible à franchir. Je n'ai plus dans mon sac que quelques croûtes aussi dures que du bois et une tranche de lard si coriace que mes dents n'ont pu l'entamer. Je n'ai pas une goutte d'eau à boire. Il m'en faut aller quérir avant qu'il ne fasse trop nuit sur les Echarennes. Me voilà parti à la recherche du ruisseau le plus proche, avec, à la main, la boîte de fer qui traînait devant la cabane (sans doute les bergers en ont-ils fait bien souvent l'usage que je vais en faire). A tâtons, et mal assuré contre les embûches de la pénombre qui s'accroît, je vais à travers les ravins et les escarpements ; du plus profond de la combe, la menace du torrent monte vers moi.

Depuis que le soleil ne la chauffe plus, l'eau est devenue si froide que le récipient où j'en ai recueilli de quoi passer la nuitée me gélerait les mains si je ne le tenais avec un pan de mon manteau. J'ai eu quelque peine à retrouver ma cabane dans le dédale des pierres qui l'entourent. Pendant mon expédition, les yeux attachés au sol pour calculer mes pas, je n'avais plus regardé le ciel. Les étoiles s'y sont multipliées ; on dirait, entre les silhouettes noires des monts, l'anse d'une mer où des milliers de flambeaux se refléteraient du haut de palais miraculeux. Je ne cherche pas à comprendre pourquoi cette nuit est si belle ; je ne suis plus qu'un pâtre qui ne sait rien que s'émerveiller dans la naïveté de son cœur. Voici mon domaine ; mon univers se borne là ; ce qu'il y a derrière ces montagnes, j'en ai perdu le souvenir. Et je me laisse aller à de lentes adorations comme si j'entrais en éternité.

Mais que se passe-t-il au plus haut des Echarennes? La corniche de cette immense muraille vient de s'éclairer d'une lumière qui n'est plus celle du soir, qui plutôt ressemblerait à l'aurore, si elle n'était si étrange, qu'elle n'a plus rien de terrestre. Et ce rocher impérieux qui, depuis tant de millénaires, penche vers les abîmes sans s'écrouler, on dirait un vaste front méditatif, qui, comme moi qui ne suis qu'un homme, contemple les astres et la nuit ; mais qui les contemple comme s'il en savait les secrets, avec une gravité tranquille et je ne sais quoi de mystérieux dont j'ai l'âme tout émue.

Ainsi ai-je vu l'aurore de la nuit. C'est un premier rayon

de lune qui est venu frapper les Echarennes par-dessus la crête du Clotonnet. Je n'ai plus maintenant qu'à m'installer dans ma tanière. Et, comme elle est ouverte à tous les vents, la porte ayant peut-être été brûlée par les pâtres un jour où le bois manquait, il me faut en boucher l'entrée tant bien que mal avec des fagots. Je n'allumerai du feu que lorsque la nuit sera trop froide pour me laisser dormir. Et Dieu sait si le froid aura de la prise sur ce pauvre gîte dont les murs aux pierres mal assemblées, laissent passer comme il veut l'air de la montagne. Je me suis allongé sur le lit ; je me suis roulé dans ma pèlerine, la tête dans mon sac de cheminau qui sent le lard et le vin, les mains enfoncées dans la tiédeur de mes vêtements, contre ma poitrine.

C'est alors que je reprends conscience de l'isolement où je me trouve, que je songe à la demeure que j'ai laissée. Pourvu qu'il ne m'arrive rien de funeste avant mon retour, que je revoie les êtres qui me sont chers, les choses que j'aime ! Je prie la Madone de veiller sur moi. Je suis si pauvre qu'il me semble que sa protection ne peut pas me manquer. Je ne possède rien que mes habits, mon manteau et ma canne. Je n'ai rien que mon cœur et mon âme, mes souvenirs et mes espérances. Je puis, ce soir, élever, avec la certitude qu'elles seront entendues, mes oraisons, qui déjà répandent autour de moi la douceur d'un feu allumé. Les mots dont elles sont faites sont plus puissants que les murs qui m'abritent. Ils construisent dans l'invisible et pour toujours un sanctuaire qui prend pour fondement terrestre cette pauvre cabane où je me suis réfugié. Et j'appelle sur ma montagne la bénédiction du ciel.

Bénies, les plus abandonnées de ses chapelles, comme celle que j'ai vue parmi les chaumières des Pennes en Valgaudemar, pareille, en son humilité glorieuse, à quelque pèlerin arrêté en route par une extase sans fin, ô basilique des montagnes ! Elle aussi était couverte de chaume, les murs étaient moisis, car au printemps, la neige entassée sur le toit se met à fondre et s'infiltre dans les pierres de la voûte ; la cloche était toute rouillée, la corde presque pourrie, car depuis longtemps, on ne dit plus la messe dans ce sanctuaire, et les hommes ont trop à faire dans les champs pour y venir prier ; il n'y avait, sur l'autel de bois, qu'une pauvre petite Madone achetée pour quelques sous dans une « vogue » de village ; mais je l'ai pressée contre mon cœur, et mes lèvres

en l'effleurant se sont tellement purifiées, que ce dut être, en cet instant, le pardon de toutes mes mauvaises paroles. Par le cadre de la porte ouverte, on ne voyait au loin que du ciel et de la neige, cet azur immatériel qui fleurit aux prédelles de l'Angelico et cette lumière suave dont peuvent seuls resplendir les fronts des élus.

Et béni le sommeil des hommes du Val-Jouffrey qui, tout en bas, dorment dans la tiédeur des maisons où jamais l'orgueil ne pénètre ! Béni le dénuement des plus pauvres qui n'ont rien à ranger quand ils se couchent, qu'une chèvre dans l'étable, une écuelle sur le bord de la cheminée ! Qu'il y ait toujours, à passer devant leur seuil, un vagabond aux pieds déchaux, qui aura peiné toute sa vie sur les chemins, pour gagner avec son salut celui des autres, et qu'ils aient pour lui miséricorde, qu'ils lui donnent l'hospitalité !

Peut-être, en méditant ainsi, ai-je fini par sommeiller, peut-être ai-je seulement glissé dans l'oubli de moi-même, au point de ne pas sentir que mes membres étaient transis. Maintenant le froid me pénètre, et je tremble de tout mon corps. Est-il vrai que personne ne viendra me parler, que les pâtres ne s'en reviendront pas ici, à cette heure même, avec leurs sacs bourrés de vivres, avec de la joie et des chants pour attendre l'aube? Je me dresse sur mon séant, je prête l'oreille, j'ai cru entendre des pas sur le plateau des Écharennes. On dirait qu'il y a dans la montagne de l'orage et des tonnerres ; c'est le torrent qui, de son fracas incessant, accapare la nuit. Des pierres, détachées des parois de la montagne, dévalent dans les ravins ; voilà ce que je prenais pour des bruits de pas. Personne ne sentira qu'un égaré ici demande du réconfort ; et jamais je n'ai trouvé la nuit si longue. Je regarde vers la porte ; une lumière blanche filtre entre les fagots, qui fait songer aux arbres couverts de poussière, l'été, sur les routes du Midi. Serait-ce déjà le jour? Je me lève, je dégage l'entrée de la cabane ; c'est encore le clair de lune qui règne sur la désolation des Echarennes, accusant le relief de la montagne, fronçant les pentes abruptes du col de Vaurze, faisant saillir comme des croupes de monstres les éperons du Clotonnet. Il mouille de sa lumière crue les alpages du désert. Et les ombres fantastiques des rochers s'allongent sur ce paysage de chaos. Je ne reconnais plus rien de ce que j'ai vu au crépuscule, seules les étoiles n'ont pas changé, qui fourmillent dans le ciel profond. Mais je ne m'at-

tarde plus à les contempler, tout occupé que je suis à me dégourdir les membres, battant la semelle comme en hiver.

J'ai ramassé autour de la cabane tout ce que les pâtres ont laissé de fagots et de brindilles. Il me faut d'abord sécher auprès d'une flambée de paille ce bois couvert de givre.

Mais bientôt le feu se met en train, craque et pétille, saute à grands bonds comme un chien retrouvant son maître. Et les flammes bruissent comme un feuillage secoué par le vent, et la cabane en est toute claire. La voici qui s'anime comme si toutes ses pierres prenaient vie. Mon ombre danse sur le sol et sur les murs. L'allégresse est entrée ici avec ce feu, elle y transfigure tout. La fumée sent bon comme en automne et je songe à des soirs de vendange dans les bastides, quand les vignerons aux grosses braies de velours trinquent, les verres de marc auprès d'un âtre bourré de sarments. Je donne mes mains à lécher aux flammes ; elles, moi et mon ombre nous sommes un trio de vieux bergers de montagnes qui, ce soir, se sont retrouvés. Joie sur la montagne, joie dans la pauvre cabane, joie, de par Dieu, sur nous autres qui nous racontons des histoires d'il y a des siècles, pour passer le temps en bonne humeur avant qu'il ne fasse jour ! Et je ne quitte plus des yeux la braise ardente, attentif au bruit du feu comme qui, entendant le récit d'un aïeul, ne veut pas en perdre une parole.

Je fais chauffer auprès de cette braise l'eau que j'ai recueillie. Elle se met à fumer, elle va bouillir. J'y fais infuser quelques touffes de menthe qui ont encore leurs racines toutes boueuses, et aussi les œillets de mon chapeau pour donner plus d'arome à ce breuvage. Ah ! qu'il fait bon se brûler la gorge à l'avaler, encore qu'il ait goût de rouille et que les bords ébréchés du récipient me coupent les lèvres ! Qu'il fait bon sentir soudain dans le corps cette chaleur, ce revirement de tout le sang, ce retour de la vigueur ! Il s'agit maintenant de calmer la faim. Je fais griller, du bout de ma canne, le lard que j'ai trouvé dans mon sac, les croûtes de pain qui charbonnent dans les flammes.

Ma cabane m'est devenue si familière, je suis si bien dans la tiédeur du feu, dans le parfum du bois brûlé, que je voudrais que la nuit durât longtemps pour me laisser jouir à satiété de cette molle quiétude. Et voici, qu'étendu sur la paille du lit, aussi heureux que lorsque j'étais enfant, la nuit de Noël auprès des bûches de l'âtre, et de la veilleuse

de la crèche où rutilait l'*Adoremus*, après le repas solennel où les aïeux avaient siégé, je recommence à faire des rêves, mais cette fois tout embrouillés dans le sommeil qui me gagne, un vrai sommeil qui n'est pas le néant ni la mort, mais bien, tant il recrée le corps et l'âme, une plénitude de vie.

Je me suis réveillé comme les dernières étoiles ne marquaient plus qu'à peine leur place dans le ciel. On ne saurait dire s'il fera beau temps aujourd'hui, car on prendrait pour des nuages la blancheur uniforme de la nue. Cependant, on sent que l'azur va pointer déjà, il transparaît un peu, donnant au ciel une teinte bleu pâle de lait mouillé. Une suavité ineffable occupe l'espace, les parfums des herbes et des fleurs sont plus frais que jamais et plus profonds. Il y a dans la montagne un calme si grand, un tel silence, qu'on la dirait dans l'attente d'un miracle. Le Clotonnet, le Font-Turbat, le Pic des Souffles, les cimes les plus lointaines sont figés dans une immobilité religieuse, personnages d'un cortège prêt à se mettre en marche quand les cloches sonneront pour célébrer un triomphe.

Et bientôt, l'un de ces trois pics s'allume comme un haut flambeau, donnant le signal de l'adoration religieuse. Il semble être lui-même la source de la lumière dont il rayonne, doré comme, sur l'autel d'une chapelle matinale, un ciboire ensoleillé. Et, là-bas, du côté de Grenoble, les neiges sont des ailes d'anges dans la béatitude du ciel où de grandes écharpes roses et mauves se tissent et se dénouent à l'horizon et se reforment plus vives, tandis que, toujours, ici, les chastes parfums s'élèvent.

Aube ! aube pascale, aube d'un Mai éternel ! et qui s'établit sur la terre toute frémissante encore des joies du paradis ! Je me sens ne plus être qu'une âme, je suis en pèlerinage sur les routes du ciel, avec, autour de moi, des séraphins qui jouent de la viole comme sur les fresques florentines, le visage éclairé d'amour. Nous montons à lente démarche dans le silence et les parfums, vers les murs des saintes Sion. Et voici sans doute ces murs dressés devant nous, ce sont les hautes Echarennes, éclatantes de lumière et d'or, assises de l'Eternité ! A genoux et faisant de nos mains levées une coupe offerte à notre Dieu, nous adorons. Nous adorons prosternés sur le sol, le visage contre la fraîcheur de la terre que la rosée a mouillée. Nous sommes une racine plongée en

elle, et toute sa sève nous monte au cœur, fait notre âme s'épanouir en fleur d'humilité. La montagne et moi, c'est le même corps terrestre, ce sont les mêmes actions de grâces, les paroles qui me viennent aux lèvres, l'arome des œillets sauvages et l'immense rumeur du torrent, accord des trompettes de toute une légion d'anges qui, après avoir veillé le sommeil des hommes et purifié les demeures, s'en retournent vers les cieux.

Sur le plateau des Echarennes, ma cabane elle aussi participe à ce triomphe, blanche parmi les pierres géantes. Pendant que j'étais en prière, le feu s'est rallumé ; on voit, par la porte ouverte, la lueur des flammes, on dirait un grand buisson de roses, de celles qui sont dans le ciel, roses mystiques du matin de l'Assomption.

Pieusement, avec des planches prises sur le toit, j'ai fermé cette porte pour que la cabane garde longtemps, comme si elle était une âme, le souvenir de cette nuit sacrée, pour que, devenue sanctuaire, elle le soit encore quand les bergers au cœur naïf s'en reviendront y dormir. Puis, avec le fer de ma canne, j'ai tracé sur les planches ces mots : *Lux perpetua.*

Lumière perpétuelle sur la montagne, là-haut, d'où je dévale à travers les rochers, les pins et les genévriers ! Paix perpétuelle sur elle et solitude toujours sur les Echarennes ! Que cette paix descende comme le doux soleil nourricier le long des pentes, dans le cœur des hommes que je vais retrouver dans les vallons, qui déjà se mettent au travail, aiguisent la faux, sortent les bœufs de l'étable, pour continuer l'œuvre de vie.

ALBERT MARCHON.

Quelques aspects du conflit américano-japonais

Aux États-Unis, écrivait récemment dans *l'Europe nouvelle* l'Américain Paul Scott Mowrer, les préjugés de race sont très répandus et profonds. On insiste pour que la race blanche garde ses qualités en défendant la pureté — relative au moins — de son sang. L'on ne veut pas répéter envers la race jaune les erreurs commises autrefois envers la race noire. On ne veut pas que le problème noir soit doublé d'un problème jaune autrement redoutable. » Ces quelques phrases constituent une explication complète de l'actuel antagonisme américano-japonais. Celui-ci, en dépit de certaines allégations, est, avant tout, non un conflit économique, mais un conflit de races.

En un siècle, l'incessant afflux d'immigrants a fait des États-Unis non point une nation homogène, mais un assemblage hétéroclite où mille races se coudoient sans se mélanger. L'élément anglo-saxon perd peu à peu sa prédominance ; les races déclarées inférieures par l'orgueil des vieux puritains : slaves, latins, etc., acquièrent une influence toujours plus considérable. Les dernières lois sur l'immigration ont paru tellement insuffisantes que certains, par exemple le docteur Gullick, ont été jusqu'à proposer d'interdire complètement l'immigration, le laps de temps nécessaire à réaliser une fusion complète des divers éléments ethniques

dont se compose le peuple américain. Mais, si les races latines et slaves sont indésirables, comment pourrait-on accueillir les jaunes, plus inassimilables que tous les autres éléments?

L'extraordinaire développement en Californie de toute une littérature anti-japonaise, les succès des agriculteurs japonais, la crainte d'un abaissement du « standard of life » de la classe ouvrière, tout cela ne doit point nous tromper ; le conflit est surtout un conflit de races.

Les Américains veulent être maîtres chez eux ; rien de plus naturel — rien toutefois de plus contraire à « l'Idéalisme américain » tel que le conçoivent les Européens. Rien de plus légitime, mais rien de plus paradoxal que cette mise à l'index des peuples étrangers par les apôtres de la fraternité universelle, si prompts à critiquer les « nationalistes » du continent.

L'on connaît les principales étapes de l'agitation anti-japonaise. Les immigrants japonais, appelés, à partir de 1890, par l'Amérique elle-même pour remplacer les manœuvres chinois devenus indésirables, furent bientôt en butte à de nombreuses vexations et mesures de rigueur. En 1908, était conclu, entre les gouvernements de Tokyo et de Washington, l'accord amiable dit « gentlemen's agreement » qui confiait au gouvernement japonais lui-même le soin de délivrer, en nombre très limité, des passeports aux colons japonais désireux de pénétrer en Amérique. De 1911 à 1923, l'État de Californie, où s'étaient installés la plupart des immigrants japonais, menait contre ceux-ci une campagne ardente, s'attaquant successivement aux droits de propriété, aux droits de naturalisation, etc. Le mouvement gagnait bientôt l'Amérique tout entière. Sous l'impulsion des parlementaires californiens, les deux Chambres, en dépit d'une première protestation, interprétée à tort comme une menace de guerre de l'ambassadeur japonais Hanihara, votaient le bill interdisant entièrement l'immigration japonaise. Une protestation de Tokyo était suivie d'une réponse embarrassée de M. Hughes, personnellement partisan d'une entente avec le Japon.

Le Japon ne conteste point à l'Amérique le droit de légiférer comme bon lui semble. L'on n'espérait point à Tokyo, d'une entente avec l'Amérique, une solution au problème si compliqué de la surpopulation japonaise. Mais

l'on tenait à sauver les apparences, à ne pas être traité comme une puissance de second rang, dont les ressortissants seraient assujettis à des discriminations particulières. Le Japon se fût volontiers soumis à la nouvelle loi, fixant à partir du 30 juin 1924, suivant des règles invariables, le nombre d'immigrants de chaque nationalité à admettre annuellement. Cent quarante-six Japonais seulement eussent été admis ; pratiquement, c'eût été l'arrêt de l'immigration japonaise. Le cabinet américain eût volontiers évité une dénonciation unilatérale du « gentlemen's agreement ». M. Hughes eût désiré éviter de traiter en « race inférieure » une nation orgueilleuse, fière de ses triomphes récents et qui, déjà, à Versailles, s'était efforcée de faire prévaloir le principe de l'égalité des races. Pourquoi heurter de front une nation amie, alors que de rapides pourparlers eussent donné les résultats cherchés?

Mais les Chambres américaines sont, en matière de politique extérieure, d'une incompétence et d'une « insularité » sans égales. Plus encore qu'en France, les grands intérêts permanents de la nation s'effacent devant les considérations locales d'un intérêt électoral plus immédiat. La première protestation de l'ambassadeur Hanihara, étant interprétée comme une menace de guerre, suscita un mouvement plus ou moins sincère d'indignation et réalisa aux deux Chambres la presque unanimité pour le vote du bill d'exclusion. Le pouvoir exécutif n'osa point s'opposer à une mesure jugée néfaste. M. Coolidge n'opposa point son veto et M. Hughes essaya vainement de gagner du temps, de retarder la mise en vigueur du bill, afin de négocier dans l'intervalle un arrangement honorable avec le Japon.

En résumé, le conflit actuel américano-japonais est un antagonisme de race, envenimé par les maladresses et par l'intransigeance orgueilleuse des Chambres américaines. Mais cet antagonisme pourrait avoir, non seulement sur les relations américano-japonaises, mais sur le destin du monde tout entier, des répercussions qu'il importe de signaler.

Il faut tout d'abord résolument exclure l'hypothèse d'une guerre imminente entre l'Amérique et le Japon. Lorsque le Japon, ayant battu la Chine, voulut s'enrichir des dépouilles du vaincu et fut arrêté par l'intervention de la Russie, il s'inclina. Mais, dès cette époque, il préparait sa revanche et, dix ans plus tard, le samouraï vengeait à Lio-Yang et à

Moukden son honneur outragé. Le Japon actuellement ne peut rien contre l'Amérique. L'immensité du Pacifique constitue un obstacle suffisant et réciproque à toute entreprise militaire de grande envergure. La guerre serait avant tout une guerre d'usure, une guerre économique où le Japon, dépourvu de matières premières, de pétrole, d'argent, succomberait fatalement ; mais le Japon préparera silencieusement sa revanche et celle-ci se produira sous la forme du pan-asiatisme.

Dès le début de l'ère Medji, qui mit fin au sommeil léthargique de l'Empire du Soleil levant, deux tendances politiques se sont constamment heurtées à Tokyo. Le Japon devait-il se faire le guide des peuples asiatiques et prêcher une sorte de croisade contre les peuples occidentaux? Guillaume II redoutait — ou faisait semblant de redouter — une telle éventualité. Allait-il au contraire, comme le souhaitaient les diplomates et les hommes d'État élevés en Europe ou à l'européenne, s'efforcer d'être, non point puissance asiatique, mais bien puissance mondiale? Cette seconde solution flattait l'orgueil national et prévalut longtemps, mais tout échec de la diplomatie nippone devait fatalement entraîner un renforcement du pan-asiatisme.

Silencieux, lors de la participation du Japon aux négociations qui suivirent la guerre mondiale, timides encore lorsque, à Washington, les hommes d'État japonais négocièrent sur un pied d'égalité avec les diplomates anglo-saxons, les partisans de la solidarité asiatique ont, depuis, relevé la tête. Les grandes puissances n'ont point voulu, à Washington, même aborder le problème de l'émigration japonaise. Or, ce problème sera forcément résolu dans un avenir proche, soit à l'amiable, soit par un recours à la force armée. Le Japon, surpeuplé, ne peut plus attendre. En outre, depuis Washington, la collusion anglo-saxonne s'est précisée. Aux conférences académiques de Williamstown (Massachusetts), en août 1923, les amiraux américains n'ont-ils pas affirmé que le jour était proche où les flottes américaine et anglaise affronteraient en Extrême-Orient la flotte japonaise? La construction de bases américaines sur le Pacifique, d'une base anglaise à Singapour, constitua une menace évidente. La collusion anglo-saxonne contraignait Tokyo à faire appel au pan-asiatisme.

Que pouvait, en effet, essayer le gouvernement japonais,

pour pallier au danger que constituait la redoutable coalition en voie de constitution? Rien, sinon s'appuyer sur les autres peuples de l'Asie. Une tentative de rapprochement avec la Chine, faite au lendemain de l'affaire de Lencheng, n'a point donné les résultats escomptés, mais cette tentative n'est point abandonnée et le rapprochement russo-japonais, en voie d'aboutissement, grâce aux efforts des Karakhan et de M. Yoshizawa, va permettre de la renouveler avec des chances accrues. Ce rapprochement russo-japonais doit être considéré lui-même comme une étape vers le pan-asiatisme. Dire que la Russie retourne à l'asiatisme est un lieu commun, mais ce n'en est pas moins exact. Le récent accord de Londres n'empêchera nullement les Soviets d'agir contre l'Angleterre en étroite union avec Tokyo. La constitution du bloc sino-russo-japonais permettrait au Japon, en un temps relativement restreint, de se libérer de l'emprise économique des États-Unis. Le pétrole indispensable à la marine japonaise serait fourni par la Russie ; des courants commerciaux nouveaux peuvent se substituer aux anciens courants. La guerre, que le Japon est maintenant hors d'état d'entreprendre, pourrait bien éclater d'ici quelques années.

Le Japon est à la croisée des chemins. Le samouraï tournera-t-il son visage énigmatique vers l'Europe ou vers l'Asie? Les efforts de la diplomatie française, les bons rapports actuels entre la France et le Japon ont, à ce point de vue, leur prix. Mais le bill d'exclusion voté par l'Amérique revêt une importance autrement considérable et, pourrait-on dire, presque tragique. Le bill classe définitivement le Japon parmi les peuples inférieurs et celui-ci ne supportera pas l'insulte. Les manifestations anti-américaines de Tokyo n'ont d'importance que symptomatiques, mais des journaux influents, d'importantes revues, par exemple le *Kiso* (Reconstruction) se sont franchement faits les apôtres du pan-asiatisme. Les hommes d'État à Tokyo, les diplomates japonais en Europe, pourront-ils remonter ce dangereux courant? Rien de plus douteux, si personne ne leur vient en aide.

Depuis le vote du bill d'exclusion, le pan-asiatisme gagne, non seulement en force, mais même en étendue. Les Coréens eux-mêmes ont manifesté contre l'exclusivisme américain. L'Inde surtout a tenu à rappeler la profonde solidarité de

tous les peuples asiatiques. Rien de plus curieux à ce sujet que le récent pèlerinage de Rabindranath Tagore en Chine et au Japon.

Longtemps Tagore a incarné dans l'Inde, contre Gandhi, la cause du rapprochement des civilisations orientale et occidentale. « Toutes les gloires de l'humanité sont nôtres, disait-il. L'effort actuel pour séparer notre esprit de celui de l'Occident est une tentative de suicide spirituel. » Or, Tagore, citoyen du monde, a, devant une foule enthousiaste, à Pékin et surtout à Osaka, fait, en termes acerbes et, d'ailleurs, moins dénués de lyrisme que de psychologie, une véhémente critique de la civilisation occidentale. Il a proclamé, face à l'exclusionisme américain, la nécessité de la solidarité asiatique et même la nécessité pour l'Asie « d'aller civiliser l'Europe ». Tagore s'est-il mis inconsciemment au diapason des auditeurs ou s'est-il converti sincèrement au pan-asiatisme? Peu importe. Ses discours ont eu, dans l'Asie tout entière, un retentissement immense. Tagore est resté pacifique, mais les discours d'Osaka et de Pékin n'en sont pas moins aussi dangereux que des étincelles dans une poudrière. La lutte de l'Asie contre l'Europe pourrait d'ailleurs prendre la forme d'un conflit social, d'une lutte économique, d'une entreprise révolutionnaire, ceci particulièrement dans l'Inde. Mais même au cas où cette lutte ne révélerait pas un caractère à proprement parler militaire, elle n'en constituerait pas moins une menace redoutable pour l'avenir du monde.

On ne combat les effets qu'en s'attaquant aux causes. La décision de l'Amérique a donné au pan-asiatisme une impulsion formidable. Il faut réparer les erreurs commises. Ou le Japon restera puissance mondiale, jouira de droits égaux aux autres nations, obtiendra soit en Mandchourie, soit ailleurs, le déversoir indispensable au surplus de sa population, ou il prendra la tête des peuples asiatiques, en révolte contre la primauté des races blanches. L'idéalisme anglo-saxon n'a jamais eu plus belle occasion de prouver son amour sincère de la paix. L'antagonisme franco-germanique n'est point la seule menace de guerre ; il est beau de prêcher aux autres le calme et la conciliation, mais il est mieux encore de donner soi-même l'exemple.

LUCIEN BEC.

L'Alcyone [1]

XV

Un matin, on remit à Christiane la lettre suivante :

« Il me faut bien vous écrire, ma chère amie, puisque je ne réussis plus à vous voir, du moins seule ; et pour vous rencontrer au milieu d'un grand nombre de gens, et plus particulièrement à côté de M. de Couëngo, j'aime autant y renoncer tout de suite. D'ailleurs, les choses que je veux vous dire, arriverais-je jamais à les prononcer, si j'étais en face de vous? Vous-même m'en laisseriez-vous le loisir? Je ne le crois pas. Tandis qu'une lettre... Vous en penserez ce que vous voudrez, mais je suis à peu près sûr que vous irez jusqu'au bout.

« Il se peut que j'aie de grands torts envers vous. J'ai été, l'autre jour, aussi injuste que maladroit ; évidemment, je n'avais aucune raison valable pour vous parler comme je l'ai fait, mais je n'ai pas pu me le défendre. Si je me brûlais le bras, pourrais-je rester indifférent à la brûlure, en me disant : « Ce n'est rien, ce n'est que mon « bras... » Ce qui vous touche, ce qui vous arrive, Christiane, retentit en moi comme s'il s'agissait de moi-même. Vous m'avez déclaré durement que je n'étais rien pour vous et que je n'avais pas à me mêler de ce qui vous arrive. Hélas ! Je voudrais bien qu'il en soit ainsi : je souffrirais moins...

« Car je souffre, Christiane, et je ne me croyais pas capable de souffrir autant. Par quel prodige la révélation que vous m'avez faite m'a-t-elle ouvert les yeux à ce point? Comment ai-je passé auprès de vous

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er, 15 juillet, 1er et 15 août 1924.

tant de mois sans savoir que je vous aimais, sans comprendre que je ne pouvais vivre que près de vous, que par vous? Un tel égarement a quelque chose d'inexplicable. Ou plutôt, si, je savais bien que je vous aimais, mais je ne voulais pas me l'avouer. La vie que je menais auprès de vous était si douce, si grave, si enchanteresse, que je craignais d'en rompre le charme par l'aveu d'un sentiment trop brutal et trop immédiat. Et puis, je ne pensais pas que vous puissiez devenir amoureuse, vous me sembliez si forte, si maîtresse de vous! Il me paraissait impossible que vous sortiez de votre sagesse, que vous abandonniez cette attitude de Minerve qui me plaisait tant. Aujourd'hui, il n'en est plus de même, et j'ai peur, oui, Christiane, peur que vous vous épreniez de quelqu'un autre, de quelqu'un qui ne serait pas moi. Admettez-vous mon angoisse, mon impatience? Je redoute de vous perdre au moment même où j'ai vraiment compris ce que vous étiez pour moi! Cet apaisement et cette souffrance suave que je ressentais à vos côtés, cette exaltation et cette torpeur, ce désir que tout s'anéantisse autour de nous et que nous restions seuls tous les deux au milieu d'une majestueuse destruction, cette horreur qu'un nouveau venu ose vous disputer à moi, ce sentiment d'oppression et de captivité que j'éprouvais partout où vous n'étiez pas ; oh! Christiane, est-il concevable que j'aie compris si tard que tout cela, c'était de l'amour? Pensez donc à la torture que je subis à la pensée que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'aimerez peut-être jamais! Et cependant, je reprends parfois confiance, je me dis : « Elle sera « touchée de cet amour, elle ne peut pas ne pas en être touchée... » Un amour si long, si discret...

— Ah! se dit Christiane, Philippe se fait une idée bien saugrenue de la discrétion!

Elle reprit sa lecture avec plus d'agacement que d'émotion :

« Un amour si long, si discret, si patient, finira bien par remuer en elle ces fibres profondes d'une sensibilité qu'elle cache à tous les yeux, mais que j'ai su discerner... » Le bonheur que j'ai cherché toute ma vie, que tout m'a refusé, vous seule avez le pouvoir de me le donner. Que de rêves je fais depuis huit jours! Vous êtes avec moi nuit et jour, je vous emmène partout, et non seulement à Venise, mais de Cachemyre à Grenade et de Lima à Bornéo. Tous ces lieux du monde que le bonheur seul peut habiter, toutes les villes où j'ai supposé que la vie y avait une autre intensité, un autre sens, une autre ivresse qu'ailleurs, je sens qu'ils sont faits pour vous et pour moi, pour notre paix et pour notre satisfaction. Si j'ai failli un jour me suicider à Florence, si j'ai traîné trois mois à Tunis sans avoir la force de m'en aller, ni le désir d'y rester, c'était à cause de votre absence. Tout m'a paru obscur jusqu'ici : j'attendais votre lumière... Ah! Christiane, n'ai-je atteint enfin à la vraie vie que pour m'en

voir expulsé, comme Moïse de la terre promise? Pardonnez-moi mes erreurs passées, ne me gardez pas rancune de n'avoir pas compris plus tôt qu'il n'y avait de joie possible que dans votre présence...

« La seule pensée que je vous écris m'inonde déjà de joie : j'ai sous les yeux ce petit Arlequin de faïence multicolore que vous m'avez donné ; si je me retourne, je vois ce vieux canapé Louis-Philippe sur lequel vous vous êtes assise si souvent. Et je vous vois comme si vous étiez présente ; je regarde remuer votre grand corps clair, dont les mouvements sont aisés et libres, je regarde vos yeux s'irriter ou s'alanguir, selon que vos émotions vous alarment ou vous apaisent, je rêve que vos beaux bras glissent autour de mon cou et que je les presse contre mes lèvres... Ah ! pardonnez-moi, Christiane, je ne sais plus ce que je dis ! Comprenez que je ne peux plus me passer de vous. Le peu que je suis pourra devenir quelque chose si vous le voulez. Si je ne suis rien, c'est qu'on ne devient quelqu'un que si autrui puisse être fier de vous. Aimez-moi et je vous ferai honneur ; ce qui vous semblera d'abord une folie finira par vous apparaître comme la raison même. Ayez pitié de moi, Christiane !

« Il faut que je vous voie et que je vous voie seule. Je serai chez moi tous les jours à partir de cinq heures. Je vous en supplie : venez ! Ne me faites pas souffrir inutilement. Je vous attends. »

Christiane posa la lettre sur son lit. Cette lettre lui faisait tourner la tête comme un vin trop jeune.

— Il est fou, il est totalement fou...

Elle demeura immobile, songeuse, troublée malgré elle, troublée comme on l'est en passant près d'un bouquet de jasmins qui sent trop fort. La lettre glissa le long du drap et tomba sur le sol. Ce bruit la fit tressaillir. Elle se leva, la ramassa, en relut le début, la termina. Chaque mot dissipait sa courte ivresse ; une impression de glace l'entourait peu à peu ; elle voulut lutter contre elle : peine perdue. Quelque chose de morne et de desséchant s'élevait pour elle de ces phrases brûlantes. Elle appuya sa tête sur sa main ; elle pensait à Hervé, elle se souvenait de certaines expressions de Philippe.

— Moi, moi, moi, toujours moi ! murmura-t-elle.

« Quand j'étais jeune, j'attendais de l'amour une révélation extraordinaire. Ce que Chateaubriand écrit de sa Sylphide, ce que Mme de Mortsauf confie à Vandenesse, les vers de Hugo, me faisaient vivre dans l'exaltation. Où est, me disais-je, ce sentiment qui nous ouvre un autre monde? Où? Je n'en savais rien jusqu'à aujourd'hui. Ce que j'ai trouvé sur ma route aurait fait bâiller de pégoût un caïman... »

— Il est dur pour Mlle Racan, pensa Christiane.

« Et soudain, je vous vois et je comprends tout. Chateaubriand, Balzac, Hugo avaient raison. Je pense à vous ; tout bouillonne en moi. Êtes-vous Christiane? Je ne sais plus ; je vois la belle figure de Tintoret que nous avons admirée ensemble, je vois l'ange au sourire mystérieux de la cathédrale de Reims, je vois une des vierges guerrières des bas-reliefs d'Angkor. Je me dissous de bonheur et de désir dans un état plus étrange que ce bain où les Romains s'ouvraient les veines. Est-ce aimer, cela? Ah ! si c'est aimer, Christiane, comment aime-t-on Dieu si on en arrive à aimer ainsi une créature terrestre ! »

Alors, avec une explosion de douleur et de colère, Christiane s'écria intérieurement :

— Il n'a pas su trouver un mot qui puisse me toucher !

*
* *

Cette nuit-là, Christiane ne dormit guère : elle avait beau résoudre par la négative le problème que lui proposait Chaudoin ; elle n'était ni assez clairvoyante, ni assez vaniteuse pour avoir la certitude d'avoir raison. Cette lettre l'avait mise dans un état de défiance à l'égard de tout ce qu'il pourrait lui dire : défiance presque automatique, due peut-être à une défense instinctive, ou au malaise inexplicable que lui avaient causé les pages de son ami. Mais sa rancune dissimulait un regret ; elle lui en voulait de n'avoir pas trouvé cet élément persuasif qui eût fait pénétrer en elle des dispositions différentes. La femme la plus éloignée de l'amour et la plus décidée à ne s'y pas livrer, garde malgré tout l'espérance qu'une circonstance imprévue l'affranchira de cette défense.

Christiane, cependant, si décidée qu'elle fût à repousser Philippe, n'en gardait pas moins une manière de remords ; alors que sa conviction profonde, l'élan de son être instinctif l'entraînaient à faire l'examen implacable des sentiments de Chaudoin, sa raison, tout, au contraire, la portait à un état affectif qui lui donnait des hésitations, des regrets, une pitié molle et vaine. Elle ne savait plus si elle devait se montrer tendre ou dure, apitoyée ou railleuse, fuyante ou catégorique. Elle était comme un médecin qui lutterait contre un diagnostic spontané et qu'il sentirait infaillible avec des arguments contradictoires puisés dans des expériences. La nouvelle attitude de Philippe l'exaspérait ; et elle éprouvait le désir violent de remuer sans fin cette situation nouvelle, de s'y plonger de toutes façons, d'en remplir ses réflexions et ses sentiments. Une sorte de complaisance morbide l'attirait vers ce cas qu'elle blâmait, qui l'irritait et dont elle n'attendait rien de bon pour elle, ni pour personne. Elle eût été désolée de quitter brusquement Venise sans revoir Philippe, ni connaître la suite de ces péripéties, et néanmoins, c'était là ce qu'elle désirait le plus au monde.

Pendant trois jours, elle demeura prudemment sur le qui-vive ; elle sortit peu, séjourna dans sa chambre sous des prétextes variés, n'en bougea que vers cinq heures, lorsque Philippe l'attendait chez lui. Elle redoutait de le voir, et plus elle le redoutait, plus il lui paraissait redoutable. A force de craindre une explication entre eux, elle en arrivait à le douer d'un pouvoir romanesque dont elle ne tarda pas à s'offusquer. C'était un danger nouveau ; beaucoup de femmes ne finissent par céder que parce que leur peur d'un certain homme le gratifie d'un pouvoir qu'il n'aurait pas sans cette peur, comme l'homme primitif invente de toutes pièces le magicien qui l'épouvante. Une fois de plus, le bon sens de Christiane l'emporta ; elle vit soudain que la lettre de Philippe faussait la situation à son avantage et que, si elle perdait du temps, elle risquait de ne pouvoir la rétablir à son profit ; le désordre de Chaudoin l'entraînait dans son tourbillon. Il fallait revenir en arrière, c'est-à-dire se retrouver avec Philippe au point où elle était avant la scène du jardin Eaden, ou rompre là-dessus, si elle ne voulait pas aventurer sa vie dans une série de complications pénibles. Aussi, le quatrième jour, se fit-elle conduire, vers cinq heures et demie, au petit palais de Chaudoin.

* * *

Philippe avait passé ces journées et ces nuits dans un état d'exaltation et de dépression également violentes. A peine sa lettre partie, il regretta amèrement de l'avoir envoyée. Il l'avait écrite entre une heure et trois heures du matin, à ces moments où l'esprit à la fois excédé et surexcité, pareil à une étoffe qui devient brillante parce qu'elle est usée, acquiert une vie presque surnaturelle, où le contrôle de la raison intervient moins efficacement, où le silence, la solitude, une illusion particulièrement nocturne du pouvoir de la pensée, communiquent à l'homme une fièvre qu'il croit précieuse parce qu'il a perdu les moyens de la juger. C'est alors que, quand il dort, ses rêves lui forgent un univers ; et comme s'il avait pris l'habitude de fabriquer, aux mêmes heures, des constructions artificielles, son organisme lui donne des illusions analogues, même à l'état de veille. Cela explique peut-être que les grands romanciers préfèrent le travail tardivement nocturne à tout autre, le cerveau ayant pris, en quelque sorte, son rythme d'hallucinations. A aucune heure, la frénésie de l'amour pour une personne absente ne s'environne de tels mirages ; cette pensée, alors féconde en transformations, travaille à incarner tous ces éléments amoureux et latents qui nous font aimer en autrui des morceaux de nous-même plus ou moins connus de notre esprit, que nous lui incorporons et qui font que l'amour le plus grand, le plus généreux, le moins égoïste, garde à notre insu un éternel fond de narcissisme. Toutes nos querelles, en effet, avec ceux que nous chérissons, toutes nos haines momentanées, toutes nos révoltes,

toutes nos tyrannies, ne viennent-elles pas de notre indignation de voir qu'ils agissent autrement que nous aurions agi nous-même?

A la faible clarté de son candélabre de cristal, dans sa petite pièce humide qui sentait le linge mouillé et le tabac d'Orient, Philippe s'était adressé, certes, à Christiane, mais aussi à cette femme idéale qu'il avait toujours aimée et qu'il avait fabriquée, comme Adam Ève, avec sa propre côte. Il lui avait dit tout ce qu'il ressentait tout ce qu'il attendait d'elle, sans trop bien savoir si elle était Mme Bréssy ou un fantôme ténébreux et brillant, formé de toutes les autres.

A quatre heures, il se coucha, dormit rapidement, et au matin, sans relire sa lettre, la fit porter à Christiane. Mais dans la journée, il commença de réfléchir que cette lettre risquait bien de l'offusquer. Il crut que Christiane lui en voudrait de déguiser si peu son amour, alors que justement Christiane fut déçue de ce qu'il l'exprimât d'une façon si théâtrale. Il eut peur d'avoir été trop sincère ; elle voyait à quel point il l'était peu.

A mesure que la journée s'écoula, il jugea sa lettre absurde ; la phrase sur l'amour de Dieu, surtout, lui parut le dernier mot de la sottise. Il eût tout donné pour le droit de la raturer. Mais il n'en continuait pas moins de vérité que si cette lettre était à ce point ridicule, c'était par excès de vanité et que les sentiments les plus ardents ne se doivent pas s'exprimer dans leur ardeur.

Si Christiane lui avait rendu visite dans la journée, il aurait, bien entendu, changé d'avis sur sa lettre et considéré que c'était un chef-d'œuvre de passion, mais le fait qu'elle ne parût pas le confirma dans le soupçon de sa sottise. A mesure que les heures passaient, son impatience et son énervement le privèrent de cette liberté intérieure qui fait que nous choisissons à peu près nos actes et nos pensées, du moins dans un rayon d'action relatif. Il perdit toute espèce de préférence à l'égard de ses sentiments et de ses sensations, comme cela nous arrive dans la douleur ou dans l'extrême plaisir, c'est-à-dire dans les moments où les faits extérieurs nous sont brutalement imposés. Ses sentiments pour Mme Bréssy, longtemps latents, ou tout au moins sujets à des variations subites, cristallisés maintenant autour de sa faute, prirent le caractère d'une obsession ; ou plutôt, il commença d'agir, à partir d'une certaine heure, comme s'ils avaient un caractère obsessif et s'en intoxiqua peu à peu. Un certain type conventionnel d'amoureux se substitua à l'homme qu'il était jusque-là ; il fit les gestes et il eut les pensées obligatoires que ce type comporte, et il les fit comme s'il exécutait un cahier des charges. La seule manifestation d'indépendance qu'il montrât encore à l'égard de son vrai moi était certain regard, entre curieux et satisfait, qu'il se jetait quand il passait devant une glace, comme s'il voulait voir comment se présentait un amoureux aussi parfait.

Son instabilité augmenta à mesure que les jours s'écoulèrent sans amener Christiane ; il comprit qu'il s'était couvert de honte à ses yeux, perdu de ridicule, et que c'en serait fait de lui s'il n'arrivait pas à la persuader qu'il n'avait agi que sous la pression d'une nécessité inéluctable. C'est-à-dire qu'il résolut d'exagérer encore ce caractère d'égocentrisme dont l'expression avait si fort froissé Christiane et qu'elle lui reprochait depuis qu'elle le fréquentait.

Le quatrième jour, son désespoir fut complet ; il fit la revue complète de ses échecs, en y ajoutant le dernier ; il fit réflexion que sa vie était si misérable qu'il n'avait plus rien à faire en ce monde. Il est difficile de dire quelle est la part de sincérité et quelle est la part de comédie que l'on se joue à soi-même, dans une crise de ce genre. Évidemment, la souffrance est vraie, mais dans le plaisir qu'il y a à se la représenter avec force et à l'outrer, dans ce qu'il y a de volontaire et de théâtral dans un sentiment véridique, au début, mais que l'on enfle pour l'embellir, il est difficile de ne pas distinguer une certaine simulation. Nous avons, de tous nos sentiments, même les mieux éprouvés, un certain idéal dans l'esprit et nous désirons nous y hausser et combler par notre logique les lacunes qui demeurent en nous et qui font que nous ne sommes jamais aussi heureux, aussi malheureux, ni aussi amoureux que nous nous plaisons à le croire. Mais peut-être faut-il attribuer à un plaisir secret de la perfection cette imperfection qui nous pousse à mêler ces mensonges à nos états les mieux sentis.

Vers cinq heures, Philippe se trouva si misérable, si dégoûté de tout, si excédé, qu'il ouvrit le tiroir de son bureau et qu'il en sortit un revolver tout chargé qu'il avait acheté pour se promener le soir.

— Pourquoi ne pas en finir tout de suite? pensa-t-il.

Il regardait l'arme, il la maniait. Il n'avait aucunement l'intention de s'en servir, mais il agissait comme si un règlement supérieur lui eût ordonné, à ce moment précis, de manœuvrer ce revolver et de méditer sur son suicide possible. Beaucoup de suicidés n'ont dépassé le fossé qui sépare la vie de la mort que parce qu'ils n'ont pas eu la force de ne pas exécuter le programme jusqu'au bout et peut-être sans avoir cru, à aucun moment, qu'ils l'exécuteraient. Les actions exceptionnelles se présentent toujours à nous sous l'aspect d'un jeu supérieur, d'un jeu tentant et dangereux ; quelqu'un qui met son chapeau pour sortir sait qu'il commet un acte réel et sans importance sur lequel il n'y a pas à méditer ; mais un homme qui hésite au seuil d'un crime ou d'un suicide n'est jamais entièrement persuadé de la réalité de cet acte, trop exceptionnel pour trouver une place exacte dans le monde des probabilités et il le dépasse parfois sans y avoir cru. La gravité d'une telle action lui fait croire qu'elle est insurmontable au moment même qu'il la commet.

A force de tourner et de retourner son revolver dans ses mains,

Philippe commençait à ne plus bien savoir s'il se tuerait ou non (l'idée du suicide, d'ailleurs, lui ayant toujours été familière, et la vue de cette arme sombre et courte, au lieu de l'épouvanter, lui rendait attrayante, par contraste, l'idée romanesque qu'elle représentait.)

— Pourquoi pas? se répétait-il. Je n'ai plus rien à faire ici, plus rien. Recommencer demain, après-demain? A quoi bon? Je n'avais plus que Christiane. Je l'ai perdue. Du moins pensera-t-elle à moi avec tendresse, avec tristesse... Ah! comme elle regrettera son indifférence insensée, sa dureté, sa coquetterie! Jamais elle ne pourra m'oublier, je lui laisserai le souvenir impérissable d'un être qui a tenu à elle plus qu'à tout. Les regrets que ma mort lui causera...

Mais à ce moment, la porte s'ouvrit, et Christiane parut. Philippe jeta le revolver au fond du tiroir et repoussa brusquement celui-ci.

*
* *

— Vous, vous enfin! s'écria-t-il, en s'élançant vers elle et en saisissant ses mains qu'elle retira assez vite. Ah! vous êtes venue!

— Mais oui. Votre entêtement est tel que vous m'auriez attendue, je pense, jusqu'au jugement dernier.

Il la conduisit cérémonieusement jusqu'à ce petit canapé défoncé dont il avait parlé dans sa lettre et qui était la place favorite de Christiane quand elle venait chez lui.

— Laissez-moi vous regarder. Laissez-moi vous admirer, dit-il, d'une voix presque pieuse.

Et il fit mine de s'agenouiller devant elle.

Ayant en quelques secondes modifié tous ses points de vue, ayant renoncé à son désespoir pour éprouver une espérance sans limites, il supposait que, puisque Christiane était venue malgré sa lettre, elle venait grâce à elle, c'est-à-dire pour exécuter les diverses parties du plan de Chaudoin et s'y soumettre bénévolement. Sa visite constituait donc à ses yeux une vraie déclaration d'amour. Et il commençait d'agir comme si cette déclaration était un fait acquis, le résultat entre eux d'une entente tacite.

Mais Christiane lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle :

— Mettez-vous ici, dit-elle, et tenez-vous tranquille. Je suis venue vous voir pour avoir avec vous une explication sérieuse. Je voudrais bien ne pas vous laisser gâcher une affection qui a du prix pour moi et qui m'est d'un grand secours dans la vie un peu triste que je mène.

— Gâcher! s'écria-t-il, en agitant une de ses mains.

— Mais oui, gâcher... Laissez-moi donc vous parler, à la fin! Je ne veux pas d'amour entre nous, comprenez-le une fois pour toutes. Je ne suis pas amoureuse de vous et ne le serai jamais.

— Mais moi, je suis amoureux!

— A peine ! Ou plutôt, si, vous l'êtes, mais par vanité. Et votre bel amour, mon pauvre vieux, n'est fait que de cela !

— Je ne peux vous laisser parler ainsi, Christiane...

— Alors pourquoi votre passion a-t-elle commencé le jour où je vous ai avoué mes erreurs?...

— Je vous ai toujours aimée.

— Oui, mais vous ne me le disiez pas et vous viviez très bien sans me le dire.

— Pardon. Je vous l'ai dit souvent.

— Vous me l'avez insinué de temps en temps avec prudence, toujours prêt à la retraite si je ne mettais pas d'enthousiasme à vous entendre. Tout cela n'a rien à faire avec la passion romantique que vous dites avoir aujourd'hui.

— Que j'ai, Christiane.

— Mettons que vous l'ayez. Pourquoi ne s'est-elle jamais manifestée sous ce jour avant notre conversation du jardin Eaden?

— Eh bien, oui, oui, je l'avoue, Christiane. Je n'ai compris que ce jour-là à quel point vous m'étiez nécessaire. A la souffrance que j'ai éprouvée j'ai vu pour la première fois à quel point vous me teniez à cœur. Mais la vanité n'a rien à voir là dedans.

— Je ne veux pas vous contraindre à me donner raison. Au surplus, l'essentiel n'est pas là et nous n'allons pas entamer ensemble un cours de morale. Je vous demande simplement de renoncer à cet amour orageux et de reprendre nos relations antérieures et purement amicales, comme si rien ne s'était passé.

— Vous ne pouvez pas me demander cela. C'est abominable ! C'est comme si vous m'arrachiez toute foi dans la vie, toute espérance dans l'avenir.,

— Je vous en conjure, Philippe, s'écria Christiane, horripilée. Tâchez d'être simple ! Vous parlez comme ces devises qui entouraient autrefois les papillotes du jour de l'An. Regardez-moi, mon cher, ai-je l'air d'une personne que l'on puisse troubler avec des formules de ce genre? Je suis avant tout une femme équilibrée, je n'ai jamais été malade une heure, je tiens la comptabilité de ma vie comme un agent de change. Oui, j'ai cédé une fois dans une heure d'abandon et parce que je souffrais trop. Mais aujourd'hui je suis seule, je ne souffre pas et j'ai une paix relative. Je ne vais pas la perdre pour vous. Et même, je vous dirai toute ma pensée : il n'est pas impossible que je ne cède pas à une autre fois, mais ce ne sera pas à vous.

— Vous êtes donc un monstre? répondit Philippe, qui voulait dire par là qu'il y avait quelque férocité exceptionnelle dans cet aveu. Mais Christiane ne l'entendit pas ainsi et elle demeura stupéfaite, prise entre l'indignation et le désir de rire.

— Mais moi, mais moi, que vais-je devenir? murmurait Philippe en prenant sa tête entre ses mains. Vous perdre à l'heure même où je connais votre prix... Encore, si vous n'aviez pas prononcé la

phrase que vous venez de dire ! Mais je serai sans cesse inquiet, jaloux, tourmenté ; je ne pourrai pas vous voir près d'un homme sans penser : « Est-ce celui-là qui me la prendra? » Je préfère ne plus vous voir si je dois le faire dans de pareilles conditions.

— A votre aise ! dit-elle avec colère.

— Si vous saviez ce que j'allais faire au moment où vous êtes entrée...

Elle se rappela brusquement son air interdit, son geste de refermer le tiroir avec grand'hâte. Avant qu'il n'ait eu le temps de la retenir, elle s'élança du divan et courut au bureau qu'elle ouvrit. Elle vit le revolver jeté maladroitement dans un coin. Elle s'en empara.

— Prenez garde, il est chargé ! s'écria Philippe.

Les yeux étincelants, Christiane regardait Chaudoin avec indignation.

— Imbécile ! murmura-t-elle.

La fenêtre était ouverte ; elle jeta le revolver dans le canal.

— Non, reprit-elle, je ne vous aurais pas cru capable de me jouer cette comédie-là. C'est vraiment trop sot... et trop lâche.

— Si vous étiez venue dix minutes plus tard, vous ne m'auriez sans doute pas trouvé vivant, dit-il, fort embarrassé.

— Mais ce n'est pas vrai, Philippe, Pourquoi dites-vous cela? Oh ! quelle extraordinaire rage de mensonge ! C'est intolérable à la longue ! Vous savez bien que vous ne vous seriez jamais tué, jamais...

Il y avait une nuance de supplication dans sa voix ; elle était sûre d'avoir raison et cependant elle avait besoin d'être rassurée ; elle jouait son va-tout sur sa négation de ce suicide, mais si elle négligeait une des inconnues du problème? Quel remords, plus tard, d'avoir pu commettre une telle erreur ! Philippe ne perçut pas ces nuances : au moment où Christiane hésitait en sa propre pensée, il n'eut souci que de son affirmation et il fut convaincu qu'en effet il n'aurait jamais fait le geste.

— Je ne sais plus, dit-il. Peut-être, en effet, ne me serais-je pas tué. J'en avais grande envie, mais au dernier moment, il y a des gestes que l'on ne fait pas... On croit toujours que c'est facile, et puis, on hésite...

— Vous hésitiez?

— Si je n'avais pas hésité, je serais mort.

— Et savez-vous pourquoi vous seriez mort?

— Parce que j'en avais assez de tout, je suppose.

— Et surtout de moi?

— Oui... Mais de tout le reste aussi.

Christiane demeura pensive. Elle ne saurait jamais la vérité sur ce projet de suicide. Était-il sincère? Un mirage de l'imagination de

Philippe? Ou bien celui-ci jouait-il la comédie? Elle supposa qu'il n'en savait là-dessus pas beaucoup plus long qu'elle.

— Vous serez toujours le même, Philippe. C'est désespérant pour vos amis. Personne ne peut rien pour vous. J'ai tout fait pour vous rendre la vie agréable, pour vous apprivoiser. Voilà le résultat! Vous vous croyez amoureux de moi et vous voulez en finir avec la vie. Et que lui demandez-vous?... Vous ne le savez pas vous-même! Vous exigez qu'elle vous fournisse ces accès de sombre fureur où vous trouvez un subtil allégement. Et tous les moyens vous sont bons pour obtenir ce résultat. Aujourd'hui, c'est votre amour pour moi... Il y a un an, il y a deux ans, quand vous ne m'aimiez pas, étiez-vous plus heureux?

— Je ne cherche pas le bonheur.

— Je le sais bien! Si vous le cherchiez, vous l'auriez déjà trouvé.

— Il faut que je vous laisse, dit-elle, Blanche m'attend.

Mais, prise d'une incompréhensible crainte, elle ajouta :

— Seulement, Philippe, vous allez me faire un grand serment.

— Lequel?

— Jurez d'abord!

Et quand il eut consenti, elle le supplia de ne pas attenter à ses jours ; et elle le fit en des termes éloquents et passionnés qui le touchèrent et lui rendirent l'illusion qu'il était fort capable de le faire. On n'eût jamais cru qu'elle avait refusé une heure avant de se laisser piper. Elle décida même Philippe à revenir se promener un jour avec elle « comme dans le bon vieux temps ».

Chaudoin demeura pensif après son départ. Il aurait bien voulu revenir en arrière, mais il était trop tard déjà ; le pli était pris, il lui fallait continuer jusqu'au bout l'action entreprise. Un point d'honneur lui défendait de chercher une issue à sa situation, et son amour-propre faussement engagé lui rendait impossible la pensée qu'il ne finirait pas par conquérir Christiane.

Longtemps après, quand il pensait à cette bizarre scène et quand il en parlait, Philippe Chaudoin le faisait toujours comme si Mme Bréssy était entrée au moment précis où son doigt allait appuyer sur la gâchette. « Il s'en est fallu de deux secondes, ...oui, de deux secondes, » concluait-il alors, en hochant la tête, et on ne savait s'il le regrettait ou s'il s'en réjouissait.

XVI

Mme de Toussieu se glissa doucement dans la chambre de Christiane ; elle avait son air paterne et bienveillant, légèrement endormi, mais la lueur insistante, éveillée et involontaire de son œil frappa la jeune femme et l'avertit qu'elle ait à se tenir en défiance.

— Je suis venue, Christiane, vous rapporter ce livre que vous m'aviez prêté... Vous savez bien : *l'Amour*, de Stendhal. Je ne l'ai pas fini d'ailleurs. Je ne comprends pas la réputation que l'on fait à un tel ouvrage : on dirait un livre de médecine. Croyez-moi, mon enfant, on sait que votre M. Stendhal n'a jamais aimé, il ne parlerait pas de l'amour sur ce ton-là !

Elle s'assit sans façon près de Christiane et lui dit à brûle-pourpoint :

— Vous qui avez aimé, il n'est pas possible que vous ne sentiez pas les choses comme moi.

Mme Bréssy tourna la tête avec un peu de colère et d'impatience ; on voyait sous l'angle du maxillaire une veine qui se gonflait et qui révélait l'agitation profonde de cette femme tranquille.

— Je vous demande pardon, Marie ; je n'ai pas aimé.

— Oh ! voyons, ce n'est pas possible ! Pourquoi dites-vous que vous n'avez pas aimé ce pauvre Hervè?

— Parce que je le crois. Parce qu'il ne suffit pas de croire qu'on éprouve certains sentiments pour les avoir.

— Alors vous n'éprouvez plus rien pour lui?

Les minauderies et les manigances de Mme de Toussieu exaspéraient Christiane.

— Si, dit-elle, un sentiment violent, irrésistible : le désir de ne plus le voir.

— Je ne vous crois pas, fit Mme de Toussieu, anéantie.

Mais elle reprit courage et se remit à parler ; elle avançait dans la conversation prudemment, lentement ; elle se dérobait et gagnait du terrain à la fois ; ses phrases oscillaient comme la tête d'un serpent qui se balance devant un oiseau aveuglé. Elle retirait tout ce qu'elle avançait et tenait pour acquis ce qu'elle avait retiré ; elle fatiguait l'attention de Christiane par une nuée de petites phrases molles et tièdes qui tombaient sur elle comme une pluie de septembre ; on ne savait au juste ce qu'elle disait ; chacune de ses pensées semblait avoir un double sens ; elle engluait peu à peu Christiane dans une sorte de miel oral où l'amour prenait un goût de confiserie et de dévotion à la fois ; où les sentiments, au lieu d'être des ressorts de l'âme, l'énervaient ; où une sorte de quiétisme sensuel prenait à sa charge toutes les aspirations humaines.

Christiane se laissait doucement bercer par ces fadeurs qui finirent même par endormir sa confiance :

— Cette bonne Marie radote un peu, pensait-elle, mais elle est si charmante et si dévouée...

Et soudain, du milieu de ces sucreries, Mme Bréssy entendit la même voix qui disait sur le même ton, sans faire un geste pour l'effrayer :

— Christiane, il ne faut pas désespérer Hervé...

Christiane ne pensait plus à Hervé. Le passé était-il aboli? Ces mots ressuscitaient dans sa mémoire des émotions qu'elle avait eues et qu'elle se croyait incapable d'éprouver encore : un certain abandon, une exaltation de l'être entier qui s'imagine soudain approcher d'un ordre de choses irrésistible, d'une joie défendue aux humains ordinaires, un désir éperdu de créer une idole pour se jeter à ses pieds. Des ondes de plus en plus profondes se succédaient en elle, ramenant à sa conscience, non des images, mais des impressions. En même temps qu'elle les éprouvait, elle savait qu'elles étaient mortes et elle ressentait à leur égard une pitié qui allait jusqu'à l'approche des larmes ; elle enviait cette Christiane lointaine qui avait connu ces états de demi-bonheur, ces approximations bouleversantes et elle l'admirait, comme une vieille femme qui a été belle admirerait un portrait de sa jeunesse.

Mme de Toussieu avait craint quelque soubresaut furieux de Christiane ; devant son silence rêveur, elle se hasarda à continuer, et toujours de la même voix basse, voilée, insinuante, qui avait quelque chose de rampant et de captieux :

— Je n'ai jamais vu un homme à ce point torturé. Ma petite Christiane, vous ne pouvez pas laisser ce pauvre garçon se désoler ainsi...

Oui, tout cela avait eu lieu déjà ; en face d'une Christiane rétive, mais alors amoureuse, Hervé de Couëngo avait déjà manœuvré Mme de Toussieu ; et celle-ci ne doutait pas de triompher une seconde fois.

— Vous pouvez tout pour lui, mon enfant, il faut avoir pitié.

— Mais que faire, que faire? répondit Christiane, comme elle l'avait déjà répondu alors et, perdant peu à peu la notion du présent ainsi qu'on la perd dans un rêve où l'on croit continuer le rêve de la veille.

— Ah! vous le savez, ma chérie!

Et l'insinuante Mme de Toussieu se hasarda jusqu'à poser sa main sur le bras nu de Mme de Bréssy.

Mais ce contact d'une main tiède comme une bête blessée fut extrêmement pénible à Christiane, elle l'arracha à l'état de rêverie où elle se perdait et lui rendit le sentiment du réel ; elle sursauta et recula en arrière, avec un indescriptible malaise.

— Qu'avez-vous à me transmettre de sa part?

Mme de Toussieu croyait la partie, sinon gagnée, du moins tout près de l'être. Elle ne sut pas temporiser.

— C'est un homme perdu si vous ne lui venez pas en aide. Je l'ai vu hier ; il fait pitié. Il veut tout quitter, sa propriété, sa femme, il vous suivra partout.

— Je ne veux pas de lui!

— Écoutez, écoutez, Christiane, il veut vous épouser à tout prix!

— Mais il est marié!

— Il divorcera. Vous savez s'il est catholique et s'il redoute l'opinion de sa famille, eh bien ! il rompra, brisera tout, tout, pour être à vous si vous consentez...

— A quoi?

— A l'épouser.

Mme de Toussieu ne répondit pas.

Christiane, troublée, aveuglée, voyait avec stupeur tant de chemins se croiser devant elle. Elle n'avait pas cru à l'amour d'Hervé ; il lui proposait de briser sa vie sociale ; elle n'avait pas cru à celui de Philippe ; elle l'avait vu armer un revolver dans une crise de désespoir. Elle éprouva, quoi qu'elle en eût, une certaine vanité. Son scepticisme à l'égard de ces deux hommes cessait d'être actif ; elle éprouvait cette joie légère et forte que dégage l'amour-propre satisfait. Il montait à son cerveau ces bulles aériennes qui traversent les eaux gazeuses ; et elle savait qu'elle faisait à ce moment cette vilaine grimace de la bouche que provoquaient chez elle les satisfactions d'amour-propre. Elle eut peur que Marie de Toussieu s'en aperçût et elle s'emporta contre elle-même.

— Si elle le voit, se disait-elle, que va-t-elle penser de moi, cette vieille folle !

Cette vieille folle, qui avait toujours adoré Hervé et qui brûlait en ce moment de jouer un mauvais tour à Chaudoin, revint vivement à la charge :

— Vous voyez bien, Christiane, qu'il s'agit de quelque chose de sérieux...

La pensée d'avoir fait la laide grimace qui marquait toujours sa défaite rendit à Christiane sa netteté d'esprit, embuée un instant par des vapeurs grossières.

— Que faut-il lui dire? Dites, dites vite...

— Dites-lui qu'il parte au plus vite pour Quimperlé. Dites-lui aussi qu'il ne mérite pas la femme qu'il a ; dites-lui enfin que s'il n'était pas devenu fou, il comprendrait que je fuirais en Chine plutôt que de passer encore un seul jour avec lui.

— Alors, vous refusez ! dit Mme de Toussieu, anéantie.

— Il me semble... Et vous, Marie, ne me parlez jamais, jamais plus de cet homme...

Dans sa chambre, Christiane étouffait presque de colère et de tristesse ; elle se déshabilla à demi et demeura longtemps sur le divan, la gorge et les épaules nues, toute frémissante encore.

— S'il ne part d'ici trois jours, c'est moi qui m'en irai. J'ai besoin de respirer un autre air que celui-ci !

* * *

La promenade que Christiane devait faire avec Philippe n'eut pas lieu, et pendant plusieurs jours encore, Mme Bréssy demeura

invisible pour Chaudoin : c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Le samedi, sa résolution était prise, il rendit visite à Mme de Guistelle.

Il faisait un après-midi clair, mais légèrement voilé ; on ne voyait le soleil qu'à travers une mousseline. Philippe marchait tantôt vite et tantôt lentement ; il ne savait s'il était pressé ou non d'arriver. Il s'était décidé en toute hâte, et maintenant, il ne voulait sous aucun prétexte penser à sa décision. Il refusait de savoir si elle était bonne ou mauvaise. Elle était inévitable, et voilà tout. Par une coïncidence qu'il jugea heureuse, il croisa en cours de route quelques-uns des personnages de ce qu'il appelait sa « comédie vénitienne » ; le nain aux trois pèlerines superposées, hochant une tête grosse comme la montagne qui va accoucher d'une souris, marchandait des piments embrasés à la devanture d'un fruitier. Plus loin, il rencontra le mélancolique violoncelliste dont l'instrument sommeillait sous une gaine de toile ; un chien famélique trottait sur ses talons. Puis ce fut le mendiant aux guêtres blanches et aux lunettes bleues qui lui demanda l'aumône, d'un air arrogant et protecteur.

Ces trois rencontres influencèrent heureusement Chaudoin ; il avait remarqué qu'il lui arrivait toujours quelque chose d'agréable quand il avait aperçu ses fétiches. Aussi aborda-t-il d'un pas plus allègre le palais de la comtesse de Guistelle.

Il lui avait écrit pour l'avertir de sa visite, au cours de laquelle, disait-il, « il aurait une importante communication à lui faire ».

En attendant la jeune femme, il se regarda dans une glace ; il se trouva fort mauvaise mine et en fut enchanté.

— Je n'exagère pas quand je dis que je souffre, pensa-t-il, avec satisfaction, comme s'il avait besoin d'être pleinement rassuré là-dessus.

A peine était-il entré que Blanche s'élança d'une porte de miroirs. Cette porte donnait directement sur sa chambre à coucher, vaste pièce où personne n'entrait, hors sa femme de chambre, et qui avait l'air d'une chapelle ardente, après l'extinction des feux.

La lettre de Chaudoin l'ayant mise en éveil, elle s'attendait bien à quelque événement délicieusement romanesque. Le visage fatigué de Philippe, la gêne de son maintien et son air important lui donnèrent la plus agréable émotion ; elle flairait dans l'air quelque chose d'inattendu et de sentimental, une de ces intrigues dont il rejaillit toujours sur vous, quand vous avez la chance de vous en mêler, du plaisir et de la considération.

— Mme Bréssy est sortie? demanda d'abord Philippe, sans nécessité aucune, mais comme s'il voulait souligner d'une flèche annonciatrice la direction qu'allait prendre la conversation.

— Oui, oui. Je ne sais où elle est allée d'ailleurs.

— Bien. Nous sommes donc seuls ; nous allons pouvoir causer.

Il s'assit cérémonieusement, avec une grande dignité, et commença en ces termes :

— Chère amie, j'ai des choses graves à vous dire...

Il baissa les yeux :

— Des choses très graves. J'ai besoin de toute votre amitié, de tout votre dévouement. Voici : je suis amoureux de Mme Bréssy.

— Je m'en étais toujours doutée, s'écria impétueusement Blanche. Je l'ai dit cent fois à Christiane. Elle s'est toujours moquée de moi. Elle va bien voir que j'avais raison ! Vous êtes amoureux d'elle? Ah ! tant mieux. Et il y a longtemps?

Philippe ne sut s'il allait répondre « huit jours ! » ou « deux ans ! » Il se contenta de répliquer :

— Très longtemps.

— En avez-vous déjà parlé à Christiane?

— Non... Ou plutôt, si... Enfin je n'ai jamais pu avoir une conversation sérieuse avec elle sur ce sujet. Elle rit et m'empêche de continuer. Je viens donc, chère amie, vous prier d'intercéder auprès d'elle pour moi... et même de lui demander sa main.

Cette manifestation, qui causait une telle surprise à Philippe et dont il escomptait qu'elle suffoquerait Blanche de stupeur, ne produisit aucun effet sur celle-ci. En effet, Mme de Guistelle ne supposait pas une seconde que Philippe n'eût pas songé immédiatement à épouser Christiane. Et elle ne supposait pas davantage que Christiane refusât Philippe. Après avoir toujours jugé que Mme Bréssy avait adoré son mari et qu'elle était une veuve inconsolable, elle trouvait parfaitement naturel que Christiane se remariât tout de suite. C'est qu'il lui fallait ajouter aussitôt du romanesque à chaque situation, mais un romanesque en quelque sorte bourgeois. Et les fiançailles tendres et correctes de Philippe Chaudoin avec Christiane apparaissaient à ses yeux comme la plus extrême des complications amoureuses.

— Eh bien, dit-elle, vous me voyez ravie de cette nouvelle, mon cher Philippe.

— Mais vous ne semblez pas inquiète... anxieuse du résultat. Avez-vous quelque raison de croire que Christ... que Mme Bréssy verra ma proposition d'un bon œil?

— Et pourquoi pas? Christiane vous aime beaucoup, vous êtes son ami le meilleur, elle ne peut pas se passer de vous. Pourquoi n'accepterait-elle pas avec joie de vous épouser?

— Mais,.. je crois que Mme Bréssy ne m'aime pas !

Mme de Guistelle rit d'un rire pâle et discret qui contrastait toujours avec la furieuse source de joie qui s'échappait souvent de la gorge de Christiane.

— Et puis après ! La belle raison que vous me donnez là ! Avez-vous déjà entretenu Christiane de vos projets de mariage? Non, n'est-ce pas? Je suis bien sûre, en effet, que lorsque vous lui avez parlé de votre amour, Christiane, qui est la plus honnête femme du monde, aura refusé de vous entendre, mais il n'en ira plus de même

aujourd'hui. Si Christiane a eu pour vous un commencement d'inclination, elle se sera défendu d'y céder avant de connaître vos intentions, mais lorsqu'elle sera sûre de vos sentiments... D'ailleurs, si elle ne vous aime pas encore, elle vous aimera : c'est moi qui vous en réponds ! Le mariage, mon cher, il n'y a rien de tel pour donner à une femme le sentiment de l'amour.

— Ah ! madame, merci, merci ! Vous ne savez pas quel bien vous me faites. J'avais tellement peur de vous trouver réfractaire à ce projet, et je craignais tellement que Mme Bréssy elle-même...

— Mais non, mais non, rassurez-vous...

Philippe se rassurait déjà trop ; cette situation qui lui avait paru la plus belle du monde, il n'était plus aussi certain de la désirer autant, maintenant qu'elle s'arrangeait trop aisément à son gré. Ce refroidissement rapide l'inquiétait sur la sincérité de son ardeur ; il voulait à tout prix obtenir la jeune femme, et le mariage lui semblait le seul moyen pratique de l'obtenir, mais il se demandait déjà si, en l'épousant, il ne l'obtiendrait pas trop. Mais il se reprit aussitôt après à trembler que Christiane se refusât à lui ; car s'il ne voyait pas de très bon œil la réussite de ses projets, il supportait plus mal encore la perspective de leur échec.

— Quand aurai-je une réponse? demanda-t-il, avec autant d'angoisse que si la vie ou la mort dépendait pour lui de la décision de Mme Bréssy.

— Mais demain, je pense... oui, demain. Ce soir je parlerai à Christiane, demain, à ces heures-ci, vous saurez à quoi vous en tenir.

— Mais si elle demande à réfléchir...

— Vous croyez qu'elle demandera à... Au fait, c'est bien possible, dit Blanche, avec son beau sourire naïf et confiant. Elle ne voudra pas avouer qu'elle est vaincue tout de suite, elle se défendra un peu... Venez toujours demain, je vous dirai ce qu'il en est...

La fièvre de Philippe était tombée quand il regagna la rue ; pas plus qu'il n'avait pensé à Christiane, en se rendant chez Mme de Guistelle, il ne pensait à elle en s'en allant. Il se dit d'abord qu'il était mal à l'aise depuis quelques jours et qu'il ferait bien de consulter un médecin ; il songea ensuite qu'il rentrerait bientôt à Paris et il envisagea ce retour avec plaisir. Quelle satisfaction de retrouver son appartement, ses meubles, ses bibelots et d'y reprendre une vie paisible, studieuse et solitaire ! Il ne soulignait pas le dernier mot en le prononçant intérieurement ; il ne savait même pas qu'il le prononçait. Il se présentait à lui à son insu et il ne le repoussait pas. Il acceptait l'idée que sa vie continuerait d'être solitaire, sans, pour cela, cesser de croire qu'il avait besoin de Christiane plus que de tout au monde ; exactement comme s'il avait deux existences à sa disposition, chacune d'elles conservant les privilèges qu'il estimait les plus précieux : son indépendance et sa liberté d'abord, l'amour et la présence de Christiane ensuite.

A ce moment, il aperçut les Couëngo qui traversaient un *campo* désertique, où des enfants pouilleux jouaient ; leur vue ramena Philippe au tragique latent de sa situation ; bouleversé d'un flot de jalousie, il s'élança vers la *calle* la plus voisine pour les éviter, et il se disait en marchant avec hâte : « Mais si Christiane me refuse, que deviendrai-je? Non, non, c'est impossible ! Elle finira bien par comprendre qu'elle est indispensable à ma vie... »

* * *

Jamais le dîner n'avait paru si long à Blanche de Guistelle. Par malechance, elle avait justement invité les Padovani, l'astrologue suisse et les deux Américains spirites ; Léopold Vidalin, tout à la joie de ne plus voir Philippe, pérorait sans pitié ; Padovani insinuait avec une vivacité charmante, entre les opinions du vieux critique d'art, des phrases qui en semblaient un commentaire approbatif, mais qui en étaient la négation. Un des Américains raconta que, la veille au soir, une main invisible, à table, avait rempli d'eau son verre ; or, depuis des années il ne buvait plus que des vins français ; il en concluait que les esprits vénitiens sont facétieux.

— C'est l'esprit de Gozzi, disait Padovani en riant.

Blanche écoutait tout cela avec ennui. Elle s'ennuyait parce que sa vie, en ce moment, avait un intérêt extraordinaire. Elle ne pouvait plus comprendre que l'existence d'autrui lui eût inspiré la curiosité extraordinaire qu'elle lui inspirait d'habitude. Il lui semblait, tant sa propre personne était maintenant dépourvue d'originalité, qu'il lui arrivait à elle-même un événement inouï, un changement complet de front. Et elle écoutait, sans presque les entendre, les divagations de Padovani, des Américains et de l'astrologue.

— C'est ainsi, se disait-elle, tous ces gens se racontent mutuellement des balivernes parce qu'ils n'ont rien dans l'esprit. Et Christiane leur répond de même, parce qu'elle ne pense à rien d'attrayant, de sincère, de personnel... Tout à l'heure, aux premiers mots que je dirai, il en sera tout autrement, et elle verra à quel point ces conversations sont nulles, vides et sans intérêt. Alors elle comprendra le vrai sens de la vie.

Il venait ainsi à Mme de Guistelle des pensées étranges, nouvelles, inattendues, qui ne correspondaient pas à ses idées habituelles. La présence d'un peu d'amour auprès d'elle suffisait à lui donner cette agitation extraordinaire ; la conversation de Chaudoin avait agi sur elle à la manière d'un colorant qui modifie l'aspect d'un liquide. Les choses dont elle avait fait le cadre habituel de sa vie lui apparaissaient sous un jour nouveau. Il était impossible que Christiane n'éprouvât pas aussi une joie inouïe à savoir qu'un homme l'aimait et voulait passer ses jours avec elle.

— Quand elle sera en face de lui, à table, dans leur salle à manger,

se disait Mme de Guistelle, elle ne comprendra pas qu'elle ait jamais pu écouter quelqu'un d'autre !

Enfin les invités s'en allèrent. M. Vidalin souhaita cérémonieusement le bonsoir à tout le monde. Mme de Toussieu, qui dormait toujours mal, essaya de ranimer une conversation depuis longtemps éteinte. Christiane se leva, à son tour, et à ce moment, Blanche de Guistelle passa derrière elle et lui dit dans les cheveux :

— J'ai à te parler.

Les deux femmes passèrent dans la chambre de Mme Bréssy.

— Eh bien, j'ai à t'annoncer la nouvelle la plus étourdissante, la plus folle, la plus inattendue... Non, rassure-toi, je ne vais pas te réciter la lettre de Mme de Sévigné. Mais prépare-toi, Christiane. Je suis chargée par un de nos amis de te demander en mariage. Devine lequel?

— C'est encore Hervé?

— Comment Hervé? Comment encore? Hervé veut t'épouser? Tu es folle?

Christiane, effrayée d'avoir parlé si vite et vexée de son étourderie, s'écria :

— Mais non : c'est une plaisanterie. Hervé flirte éperdument avec moi ces jours-ci.

— Ah ! je ne m'en étais pas aperçue ! Tu m'as fait peur... Non, non, c'est Philippe !

Alors Christiane éclata d'un de ces grands rires argentins, qui ne jaillissaient jamais avec autant de force que lorsqu'ils étaient intempestifs. Et la figure stupéfaite de Blanche augmentait son hilarité. L'idée que chacun de ses amoureux la demandait en mariage, par peur et par obsession de son rival, avait à ses yeux quelque chose d'irrésistible. Mais elle riait aussi d'elle-même et de sa naïveté ; sous l'influence pernicieuse de Mme de Toussieu, n'avait-elle pas, deux jours avant, blâmé son scepticisme à leur égard et failli s'apitoyer sur leur sort?

— Quel dommage que je refuse d'entrer dans leur jeu, pensait-elle. Je les accepterais tous les deux, je les cognerais l'un contre l'autre comme des marionnettes qu'ils sont, je serais leur fiancée à tous deux et je m'en irais un beau matin, les laissant, l'un en face de sa triste femme, l'autre de son pauvre revolver. Mais par dépit, ils risqueraient bien cette fois, l'un de divorcer pour de vrai, l'autre de se tuer pour de bon, ce qui ne serait *presque* plus comique du tout !

— Tu ris, tu ris, disait cependant Blanche. Je voudrais savoir ce qu'il y a de plaisant dans la proposition de Philippe.

— Tu voudrais savoir... Ah ! voilà, c'est bien difficile à expliquer. Je ne peux pas me représenter Chaudoin dans un rôle de mari.

— C'est tout?

— Dame, c'est assez à mes yeux !

— Tu pourrais faire pire, dit Blanche, piquée.

— On peut toujours faire pire. Mais il ne faut pas se jeter à l'eau parce qu'on a peur de périr dans un incendie. Mais ce n'est pas une raison, parce qu'on a peur de mourir dans un incendie, de se....

— Sois sérieuse, Christiane, écoute-moi.

Et Blanche lui recommanda la candidature de Philippe ; elle le fit en des termes forts et convaincants, avec des expressions de juriste ou de notaire ; l'amour, chez elle, faisait toujours figure de contrat. C'était une fanatique de la durée. Christiane, en l'écoutant, se croyait déjà à la fin de sa vie, assise au coin du feu, comme une vieille de Ronsard, ayant en face d'elle, de l'autre côté de la cheminée, un Philippe rhumatisant et à demi paralysé, mais brûlant d'un feu égal et modéré pour la passion de sa jeunesse.

— C'est ainsi, conclut Mme de Guistelle, que je me représente des époux.

— Des époux? dit Christiane, non des chenets !

Elle ajouta :

— Je te croirais, Blanche, si tu avais la moindre connaissance du caractère de Philippe.

— Je le connais mieux que toi ; c'est un être tout d'une pièce, loyal, fidèle en amour, sensible, profondément sentimental.

Blanche employait les mêmes termes quand elle parlait de son mari ou de feu M. Bréssy ; elle définissait de même Hervé et M. Vidalin ; elle ne pouvait concevoir qu'un homme ne fût pas tout d'une pièce, loyal, fidèle en amour, sensible et profondément sentimental.

— Tu vois, ajouta-t-elle triomphalement, que je ne me trompe guère sur lui.

Christiane ne savait que répondre : Blanche était imperméable à la vérité. Et la confiance qu'elle avait dans son jugement lui rendait intolérable toute contradiction. Modeste en tout, elle faisait néanmoins un dogme de tout ce qu'elle croyait, par l'offensive dissimulée d'une vanité dont elle se croyait dépourvue.

— Je crois, dit enfin Christiane, que Philippe n'est pas exactement pareil au portrait que tu fais de lui.

— Tu veux plaisanter ! N'est-il pas tout d'une pièce?

— Oui, si les caméléons le sont.

— Loyal?

— Il y a des loyautés successives.

— Fidèle en amour?

— C'est-à-dire qu'il le serait s'il aimait vraiment un jour.

— Sensible...

— Disons susceptible.

— Profondément sentimental...

— Oui, comme les myosotis, qui disent : « Ne m'oubliez pas. » L'essentiel, pour Philippe, c'est de ne pas se laisser oublier.

— Je ne vois pas pourquoi tu me contredis, Christiane, puisque tu es du même avis que moi.

Christiane sourit et ne répondit pas tout de suite :

— Alors, tu me conseilles de l'épouser?

— Je me tue à te le dire.

— Si Vidalin et Mme de Toussieu t'entendaient, ils ne seraient pas contents.

— Pourquoi? Ils adorent Philippe.

— Tu crois? C'est bien possible après tout.

— Eh bien, dit Christiane, après un silence, je ne l'épouserai tout de même pas.

— A ton aise, dit Blanche d'une voix sourde, mais qui contenait à grand'peine son irritation. Mais puis-je te demander la raison de ce refus?

Ce refus l'exaspérait ; il l'exaspérait d'abord parce qu'elle avait juré à Philippe que ce mariage ne souffrirait aucune difficulté et qu'elle ferait figure de sotte à ses yeux ; il l'exaspérait ensuite, parce qu'elle était avant tout femme d'habitude et qu'elle craignait que le dissentiment survenu entre Christiane et Philippe éloignât celui-ci de sa maison et bouleversât ce petit groupe d'intimes, dont elle n'aimait en réalité aucun, mais dont l'ensemble, aggloméré et réuni à ses yeux comme une sorte de pudding, lui était nécessaire et lui faisait chaud au cœur ; il l'exaspérait enfin parce qu'elle était dépossédée de ce rôle de tendre aïeule qu'elle aurait joué avec tant d'émotion désabusée dans le ballet des fiançailles. Elle ne se disait pas que Christiane pouvait avoir sur ses chances de bonheur une opinion personnelle ; une union qui donnait une importance si suave à Blanche ne risquait certes pas de rendre malheureuse Mme Bréssy.

Celle-ci cherchait par quel aspect plus ou moins transformé la vérité avait des chances de ne pas trop contrarier son amie, dont elle savait, la tyrannie et cette passion de sauvetage si furieuse, qu'elle eût volontiers jeté quelqu'un à l'eau pour le plaisir de l'en tirer.

— La raison? Il y en a beaucoup. La plus importante de toutes, c'est que je me trouve très bien comme je suis. J'ai une vie très heureuse. Pourquoi en changerais-je? As-tu si grande envie, Blanche, de te débarrasser de moi? Penses-tu que notre intimité demeurera la même quand j'aurai un époux? Et je me demande si j'agirais sagement en faisant le sacrifice, du moins partiel, de la plus grande affection de ma vie, simplement pour être agréable à quelqu'un que je n'aime pas?

C'était prendre Blanche par son faible : Mme de Guistelle se radoucit ; elle commença même d'envisager que ce Chaudoin, après tout, aurait peut-être comme époux de sa meilleure amie moins d'agrément que comme commensal de sa maison.

— Je ne voudrais pas, dit-elle hypocritement, que tu te sacrifies pour moi...

— Mais je ne me sacrifie pas du tout. J'ai beaucoup d'amitié pour

Philippe, mais il a un caractère insupportable ; toi-même l'as reconnu cent fois...

— Le fait est...

— Que de fois ne m'as-tu pas mise en garde contre lui, m'as-tu recommandé de ne pas me laisser prendre à ses cajoleries, m'as-tu fait remarquer toi-même combien il était facilement maussade, jaloux, grognon, égoïste !

— Ah ! pour cela, Christiane, tu peux témoigner que je ne me suis jamais trompée sur son caractère, s'écria Blanche, toute ravie que l'on reconnût l'utilité du rôle qu'elle pouvait jouer.

— Puisque tu m'as toujours donné de si sages conseils, pourquoi donc veux-tu aujourd'hui que je l'épouse?...

— Moi? Mais je n'y tiens nullement. Je croyais que cette proposition te serait agréable : voilà tout.

— Alors tu trouves naturel que je le refuse?

— C'est-à-dire que je te le conseille. Il n'est pas du tout le mari qui te conviendrait ; je l'ai toujours jugé dangereux pour toi et redouté son influence.

— Tu me l'as dit cent fois en effet, et comme tu as eu raison !

— J'ai beaucoup de défauts, je le sais, dit humblement Mme de Guistelle, mais on ne me reprochera jamais de manquer de jugement et de clairvoyance.

— As-tu promis à Philippe de lui transmettre ma réponse?

— Il doit venir demain, mais je vais lui écrire qu'il ne se dérange pas. Quand je pense, ma pauvre chérie, que par sa faute, notre chère intimité allait être rompue ! Quel gâcheur que ce garçon ! Je suis bien heureuse de penser qu'une fois encore nous sommes entièrement d'accord !

Et elle embrassa Christiane avec un vif soulagement ; elle tremblait encore à la pensée d'avoir été si près de la perdre !

XVII

Quand Mme de Toussieu lui eut transmis la réponse de Mme Bréssy, Hervé de Couëngo rentra directement à l'hôtel et avisa sa femme qu'elle ait à refaire les malles.

— Nous partons, dit-il sobrement ; j'ai un peu de fièvre depuis deux jours ; je crains d'attraper du paludisme si nous nous éternisons ici.

Mme de Couëngo cacha sa joie ; le seul bénéfice qu'elle retirât de son voyage, c'était d'y avoir appris à dissimuler. Ce n'était pas en payer trop cher les ennuis et les chagrins. Elle ouvrit les armoires et commença d'en tirer les vêtements et le linge, ne comprenant pas mieux les raisons de ce départ qu'elle n'avait compris les motifs de leur arrivée. Tout cela se mouvait pour elle dans ce domaine absurde,

contradictoire et tyrannique où les enfants voient se démener la société incompréhensible et hétéroclite des grandes personnes. Elle n'attendait pas grand'chose de bon de leur retour en Bretagne ; mais là, du moins, cesserait-elle de trembler.

Hervé éprouvait un grand calme, ce calme triste, mais reposant, que l'on éprouve parfois après la mort de quelqu'un que l'on aime, mais dont l'agonie a été affreuse et longue ; il se sentait à la fois soulagé et presque indifférent ; ce surmenage intérieur forcené, auquel il se livrait depuis trois semaines, n'était pas conforme à sa vraie nature ; il y était guindé et travesti. L'insensibilité qui frappait Hervé lui donnait une impression de délivrance ; c'était sa vraie patrie morale... Il se demande cependant si sa femme n'allait pas lui devenir maintenant insupportable ; il se répondit loyalement que non : sa femme prenait soudain une vertu souveraine à ses yeux : elle ne le forcerait pas de penser à elle. En sa société, il serait seul, totalement seul, c'est-à-dire sans les perpétuels ennuis qui nous viennent toujours d'autrui.

Il restait cependant un acte intolérable à accomplir ; prendre congé de Mme de Guistelle et voir sans doute Christiane, à laquelle, au lieu de la reconnaissance qu'il aurait dû éprouver à son égard, puisqu'elle lui avait rendu le service de l'éclairer sur soi-même, il gardait une rancune tenace. Il essaya de croire qu'il avait assez de fièvre pour éviter cette corvée ; mais ce mensonge était trop lourd pour être soutenu longtemps ; jamais il ne s'était mieux porté.

Gillette et lui se rendirent chez Blanche vers cinq heures. Ils trouvèrent Mme de Guistelle, Christiane, Mme de Toussieu, Vidalin et l'astrologue réunis autour du thé. Hervé dut expliquer par sa mauvaise santé son brusque départ ; l'air rayonnant de Gillette démentait cette interprétation. Vidalin parlait. Mme de Toussieu restait sur la défensive ; elle ne pardonnait pas à Hervé la mauvaise situation où il l'avait mise vis-à-vis de Christiane. Celle-ci montrait une aisance parfaite ; jamais elle n'avait plus ressemblé à la figure tranquille du Tintoret qui tourne le dos aux exercices miraculeux de Moïse. Mais en la voyant, Hervé reperdait son calme, le regret de la quitter définitivement le mordait de nouveau et lui causait un malaise intolérable ; il eût été heureux d'apprendre qu'elle venait de contracter une maladie mortelle. Il eut l'air si chagrin que Mme Bréssy eut pitié de lui. Elle l'entraîna dans un coin du salon pour lui montrer un vieux vase de Murano que Blanche venait d'acheter et qui semblait enfermer derrière ses parois de cristal toute la brume d'une nuit d'hiver et elle lui dit tout bas :

— Hervé, vous avez fait école sans le savoir. Philippe Chaudoin, hier, m'a fait demander de l'épouser.

Elle vit Hervé rougir et froncer ses sourcils énormes qui frissonnaient.

— Eh bien !

— Partez content. Je ne l'épouse pas plus que vous et je ne j'épouserai jamais. Vous voyez que vous avez eu bien tort d'être laloux de lui. Tâchez de rendre votre femme heureuse, Hervé ; la sagesse est là ! Elle n'est peut-être pas amusante, mais si vous croyez que vous êtes drôle !

Gillette s'approchait d'eux :

— Je donne de bons conseils à votre mari, dit Christiane. Il en a besoin. C'est un homme qui a toujours voulu croire aux fées et qui est trop sceptique pour en voir ; tâchez de lui faire voir des saintes, madame, peut-être y croira-t-il. Un Breton qui n'a pas la foi est un paradoxe de la nature.

M. Vidalin poussa le coude de Mme de Toussieu et échangea avec elle un regard d'intelligence.

Dans la gondole qui le ramenait à l'hôtel, Hervé eut un accès de grande mélancolie ; il venait de dire définitivement adieu à sa jeunesse. Il avait cru jusque-là pouvoir la prolonger, jouer avec ses gazes, jongler avec ses nuées, la poursuivre derrière les coulisses poudreuses de la vie, ballerine d'impalpable azur et qui danse sur des perles ; maintenant, c'était fini, le lustre éteint, la salle vide, de vilaines housses sur les fauteuils d'or. Et plus rien ne lui arriverait que la mort. Il savait qu'il ne reviendrait jamais à Venise et il ne le regrettait pas. Venise, à cette heure morne de la journée, devenait l'allégorie de tous les mensonges et de tous les faux-semblants. Il n'était pas fait, lui, pour jouer avec Venise et pour jouer avec Christiane, ces deux inventions de son esprit, également irisées et fuyantes. D'ailleurs, il ne savait pas jouer. Mais il ne quittait pas sans amertume ces féeries qu'il n'avait pas comprises. Que n'avait-il été un de ces hommes adroits à qui les femmes et les villes ne dérobent pas leurs secrets? Trop pathétique pour Christiane, trop frivole pour Gillette, le sort le traitait injustement.

Et Hervé aspirait à sa Bretagne natale ; il rêvait d'y souffrir. Il n'en était même plus capable. Il devait y vieillir sans amertume, pensant de loin en loin à Christiane comme au caprice sans lendemain d'une jeunesse évaporée, qu'il prit l'habitude de mépriser et de désavouer, non pas à cause de sa médiocrité d'esprit, mais par austérité croissante et à cause des plaisirs qu'il finit par croire qu'il y avait goûtés et qu'il inventa de toutes pièces pour donner une raison d'être à ses mépris.

XVIII

La dernière entrevue de Mme Bréssy et de Philippe Chaudoin eut lieu dans le grand salon du palais, sous les yeux morts de ces enfants de tapisserie qui vendangent vainement dans la lumière d'un ciel éteint, aussi privé d'atmosphère que celui de la lune.

Christiane avait écrit à Philippe qu'elle allait quitter Venise plus

tôt que d'habitude ; et elle lui demandait de lui dire adieu. Il ne se trompa pas sur le sens de cette lettre survenant après la missive vague et dilatoire de Blanche de Guistelle. Il savait d'ailleurs que les Couëngo étaient déjà partis ; aussi, depuis deux ou trois jours, sa fièvre lui laissait-elle quelque répit ; mais l'idée de perdre l'amitié de Christiane lui faisait-elle éprouver de véritables spasmes de colère et de tristesse, que, ne voulant pas s'avouer la vérité, il attribuait à son chagrin amoureux.

Le pire à ses yeux, c'était cette fuite de Mme Bréssy. Et il perdait Christiane de peur de la perdre. Il eût consenti à tous les sacrifices pour conserver l'appui moral qu'elle lui donnait. Il s'apercevait qu'amie parfaite, elle eût fait une maîtresse médiocre, et il ne s'étonnait point que chacune des opinions successives qu'il s'était forgées sur elle, eût entraîné des sentiments et des émotions qu'il ressentait avec une égale violence. Il savait que son seul désir était de lui crier : « Oubliez tout ! Retrouvons-nous au point où nous étions à l'arrivée de cet imbécile de Couëngo ! » Il savait aussi qu'il ne le lui dirait jamais, par amour-propre. Il eût préféré n'importe quelle torture à l'idée que sa naïveté pouvait le rendre ridicule ; car un Français estime toujours qu'on peut être ridicule par une attitude affirmative, presque jamais par une réticente ou une négative. En ce moment, il n'obéissait guère à ce qui lui restait de spontané, il obéissait à ce code créé par les hommes à leur usage, auquel ils sacrifient souvent leurs meilleurs sentiments, qui n'est compréhensible que pour eux et qui les transforme en automates aussitôt que certaines règles rituelles sont moins en branle par eux. Mais il serait mort plutôt que d'avouer ses torts au moment où son être le plus sincère lui criait : « Pas de sot amour-propre ! » Tu as besoin de sentir que l'on veille sur toi. Jamais tu ne retrouveras une protection aussi vigilante, aussi douce et aussi tendre que celle de Christiane. Renonce à ta folie, accepte l'inévitable. Tu n'auras pas deux fois une amie pareille. » Mais Philippe répondait : « Je ne céderai pas. »

Ce fut dans ces dispositions qu'il se retrouva en face de la jeune femme, sous le lustre énorme, dont le rôle unique était de glacer la pièce où ils se tenaient. A sa vue, il n'eut que de la colère, de l'humiliation, le sentiment qu'il était joué ; par désir de revanche, il la trouva moins belle que d'habitude et même vieillie. Peut-être était-elle fatiguée par les crises successives de ces derniers jours.

Elle lui parla avec douceur ; elle lui dit qu'elle lui était reconnaissante de la proposition que lui avait transmise Mme de Guistelle, mais qu'elle était bien décidée à ne jamais se remarier ; qu'il ne devait trouver dans ce désir rien de blessant ; qu'elle avait toujours eu pour lui la plus vive amitié, mais qu'elle n'entendait pas sortir des bornes de ce sentiment, et qu'au surplus, son entente de leurs deux caractères rendait clair à ses yeux qu'ils ne pourraient former ensemble que le pire des ménages.

— Je vous remercie de vos bonnes paroles, lui dit-il, sur un ton de mordante ironie. Mais j'ai un peu l'impression qu'aurait eue Adam, si en le chassant du Paradis, Dieu lui avait dit : « Et puis, en somme, ce Paradis est un endroit assez surfait ! Vous prenez de mon bonheur, — et du vôtre, — un souci dont je vous loue : mais laissez-moi vous dire, Christiane, que je ne vous en demandais pas tant !

Elle fit une moue désolée ; elle fut frappée de son impuissance à reconstruire ; elle voulait rétablir les ponts entre Philippe et elle ; il ne le permettait pas. Enfoncé dans une impasse, il prétendait s'en délivrer à condition de s'y entêter davantage.

— J'ai bien peur, Philippe, dit-elle tristement, que votre attitude ne rende nos rapports futurs bien difficiles.

— Impossibles, je pense, dit-il froidement.

Elle fut soulevée par une onde de colère et accepta le défi :

— Impossibles. Si vous voulez. J'ai tout fait pour vous réserver une porte de sortie honorable. Je ne vous contraindrai pas à demeurer mon ami.

Il ne savait plus lui-même, dans sa fureur, ce qu'il disait :

— Après ce qui s'est passé entre nous, il n'y a plus, me semble-t-il, d'amitié possible.

— C'est bien mon avis, dit-elle en se levant. Nous n'avons plus qu'à nous quitter.

Il demeura stupide en face de cette conclusion, il voulait engager avec Christiane une lutte violente, lui dire son fait, s'accuser aussi, crier, se débattre enfin et peut-être, par la réaction qui suivrait ce conflit orageux, retrouver auprès d'elle la place qu'il avait perdue et qu'il regrettait amèrement. Ou plutôt il ne savait guère ce qu'il désirait précisément en prenant ainsi l'offensive, mais en tout cas, sortir avec éclat de la position dans laquelle il s'était fourvoyé. La brusque attitude de Christiane ne lui en laissait pas le loisir ; il ne lui restait plus qu'à se retirer, et à se retirer honteusement.

Elle était si irritée contre lui qu'elle ne lui tendit même pas la main. Au seuil du salon, quand elle le vit disparaître, elle faillit l'appeler ; au même moment, il eut le désir de se retourner et de lui crier : « Oublions tout, nous sommes deux enfants ! » Ils se turent tous les deux ; deux fantômes nés de leur orgueil et de leur dépit leur commandaient cette attitude hostile et malveillante. Ils ne revinrent pas en arrière et tout fut dit.

Philippe, une fois chez lui, éprouva jusqu'à la nausée toute l'amertume de sa situation. Vingt fois, il essaya de corriger en pensée cette scène et de trouver les paroles qui auraient tout réparé ; vingt fois, il eut le même sentiment de l'irréparable. Il s'enfonça alors dans une tristesse d'une affreuse âcreté et dont la sincérité lui fit, par comparaison, sentir le factice de ses récentes amertumes. Il se désintéressa de tout et de lui-même et vécut dans une de

ces détresses mornes qui aboutissent parfois à la neurasthénie. Ce dégoût de tout, ce malaise universel, qu'il avait joués si souvent, l'affectèrent pour de vrai, soit qu'ayant toujours deviné qu'ils pourraient lui être naturels, il s'était familiarisé avec eux, au point de les éprouver à l'avance, soit qu'à force de croire qu'il les ressentait, il avait fini par se les inoculer. La certitude d'être un raté, et de l'être en tout, lui donnait un accablement contre lequel il ne réagissait pas.

Philippe demeura encore une quinzaine à Venise, puis il gagna Naples où il vécut deux mois. Le changement de décors et l'animation lui rendirent peu à peu une manière de convalescence. Il voulut à différentes reprises écrire à Christiane et n'en eut jamais le courage. Quelque chose lui disait que tout était fini entre eux et que le plus sage était encore de l'oublier. Dans cette période où il acheva de renoncer à elle, il l'aima plus profondément et plus douloureusement que dans cette fièvre où il cherchait à la persuader de ses sentiments et où il les outrait pour mieux y croire lui-même. S'il connut jamais dans sa vie un véritable élan d'amour, ce fut dans ces deux mois napolitains où, ne voyant plus Christiane, et persuadé qu'elle ne serait jamais plus telle qu'elle avait été autrefois pour lui, il lui donna du fond de l'âme un de ces adieux où toute sa tendresse, longtemps refoulée, s'abandonna enfin à une effusion d'autant plus ardente qu'elle allait finir.

XIX

Deux jours après la dernière visite de Philippe, Christiane Bréssy, en compagnie de Blanche de Guistelle, se promenait sur le quai de la gare, le long des wagons entr'ouverts qui laissaient voir, comme des cartes d'échantillons, des représentants de toutes les races d'Europe.

Christiane quittait Venise avec joie ; elle éprouvait un sentiment de délivrance. Mais, en même temps, elle avait le cœur serré, comme on l'a au moment de prendre un train. Elle ne pouvait penser sans horripilation aux incidents de ce dernier mois et elle se disait avec mélancolie que tout ce qu'elle laissait derrière elle était d'un prix inestimable. Mais en même temps la présence de Blanche lui pesait ; elle eût voulu être seule ; elle se réjouissait de l'absence de Vidalin et de Mme de Toussieu, qui avaient pris un prétexte de santé pour ne pas l'accompagner à la gare ; en réalité, depuis l'échec de Couëngo, Mme de Toussieu lui boudait ; et Christiane acceptait avec plaisir l'idée d'une demi-rupture avec sa vieille amie, témoin des plus mauvaises heures de sa vie.

— Il fait déjà froid, dit Blanche, plaintivement. Ne t'enrhume pas en route.

Leur gondole, pour arriver à la gare, avait dû lutter contre un commencement de *bora* qui rebroussait les eaux du grand canal comme un chapeau brossé à l'envers et secouait les étroites barques.

— Je vais me trouver bien seule sans toi.

— Tu as Marie et Vidalin.

— Ils vieillissent, ils deviennent grognons ; ils ne sont contents de rien.

— Pourquoi ne rentres-tu pas tout de suite à Paris?

— Tu sais que je tiens beaucoup à passer la semaine des morts à Venise. Mon pauvre mari y est mort ; il me semble que je le pleure mieux ici qu'ailleurs.

Christiane assistait d'ordinaire au cérémonial de cet anniversaire, emphatique et réglé d'après un protocole farouche ; elle n'était pas fâchée de se dérober cette année à cette commémoration théâtrale, dont l'organisation de chaque détail était faite pour provoquer les larmes.

— En d'autres circonstances, j'aurais pu compter sur Philippe. Mais je doute de le voir beaucoup.

— Tu le regrettes?

— Je lui suis très attachée. Mais toi, le regrettes-tu?

Christiane hésita avant de répondre ; oui, elle le regrettait, mais elle ne voulait pas l'avouer franchement.

— Je l'aurais regretté s'il n'était pas devenu aussi insupportable. Je regrette le Philippe des années précédentes, non pas celui de cette année. Que veux-tu, Blanche? Tout change, nous changeons nous-même, nous perdons nos amis comme nous perdons nos dents et nos cheveux.

— Tu ne dis pas cela pour moi, Christiane? Notre amitié est indestructible.

— Mais oui, dit Christiane sans conviction. Avec toi, c'est bien différent. Mais au fond, reprit-elle, en suivant sa pensée, il y a aussi dans l'amitié un élément de curiosité ; quand nous savons tout de nos amis et quand ils savent tout de nous, le sentiment qui alimentait cette amitié a beaucoup de chances de disparaître, ou tout au moins de diminuer sensiblement. Ou bien, nous aimons les gens sans jamais penser à eux, ce qui est une bien mauvaise façon de les aimer ; et ce sont là les affections durables, conclut-elle rêveusement.

Un officier italien, flottant dans sa cape bleue, la visière de sa casquette rabattue sur un monocle, tournait autour des deux femmes.

— Toujours une proie ! dit Christiane avec mélancolie. Je voudrais jeter ce bel officier dans le canal le plus puant de sa ville et l'y voir transformé en phoque.

— Christiane, le jour où je t'ai transmis la demande de Philippe, pourquoi m'as-tu dit... as-tu cru qu'elle venait d'Hervé? Hervé t'a-t-il fait la cour?

— J'en ai peur.

— Peut-être t'es-tu illusionnée. Rien ne m'enlèvera de l'esprit qu'Hervé adore sa femme.

— Je voudrais en être persuadée comme toi. Mais il m'a suivi bien souvent quand j'étais seule et il venait me voir lorsqu'il savait sa femme en promenade avec toi.

— Mais t'a-t-il dit quelque chose de positif? Il n'y a peut-être là que des coïncidences.

Christiane hésitait à répondre ; elle avait peur de s'engager dans des explications inexplicables à qui ne savait pas l'histoire authentique de son passé.

— Il m'a dit qu'il s'étair marié par dépit et qu'il n'aimait pas sa femme.

— C'est incroyable, s'écria Blanche, bouleversée. Mais ce dépit, a-t-il eu l'air de croire qu'il l'avait à cause de toi?

— Il me l'a laissé entendre.

— A qui se fier, Seigneur!

— A personne, Blanche. Chacun de nous a deux ou trois vies qui ne s'accordent pas entre elles ; nous ne créons notre unité apparente qu'à force de mensonges et d'illusions.

— Je ne suis pas telle, ni toi.

— Qu'en sais-tu? On se croit tout d'une pièce, mais une circonstance imprévue arrive, et soudain, on voit que l'on contenait des êtres bien différents et qui sortent les uns des autres comme ces poupées russes, dont chacune en enferme une plus petite. Aussi je n'en veux ni à Hervé, ni à Philippe de m'avoir gâté ma vie à Venise.

— Ma pauvre Christiane, mais je ne m'en doutais même pas! Mais te l'ont-ils gâtée à ce point?

— J'exagère. Après tout, la paix est impossible à l'homme, et je sors indemne de ces aventures. Cela aurait pu plus mal tourner.

— Et tu ne regrettes pas... l'amour? murmura Blanche, en rougissant, comme si elle s'accusait d'un péché grave.

Christiane ne répondit pas. Les contrôleurs fermaient les portières. Christiane monta dans son wagon, d'un mouvement rapide et vigoureux ; elle voyait confusément des images, des images de ciel, d'églises, d'eaux, confuses, rapides, télescopées, ondulant comme une toile de fond que des machinistes font mouvoir ; puis plus nettement sa grande amie paisible de la Scuola San-Rocco, indifférente aux prestidigitations de Moïse.

— Celle-ci, pensa-t-elle, me sera toujours fidèle. Mais moi, le serai-je à son souvenir?

La joie de sa délivrance et son anxiété augmentaient ; elle eût voulu sauter sur le quai, revenir en arrière, se cramponner à Blanche, courir à Philippe. Chaque seconde augmentait la valeur de ce qu'elle quittait ; Vidalin lui semblait un esprit supérieur, Marie, la meilleure

des amies, Hervé, un souvenir très pur de son passé. Mais une autre vie commençait : ne serait-elle pas infiniment plus riche?

Ainsi ballottée par un double courant, elle regardait Blanche dont les yeux s'emplissaient de larmes.

— C'est encore moi qui t'aime le mieux, va, dit Mme de Guistelle.

— Je le sais, dit Christiane, avec un sourire tendre.

Et comme une de ses mains nues pendait hors de la portière, Mme de Guistelle l'embrassa, d'un mouvement doux et enfantin.

— Couvre-toi bien, ne prends pas froid.

Le train glissait hors de la gare, illuminé tour à tour par les cuivres des portières et les chiffres d'or des diverses classes. La *bora* sifflait.

XX

Un an après, à Venise, vers quatre heures, un jour de pluie, Mme de Guistelle brodait dans le petit salon, entendant, sans l'écouter, le bavardage ininterrompu de Mme de Toussieu et de M. Vidalin, lorsque Attilio apporta le courrier :

— Une lettre de Christiane ! s'écria Blanche.

Et elle déchira fiévreusement l'enveloppe. Quelques minutes après, elle s'écriait avec une surprise où il entrait de la déception et du plaisir :

— Christiane se marie !

Agitant les bras, criant, se bousculant, les deux vieillards se rapprochèrent ; Blanche lisait sans mot dire. Frémissant d'impatience, ils attendaient, comme si un oracle définitif allait tomber des lèvres de leur amie. Comme elle continuait à se taire, ils s'enhardirent.

— Qui épouse-t-elle? Qui? Blanche?

— Marcel Opigez.

— Le chirurgien?

— Oui.

Blanche replia la lettre et la remit dans l'enveloppe. Elle réfléchissait à quelques-unes des phrases que lui écrivait Christiane :

« Oui, j'étais lasse de ma solitude, plus lasse que je n'ai jamais osé te l'avouer, Blanche, mais je préférais cependant cette solitude à l'angoisse de vivre auprès d'un mécontent. Je n'ai refusé Philippe, il y a un an, que par terreur : par terreur de sa nature tourmentée, inquiète, tyrannique et jalouse. Sais-tu qu'il m'a comparée un jour aux alcyones qui ne faisaient leur nid que par les jours calmes? Il avait raison. J'ai horreur de la fièvre. Philippe m'a récrit, il y a six mois, il m'a demandé de revenir, il m'a dit qu'il était guéri de sa folie et que je lui manquais infiniment. Après avoir beaucoup réfléchi, j'ai refusé. La même lamentable aventure aurait recommencé entre nous. J'ai toujours réalisé à ses yeux l'indispensable parce qu'il ne

m'avait pas ; si j'étais tombée dans son piège, je serais vite devenue une chaîne odieuse. Mélusine d'abord ; crampon ensuite. Il y a des hommes qu'il faut éviter. Ce sont eux qui convoitent les oiseaux de Paradis pour arracher leurs plumes et qui les traitent de volailles quand ils les ont plumées... »

Quelques lignes plus loin, Christiane écrivait :

« Oui, j'épouse Marcel Opigez. Je l'aime, parce qu'il a une immense force muette et qu'il ne l'étale pas. Il est égal et continu. Quand je suis avec lui, je m'abandonne à mon humeur, je me laisse porter par lui. J'ai toujours eu à faire à des hommes qu'il fallait aider en tout. Avec lui, je n'ai pas besoin de me contracter et d'entrer en lutte. Je me détends et je me laisse tomber. J'ai le bonheur de me sentir enfin faible et sans revendication. Rien ne le surprend, rien ne l'abat. Il a chaque jour la responsabilité de dizaines d'existences ; il en aura une de plus ; cela ne lui fait pas peur. C'est un homme qui ne craint rien et pas même la vérité. Il dit moins qu'il ne pense et il sent davantage encore. Philippe trouvera qu'il est malséant d'habiter moralement une manière de clinique où tout est blanc et ripoliné ; je préfère cela à chercher ma chambre au milieu d'un échafaudage de nuées. Pour Marcel, l'amour est le symbole de la plus haute sagesse ; pour Philippe, c'est l'acte de folie par excellence. Je ne sais pas si je serai heureuse, mais si je ne le suis pas avec Marcel, je ne l'aurais été avec personne. Marcel est un géant silencieux et timide, qui ne vit que pour les autres et qui a une mission à remplir et non un rôle à jouer... »

Les deux vieillards caquetaient comme deux aras dans une volière.

— C'est pour cela que Christiane n'a pas voulu venir à Venise cette année !

— Elle ne vous avait rien dit, Blanche?

— Je ne l'aurais jamais cru aussi dissimulée !

— Que va dire Hervé en apprenant cela, fit étourdiment Mme de Toussieu.

— Pourquoi Hervé? Que vient faire Hervé dans tout ceci? fit sévèrement Mme de Guistelle.

— Oh ! je crois que l'année dernière Christiane lui plaisait assez.

— Je le sais. Elle me l'a dit. Ne parlons plus de cela. Couëngo a été une des plus grandes déceptions de sa vie. Philippe aussi d'ailleurs... Quand je pense que depuis un an il n'a pas mis les pieds chez moi !

Et Blanche songeait aux paroles de Christiane :

— *Quand on a une mission à remplir, on n'a plus de rôle à jouer.* Christiane voit enfin clair. Ce sont les deux formes de l'humanité. Elle a eu raison de faire son choix. Elle est plus sage et plus clairvoyante qu'aucune de nous.

« Je ne crois plus aux hommes qui souffrent, disait une autre

phrase de la lettre de Christiane, je ne crois qu'à ceux qui se dévouent. »

Les deux vieillards jacassaient ; ce mariage leur donnait beaucoup de joie ; ils savaient enfin que Chaudoin était définitivement vaincu. Ainsi auraient dû périr, si la justice était de ce monde, tous les ennemis de Vidalin : c'était le triomphe de la vérité sur ses obscurs contradicteurs. Ils échangeaient des regards complices : leurs lèvres blêmes, malgré eux, murmuraient sans arrêt : « Philippe ! Phlippe ! »

— Que dites-vous là? dit enfin Blanche.

— M. Chaudoin ne sera pas content.

— Philippe Chaudoin est un ingrat, dit sentencieusement Blanche. Il ne méritait certes pas une femme aussi charmante que Christiane.

— C'est bien notre avis, sifflèrent les deux vieux serpents déroulant leurs anneaux au bon soleil du chagrin d'autrui.

— Nous la reverrons sans doute ici l'an prochain.

Mais Blanche savait que non ; le mariage de Christiane était son dernier acte d'indépendance à l'égard de sa vie vénitienne et des tourments qu'elle y avait connus et qui l'avaient assombrie tout l'hiver. Marcel Opigez la délivrait de ses fantômes amoureux ; il la rendait à sa force primitive de femme saine, qui avait le goût de la vérité et le désir de l'équilibre.

Blanche se leva ; elle passa dans son bureau pour écrire le texte d'une dépêche à Christiane. M. Vidalin et Mme de Toussieu restèrent seuls :

— Que pensez-vous de Christiane, Léopold? Est-ce une coquette, une perverse ou une indifférente? Sa conduite me confond. Je suis ravie que Chaudoin la perde, mais je le plains quand même.

— Il n'a que ce qu'il mérite. Les hommes d'aujourd'hui ne savent pas aimer.

— Ni les femmes non plus.

Sous les fenêtres du palais, l'eau clapotait lourdement et refluait sur les marches sitôt que passait un *vaporetto*. Le soleil perdait ses flèches dans le salon, où, de miroir en miroir, à travers les pendeloques du lustre, se poursuivaient les arcs-en-ciel. Tout était prodigalité, luxuriance, saturation ; le suc divin de la vie aurait pu gonfler chaque seconde humaine et l'enrichir de son inconcevable essence, mais le spectacle de l'univers se jouait comme toujours en dehors de ses spectateurs.

— Je vous l'ai toujours dit, Marie, conclut enfin Léopold Vidalin, cette petite Christiane n'a jamais eu de cœur. Au fond, elle a été féroce à l'égard de ce Philippe Chaudoin comme pour ce pauvre Hervé...

Et les deux vieillards conclurent en même temps, avec un double soupir dont chacun semblait une parodie de l'autre :

— Quelle génération !

Edmond Jaloux.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

PRONOSTICS SUR L'AVENIR MILITAIRE DE L'EUROPE

La Conférence de Londres se termine comme elle devait se terminer. De concession en concession, nous avons descendu une belle échelle. Il reste encore des degrés à franchir derrière nous. La reculade n'est pas terminée. Elle durera jusqu'au moment où tout cassera. Heureux alors, trois et quatre fois heureux, l'homme qui n'aura trempé ses mains pures dans aucune des eaux sales de Londres, de Paris, de Versailles ou de Spa. Car tout fait bloc, et la politique actuelle ne constitue pas absolument une innovation. C'est bien ce qui rassure M. Herriot et les amis de M. Herriot. Reste à savoir comment les affaires tourneront et si cette assurance pourra durer, car toute responsabilité comporte des étiages divers.

Il est hors de doute que la Conférence de Londres se liquide par une décadence notable de notre force et de notre prestige militaire. Au contraire, celui de l'Allemagne se relève. Le *Reich* reconstitue ostensiblement son effectif. Au vu et au su du monde entier, la *Reichswehr* comporte six ou sept fois plus d'hommes que le traité ne l'y autorise. Il est certain que les entretiens de Londres et la suite bénigne qu'ils ont eue, concernant le contrôle interallié, ne feront aucun tort à cet abcès dont l'infection peut, en quelques heures, gangrener l'Allemagne. A l'heure qu'il est, la notion de service militaire a étrangement évolué. Ainsi que le faisait récemment remarquer au *Daily Mail* une « haute personnalité militaire » française, le temps est passé des combats corps à corps et de l'entraînement spécial en vue de ces combats. Pour faire un soldat, on estime qu'il

suffit d'un minimum de santé et de force physique et d'être familiarisé peu ou prou avec l'une ou l'autre des innombrables machines au moyen desquelles se débattent aujourd'hui le sort des empires.

Or, cette familiarité, l'Allemagne la possède, de même que les millions d'hommes nécessaires au train moderne de la guerre. La *Reichswehr* monstrueuse que nous avons laissé se développer sans arrêt depuis que von Seeckt a succédé à Noske, jointe aux diverses polices de sûreté, fournira, en un clin d'œil, les cadres nécessaires au va-tout impérialiste de demain.

Si au moins la réaction allemande se produisait au milieu d'une Europe franchement hostile à ses visées, ou capable de les contrecarrer ! Mais il s'en faut que notre sécurité puisse faire fond sur des considérations de ce genre. Tout en se défiant de la Russie bolcheviste, l'Allemagne n'a pas cessé d'entretenir avec elle les relations difficilement cordiales qu'elle se croit tenue d'observer vis-à-vis de la future partenaire de sa revanche. Sans doute les espérances de collaborations mi-industrielles, mi-guerrières que Krupp et Stinnes attendaient des sociétés ne se sont pas pleinement réalisées. Ce qui se réalise, par contre, c'est une indubitable résurrection militaire de l'armée rouge, pour une échéance assez rapprochée.

Dernièrement, la *Reichspost*, de Vienne, nous fournissait à cet égard des précisions inquiétantes. Au moment où l'Allemagne décuple ses efforts de résistance armée, au moment où nous allons évacuer nos tranchées rhénanes et westphaliennes, l'armée rouge se reconstitue sur des bases qui, en dix ans, la mettront à même de mobiliser d'un seul coup six millions d'excellents soldats.

D'abord la vieille discipline de fer a été non seulement remise en honneur, mais considérablement renforcée. Ensuite la durée des services a été portée de un an et demi à deux ans, à trois ans (aviation), à quatre ans (marine). La République fédérative, qui recouvre mal l'ancien empire unitaire, s'appuie aujourd'hui sur une armée active de 700 000 hommes, dont les deux tiers sont rassemblés sur les frontières polono-roumaines et sur le Caucase.

Cette vue cavalière n'a donc rien, pour nous, de particulièrement enchanteur. Si l'on descend aux détails, l'impression est encore moins rassurante. De toutes les armées européennes, la Russie est de beaucoup celle où la durée du service actif est la plus longue. On y prend les jeunes gens à seize ans pour les *préparer* au service. Cette préparation est si intense, elle va si loin, qu'elle comporte plusieurs semaines de séjour à la caserne avant le service proprement dit, qui ne commence qu'à vingt et un ans. Les recrues y arrivent donc toutes formées, de telle sorte que les 700 000 hommes d'effectif de paix dont disposent les Rouges représentent des soldats déjà entraînés, prêts à partir, aptes à combattre depuis le premier jusqu'au dernier.

Un soin tout particulier a été pris des cadres. Après avoir effectué leur service comme les autres, les officiers, pourtant déjà sélectionnés

et entraînés spécialement, passent un an dans une école militaire. Leur instruction ne fait que commencer, car ils entrent ensuite pour trois ans dans une académie d'officiers d'où ils sortent chefs de section. Ce n'est pas tout : il leur reste encore trois ans à étudier à l'école d'état-major, et il existe en outre de nombreuses autres écoles pour les spécialistes et pour les chefs supérieurs. Quelle est la puissance militaire européenne qui peut mettre en ligne des forces aussi bien préparées que celle de ces pacifistes d'une hypocrisie consommée? Quel est le député français qui jettera ces faits sur la figure de ceux qui parlent de désarmer au moment où s'apprête la conjonction de ces forces moscovites et des forces allemandes?

Sans doute l'armée russe n'a pas surmonté les difficultés techniques. Néanmoins la flotte aérienne s'organise sérieusement. Il existe un « commandement suprême de la flotte aérienne », avec son état-major particulier. Le nombre des avions actuellement utilisables ne doit pas, selon la *Reichspost*, dépasser cinq cents. Mais les programmes en prévoient dix mille. Déjà, pour l'exercice 1924-1925, on a commandé aux cinq fabriques de Moscou et d'Odessa la construction de cinq cents avions, dont une partie a déjà été livrée. Il paraît également certain que des achats directs ont été faits en Occident, mais on est réduit à des conjectures quant à leur nombre.

Quant aux gaz, les Soviets ont créé un office particulier, qui se ramifie dans l'armée entière, selon qu'il s'agit de gaz asphyxiants proprement dits, d'obus ou de mines à gaz. Tous les corps d'armée possèdent des spécialistes pour la guerre des gaz.

Ainsi donc, alors que le socialisme international manifeste contre les armements et se sert des Macdonald et des Herriot pour faire prévaloir le mot d'ordre de *guerre à la guerre*, le soviétisme internationaliste est en train de former une armée telle qu'il n'en aura jamais existé de plus grande ni de plus terrible, si aucun accident ne vient entraver son développement.

Quel rôle exact joue-t-elle dans les calculs de von Seeckt? Elle en joue un indubitablement. De même que Lénine a été dépêché par Ludendorff pour venir à bout des misérables restes d'ordre tsariste agonisant sous Kerensky, de même l'avenir des Soviets peut être éventuellement dirigé de Berlin contre Varsovie, Bucarest ou Belgrade. Certes, les hommes de Berlin se méfient des hommes de Moscou, mais ils ne les craignent qu'à moitié, et jamais ils ne résisteront, en cas de besoin, à l'envie de les utiliser contre les empêcheurs-de-reconstituer-l'Europe-Centrale.

Le vieux rêve de 1917 tient toujours. Pour se réaliser, il lui suffirait, dans tel ou tel cas diplomatique, d'une forte pression de l'armée rouge combinée avec une agression germanique sur l'autre front. Ce n'est pas la première fois que certains hommes d'État tchèques ou polonais nous causent des inquiétudes. Qu'arriverait-il si l'agression dont je parle coïncidait avec leur présence au pouvoir? Le *Mitteleuropa*

s'agglutinerait en vingt-quatre heures et s'articulerait aussitôt avec le soviétisme.

Les dangers qui nous menacent sont donc terribles. La politique de M. Herriot en accélère vigoureusement le rythme. Les traités de 1920, 1921, 1922 et 1923 qui constituent la Petite-Entente peuvent s'en trouver singulièrement atteints. D'ailleurs, il ne faudrait peut-être pas se faire trop d'illusion sur telle ou telle des armées qui en sont le soutien. C'est tout juste si les neuf millions de Tchéco-slovaques pourraient fournir, en cas de mobilisation, un million de soldats, dont une bonne partie devrait être employée à surveiller les îlots allemands et magyars (plus de quatre millions d'individus) épars à Brunn, Iglau, Budweis.

En temps de paix, les effectifs tchécoslovaques s'élèvent à cent cinquante mille hommes, ce qui permettrait de disposer pour les premiers chocs d'une masse de quatre à cinq cent mille. C'est un général français, le général Pellé, qui a été le premier organisateur de cette armée, qui n'est pas sans valeur, mais dont l'emploi reste équivoque. Au service de qui marchera-t-elle? La configuration de la Bohême, dont trois côtés sur quatre donnent sur l'Allemagne, circonstance que tous les envahisseurs prussiens ont su mettre à profit depuis Frédéric II jusqu'à Bismarck, active singulièrement les réflexions volontiers neutralistes des dirigeants de Prague. Ils ne risqueront la lutte avec Berlin que si Berlin est battu d'avance, c'est-à-dire s'il n'y a pas à proximité d'armée russe trop forte ou d'armée française trop faible sur le Rhin.

Un peu meilleure apparaît la situation de la Roumanie au point de vue géographique. Cependant, elle aussi, avec ses quatre millions et demi d'allogènes, russes, allemands, bulgares, hongrois, sur dix-sept millions d'habitants, n'est pas entièrement maîtresse de ses mouvements. De plus, l'extrême diversité de son matériel de guerre, où les mannlicher se mêlent aux lebel et aux fusils russes, la met en fâcheuse posture pour le ravitaillement. Jusqu'à ces derniers temps, elle ne possédait que quatre-vingts avions. En outre, l'impécuniosité budgétaire ne permet l'instruction que de la moitié de la classe environ. Au lieu des 220 000 hommes réglementaires, les effectifs 1924-1925 n'en comptent guère que 120 à 125 000.

La Yougo-Slavie, elle, compte relativement peu d'allogènes, un million et demi sur douze millions d'âmes, établis, de plus, sur les lisières et nulle part d'une manière compacte. Mais l'armée yougo-slave, de 135 000 hommes en temps de paix, de 980 000 en temps de guerre, souffre, comme l'armée roumaine, d'une effroyable diversité de matériel.

Il en est de même pour la Pologne. La Pologne ne fait pas officiellement partie de la Petite-Entente. Néanmoins, son pacte de 1921 avec la Roumanie contre une agression soviétique en fait comme une rallonge de cette constellation diplomatique. La mobilisation générale

lui fournirait peut-être deux millions d'hommes. Pour le moment, ses effectifs sont de 230 000, pas très bien armés, pas très bien encadrés.

Sans sous-estimer l'importance de la combinaison petite-ententiste, même favorisée de l'appui polonais, il faut la remettre soigneusement à son échelle, qui n'est pas énorme, à sa place, qui est subordonnée, dans ses conditions, qui sont encore imparfaites. On se demande avec anxiété comment elle fonctionnerait en cas de guerre. Sans généralissime, non seulement militaire, mais économique, la Petite-Entente ne résisterait pas à une vigoureuse offensive de quinze jours. N'oublions pas que les territoires où elle se développe, excellents en principe pour le ravitaillement agricole, sont pauvrement doués, surtout en Roumanie et en Yougo-Slavie, pour les transports, pour l'industrie en général. Il s'en faut qu'ils puissent se suffire !

Ce qui a donné le change jusqu'ici sur le genre de succès (indéniables) remportés par la Petite-Entente, c'est qu'elle n'a eu affaire qu'à des difficultés dispersées, en Hongrie, en Bulgarie ; d'autre part, qu'elle recevait, d'une façon occulte, un puissant secours, il ne suffit pas de dire de la France, mais il faut ajouter de *la France établie dans la région rhéno-westphalienne.* Le jour où la Petite-Entente aurait affaire à une Autriche, une Hongrie, une Bulgarie solidement étayées par une conjuration germano-russe, il est à craindre que les événements ne se déroulent de façon toute autre, surtout si la France avait abandonné définitivement sa position rhénane.

La véritable clef de voûte de la paix européenne se trouve dans une occupation française, franco-belge, interalliée du Rhin. Tout ce qui a paru découler d'une autre origine en provenait sans qu'il y eût évidence. C'est parce que nous occupions le Rhin que les Polonais ont pu repousser les Rouges, que les Roumains et les Serbes ont pu mater la Hongrie, que l'Autriche n'a pas rallié le bercail de la Plus Grande Prusse.

Et l'Italie, nous dira-t-on, qu'en faites-vous dans ces pronostics? L'Italie constitue en Europe une force de réserve, qu'il faut considérer avec le plus vif intérêt. Il n'est pas sûr qu'elle ait toujours un sens exact de son rôle vis-à-vis de l'Allemagne et qu'elle estime à sa valeur la menace germanique qui pèse si lourdement sur Trieste. Il est cependant douteux que le jour où les intérêts capitaux de la latinité auraient visiblement à souffrir, l'armée italienne ne s'émeuve pas. Jusqu'où cette émotion? C'est le secret de l'avenir.

Un secret, d'ailleurs, qui ne tardera vraisemblablement pas longtemps à se révéler. Je ne crois pas que les conditions actuelles favorisent une guerre immédiate, d'où qu'elle vienne. D'ici cinq, six, sept, huit ans, il en ira tout autrement, et le danger, qui touche aujourd'hui à l'état aigu, tournera alors au paroxysme. Passera-t-on 1934 sans guerre? Du train où vont les choses, cela me semble extrêmement problématique. Mais n'en doutons-nous pas, si une guerre se produit,

c'est en ce moment-ci, et dans le sein du cartel des gauches qu'elle prend naissance. Cela doit être marqué.

Cette occupation nous est laissée : instruire une cause. Faisons-le consciencieusement.

René Johannet.

Au pays de la monnaie de singe.

En octobre 1913, M. Édouard Helsey, qui débutait alors dans le journalisme dit de grande information, fut envoyé par *le Journal* aux fêtes commémoratives données à l'occasion du centenaire de la bataille de Leipzig. M. Helsey ne connaissait pas l'Allemagne ; ce fut une découverte. Il entendit les pangermanistes, « au visage gonflé de bien-être par le long usage de la paix », parler tout haut de guerre devant ce champ de bataille où dorment cent vingt mille hommes. Il vit passer l'empereur, fédérateur et vivante image d'un peuple qui s'enivrait d'idées de domination, de force et de bataille. C'était assez : M. Helsey comprit et revint en France en annonçant la guerre avec « une obstination de maniaque ».

Elle vint. Le jeune journaliste suivit l'armée d'Orient comme correspondant de guerre et acquit justement la réputation d'un des meilleurs spécialistes de cette profession difficile qui consiste à voir sur place les événements, à les juger sur l'heure, à les décrire et à les commenter le soir même, au télégraphe. En novembre 1918, M. Helsey retourna à Strasbourg. Las d'y voir, parmi les authentiques Alsaciens, des yeux louches et des sourires camouflés, il alla fouiller dans les coins pour trouver de vrais Boches en liberté. Il les dénicha. Ils le reçurent avec des clameurs comiques et furieuses.

« Vous ne resterez pas ici cinq ans, clamait, avec l'accent traînant de Leipzig, un vieillard au crâne rasé.

« *Ja, fünf jahre*, répétaient les autres... Nous étions seuls dans le monde. Tous nos alliés nous ont trahis. Mais nous nous vengerons de vous et nous les punirons ensuite. L'Allemagne est fière d'être isolée. L'Allemagne ne veut pas d'amis. L'Allemagne méprise les autres peuples. Vous vous êtes mis à vingt pour nous humilier. Il a fallu la terre entière pour nous abattre après quatre ans de guerre, mais nous nous relèverons et nous saurons attendre. Et quand le jour favorable viendra, prenez garde à vous. »

Tous faisaient : *Ja, ja*, avec des mines féroces. Une jeune femme anguleuse, aux yeux écarquillés, prit un couteau à dessert et m'en menaça de loin. Elle glapissait en baragouin : « Moi ferai enfants beaucoup pour recommencer guerre. »

« Oui, oui, nous recommencerons... Nous ne vous échapperons que par la force, nous ne nous vengerons que par la force. Et nous ne respirerons que quand nous serons vengés. Nous y reviendrons, à Strasbourg. Et,

cette fois-là, nous n'en sortirons plus. Tenez, fit-il en avalant un morceau de tarte, nous vous avalerons comme cela ! »

Les yeux lui sortaient de la tête. Il avait l'air à la fois terrible et bouffon.

Voilà ce que M. Helsey voyait, entendait et écrivait à Strasbourg, le soir du 24 novembre 1918.

Pendant cinq ans et demi, il a sillonné l'Allemagne dans tous les sens. Il l'a vue du nord au sud et du Rhin à la Vistule, il a visité les villes, les campagnes, les usines, les mines. Il l'a traversée de Berlin au lac de Constance, à bord d'un zeppelin. Il a vu sur place tous les événements de l'histoire allemande contemporaine : l'occupation française en Rhénanie, Berlin abattu au lendemain de la défaite, le spartakisme, la résistance du Reich, sa victoire et ses conséquences : la lutte pour l'acier et la préparation méthodique du plébiscite en Haute-Silésie. Puis la lutte pour le charbon et la bataille de la Ruhr, le procès d'Essen, la sourde résistance. Puis la vaste opération financière qui aboutit à la chute du mark et au lent relèvement d'une Allemagne qui travaille à plein rendement, dans l'espérance qu'un jour la France se lassera et qu'une saute de l'opinion nous désarmera. M. Helsey a vu tout cela, de fort près. Il y a beaucoup réfléchi. En cinq ans, il a envoyé au *Journal*, sur les événements d'Allemagne, quarante mille lignes, c'est-à-dire la valeur de cinq volumes. On peut dire qu'aucun Français, à l'heure actuelle, ne possède sur le problème des relations franco-allemandes des données aussi complètes que celles de M. Helsey.

Il vient de publier un choix de ces articles, sous le titre : *Au pays de la monnaie de singe*. Il apporte sur la question un témoignage de première main, irrécusable, d'une importance capitale en même temps que d'une valeur tout à fait rare. L'intérêt singulier de son livre est que, sous les apparences, M. Helsey a vu l'essentiel : les idées et les réalités.

Il ne les présente point directement, ce n'est pas son rôle. Elles transparaissent à travers les scènes et les anecdotes. Elles se détachent d'elles-mêmes et agissent par leur seule force. M. Helsey ne prêche pas, ne fait pas de démonstration : il laisse parler ses témoins. Voici deux volets d'un tableau : les accusés d'Essen, de qui l'attitude varie selon la fortune, l'insolent Thyssen, le débile Olfe, à l'air minable et souffreteux, et l'avocat Grimm, souriant, doux et plat. Le puissant Thyssen s'en tire avec l'amende minima, 5 100 francs, tandis que le triste Olfe récolte le maximum : 224 300 francs, différence déjà savoureuse. Et le lendemain, tous lèvent la tête avec une égale arrogance et se donnent des airs glorieux de héros nationaux, même le triste Olfe, même le plat avocat Grimm.

Aussi vite que les hommes, M. Helsey fait voir un pays, une ville maussade sous l'occupation, une scène dont la signification est rendue d'un trait. A Oppeln, en Haute-Silésie, au moment du plé-

biscite, vers la fin de la nuit, dans la salle d'un hôtel de ville, on inscrit sur un tableau, à mesure qu'ils arrivent, les résultats du vote ; deux chiffres monotones, Pologne, tant de voix, Allemagne, tant : « Émouvante arithmétique... ce qui s'additionnait au tableau noir, par infimes fractions, c'étaient les chances de la paix et de la guerre. » Car la possession de la Haute-Silésie, c'est la libre disposition de l'acier nécessaire aux revanches. Aussi que l'Allemagne n'a-t-elle pas fait pour le conserver ! Il faut relire cette instructive comédie, brossée par M. Helsey en touches rapides et discrètes, simplement, sans enfler la voix, en homme qui sait que, lorsqu'on raconte des histoires pareilles, on n'a pas besoin d'exagérer. M. Helsey n'exagère jamais, et c'est un de ses mérites. Il montre un cortège, grotesque et inquiétant, d'où se dégage une telle impression de haine et de défi *que tous les Français témoins de cette scène furent unanimement glacés.* C'est tout. M. Helsey n'insiste pas. M. Helsey s'adresse à des Français.

Qu'est-il besoin d'exagérer quand on raconte des histoires aussi prodigieuses que cette faillite organisée par un État qui vend à l'étranger 6 milliards de dollars-or de fausse monnaie, et qui reconstitue bonnement son trésor de guerre à la faveur de cette colossale escroquerie, avalée par l'adversaire avec une stupidité miraculeuse? M. Helsey ne fait pas de grandes phrases pour montrer la fortune et la prospérité de l'Allemagne. Le solo de tambour n'est pas son fait. Il dira simplement, d'un air innocent : « Jamais, en aucun pays, je n'ai pu admirer autant de jambons. Et des jambons sont des jambons, quel que soit le cours de la devise. Il n'y a pas de jambons-papier. »

Les grandes scènes, exposées de ce ton de lucidité froide et réservée, prennent un relief saisissant. Voici la brève dépêche envoyée au *Journal* le jour même de l'occupation de la Ruhr :

Nous avons occupé Essen ce matin. La chose s'est faite sans éclat superflu, sans théâtrale affectation de panache, avec la froide rigueur d'une visite domiciliaire. Nos avant-gardes ont paru devant les faubourgs un peu avant 9 heures. On était parti de Dusseldorf à 3 h. 45.

Dans la nuit, les mouvements compliqués de nos troupes en marche avec armes et bagages emplissaient les routes d'images confuses et de visions de guerre aux trois quarts effacées. Lenteur pesante des camions, fantassins silencieux, piétinement des chevaux, compagnies de cyclistes glissant comme des ombres, tous ces cortèges inoubliés malgré cinquante mois de paix, apparaissaient par éclairs, avec mille réminiscences, à la lueur des falots qu'agitaient les sentinelles aux croisements de chemins.

Tandis qu'un détachement d'autos-mitrailleuses, accompagnées de cavalerie, pénétrait dans Essen par le faubourg de Ruhrein, le gros de nos forces enveloppait posément la ville. Nos patrouilles les plus avancées se tenaient dans la périphérie où rien ne bougeait, ni ne bruissait ; à peine

si quelques femmes curieuses soulevaient prudemment un coin de rideau. La rue était déserte. Je vis seulement passer, devant un de nos postes, deux vieux Allemands ; l'un d'eux, coiffé d'un chapeau haut de forme, marchait d'un pas compassé ; l'autre, ridicule et touchant, avec sa grande barbe chenue, pleurait à chaudes larmes dans un mouchoir rouge.

Il est un autre tableau que nous voulons citer, car il fait éclater, en un raccourci magistral, d'un côté, le caractère de l'occupation, de l'autre le caractère du pays occupé. C'est une distribution de soupe à Herne, dans la Ruhr :

Sur le trottoir, attendaient une file de bambins silencieux. Les uns avaient une boîte à lait, d'autres des casseroles. Un tout petit tenait une cuvette. Deux fois par jour nous faisons ainsi des distributions de soupe. C'est un usage à l'armée du Rhin depuis les premiers jours de notre occupation, c'est-à-dire depuis quatre ans. On ne ménage ni pain, ni légumes et les terribles soldats qui oppriment la Ruhr y glissent libéralement de gros os couverts de bonne viande.

En attendant leur tour d'être servis, les enfants hument, avec une gravité religieuse, cette amicale odeur de pot-au-feu. Ils ont des façons hésitantes de petits moineaux pas tout à fait apprivoisés. Pourtant, l'un d'eux, un habitué, s'enhardit jusqu'à sauter gentiment au cou du caporal qui préside à la fête.

Vu sur place et dans cette ambiance, rien ne paraît plus naturel que ce baiser d'un innocent. Pourquoi faut-il que je les retrouve tout à l'heure, ces mioches, sur le chemin de l'école, encadrés et marchant au pas, les garçons devant et les filles derrière, défilant déjà, les pauvrets, comme un vrai bataillon prussien, et chantant avec discipline sous la conduite d'instituteurs au crâne tondu, puant le *feldwebel* à cent pas? Ce ne sont plus ces petits êtres débiles et gracieux à qui nos soldats souriaient : c'est déjà la classe 36.

Quelle misère !

On ne peut mieux faire éclater l'essentiel, montrer dans une lumière plus forte en sa sobriété le mauvais génie qui pervertit les Allemagnes. Qu'il y ait des Allemagnes, M. Helsey connaît trop la Germanie pour en douter. Selon sa méthode, il ne l'affirme pas, il le montre. Il traverse le Reich en diagonale, de Berlin au lac de Constance, à bord du zeppelin *Bodensee :*

...Il ne faut pas tirer de trop rapides impressions des déductions exagérées ; mais, sincèrement, on serait tenté de comprendre et d'excuser la longue suite de crimes qu'est l'histoire de Prusse, quand on regarde de 600 mètres de haut cet affreux pays.

C'est une grande plaine grise et nue, pauvre, ingrate, rêche et morne, un coin de nature déshérité qui donne une impression de vie rude et sans joie, un horizon monotone, attristant, fait pour endurcir l'âme de ceux

qui le contemplent. Ces grands espaces sablonneux ne paraissent propres qu'à y dresser des camps. Ce paysage inhospitalier doit inspirer à la race qui l'habite un instinctif et impérieux élan vers autre chose. Des gens nés sur une pareille terre ne sont créés que pour aller piller, ailleurs, ce qui fait la douceur de vivre. L'envie et la rudesse émanent de ce sol pelé. Comment les hôtes de cette âpre contrée ne seraient-ils pas devenus des brigands, au cours des siècles, en songeant que chez leurs voisins souriaient les fruits, les blés, les fleuves et les arbres? Les grandes misères font les grands ambitieux. On comprend les rêves de conquête qu'a dû ruminer le Prussien tant qu'il a été confiné sur ce terroir hostile aux hommes. On s'explique qu'il ait voulu se venger du bonheur des autres et l'on ne s'étonne plus du sot orgueil de parvenu qu'il étala, dans ses prospérités, comme la revanche des privations qui l'humilièrent si longtemps.

Ce n'est pas une hallucination. La Prusse est une terre réprouvée. Certes, ce n'est pas un horizon bien agréable aux yeux que celui de la Saxe, et pourtant, déjà, le paysage change !

Puis, c'est l'Allemagne du Sud, la Bavière, les bords du Danube, où reparaissent les coteaux, les forêts, les vignes, une campagne riante et dorée. Elle serait aimable si elle n'était domestiquée. Voici une petite ville ancienne et agréable, Ulm. On approche ; elle est pleine de pesantes casernes où la *Reichswehr* s'exerce pour le compte des Prussiens. On n'a jamais dit ni plus vite, ni mieux.

Cette Allemagne que nous n'avons pas su défaire, qui reste seule unie dans une Europe morcelée, M. Helsey conclut, du même ton tranquille et irrécusable, qu'elle ne nous donnera jamais la paix si nous ne savons pas la lui imposer : « On ne nous l'accordera pas de bon gré. Je défie publiquement ici tout homme de bon sens et de bonne foi qui ait tant soit peu voyagé en Allemagne depuis l'armistice, de soutenir publiquement le contraire. »

Dans un État prévoyant, on eût envoyé, et ce n'eût pas été une dépense mal placée, un exemplaire du livre de M. Helsey à chaque citoyen français avant les élections du Onze mai. Mais la démocratie n'est pas un État prévoyant.

PHILIPPE DORÉ.

LES LETTRES

DEUX ROMANS HISTORIQUES

Il est vraisemblable que M. Seignobos, qui connaît les secrets de la Méthode, en histoire, et qui y voit, naïvement, de grands arcanes, n'aime pas le roman historique, qui exige une imagination véhémente et des dons peu communs d'induction, de déduction, sans compter une certaine audace.

Pour des raisons générales, et pour quelques raisons particulières, M. Seignobos n'aimerait donc pas *le Drame des Jardies*, de M. Léon Daudet, qui nous restitue une physionomie de Gambetta, ni *le Masque aux yeux d'or*, de M. Albéric Cahuet, qui nous donne un récit hypothétique, et si curieux, de l'évasion de Bazaine.

Laissons-le bouder, et laissons bouder avec lui tous les dogmatiques qui font de l'histoire une science exacte, au lieu de la prendre pour ce qu'elle est : un jeu instructif et délicieux, une série de devinettes aux solutions variées, un exercice de psychologie et de raisonnement.

Gambetta. On m'a, je le dis très net, appris à l'admirer. Dans une pièce où j'ai vécu une partie de mon enfance, je voyais un bel agrandissement au charbon d'une photographie de Gambetta par Carjat ; le profil gauche, bien entendu, du côté du bon œil. Un vieil ami de ma famille, dont la voix méridionale faisait faire « tzin-tzin » aux vitres de la bibliothèque, — on l'avait surnommé « Bourdon », — m'exhortait à aimer Gambetta. « Ah ! s'il était là, petit !... » Et il me disait que si Gambetta vivait encore, nous aurions déjà repris l'Alsace-Lorraine, que la France serait riche, et qu'on ne verrait plus de soutanes dans les rues.

Cependant, j'avais remarqué qu'un autre familier de la maison, un bon curé qui mangeait, non point en avare, de savoureux bouts de réglisse à la violette, ne regardait point avec plaisir le beau portrait de Gambetta, et s'asseyait, ostensiblement, en lui tournant le dos. Ainsi, partagé entre cette voix impérieuse et ces pastilles insinuantes, je ne parvenais pas à fixer mon opinion sur l'illustre Génois. Je n'y ai pas mieux réussi, depuis ces temps anciens. Ce fut même bien pire ! Alors, je ne connaissais qu'un portrait de Gambetta. J'en connais cent, pour le moins. Tous les ans, aux Jardies, M. Thomson, succédant à Joseph Reinach qui succéda à Waldeck-Rousseau, en trace encore une flatteuse image. Il en existe d'autres, moins belles. Celle que M. Léon Daudet vient de dessiner n'est certes pas la plus laide.

Le Drame des Jardies est un livre où les hommes et les femmes vivent, d'une vie particulière, avec leurs tics physiques à eux, et une couleur d'âme. On le feuillette comme un album d'eaux-fortes ou, un peu, comme on feuillette les *Caractères*. La silhouette de Bismarck est merveilleusement tracée. On voit cette grosse tête, « boule houleuse », ce visage moustachu, raviné, quelquefois tordu et fripé par la colère, ces larges mains nouées par les rhumatismes et tachées de son ; le crâne chauve et l'œil gris et vif, « pareil à celui d'un éléphant ». On le voit, le bonhomme terrible et fatigué, essayant de se remonter en mêlant, dans un hanap, de la bière mousseuse et du champagne. Et lisez ces quelques lignes, — à la manière de Téniers, — sur une soirée à Varzin.

L'ambiance était intime et douce. Bismarck, pendant le dessert, avait composé de ses propres mains la pâtée de ses chiens, que les serviteurs installèrent, dans deux écuelles jaunes, afin qu'il pût en surveiller l'absorption. Sa longue pipe allemande était là, sa « bouffarde », comme il l'appelait dans son langage de troupier gentilhomme. Le foyer était bien bourré, le tuyau bien culotté, et il y avait en elle une puissance de rêverie que le prince savourait par avance comme la récompense d'un jour de labeur...

Voici maintenant Gambetta, « les mains derrière le dos », conversant gravement avec Henckel.

Ses longs cheveux, d'un noir de jais, grisonnaient déjà légèrement aux tempes. Le regard, bien que mutilé, était chaud et compréhensif ; la voix remarquablement timbrée ; le teint, mêlé de jaune et de pâle. Il gesticulait en parlant ; puis, devant une objection valable, rejetait la tête en arrière avec une certaine dignité. Tout son effort tendait à ne pas avoir l'air d'un parvenu de la politique, ni surtout d'un bohème du café de Madrid. Une étonnante faculté d'adaptation, jointe à une éducation de province, soignée et guidée, lui permettait de tenir son rang, dans quelque conversation que ce fût. Il connaissait le prix des humanités et des belles-lettres, savait par cœur des pages entières de Saint-Simon et de Rabelais ; car il aimait les auteurs verts et plantureux. Une certaine moue oblique de son large visage, qui plaçait la barbe de champ, témoi-

gnait de l'esprit de méditation ; le charnu de la bouche, ironique et amère, de celui de sensualité.

La peinture est complète, et on la sent fidèle. Ce qui est bien curieux, c'est qu'il n'y a guère que les polémistes qui aient su nous léguer de leurs nombreux adversaires et de leurs quelques amis, des images vives, remuantes, en relief. Les historiens de l'École sont bien heureux d'avoir à leur disposition les *Mémoires* de Saint-Simon, pour remettre debout les bonshommes de la fin du règne. Certains portraits du *Drame des Jardies* sont de cette encre. Il n'est point jusqu'à un semblant d'inachevé, qui ne contribue à les rendre vraisemblables... Les polémistes sont peut-être les seuls vrais historiens? Et la première explication, c'est qu'avant d'être polémistes, ils ont appris à bien écrire.

Résisterai-je au plaisir de citer encore? Léonie Léon? C'est elle, on en est sûr :

Léonie Léon était de taille moyenne, bien proportionnée, avec de belles mains, un visage pur, des yeux graves d'une infinie douceur, et un front droit limité par des bandeaux de cheveux noirs ondulés. Sa voix était veloutée avec des notes aiguës. Sous cette placidité apparente, sous ce physique raisonnable et concentré, brûlait une âme blessée, d'une incroyable ardeur, à la foisdévouée et traîtresse, jalouse et discrète, rusée et ferme...

Les comparses ne sont pas saisis d'un coup d'œil moins vif ni moins pénétrant : la Païva, comtesse Henckel von Donnersmark, « un visage aigu, savamment poudré, aux beaux yeux ronds, au nez un peu large », Spüller, le bon Spüller, Antonin Proust, tourné en grotesque, le très excellent et pituitaire Allain-Targé, avec ses *broom*, et *raouff*..., la *gnædige frau* von Bismarck, « poitrine plate... robe de soie marron,... assez hautaine, moitié Danube et moitié Sprée » ; jusqu'à ceux qu'on ne fait qu'entrevoir, par exemple : « Dédaigneux et comme accablé, Alexandre Dumas, assis de travers sur un pouf, jouait les philosophes foudroyés par l'amour. »

Le scénario, maintenant. C'est Gambetta, ballotté entre deux politiques, celle de la revanche, sur laquelle il a d'abord pris position et qui lui a permis de conquérir la popularité ; celle du rapprochement avec l'Allemagne, vers laquelle l'attire subtilement Bismarck, vers laquelle le pousse la femme qu'il aime comme un collégien, l'adroite Léonie Léon, prisonnière de Henckel et de Hohenlohe.

Mais la psychologie des personnages est bien plus compliquée qu'il ne semble d'abord ; et M. Léon Daudet est trop habile romancier pour nous présenter des caractères tout d'une pièce. Gambetta est amoureux, mais il est fin. S'il évolue vers l'entente franco-allemande, c'est avec une lenteur calculée. Il sait calmer les étonnements de ses amis, et réchauffer à temps sa popularité refroidie... Il est « roulé » ; mais ceux qui le roulent savent y mettre du temps, et des précautions.

Dans la grande conversation de Varzin, qui est la partie que les amis de Gambetta contestèrent le plus passionnément — du reste le dialogue, dans un roman historique, est ce qu'il y a de plus délicat, car l'auteur a beau faire, nous savons qu'il n'était pas là, lui ni personne, — Bismarck joue adroitement de l'empire colonial, où l'ardeur belliqueuse de la France d'alors trouvera un dérivatif et un trompe-la-gloire, et en même temps, de l'anticléricalisme... C'est une partie bien conduite. On écrira peut-être un dialogue de ce genre, dans quarante ans, sur la Conférence de Londres...

Léonie Léon n'est pas une traîtresse de mélo. Elle aime son tribun. Elle finit par haïr ceux qui la conduisent. Lorsqu'elle s'enfuit en Avignon, ce n'est pas tout à fait une rupture simulée. Et la sincérité de son amour va croissant jusqu'à la fin du récit. On ne peut point douter qu'en 1882, quand son mariage avec Gambetta est décidé, elle ne s'efforce de renverser la politique du tribun, et de réparer le mal qu'elle a fait. Et ne souffre-t-elle pas vraiment, à la salle Saint-Blaise, quand elle entend hurler la populace autour de Gambetta qui perd pied?

Réparer, elle n'en a pas le temps. Le coup de revolver des Jardies, — un accident, d'après M. Léon Daudet ; Léonie Léon, quand Gambetta reçoit de Henckel les preuves de la trahison de son amie, essaye de se tuer ; Gambetta détourne l'arme et est blessé au bras ; la blessure évolue lentement, et un écart de régime détermine une crise de périty phlite qui aboutit à la péritonite, met fin à ce drame compliqué de cinq années, où se dessinait l'avenir d'un peuple.

Les dernières pages, le départ de Léonie Léon, pendant que Gambetta perd peu à peu connaissance, et que les murmures hostiles croissent autour de la favorite, sont extrêmement émouvantes.

> La jeune femme se pencha vers ce front moite, en qui elle avait placé tant d'espérances et une ambition irréalisée. Elle l'embrassa, non du bout des lèvres, mais avec ferveur et lenteur d'un baiser où elle mit son âme. Le mourant la reconnut vaguement, car il murmura son nom, la finale de son nom « ...éonie », en remuant sa main exsangue sur le drap blanc...
>
> Quelques minutes plus tard, sans un sou, ayant remis à la servante l'argent des gages et du repas du soir pour neuf personnes, ainsi qu'une lettre à l'adresse de Spüller, Léonie quittait les Jardies. Elle avait sur elle la belle fourrure que Gambetta lui avait donnée, dans un sac quelques menus souvenirs intimes, un anneau à son doigt : c'était tout.

Elle emportait aussi son secret, que M. Léon Daudet a essayé de percer, d'après des témoignages graves et d'importants documents. Elle seule eût pu dire les mots après quoi toute discussion serait close. En tout cas *le Drame des Jardies*, par son mouvement et par la vraisemblance psychologique, atteint pleinement l'effet de « crédibilité » dont le lecteur a besoin. Et, au point de vue de l'art, voilà

peut-être un roman qui, dans l'œuvre de M. Léon Daudet, sera mis à côté du *Voyage de Shakespeare*.

***

Dans la nuit du 9 au 10 août 1874, Bazaine s'est enfui de l'île Sainte-Marguerite. On raconta qu'une corde avait été attachée à la balustrade de pierre qui borde l'esplanade du fort, et que le maréchal s'était laissé glisser. Mais la balustrade domine les rochers où il aurait pris pied d'une hauteur de vingt-six mètres. Et quand on fit, par ce chemin hasardeux, descendre un gamin nerveux et leste, il eut beaucoup de peine à y réussir. Comment s'y prit le vieux soldat obèse et rhumatisant?

Ce petit problème historique a tenté M. Albéric Cahuet qui lui a donné une solution toute romanesque, et curieuse. Mais tandis que M. Léon Daudet ne mettait en scène que des personnages qui ont vécu, et qu'il a, pour la plupart, connus, M. Cahuet a imaginé Manoëla Gonzalès.

Manoëla Gonzalès est une jeune Mexicaine dont Bazaine jadis a gracié le frère, coupable d'avoir tiré sur lui. La jeune fille a voué au chef français une ardente reconnaissance. Qu'il soit un jour en péril, et elle le sauvera !

La maréchale Bazaine emmène à Paris cette belle exaltée. Manoëla éblouit tous les hommes. Alfred Stevens fait son portrait, sous le titre *le Masque aux yeux d'or*. Entre tous ceux qui l'aiment, le plus épris est le lieutenant de Saint-Laur. Que faudra-t-il donc, quand le maréchal Bazaine aura été conduit à Sainte-Marguerite? Obtenir que le lieutenant de Saint-Laur soit parmi ses gardiens.

Manoëla et la maréchale y parviennent. Manoëla attire le lieutenant à Cannes. Elle croit, en se donnant à lui, l'obliger à trahir pour elle. Mais Saint-Laur se dressera devant elle, au moment où Bazaine va franchir, — tout bourgeoisement, — la poterne. Elle est forcée de poignarder son amant, pour que le maréchal passe...

Il ne mourra pas. Et elle, qui ne l'aimait point, se met, comme on s'y attend bien, à l'adorer. Il n'en sait rien. Comment oserait-elle implorer le pardon d'un si grand crime?

Bien des années après, ils se retrouvent, mélancoliques.

L'agrément de ce roman tient, en partie, aux personnages épisodiques. On voit, dans des salles de bal, passer le duc d'Aumale, Stevens, Detaille, le prince Orloff, — et Gambetta. Et surtout, on rencontre, à Paris, et sur le bord de la Méditerranée, une enfant géniale, rêveuse et raisonnable, Marie Bashkirtseff.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

ROME ET LA GRÈCE

On a dit que l'histoire était l'art de la simplification, c'est-à-dire l'art de distinguer l'essentiel de l'accessoire ; de mettre en valeur l'important et d'estomper le détail, bref de dégager les grandes lignes, l'ossature et la charpente des événements.

Si cela est vrai, le plus bel édifice qu'aient construit les historiens est, sans contredit, leur classique exposé de la politique romaine du temps de la République.

La plupart d'entre eux — et je ne pense pas seulement à Bossuet et à Montesquieu, mais aux modernes — se sont plu à la décrire comme un modèle de continuité et d'énergie, en même temps que de prudence et de dissimulation. Le Sénat qui la dirige est, disent-ils, un corps traditionaliste, permanent, lentement renouvelé, recruté parmi les anciens magistrats, tous hommes de talents et d'expérience. Dépositaire des ambitions du peuple, il est, comme lui, tenace, entêté, sérieux, ménager de son bien, incapable de découragement, insensible aux échecs Aimant avec passion l utile et le solide, il apporte à la conquête du monde l'acharnement d'un paysan qui veut arrondir son bien. Et quelle habileté ! quelle profondeur ! quelle sagesse ! Avant d'ouvrir les hostilités, il sème la discorde dans le camp adverse. Il divise les coalitions, fomente les révoltes, encourage les défections. Rome trouve des alliés pour détruire ses ennemis. L'opération réussie, elle abat les destructeurs. Attaquée par un ennemi puissant, elle fait la paix avec les autres, dissimule les injures qu'elle en reçoit, accorde des trêves, recule, cède, puis, le péril conjuré, elle se venge et punit. Si elle réussit à désarmer un prince, elle

s'arrange aussitôt pour ruiner ses finances par des taxes excessives et mécontenter son peuple par des tributs sans cesse renouvelés, de manière à garder un prétexte d'intervention. Juriste redoutable et procédurière habile, elle sait mettre de son côté les apparences du droit, de la justice et de la modération et c'est en feignant de se défendre que toujours elle prend l'offensive. Traité, alliance, guerre, paix, arbitrage, négociations : tout lui est bon pour abaisser l'adversaire et préparer sa chute.

Victorieuse, elle arrive à garder d'immenses territoires presque sans troupes. Elle divise ses sujets comme elle divisait ses ennemis. Elle oppose cité à cité, riches à pauvres. En distribuant des privilèges et des immunités, elle se fait des clients et des amis. Elle terrorise ou déporte les patriotes et les irréductibles. Mais, en même temps, elle fait régner l'ordre, la paix et la sécurité, là où il n'y avait qu'incertitude, trouble et anarchie. Peu à peu, on reconnaît les avantages de sa domination. La tranquillité fait oublier l'indépendance perdue et par crainte, résignation ou reconnaissance, on finit par la servir et par l'aimer.

Quoi de plus admirable, de plus démonstratif à cet égard que la conquête de la Grèce et de l'Orient par les légionnaires? Il y a dans ces guerres toujours victorieuses, dans cette avance méthodique, dans cette pénétration régulière, dans cette extension ininterrompue quelque chose de la régularité des forces naturelles, une espèce de fatalité supérieure qui domine et conduit les hommes et les choses. Il semble que, Carthage vaincue, une nécessité inéluctable ait contraint la République à se tourner vers l'est et à absorber un à un tous les États issus de l'empire d'Alexandre.

Comment expliquer cette prodigieuse aventure?

L'hellénisme avait toujours exercé une extraordinaire attraction sur le peuple romain. Pour ces paysans grossiers et durs, l'Orient représentait la civilisation, le luxe, la richesse, le pays des grandes actions et du grand commerce. Le Sénat qui ne l'ignorait point avait, de longue date, jeté son dévolu sur ces trésors et montré un empressement inquiet à se mêler aux affaires du monde hellénique. Au quatrième siècle, tandis que Rome vient seulement de conquérir — et avec quelle peine! — l'Italie centrale, on signale déjà un traité d'amitié entre elle et le peuple rhodien, le grand État maritime de la mer Égée. Puis viennent des ambassades et des interventions en Égypte, en Syrie, en Grèce, tout un réseau de rapports encore ténus sans doute et intermittents, mais assez solides et assez nombreux toutefois, pour trahir les intentions secrètes de la République

Bien plus importantes encore sont les relations commerciales. Des courants réguliers de négoce existent entre l'Italie et la Méditerranée orientale. Une colonie de marchands et d'armateurs romains s'est établie de bonne heure à Délos, centre et bourse du trafic levantin. De gros intérêts sont engagés dans ces affaires. De plus

puissants encore poussent à la conquête armée, source intarissable de profits. Les capitalistes et les financiers veulent la guerre pour accroître leurs entreprises, abattre leurs concurrents, créer de nouvelles formes d'impôts, forcer les marchés qui leur résistent, s'emparer des mines, contrôler les entrepôts et les routes et cet impérialisme économique, qui s'accorde si bien avec l'impérialisme politique du Sénat, est assez actif, assez profitable et assez populaire pour être accepté, presque sans résistance, par la masse et par l'armée.

En résumé, dès que les Romains ont pu jeter les yeux hors de leur latium, la cupidité mercantile des uns et l'ambition guerrière des autres furent pareillement attirées vers l'Orient. Confirmée et exaspérée par le succès, accroissant ses désirs à chaque réussite, poussée de victoire en victoire, la politique romaine a tout de suite glissé sur une pente où elle ne pouvait s'arrêter que battue ou maîtresse du monde. De là sa ligne inflexible, sa continuité, son acharnement, sa précision et sa dureté.

Tel est l'édifice qu'ont bâti les historiens. Il est majestueux. Est-il solide?

* * *

Les travaux consacrés aux périodes antiques ont, en général, une réputation d'austérité qui n'attire point le grand public et, en fait, les explorations archéologiques, les critiques de textes, les discussions de dates ne seraient point sans l'effrayer. Seule la découverte de quelque palais des *Mille et une Nuits* peut captiver et retenir son attention toujours fuyante. Toutefois il arrive que d'une foule d'études de détail et de recherches fragmentaires se dégage tout à coup une vérité nouvelle, d'une portée si générale et d'une importance si grande que son apparition suffit à détruire les théories les plus classiques. Ainsi vient de faire M. Holleaux et son livre *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques* (1) a d'un seul coup renouvelé tout le chapitre d'histoire dont on vient de lire le traditionnel résumé.

Le premier nom qui vient à l'esprit à qui cherche la filiation intellectuelle de M. Holleaux est celui de Fustel de Coulanges, le Fustel qui amassa avec un soin si méticuleux, les matériaux de l'*Histoire des institutions politiques de l'ancienne France :* l'un et l'autre adoptent en face du passé la même attitude critique. Mais si M. Holleaux a, comme Fustel, le respect et, pourrait-on dire, la superstition des textes, il croit beaucoup plus que lui au hasard, à l'accident, à l'imprévu. Cette rigoureuse méthode qu'il apporte à l'établissement des faits, il ne pense pas qu'elle ait présidé à leur succession. Aucune loi, aucune fatalité physique ni sociale ne règle leur enchaînement. Les hommes et leurs ignorances, les choses

(1) Un vol. in 8° chez de Boccard.

et leurs caprices, voilà ce qui compte et non point ces mystérieuses attractions et ces ténébreuses forces qui auraient précipité l'Occident sur l'Orient. Il aurait suffi de très peu de choses pour que le monde prît un autre aspect et ses destinées un autre cours. Des événements à qui l'avenir devait attribuer les plus redoutables conséquences sont nés à l'improviste, de rencontres inopinées et d'épisodes fortuits.

Les auteurs pour qui la conquête de la Grèce par Rome est le terme d'une très longue suite de relations font état, comme nous l'avons indiqué plus haut, d'un certain nombre de témoignages, puisés à diverses sources. Ces textes, M. Holleaux les reprend, les étudie, les dissèque et, par des discussions critiques qui sont des chefs-d'œuvre de bon sens, de finesse et de précision, il établit : ou bien qu'ils sont sans valeur, ou bien qu'on leur a fait dire beaucoup plus qu'ils ne disaient en réalité.

Le traité d'amitié de 306 avec le peuple rhodien? Contresens sur le texte de Polybe, d'une mauvaise lecture du manuscrit. L'intervention contre la ligue italienne au troisième siècle? Légende tardive prise dans Justin et que tout contredit. Le traité d'amitié signé vers 237 avec Seleucus II? Allégation sans valeur puisée dans Suétone qui vivait trois siècles plus tard. Les marchands de Delos? Aucune trace de colonie italienne n'a été relevée dans l'île avant le milieu du second siècle. L'ambassade de 273 à Ptolémée Philadelphe? Simple démarche de courtoisie sans effet politique.

Rome entra en contact avec le monde grec d'une autre manière, sans l'avoir cherché, ni prévu. Et l'événement qui provoqua son intervention fut le développement effrayant de la piraterie illyrienne, organisée par les souverains du pays, Agron et Teuta, et devenue sous eux une institution publique et une industrie nationale. Tant que ces corsaires ne s'attaquèrent qu'aux Grecs, le Sénat ne bougea pas. Il laissa même sans réponse les premières plaintes venues de marchands italiens, arrêtés et rançonnés. Mais, en 230, plusieurs commerçants qui se trouvaient par hasard à Phoiniké, en Épire, furent tués, lors de la prise de la ville par les Illyriens. Non seulement la reine Teuta refusa toute indemnité, mais encore elle se moqua cruellement des ambassadeurs qui lui avaient été dépêchés et, comme l'un d'eux avait répondu à ses sarcasmes avec quelque violence, elle le fit poursuivre et assassiner. L'injure cette fois était trop forte. Il fallut bien agir. Le Sénat arma une flotte qui dispersa les pirates. Quelques postes de surveillance furent établis sur la côte albanaise et des traités de garantie ou de protection conclus avec les villes voisines.

Les choses demeurèrent en cet état pendant douze ans : un seul incident, provoqué non point par Rome, mais par un de ses clients, Demetrios de Pharos. Celui-ci, poussé par la Macédoine qui cherchait

à s'ouvrir un débouché sur l'Adriatique, se révolte. Il en est sévèrement puni. Ses troupes sont dispersées, sa capitale enlevée, ses conseillers emprisonnés. Il est lui-même contraint de prendre la fuite, sans d'ailleurs que les *Patres* songent à le faire poursuivre.

Installée au seuil du monde grec ; ayant fait l'éclatante démonstration de sa force ; ayant somme toute, par l'anéantissement des pirates, servi aussi bien les intérêts des armateurs grecs que ceux des marchands romains ; ayant même reçu de plusieurs villes des témoignages précieux de gratitude et d'admiration, Rome va-t-elle exploiter ces bonnes dispositions et ces heureuses circonstances pour s'immiscer dans les affaires orientales? Pas le moins du monde. Elle ignore les rivalités des cités et des partis. Elle laisse la Macédoine, pourtant notoirement hostile, sortir sans encombre d'une terrible crise politique, restaurer sa primauté et se ménager des intelligences sur toute la côte albanaise. Quand cette même Macédoine est contrainte de faire la guerre à la Ligue étolienne, elle ne se donne pas la peine d'entretenir le conflit, en soutenant d'une manière ou d'une autre les ennemis du roi Philippe. Quelques navires et quelques subsides auraient suffi : elle ne s'en soucie point. Philippe a le champ libre et lorsque Hannibal, vainqueur à Trasimène et à Cannes, semble sur le point d'écraser la République; il bâcle la paix en Grèce et conclut alliance avec lui, n'ayant plus qu'un désir et qu'une pensée : jeter les Romains hors de l'Illyrie.

Une fois de plus, ce sont les Grecs qui contraignent Rome à s'occuper d'eux. Par nécessité, pour réparer les conséquences de sa persistante inaction, elle va pratiquer cette politique de division et d'intervention qu'elle avait si complètement négligée jusque-là. Mais on sent bien que ce n'est qu'un expédient. La guerre est longue, confuse, fragmentaire, décousue. Les consuls la conduisent brutalement, sauvagement même, avec un mépris parfait pour tout ce qui est grec. Ils indignent l'opinion, mécontentent les neutres, se brouillent avec leurs alliés, bref, agissent en hommes qui, n'ayant point l'intention de revenir, ne tiennent à ménager personne et se moquent de l'avenir. De fait, dès qu'il le peut, en 205, le Sénat se hâte de liquider cette malencontreuse aventure et conclut la paix à des conditions fort avantageuses pour Philippe, qui garde une grande partie de ses conquêtes.

Voit-on dans tout cela un plan grandiose et fortement conçu? une méthode impeccable et patiente? Point. Tout au rebours, il apparaît que si les Romains sont doués, à l'occasion, de l'esprit d'entreprise et capables, par accès, de l'action la plus vigoureuse, ce qui leur fait le plus défaut, c'est l'esprit de suite, la continuité dans les vues et dans l'effort, la logique résolue qui pousse les choses à leurs conséquences, la vigilance prolongée, l'application soutenue à pénétrer et à prévenir les desseins de l'adversaire. Admirables de constance lorsque l'ennemi les presse et que le salut de la chose

romaine est en jeu, ils sont, le danger écarté, nonchalants, incertains, incohérents. Et, d'autre part, ce qui n'apparaît pas moins, c'est qu'au dehors leur politique manque d'ampleur et d'activité, d'envergure et d'essor ; qu'ils sont peu désireux d'élargir le cercle de ses opérations ; peu portés à prendre avantage de leurs succès pour propager leur influence ; peu enclins à lier à leur cause des peuples lointains et à former avec eux des combinaisons d'intérêts.

On a voulu qu'ils fussent, presque dès l'origine, des « impérialistes » nourrissant d'immenses ambitions ; on s'est persuadé que, pour les satisfaire, ils dépensaient sans relâche, en machinations longuement préparées, les artifices d'une pensée subtile : il est visible que ces riches campagnards qui peuplaient le Sénat apportaient bien plutôt dans la politique extérieure leur lenteur d'esprit et leur pauvreté d'imagination, comme aussi les multiples défiances, la répugnance aux nouveautés, la crainte des aventures, la timidité devant l'inconnu naturelle aux âmes paysannes. Au fond, en ces temps anciens, où ils commençaient seulement d'allonger leurs vues hors de l'Italie, cette politique, chose trop neuve et trop compliquée, était peu l'affaire des *Patres;* n'en ayant ni la pratique ni le goût, ils n'y appliquaient guère leurs soins ; ils la réduisaient au plus juste, la simplifiaient autant qu'ils pouvaient et jusqu'à l'excès.

Rien ne s'opposait donc à ce que la paix durât. Ni d'un côté, ni de l'autre on ne semblait en désirer la fin. Philippe dégoûté de l'Illyrie se tournait vers l'Hellespont. Rome retrouvait sa quiétude.

Brusquement, en 200, par une rupture inattendue avec sa façon d'être accoutumée, par un contraste évident et surprenant avec ce qu'a montré la précédente époque, le Sénat reprend la guerre qu'il avait terminée lui-même cinq ans plus tôt et dont, quelques mois auparavant, il ne souhaitait ni ne prévoyait le renouvellement. Il la recommence parce que telle est sa volonté, sans pouvoir la justifier en droit par aucun grief valable, sans que Philippe lui ait fourni ni sujet ni prétexte de plainte, sans qu'elle ait été précédée d'un conflit ni d'une querelle diplomatique. Il l'impose à l'adversaire par un ultimatum outrageux, calculé pour rendre impossible tout arrangement ; il l'engage par une résolution précipitée indifférent à la détresse des finances publiques et à la répugnance déclarée du peuple. Et cette fois son parti est pris de la pousser à fond : s'il ne prétend pas anéantir la Macédoine — tâche laborieuse et qui perdrait du temps — il entend du moins l'abaisser au point de la rendre totalement impuissante.

Est-ce là, cette fois, une manifestation de cette ambition dévorante dont on nous entretient complaisamment?

Encore une fois, non. C'est le résultat d'une panique, d'une crainte injustifiée, folle.

Vers la fin de 201, on avait eu à Rome la révélation que Philippe

et le roi de Syrie, Antiochus, s'étaient rapprochés et associés pour démembrer le troisième grand État oriental : l'empire égyptien. On avait cru Philippe réduit à lui-même et, dès lors, inoffensif : on découvrait soudain qu'il avait lié partie avec le plus puissant monarque du monde : avec cet homme étonnant à qui huit années de conquêtes venaient de faire un renom formidable, avec cet invincible qui traînait après soi l'Asie subjuguée, disposait de ses trésors, de ses guerriers, de ses éléphants, et dont la gloire fabuleuse et lointaine éveillait dans les têtes érudites le souvenir de Xerxès et celui d'Alexandre.

A vrai dire le sort de l'Égypte et de Ptolémée V ne préoccupait nullement le Sénat. Mais plus tard, bientôt peut-être, l'affaire d'Égypte réglée, ne s'agirait-il point d'autre chose? Comme tous les Romains, les *Patres* étaient absolument persuadés, que tous les « rois » de la terre, ennemis-nés de la République, s'entendaient pour lui nuire et conspiraient sa perte.

Rien de plus puissant sur leur esprit que ce préjugé. C'est une hantise, une idée fixe, une manie. Le Sénat ne douta pas un instant que l'alliance imprévue d'Antiochus et de Philippe ne fût secrètement et véritablement dirigée contre Rome. N'était-il point naturel qu'Antiochus, maître de l'Asie, prétendît se mesurer avec les vainqueurs de l'Occident? Leur défaite manquait à sa gloire ; leur force était la seule capable de le tenir en échec. On se représenta les peuples asiatiques se déversant sur la Grèce ; on se les figura campant sur les rives illyriennes ; on évoqua l'illustre marine phénicienne, plus puissante que les flottes carthaginoises. On se persuada que si on laissait les choses suivre leur cours, il faudrait, un jour prochain, soutenir l'effort uni de la Macédoine et de la Syrie, et que, dans ces conditions, le mieux était de prendre sans tarder l'offensive et de faire de la Grèce un boulevard défensif, un obstacle aux ambitions démesurées et impies des « rois » détestés.

Ces craintes, secouant le Sénat, fixèrent ses résolutions. Elles expliquent ses nouvelles entreprises ; elles en donnent le lien, l'ordonnance et la logique. Il chasse les Macédoniens hors de la Grèce, mais, se gardant de l'annexer, il lui rend son indépendance et l'organise à la manière d'un État-tampon, d'une terre autonome et neutre. La liberté hellénique restaurée, reconnue, garantie, protégée par Rome : voilà le barrage qu'Antiochus et Philippe trouveront sur leur route. Au lieu d'être pour eux une base d'opérations et un point d'appui, la Grèce sera un pays hostile, un bastion de la défense italienne, un ouvrage avancé couvrant la péninsule vers l'est.

Tant qu'ils le pourront, en dépit de mille déboires, les Romains resteront fidèles à cette conduite. Ils n'entretiendront en Grèce ni troupe, ni ambassadeurs, ni agents. Ils n'y reviendront en armes que pour repousser une invasion d'Antiochus et se retireront aussitôt. Aux plaintes et aux requêtes des villes toujours disposées, dans leurs

éternelles querelles, à évoquer leur arbitrage, ils ne répondent que mollement, sans entrain, avec une lassitude ennuyée. Lorsqu'ils seront contraints d'anéantir la Macédoine restaurée et agressive, ils ne profiteront point de leur triomphe pour incorporer la Grèce à l'Empire. Pour qu'ils en arrivent là, il faudra encore vingt ans et une insurrection, tant reste forte leur aversion pour les annexions et la domination directe, tant les soucis de défense et de protection l'emportent chez eux sur tous les autres. Si bien qu'en somme, la politique inaugurée en l'an 200, si nouvelle par son ampleur, sa portée et sa promptitude, n'en reste pas moins, dans son principe, aussi éloignée de l'*impérialisme conquérant* que la politique d'inaction et d'indifférence qui l'a précédée.

Comme les expéditions contre les pirates illyriens, la guerre contre Philippe est une riposte, une défense. Provoquée par une crainte chimérique, une connaissance incomplète de l'Orient, une erreur de calcul et un affolement assez ridicule, la détermination imprévue du Sénat fait figure de provocation et d'agression. En réalité, sa marque propre est toujours un défaut absolu de spontanéité, une absence totale de plan. Mal conçu et mal réalisé, le système de précaution qui en est la suite aboutira d'ailleurs à un résultat exactement opposé à celui qu'on se proposait : au lieu d'être une zone d'isolement et de calme, la Grèce demeurera un foyer de complications et d'agitations d'où sortira alternativement guerre civile et guerre étrangère.

L'exposé de M. Holleaux décevra ceux qui aiment à croire que tout ce qui arrive a été voulu, que les batailles se gagnent comme des parties d'échecs, que le hasard n'entre pas dans les grandes entreprises, que les grands hommes n'ont point d'ignorances. Il faut qu'ils se résignent. Le Sénat a conquis la Grèce malgré lui et les hommes ont rarement l'intention de leurs actes. Ne nous en plaignons pas, car, autrement, combien en est-il qui oseraient encore agir? Et aurions-nous enlevé Alger aux corsaires barbaresques si nous avions su que pour y demeurer il nous faudrait conquérir l'Atlas, la Tunisie, le Maroc, le Sahara, Tombouctou et le Tchad?

Pierre Gaxotte.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. CHARLES SEIGNOBOS

M. Charles Seignobos, professeur d'histoire à la Sorbonne, est un personnage qui déroute.

Dans les universités étrangères, où on le juge sur son titre, on le prend pour un des maîtres de la science française et on lit avec respect ses œuvres complètes.

A Paris, les malheureux profanes qui, comme René Benjamin, se risquent à son cours public, quittent l'amphithéâtre éberlués et se demandent sérieusement si ce petit homme hirsute, barbu et ricaneur, qui profère, en bafouillant, les pires énormités, n'est pas un mystificateur qui se moque, sans vergogne, de ses disciples d'occasion.

Les vieux universitaires racontent que M. Seignobos échoua jadis à l'agrégation, que son entrée de plain-pied dans l'enseignement supérieur fut un acte de favoritisme, que n'ayant jamais enseigné dans un lycée, il ignore complètement les besoins des élèves et les nécessités de l'éducation et que ses interventions, à chaque remaniement des programmes, eurent des conséquences désastreuses.

Les amateurs de politique gardent le souvenir d'une énorme affiche apposée sur tous les murs lors du vote de la loi de trois ans : signée des intellectuels socialistes, elle appelait les conscrits à la désertion et à la révolte. M. Seignobos en était l'auteur et depuis ce temps il fait figure de révolutionnaire.

Révolutionnaire placide, pourraient répondre ses amis à qui il se plaît à chanter tendrement, au piano, de vieilles complaintes bretonnes. Révolutionnaire aimable, disent les étudiants qu'il reçoit avec plaisir le dimanche matin, vêtu d'un pyjama rouge sang.

Au vrai, le malheur de M. Seignobos est d'exercer une charge pour laquelle il n'est plus fait.

Jadis, subissant, comme tous les historiens d'alors, l'influence de Gabriel Monod, il avait, au retour d'une mission en Allemagne, écrit des ouvrages consciencieux et solides : une thèse sur le régime féodal en Bourgogne, des chapitres sur le moyen âge dans la collection Lavisse et Rambaud, une histoire de la civilisation qui contenait des pages intéressantes. Puis, après un petit détour par la méthodologie, il abandonna les études médiévales pour les modernes et, à peu près vers le même moment, il semble qu'il ait perdu foi dans sa science.

Plus il avance en âge, moins il croit à l'utilité et à la solidité de l'histoire qu'il enseigne.

Il est l'auteur d'une douzaine de manuels classiques, mais il professe qu'il est impossible d'en rédiger un bon.

Il inventa l'histoire des institutions, impersonnelle, collective, sans grands hommes ni batailles. Et puis quand il eut convaincu ses collègues et les bureaux, il expliqua, au cours d'une discussion à la Société de philosophie, qu'il était vain de chercher en histoire du stable et du général, puisque, par essence, elle est le particulier, l'étrange, l'éphémère qui, seuls, datent *les époques.*

Il écrivit, en collaboration avec M. Langlois, une Introduction aux Études historiques, *où il indique par le menu comment on établit un texte, comment on l'authentifie, comment on le discute, comment on s'en sert. Le manuel adopté, devenu la base de l'enseignement dans les facultés, il déclara à ses propres élèves que, si l'on prétendait suivre ses conseils à la lettre, on serait écrasé par les documents, noyé dans un flot de papier, submergé par des millions de petits problèmes critiques et qu'en définitive il serait impossible d'écrire une ligne. Les seules époques dont il est en conscience permis de parler sont celles sur lesquelles on ne possède point de documents. Ce qu'on en dit est faux, mais au moins on peut en dire quelque chose. Les véritables fondements de l'histoire sont les incendies qui dévastent les dépôts d'archives.*

Au reste, il y a en M. Seignobos quelque chose de l'humoriste; il se fait du monde l'image la plus réjouissante. C'est un tohu-bohu burlesque, où tout arrive au rebours du sens commun. Son anticléricalisme et son antimilitarisme ne sont que des prétextes pour ridiculiser papes, rois, généraux, ministres, ambassadeurs et autres grands personnages qui sont le bien et comme la matière de l'histoire. Interrogez M. Seignobos sur n'importe qui. Sa première réponse sera : « C't'un farceur » et la seconde : « C't'un fumiste. » Tous les hommes sont des farceurs; l'histoire une grande fumisterie.

Au besoin, d'ailleurs, si les événements ne prêtent pas assez à la drôlerie, il se charge, comme on dit, d'en remettre. Dans la première édition de son Histoire politique de l'Europe, *il y a un chapitre sur les conditions matérielles de la vie politique, dont plusieurs passages*

auraient pu être écrits par Mark Twain. Le phonographe y est rangé parmi les machines électriques et, en note, est soulevée et résolue par la négative l'importante question de l'influence de la cloche à plongeur sur la vie publique.

Mais, ce ne sont là, hélas! que des éclairs. Généralement M. Seignobos se contraint à la gravité et à l'érudition. Il y réussit mal : ses fiches sont en désordre, son style rocailleux, son débit incompréhensible. Ses derniers livres (les volumes de l'Histoire de France *de Lavisse sur le second Empire et la République) sont confus, mal divisés, mal écrits, bourrés d'affirmations arbitraires ou fausses. Ce qui autorise peut-être cette conclusion que si M. Seignobos se retranche derrière la théorie d'après laquelle l'histoire « ne s'écrit pas », c'est qu'il ne réussit pas très bien quand il essaie de l'écrire.*

M. Seignobos vient d'être promu officier de la Légion d'honneur. C'est sans doute le symbole d'une époque où bien peu d'hommes croient encore à ce qu'ils font.

★★★

La saison 1923-1924.

Encore une saison terminée. C'est le moment du coup d'œil d'ensemble et de la récapitulation traditionnelle.

A la Comédie-Française, peu de nouveautés ; ce n'est pas le lieu ; et l'on sait qu'elles ne sont généralement pas heureuses. L'événement de l'année a été la création du *Tombeau sous l'Arc de triomphe*, de M. Raynal, non parce que la pièce était bonne, il s'en fallait de tout, mais parce qu'elle suscita un très violent mouvement d'opposition. A la répétition générale, le public des invités, cependant docile et habitué à en entendre de roides, se cabra. Trait singulier, le public qui paie accueillit avec une indulgente curiosité cette pièce dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'était pourtant pas précisément agréable à supporter.

La Comédie-Française qui avait, au fort de l'été de 1923, monté une très mauvaise pièce d'un jeune auteur, *l'Homme en marche*, de M. Marx, monta ensuite au printemps de 1924 une troisième pièce d'un auteur jeune : *Je suis trop grand pour moi*, œuvre curieuse et fort honorable, mais qui n'est pas la meilleure de M. Sarment. Ajoutons deux pièces en vers, l'une très médiocre, un *Oreste* de M. Berton, et une passable, un *Jean de la Fontaine*, de MM. Gendreau et Guillot de Saix. Le bagage des nouveautés est toujours fort mince de ce côté. Ajoutons qu'en fin de saison, un incident très vif suivit une décision du comité de lecture qui avait accueilli avec une incroyable légèreté une pièce d'un auteur discrédité, M. Gandéra. L'administrateur déclara courageusement qu'il refusait de contresigner une pareille folie et quatre des comédiens les plus intelligents

de la maison, MM. Croué, Granval, Bernard et Siblot, appuyèrent cette résistance en se démettant du comité de lecture. L'incident a son importance, parce qu'il va entraîner une réforme complète de ce comité, dernier vestige de l'ancienne indépendance professionnelle des Comédiens français, dernier rempart contre les abus de la politique.

L'Odéon, notre second théâtre d'État, est sous le régime dictatorial, mais le dictateur, M. Gémier, se contente de vivre au jour le jour sans montrer pour le moment de hautes prétentions à l'art ou à la littérature. L'Odéon a déployé beaucoup d'activité, mais elle a été peu heureuse. Il a monté beaucoup de pièces nouvelles, mais aucune n'était digne de mémoire avant la dernière en date, *l'Homme et ses fantômes*, de M. Lenormand. C'est la seule pièce intéressante que nous ayons vue à l'Odéon cette saison. C'est peu, et les autres nouveautés, déjà oubliées, n'ont même pas eu le mérite d'assurer de bonnes recettes.

Le Vieux-Colombier n'a pas non plus été heureux. La pièce importante de la saison devait être celle de M. Copeau, *la Maison natale :* nous avons dit pour quelles raisons elle n'a pas réussi. Le Vieux-Colombier a ensuite remporté un triomphe avec une des deux meilleures pièces parues en ces douze mois : *Il faut que chacun soit à sa place*, de M. Benjamin. Mais une hirondelle ne fait pas le printemps, et M. Copeau a fort bien senti que ce succès ne suffisait pas à assurer les destinées de sa maison. Parti il y a onze ans avec un programme, M. Copeau en a admirablement réalisé toute la première partie : il a créé une école de mise en scène qui n'a pas son égale à l'heure actuelle. Mais le Vieux-Colombier a été beaucoup moins heureux dans le choix de son répertoire. M. Copeau est trop intelligent pour ne pas s'en apercevoir et pour s'entêter longtemps dans une voie sans issue. Cet homme énergique n'a pas peur des solutions radicales ni des réformes à longue portée. Il donne au monde des théâtres un exemple qui ne trouvera pas beaucoup d'imitateurs : la première phase de son expérience est terminée, il s'arrête et réfléchit. En 1913, il avait conçu un certain plan de réforme de l'art dramatique, il l'a appliqué pendant onze ans ; les résultats sont ce qu'ils sont. D'ensemble, ils demeurent extrêmement remarquables et aucun effort pendant cette période ne peut être mis en comparaison. Mais, en 1913, M. Copeau annonçait la très haute ambition de rénover l'art dramatique. Qu'il n'ait pas encore rempli un tel programme en onze années, il n'y aura pour s'en étonner que les esprits très simples, ceux dont parlait le maréchal Lyautey après son court passage au ministère de la Guerre : « Quand on leur apporte des hommes supérieurs, disait-il, ils réclament des faiseurs de miracles. » Cet organisateur sait que les grandes œuvres ne se construisent qu'avec lenteur, prudence, réflexion, expérience ; c'est parce que M. Copeau suit cette méthode que nous plaçons en lui plus que

jamais notre espérance. Il ferme son théâtre pendant une saison, prend le temps de réfléchir aux leçons de sa première expérience, de mettre ses idées en ordre et de reprendre haleine. Il reviendra ensuite avec un nouveau programme, aussi mûrement médité que le premier, et des idées nouvelles assises cette fois sur une première moisson de faits et d'observations. Loin de nous inquiéter, cet empirisme organisateur nous assure que M. Copeau n'hésite que dans la bonne voie, que nous ne venons de voir que les premiers et les moindres effets de son action sur le théâtre contemporain. Ce n'est pas à quarante-quatre ans qu'un homme de cette valeur a dit son dernier mot, quand il est, comme celui-ci, intelligent, déterminé et réfléchi.

Avec des moyens beaucoup plus restreints que ceux de M. Copeau, c'est M. Dullin qui a pris depuis deux ans la place qui devrait normalement revenir à l'initiateur du mouvement. Depuis deux ans, c'est M. Dullin qui nous donne, et de très loin, la meilleure saison. C'est chez lui que viennent les jeunes auteurs destinés à tenir demain la tête du peloton des auteurs dramatiques. Nous avons dit que la pièce de M. Benjamin était une des deux meilleures de l'année ; l'autre est, comme l'an passé, une pièce de M. Arnoux représentée à l'Atelier, *Petite lumière et l'Ourse*. Et aux côtés de M. Arnoux, nous avons vu paraître M. Achard, M. Zimmer : c'est à ce théâtre sans argent et trop souvent sans spectateurs — encore que le progrès soit très net cette année, puisqu'une pièce de M. Achard a dépassé cent représentations, — c'est à l'Atelier de M. Dullin que vivent en liberté la jeunesse, le talent. En vérité, M. Dullin a bien mérité de l'art dramatique. Quand va-t-on le décorer? Personne au théâtre n'a droit plus que lui à cette récompense. Et puisque M. Copeau va méditer dans la solitude, nous l'engageons amicalement à réfléchir sur la double expérience de l'Atelier et du Vieux-Colombier. Au résumé, il devient très aisé de voir ce qui manque à nos théâtres : tout simplement une direction littéraire. Les maisons d'édition en ont une, les théâtres n'en ont pas. Aucun théâtre. M. Dullin est un acteur qui a eu de nobles ambitions, et qui tombe juste parce qu'il est intelligent. M. Copeau, qui a pour lui, non seulement l'intelligence, mais une ferme et vaste culture, réussit moins bien parce qu'il a des partis pris. Après eux, il n'y a plus grand'chose. Et cependant, il y a des auteurs dramatiques ; ce ne sont ni les talents, ni les pièces estimables qui manquent. Nous mettons en fait que n'importe quel lettré réussirait à gouverner un théâtre comme aucun n'est dirigé dans Paris, pour peu qu'il répondît à quelques conditions élémentaires. Il suffirait qu'il eût l'esprit libre de préjugés, qu'il sût demander une pièce aussi bien à M. Romains qu'à M. Lenormand, à M. Ghéon qu'à M. Achard, à d'autres encore, à qui personne n'a l'air de penser. Ensuite, qu'il songeât plus au succès de l'entreprise qu'à ses petites affaires personnelles, c'est-à-dire qu'il eût du caractère et de

l'indépendance ; et, bien entendu, qu'il eût du jugement et du goût.

Il ne ferait peut-être pas pousser des chefs-d'œuvre. Mais d'abord, on verrait dans une vraie lumière ce que vaut l'art dramatique français contemporain. Cet art progresserait certainement s'il était ainsi soutenu. Et, avant trois ans, on nous en dirait des nouvelles, aussi bien sous le rapport des recettes que sous celui de la valeur littéraire.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA CONFÉRENCE DE LONDRES. — *A la Conférence de Londres, se poursuit la liquidation du traité de Versailles et des réparations.*

Nous acceptons l'évacuation de la Ruhr dans le délai maximum d'un an, sans garanties de sécurité et sans garanties d'exécution du plan Dawes. Le règlement des dettes alliées sera examiné plus tard, dans une autre conférence.

Les Alliés se rallient à la proposition française qui fixe le délai à un an à partir de la fin de la Conférence, l'évacuation devant commencer dès le lendemain de la signature définitive des protocoles (14 *août*).

Tandis qu'on attend la réponse des Allemands, M. Ramsay Macdonald tente une dernière pression sur M. Herriot, pour l'amener à consentir un délai plus court. M. Herriot refuse : la France a fait, dit-il, le maximum de concessions possible (15 *août*).

La réponse allemande parvient le 15 *août. Longue et alambiquée, elle ne constitue ni un refus catégorique, ni une acceptation formelle.*

La Conférence de Londres prend fin le 16 *août. Les protocoles de clôture sont paraphés. Les signatures définitives ne seront apposées qu'après ratification par les Chambres.*

L'ACCORD ANGLO-RUSSE. — *Après plusieurs mois de difficultés, les négociations entre l'Angleterre et le gouvernement des Soviets aboutissent à un accord, signé le* 8 *août. L'accord prévoit la conclusion d'un traité de commerce et stipule que le gouvernement russe négociera avec les porteurs de titres. Il ne dit rien des biens confisqués. Il y a une vive opposition dans la cité de Londres contre ce traité.*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31225.

la revue universelle_1924-09-15_18_12

2025-01-07

Box: IA40493919
Old Pallet: IA404939

La Revue Universelle
1924-09-15: Vol 18 Iss 12

INTERNET ARCHIVE

e

ue [1]

Que devenait M. Mézamy? Il faisait aussi des réunions, avait abordé ses électeurs et commencé de leur parler. Je ne voulais pas pousser Valentine à l'aller voir : mais j'étais bien curieux de l'entendre. Je la devinais pleine d'appréhensions ; je n'en avais pas moins. Je me le figurais rondouillard et banal, orgue de Barbarie, servant des ritournelles au peuple. Le connaissais-je assez pour que cet avis fût justifié? Du tout. Mais nous voyons sous cet aspect tout homme qui a vingt ans de plus que nous. Nous l'excusons en disant : « Il est fatigué... » mais nous le reléguons, parce qu'il n'est plus au point. Ne sont au point que les hommes de notre génération. Et je jurerais bien que la secrète inquiétude de Valentine partait de la même idée simpliste. Elle s'en tenait seulement à l'inquiétude, en fille aimante et respectueuse, au lieu que, chez moi, qui, monstre de fourberie, soutenais pourtant le Bloc National, il y avait de l'ironie diabolique, le soir où je sortis pour aller entendre le bonhomme. Est-ce que Valentine le sentit? Je ne la croyais

(1) Voir *la Revue universelle* du 12 septembre 1924.

pas psychologue : c'est moi qui ne l'étais point. Car elle ne vint pas, comme si elle craignait que nous ne fûmes gênés l'un de l'autre. Malgré mon dépit de ne pas la voir, cette délicatesse accrut le prestige qu'elle avait sur moi ; et j'eus honte de mon plaisir, à m'installer dans l'ombre au fond de la salle. On est lâche quand on s'apprête à jouir en toute sécurité du spectacle d'un danger.

Mes calculs mauvais furent prompts à s'évanouir. En trois phrases, ce bourgeois sans allure, qui se présentait n'importe comment, et commença du ton le plus ordinaire, me remplit... d'admiration. J'ai vu dans ma vie bien des candidats, jamais aucun semblable. Oh ! il ne visa pas à l'éloquence, à la musique des grandes périodes. Il fut plus étonnant. Il se montra simple, modeste, et scrupuleusement vrai, oui, vrai, devant cette masse informe et hurlante qu'est une réunion d'électeurs. A ces visages qui grimacent d'envie, à ces yeux clignotants de défiance, à ces bouches injurieuses, il opposa la sérénité d'une conscience qui le forçait à dire certaines paroles et pas d'autres. Inébranlable, il écoutait un conseil intérieur. Questions, interruptions, violences, rien ne l'atteignit. Il avait toujours un geste de regret :

— Que voulez-vous?... Même pour vous faire plaisir, je ne puis pas penser autrement...

Comme il demandait leurs voix à ses électeurs, ce qui est le maximum et le minimum de la demande d'un candidat, l'un d'eux se mit à hurler :

— Ah ! Tu veux ta sinécure?

Il hocha la tête, et, sans violence :

— ...Pourquoi, mon ami, vous représenter tous les candidats comme des voraces?

Le ton était si placide et la question si simple, que les plus insolents restèrent cois. Quel homme ! Quelle méthode singulière pour faire une campagne !

Puis ils ricanèrent. Quelqu'un cria :

— Si tu crois être élu en prenant ce ton-là !

Ce qui voulait dire :

— Ici, mon vieux, nous n'aimons pas les saints !

Il comprit, et philosophe :

— Mais... messieurs, vous êtes tout à fait libres de ne pas voter pour moi. Je suis ce que je suis, et ne ferai aucune pression sur vous en me montrant tel que vous voulez que je sois... Il semble qu'en cette affaire électorale, vous n'ayez

en vue que vos intérêts particuliers ; vous m'attribuez alors votre état d'âme, ce qui déjà est faux, puis de ce fait, vous concevez de la haine pour moi : je proteste ; c'est excessif ! Vous m'interrogez comme on défierait un ennemi. Il faut que je vous réponde comme un prisonnier de guerre. Messieurs, tout à l'heure, avant que nous fassions connaissance, si, dans la rue, je vous avais demandé mon chemin, auriez-vous pris ce ton pour me l'indiquer? Restons pleins de courtoisie. Notre point de vue n'est pas le même. Eh ! mon Dieu, injuriez-vous un nègre parce qu'il ne réussit pas à avoir la même charmante couleur que vous? Ce n'est pas ma faute, si me présentant à la députation, je ne songe pas à moi-même. Vous ne le croyez pas? Vous êtes hypnotisés par les vingt-sept mille francs que je dois gagner? Je ne vous persuaderai point, mais j'affirme que c'est l'intérêt national qui m'attire, et lui seul.

Encore des ricanements. Il sourit :

— Votre doute est normal... Rien à faire... qu'à aller jusqu'au bout, puisque j'ai décidé de me présenter...

Et il alla. Il se défendit d'apporter un programme définitif.

— ...où on ne définit, remarquait-il, que les désirs des électeurs. Lesquels ne peuvent pas toujours devenir réalités. Il est donc dangereux de les préciser. La sagesse du candidat est de prouver simplement sa sincérité à étudier toutes les questions, selon le point de vue de son esprit et de son cœur, qui doit être le seul sujet de la réunion publique.

Là-dessus, en effet, il s'expliquait soi-même : il avait représenté la France à l'étranger, l'avait jugée du dehors : il pensait, grâce à cette expérience, posséder des notions qui n'étaient pas du commun.

Mais cette déclaration ne produisait que stupeur d'abord, lassitude bientôt. On criait :

— Et les loyers?... La vie chère?

Il réfléchissait :

— Décidément, l'intérêt national ne répond à aucun de vos soucis... Vous ne discernez pas qu'il est le soutien de vos vies quotidiennes...

Il avait un geste pour se retirer. Puis, un autre, sur un retour de sa pensée :

— Il doit pourtant, songeait-il, y avoir moyen de se faire entendre.

Et tout haut :

— Messieurs, je voudrais vous indiquer la situation nouvelle de la France en Europe...

Il n'en pouvait dire plus.

— Non ! Que comptez-vous faire pour les combattants?

Encore un sourire désabusé d'homme à qui on rebaisse la tête chaque fois qu'il veut la lever :

— C'est vrai... Sur cette question j'ai reçu un mandat impératif... m'enjoignant de signer certaines promesses... impossibles à tenir...

La salle s'agita.

— Les protestataires ne changeront pas ma conviction. Ce n'est pas dans le tumulte qu'on pense avec fruit. On veut que l'Etat, sous prétexte qu'il est démocratique, rembourse le prix de tous les paquets que les familles ont envoyés aux prisonniers.

— Parfaitement ! Ce n'est que justice ! On s'est pas fait crever la peau pour des prunes !

L'appel à la sensibilité. Il fut de marbre.

— Ne mêlons pas les questions... Nous parlons des dettes de l'État : raisonnons. Nous ne parlons pas des malheurs de l'époque... Les paquets, précisément, furent l'expression de la tendresse des familles : leur taille répondait à un degré de sensibilité que l'Etat n'a pas à chiffrer...

— Pourquoi? D'abord, l'État, c'est nous !... Jésuite, va ! Calotin !

En France, c'est l'injure finale. Ce mot signifie « clôture ». Calotin ! Donc, levons la séance !

Il la leva, tranquillement, sans rancune. Un gros s'égosillait :

— Et les députés ! La réduction du nombre des députés !

Il fit signe :

— Oui ! Très bien ! J'en suis partisan !

Puis, comme le brouhaha augmentait, il descendit de l'estrade, et s'en vint jusqu'à l'homme :

— Votre idée est parfaite. Il faut un projet de loi... Je serais capable de le déposer... Et... mieux... si je suis élu, je m'engage, au cours de la législature, à donner, s'il le faut, mon siège pour servir une telle cause.

C'est sur ces mots-là, je me rappelle, que je m'avançai et lui serrai la main, à la place du gros homme qui n'a peut-être pas encore compris. Il dit alors :

— Vous étiez là ! Dieu que j'ai été mauvais !

Je fis : « Allons donc ! » et le félicitai.

Il reprit :

— J'ai eu des phrases idiotes ! J'ai dit : « La guerre, messieurs, nous a apporté la paix... » Enfin... tout cela est triste. Valentine n'est pas venue? Elle a été inspirée. Sortons. L'air nous fera du bien.

Et, jusque chez lui, où je le ramenai, il fut aussi charmant de vérité que devant ses olibrius d'électeurs. Il me dit :

— Il faut commencer par le commencement : changer l'esprit des foules. Que je sois élu ou non, c'est secondaire. Il y a du travail avant. Si l'esprit démocratique est bas, c'est que jamais on ne l'élève : on cède toujours au peuple. Remarquez qu'en apparence je suis sans force devant sa haine, puisque aux injures je ne réplique pas par des injures plus grosses... donc, j'ai le dessous... Mais c'est provisoire. Rentrant chez eux, ces imbéciles repensent à moi, et, dans le silence de leur réflexion, où il leur est permis enfin d'être courageux impunément, ils sentent que j'ai dit vrai ; alors, si peu que ce soit, je contribue à transformer l'esprit public, qu'il faut décrasser des haines dont il est si malade.

Nous étions devant sa porte. Il dit :

— Montez. Valentine doit être à nous attendre.

Elle y était, un peu anxieuse.

— Eh bien? fit-elle.

— Eh bien, dis-je, monsieur Mézamy a été bien émouvant.

Et, en effet, j'étais ému, au moins de le dire. Et je racontai. Et elle fut charmante, comme une enfant, en embrassant son père. Les parents, quand nous savons les aimer tendrement, nous rajeunissent : elle avait vingt-cinq ans, ce soir-là, pour dire :

— Si on pouvait, tout de même, mettre un peu d'honnêteté dans la politique !

Son père sorti, elle ajouta :

— J'y prends goût, vous savez. D'abord, mon père a toujours été si bon pour moi ! Quel plaisir de me dépenser pour lui ! Je me rattrape. J'écris des lettres. Je cours ici ; je vois celui-là. Et puis... c'est passionnant. Je ne me doutais de rien. Je n'avais jamais mis les pieds dans une réunion publique. Je méprisais tout cela ! Les femmes sont encore

plus bêtes que les hommes. Rien ne les intéresse que leurs robes, leur popote, leur train-train, leurs potins. Croyez-moi, c'est une femme qui parle : je connais mon pauvre sexe... et ma pauvre vie... Et, pour une fois, tenez, que, grâce à mon père, je sors du néant, que je prends part à une vie active, presque nationale, tout de suite, comme les femmes qui jouent, je pense au résultat, et me voici qui voudrais gagner ! Je commence à ne plus dormir. Dans les réunions, quand l'adversaire est de mauvaise foi, je me retiens pour ne pas sauter sur l'estrade. Enfin... je serai malade si nous ne sommes pas élus. Et vous entendez, je dis nous... c'est la famille, pour moi, qui est engagée, nos idées, nos traditions, notre sincérité. Dites... croyez-vous que nous passions?

Je répondis en la regardant dans les yeux, ce qui était bien agréable, que j'en étais sûr, et je vis à son regard qui ne trompait pas, tout ce que cette réponse fit naître de tendresse... pour son père.

M. Mézamy la méritait : je ne regrettai pas mon mensonge, car c'en était un, et de taille ! Avec les qualités exceptionnelles de cet homme rare — je voyais bien maintenant qu'il l'était, — on ne devait raisonnablement s'attendre, par les votes de la démocratie, qu'à un bel échec personnel. Grâce à Dieu, la raison ne crée que des hypothèses : la vie ne s'y conforme pas. La vie produit des êtres inattendus comme Mandel, où il y a de l'horrible et du merveilleux : c'est Mandel, qui, contre toute attente, devait porter M. Mézamy et ses conceptions étranges jusqu'au Palais-Bourbon !

Comment? Je l'ai dit tout à l'heure. Par Clemenceau et par Millerand. Admirable attelage que celui de ces deux hommes, qui se mirent ensemble à tirer la vieille voiture embourbée du suffrage universel, et entraînèrent du coup tous ceux qui, secrètement, pensaient comme eux, mais n'avaient pas les moyens de s'imposer au peuple des faubourgs, des places et des foires.

Clemenceau était à Paris ; Millerand gouvernait l'Alsace. Mandel sentit que c'était le contraire qu'il fallait pour une journée du moins, que Clemenceau, qui avait rendu l'Alsace aux Français, c'est-à-dire la liberté aux Alsaciens, devait aller dans leur capitale indiquer au pays le choix du bon bulletin de vote. Les dépêches seraient datées de Strasbourg ; quel titre ! Tous auraient l'illusion que le vieux lutteur avait parlé du haut de la cathédrale. Quant à Millerand,

c'était à Paris, parmi les affaires des hommes, qu'il devait, homme d'affaires, exposer son substantiel programme. Après quoi, le pays obéirait. Clemenceau, du lieu le plus émouvant, donnerait un formidable coup de trompette. Millerand, solide parmi les gens de négoce, frapperait en conclusion un puissant coup de cymbale. Et la majorité applaudirait.

Tout s'accomplit exactement.

Bien entendu, je voulus voir de près. Je sacrifiai Valentine deux jours, sachant, d'ailleurs, que l'absence fortifiait ce genre d'amitié, et je partis pour Strasbourg, dans le train même de Clemenceau. Train de journalistes. Le président emmenait avec lui ses meilleurs ennemis. Mais eux-mêmes étaient désarmés par une curiosité si attentive, qu'elle était déjà de l'émotion. Tout le monde pressentait un acte important. Je me rappelle, à la gare de l'Est, avec quelle gravité silencieuse Clemenceau fut salué, lorsqu'il monta dans son wagon. L'imagination était en branle, et l'imagination est pareille à un incendie la nuit. A sa lueur, tout se transforme, devient superbe ou terrifiant, et, comme quand une grange pleine brûle au fort du mois d'août, la vérité modeste, tels les pauvres seaux d'eau, ne change rien au foyer dévorant qu'allume notre illusion. Les historiens qui prétendent s'en tenir aux faits, ne se doutent pas que l'invention populaire précède les faits eux-mêmes, dès qu'ils ont de l'importance, et que la plupart naissent avec cette marraine-là.

Avant le départ, le voyage de Clemenceau devait être un triomphe : impossible, au retour, de nier qu'il en fût un. D'ailleurs, les hommes forcent les événements ; ils veulent ce qu'ils ont imaginé. Et c'est ainsi que ces journalistes avec qui je voyageais s'agitèrent, à peine eûmes-nous quitté Paris. Ils composaient déjà leurs articles, et disaient :

— Il faudrait, pour le début, que Clemenceau fît un mot !

Ils s'en allèrent trouver l'employé des wagons-lits :

— Quand vous coucherez le président, écoutez bien ce qu'il dit, et venez nous le rapporter.

Hélas ! Il se coucha, paraît-il, en silence. Le matin, ce fut l'asssaut des garçons du wagon-restaurant :

— Le président a déjeuné? Eh bien? Il n'a pas fait un mot?

Pas un. Malchance ! Ils trouvèrent un joint. Ils notèrent

que Clemenceau était tellement ému que, pour la première fois, il passait vingt-quatre heures sans rosserie ! L'imagination continuait.

Elle débarqua avec nous à Strasbourg, où quatre gendarmes et douze officiers sur des chevaux qui se cabraient en entendant de rudes Alsaciens crier : « Fife le Tigre ! » suffirent pour que l'on fabriquât le récit d'un accueil... inoubliable ! A Strasbourg aussi, les cervelles étaient échauffées, et, d'avance, là encore, elles créaient les faits. Les plus calmes qui, d'abord, ne s'étaient pas souciés d'avoir des cartes d'entrée, firent des bassesses pour en obtenir, dès qu'il n'y en eut plus. Devant le désespoir et les supplications, il fallut créer des laissez-passer. Le bruit courait qu'on allait s'écraser, que les gens se trouveraient mal, et les hommes seuls étant admis, ce furent les femmes, comme de juste, qui s'agitèrent.

— Ce sera son dernier discours, répétaient-elles. Ensuite, il s'enfermera dans sa retraite. Et il ne parlera plus jamais ! Ah ! je suis heureuse que mon mari voie cela ! Pensez ! le Tigre ! le Vieux ! le Protestataire de Bordeaux ! le Libérateur ! le Père la Victoire !

Et les maris vinrent avec un tel enivrement qu'après une heure dans une salle où ils étaient comme des harengs en caque, ils avaient tous une fatigue au cœur et se sentaient défaillir comme de belles amoureuses.

Le lieu pourtant n'était pas inspirant : dans une salle de concert, devant des orgues, une estrade sur laquelle on avait groupé des plantes vertes et des notabilités : préfets, abbés, généraux. On se les désignait. On disait en riant de l'abbé Wetterlé qu'il avait, de plus en plus, la tête du diable, et d'un fonctionnaire, près de lui, qu'il ne quittait jamais son capuchon, même au lit. La plupart étaient en redingote et cravate blanche, morne tenue officielle ; ils se savaient regardés ; ils étaient tristes ; ils avaient l'air de lampions éteints, le lendemain d'un 14 juillet. Je commençais d'être las et de me dire : « Ce n'est que cela ! » Tout à coup, sans que rien l'annonçât, entre deux plantes de charcutier, Clemenceau parut ! Lui ! Dieu ! Toutes les respirations s'arrêtèrent ! Et d'abord, on le regarda... Il n'était pas grand, mais gros, large, la tête dans les épaules, cette tête affreusement belle, où il y a tant de rudesse, de dédain, de sarcasmes et, dans les pommettes, cette admirable volonté. C'était

bien lui, tel qu'on le voulait, tel qu'on l'aimait ; et on se mit à crier : « Bravo !... Bravo ! » Puis : « Vive... Vive... » sans rien d'autre, comme si les cœurs battaient trop fort pour que les gorges pussent terminer une phrase.

Clemenceau s'était arrêté face à la salle : il ne bougeait plus, très pâle. Peut-être que l'exclamation de ces deux mille poitrines le suffoquait... Une minute, il regarda ces yeux brillants, ces bouches enthousiastes, ces bras qui se tendaient, et il eut un regard éperdu, où l'on vit comme il souffrait de bonheur. Quoi? l'Alsace s'offrait, voulait l'embrasser? Parce qu'il avait sauvé ces hommes, ils demandaient une accolade. Destin singulier que le sien, qui le fit une seconde s'attendrir sur soi-même, puis, songeant aux armées massacrées et qui gisaient sous terre, il ne put contenir ses larmes, et sa tête s'inclina. Faible, il tendit les mains d'un geste qui disait : « Je ne mérite pas... » Mais il se ressaisit. Il vivait en somme le merveilleux instant qu'il avait voulu depuis un demi-siècle. Toute cette population, il l'avait reprise à la brutale Allemagne. C'était un cri de délivrance que ces âmes poussaient ! Il se raidit et, content, il descendit trois marches avec fermeté.

L'ovation pourtant ne cessait pas. Immense clameur, plus pathétique que tous les mots, elle eut raison, pour la seconde fois, de sa rudesse et de son orgueil. Il était, pour eux, le salut. Ils furent, pour lui, la gratitude, si chaleureuse, que le cœur doit étouffer à son contact. Et le vainqueur fut vaincu. Il s'assit et ne regarda plus.

Devant cette faiblesse d'homme fort, quel ennemi n'aurait pas pardonné? Nous venions de toucher au sublime.

Et ce fut tout.

Quoi, diras-tu, le discours? Les journaux l'ont donné : il était d'un maître ! Je n'en sais rien. Clemenceau, là-bas, le lut, et mal, rapidement, sourdement, pauvrement.

Le naïf public perdit pied. Il fallut que deux ou trois fois, d'un coup d'épaule, le puissant vieillard le remît d'aplomb. On acclama des phrases comme :

— Nos fonctionnaires, mal payés et qui ne fonctionnent pas...

— L'ouvrier de la ville compte ses heures ; le paysan, ouvrier de la terre, ne compte pas les siennes.

Les Alsaciens mâchaient :

— Pien ! Très pien ! Ah ! très pien !

D'une voix coupante enfin, il dit le mot « bolchevistes », et la salle entière retint son souffle.

— Nous n'avons rien à leur dire, prononça-t-il. Entre eux et nous, c'est une question de force !

Clameur admirative. Mais ce fut la dernière. La fin fut triste : « Budget... Canaux... Tuberculose... Engrais... » On songeait avec mélancolie à la brève éloquence de Bonaparte aux Pyramides. Mais qu'importait cette impression? Elle devait être balayée par le nouvel enthousiasme qui dressa les assistants, lorsque le « Vieux Tigre » s'arrêta. Encore une fois, il était là : voilà qui passionnait. Et, de leurs voix rauques, où le patriotisme prend une sauvage beauté, ils lui chantèrent *la Marseillaise*, jusqu'à ce qu'il fît signe de nouveau qu'il n'en pouvait plus...

Je rentrai à Paris. Valentine avait lu les récits. Elle était exaltée. Elle demanda :

— Ce fut magnifique?

Je répondis :

— Oui. Grande scène d'histoire.

— Ah ! reprit-elle, j'ai deviné tout très bien. Vieille salle dans vieille bâtisse du vieux quartier. Des bonhommes dans les costumes d'Erckmann-Chatrian. Clemenceau tel un bloc sur son estrade. Et la voix grondante, quand il dit des paroles qu'il faut que l'Allemagne comprenne, — est forte et claire, lorsqu'il s'adresse à sa patrie.

— Voilà ! lui dis-je avec élan, vous avez bien lu, et c'était un récit rapporté comme il faut.

La légende ! Elle compte seule, puisque l'histoire est ce que les hommes la font. Je me rappelle qu'en sortant de la séance, un Alsacien me conta que, durant la guerre, des camelots vendaient le portrait d'Hindenburg hideusement colorié, et ils indiquaient : « Comptez jusqu'à trente, sans le quitter des yeux. Regardez ensuite sur un mur blanc. Vous l'y verrez se mouvoir. » Et les vrais Boches voyaient.

— Monsieur, disait mon Alsacien, sans portrait, sans mur blanc, sans compter jusqu'à trente, moi, je verrai toute ma vie Clemenceau pleurant à Strasbourg !

Je pensais trop bien comme lui pour ne pas partager l'émotion de Valentine, qui inventait sans l'avoir vu ce que nous avions vu, puis inventé.

La grande trompette s'était fait entendre : on attendait le coup de cymbale pour conclure la partie orchestrée.

Aussi, Millerand, trois jours après, fit le voyage dans l'autre sens, et s'en vint expliquer à Paris quelle serait sa conduite dès qu'il aurait le pouvoir, car l'opinion, maîtresse en démocratie, le désignait déjà pour succéder à Clemenceau.

La drôlerie de l'histoire est qu'il ne trouva pour exposer un programme sans humour qu'une salle de music-hall, qui portait le nom folichon de *Ba-ta-clan*. On dit que Paris a le sens du ridicule — sauf quand on lui commande de ne plus l'avoir ! Paris fut grave. On jouait chaque soir, dans ce lieu que la politique allait illustrer, une revue intitulée : *T'es rien cochon*, ou quelque chose d'approchant. On en dissimula comme on put les décors et costumes, et on livra la scène aux candidats de la liste Millerand. Barrès était là tout étonné de soi-même. Un certain Ignace aussi, célèbre alors pour avoir fait arrêter Caillaux, et qui en était encore si ébaubi qu'en s'approchant de la table, il renversa un encrier dans un verre. Il y avait un petit homme qu'on disait amiral, qui s'appelait Bienaimé ; un autre, Puech, qui avait l'air d'un marchand de marrons ; puis une sorte d'épais capitaine d'habillement, du nom simple mais merveilleux de Paté. Et il y en avait d'autres. Il y avait enfin M. Mézamy.

J'avais cru pouvoir amener Valentine. Illusion ! Un contrôle à l'entrée des plus féroces. Seuls pénétraient les électeurs. J'allais laisser Millerand pour elle. Elle eut un regard presque sévère.

— Entrez ! Entrez ! Il faut !

J'entrai. Une dizaine de messieurs inspectèrent ma carte et ma figure. Je me laissai faire, et m'assis machinalement dans une salle presque pleine. Je pensais à celle que je venais de quitter, et qui, en quinze jours, était devenue impérative. Elle avait maintenant un port de tête plus haut. Coiffée n'importe comment d'un chapeau de feutre beige, seyant, d'ailleurs, à ses yeux bleus, tenant à la main une paire de gants qu'elle n'enfilait plus, elle allait par tous les temps sans parapluie, chaussée de forts souliers anglais, pressée, ardente et décisive. Je me demandai si elle me plaisait toujours autant, mais je n'eus pas le loisir de me faire une réponse sage. Le spectacle, sur la scène, commençait.

Dans un décor qui représentait une galerie vitrée, ouvrant sur une campagne agréable, des messieurs étaient en train de s'asseoir sur des fauteuils de distribution de prix, tour-

nant le dos avec sagesse à ce semblant de distraction naturelle. Ils me parurent pleins de solennité.

Mes voisins, dans la salle, ne l'étaient pas moins. Tous lourds et de visage prosaïque. Des hommes d'affaires. Un conseil d'administration. Nous allions certainement entendre des choses utiles. La salle était bondée, la scène aussi ; un homme sur la scène se leva, solide et massif : centurion dans un costume moderne. C'était Millerand. Tête carrée ; cheveux blancs, sourcils noirs. Le diable hérissé des boîtes-surprises. Il avait l'air de s'être détendu tout d'un coup, et il ne bougeait plus. Mais il parla :

— Messieurs...

Trois auditeurs l'arrêtèrent d'un signe. C'était des photographes pour journaux officiels. Alors la bouche de Millerand se referma sans qu'il fît aucun geste. Il s'était planté devant ses électeurs. Il restait tel quel, en homme qui n'aime pas l'agitation. Déjà, derrière lui, Ignace s'ébrouait. Le nommé Puech montrait sa grosse face d'Auvergnat... Magnésium... Éblouissement... « Merci », murmurèrent les photographes. La bouche de Millerand se rouvrit :

— Messieurs...

Et ce fut une lente succession de phrases volontaires, ordonnées, d'une éloquence administrative, qui marquait une méthode impeccable. Quoiqu'il employât des mots, il semblait, par moments, qu'on entendît des chiffres, car le chiffre a cette vertu, si l'entendement le supporte, qu'il absorbe l'auditeur dans son néant, et qu'il tue l'imagination. Les vocables de Millerand sont de cette nature spéciale. Jamais ils ne peignent — distraction superflue. Ils démontrent ; ils sont précis ; mots de la langue française, tous créés à midi, l'heure la moins fantaisiste. Pas un ne se trouve dans Musset.

Mais Musset... quelle aberration de songer à ce fin poète, à propos d'un programme qui était saisissant, par sa logique, ses divisions, ses déductions. Premier point ; deuxième point... Puis sur chaque point : *primo*, *secundo*... Quel rassurant travail, après l'affreux gâchis d'une guerre !

— Messieurs, énonçait donc Millerand, la France, hier, devait vaincre ou périr ; elle doit aujourd'hui *produire* ou disparaître.

Produire. Attention ! Il tient cette idée, la saisit à bras-le-corps, ne la lâchera plus avant de l'avoir épuisée comme un

lutteur. Premier point : Nous avons bien *produit* pendant la guerre ; donc nous devons mieux *produire* pendant la paix. Deuxième point : Gloire aux industriels qui *produisent.* Troisième point : Mais... ces industriels *produiront*-ils suffisamment? Quatrième point : Vivent nos colonies, où peut être assurée n'importe quelle *production!*

Ici, je note que des images simples défilent dans ma cervelle. Colonies !... Je vois des nègres, des éléphants... Mais lui ne connaît pas ces enfantillages. Il serre toujours son idée de *produire*, et de cette étreinte naît une seconde idée : *payer*. Car pourquoi produire, sinon pour payer? Payer qui? Encore plusieurs points : 1° les Alliés, dette sacrée ; 2° les régions dévastées, seconde dette sacrée ; 3° conclusion : un pays qui sacrifia tant de ses enfants n'hésitera pas à donner un peu d'or !

Tant de ses enfants !... A-t-il voulu que nos pensées s'égarassent vers des souvenirs de deuil? Du tout. Il s'est attelé maintenant à son idée « payer », il va de l'avant. Je m'étais attardé : je le rattrape.

— Pour payer, dit-il, quel est le meilleur moyen? Rester unis. *Primo :* au dehors. *Secundo :* au dedans.

Et il développe : toute division serait exploitée par l'Allemagne ; il faut donc nous aider fraternellement : 1° entre Alliés ; 2° entre Français.

Il poursuit, induit, déduit. Fortement, froidement, il indique la tâche à faire. On sent l'homme des dossiers et des classeurs. Il énonce d'abord des paragraphes qu'il groupe par accolades. Puis, quand tout est prévu, que le travail est clair, il met ses bottines à clous ; il va sur le chantier, et il agit. C'est un laborieux. Ce visage d'entrepreneur ne trompe pas. Tout y est net, dru, sans demi-teinte. Si Rembrandt avait dû le peindre, il serait d'abord demeuré effaré ; puis il l'aurait noyé dans l'ombre d'une cave.

Mais Rembrandt... suis-je fou de penser à Rembrandt? Il ne s'agit pas de peinture... ou, du moins, il ne s'agit que de repeindre la maison, et ce n'est pas le même genre d'art.

Art... il n'y a surtout pas à prononcer ce mot, quand on entend une prose... si peu poétique. Jamais de ma vie je n'en ai connu de pareille. Quelle qualité ! On la discerne d'ailleurs aux yeux contents des auditeurs, qui pourtant sont tous nés au pays de La Fontaine.

Le cher bonhomme, rien ne le rappelle ! Au-dessus de la

scène, court dans la frise du rideau une guirlande de fleurs, parmi lesquelles on voit voleter de petits amours ; mais je suis seul à prendre de l'intérêt à ce spectacle vain. Tous les visages sont tendus vers Millerand, à droite, à gauche... Non brusquement, j'aperçois quelqu'un qui n'écoute pas, oh ! pas du tout ! Barrès... Il n'écoute rien... au moins du dehors, car sa conscience, au dedans, lui distille de l'ennui, et il est triste. Il promène sur la salle un regard qui ne voit pas. On le sent solitaire et détaché.

Soudain, une voix traînarde, d'homme des faubourgs, qui faisait contraste avec le ton si ferme de l'orateur, du haut du poulailler, laisse tomber une réflexion sans rapport avec le sujet de ce captivant discours.

« Ferme ça ! » ou « Ta gueule ! »

Est-ce un poète, enfin?

Ah ! un électeur corpulent eut tôt fait de se dresser, et, au nom de tous, avec une dignité chaleureuse :

— Citoyen Millerand, continuez ! Nous attendons la suite impatiemment.

Millerand, à son habitude, n'avait pas bougé le petit doigt. Sa bouche simplement s'était fermée : elle se rouvrit ; et il continua d'asséner à l'auditoire de fortes vérités pesantes. Mais ce qui fut extraordinaire et consolant pour ma légèreté, c'est la stupeur de Barrès tiré de soi-même si brutalement. Il dressa la tête, mit sur son nez un grand lorgnon, et chercha dans la salle, avec une curiosité où déjà perçait l'admiration, l'auteur de telles paroles. Il le trouva et le contempla. Puis il recommença de rêver, mais, dès lors, il ne fut plus triste.

Cet illustre exemple me prouva comme il eût été superflu de déplorer chez Millerand l'absence de qualités brillantes, charmantes ou ailées. Tout le monde ne peut avoir l'enfance du petit garçon dans *l'Oiseau bleu* de Maeterlinck. Le jeune Millerand ne l'eut pas. Et puis, ce n'est pas avec de la fantaisie ni de la passion qu'on fera rouler des wagons sur des rails, ou qu'on obtiendra la baisse des cuirs et des farines. Or, c'est ce qu'après la guerre le pays attendait d'abord. Il était donc sage d'accorder pleine confiance à Millerand Alexandre. Et si on préférait aux intérêts sociaux ou professionnels la poésie, eh bien, on avait toujours le droit de relire *les Deux Pigeons*.

Puisque Valentine était devenue le principal attrait de ma vie et qu'elle semblait toute à la politique, il ne fallait

pas y songer pour moi. M. Mézamy, d'ailleurs, échauffé par ses réunions, déclarait volontiers comme elle qu'un « vent de patriotisme balayait maintenant tous les miasmes » et il paraissait plein de confiance en des réalités. Ce n'était pas le moment de relire des fables. Valentine parlait comme si elle-même eût fait partie de la liste Millerand.

— La France, disait-elle, ce pays de l'honnêteté, de la clarté, de la modération, comment ne se serait-elle pas ressaisie?

Ou encore :

— Il est étrange que ce soient les mêmes qui prêchent la paix avec l'Allemagne et la guerre entre les Français.

Et, ma foi, sa bouche ayant une grâce personnelle pour dire ces choses banales, je ne pouvais, chaque fois, m'empêcher d'approuver. Sans elle, j'aurais réfléchi. Avec elle, j'avais du plaisir : je me laissais vivre. Moi aussi, je commençais de croire à la victoire du Bloc National. Et j'y crus tout à fait, lorsque les typographes — idée de génie ! — se mirent en grève. Est-ce un coup de l'admirable Mandel? Est-ce de leur part le faux calcul, qu'à l'heure des élections on leur cèderait sur tout? Bref, ce fut pour nous la décision victorieuse. Les gros journaux qui nous soutenaient publièrent une feuille en commun, tandis que les petits canards qui faisaient de l'opposition se trouvèrent muets et sans recours. L'électeur arriva à la section de vote, ayant lu, huit jours durant : « Votez pour Mézamy : c'est le candidat rêvé ! » Et il vota pour ce rêve.

La veille des élections, le samedi, Valentine offrit un déjeuner à une douzaine d'amis chargés, en échange des plats soignés qu'on leur servait, de nous confirmer, avec cette joie que donne un bon repas, le succès total de la liste Millerand. Pleins d'entrain, ils burent sans y regarder, et ils furent persuasifs. M. Mézamy avoua ses scrupules, — les derniers, — il en avait encore :

— Vraiment, dit-il, si je suis nommé, — puisque tout le monde a la bonté de me voir nommé, — pourrai-je m'occuper de mes électeurs, de *tous* mes électeurs?

Des rires lui répondirent ; et un commandant de vaisseau, qui était à la droite de Valentine, et qui ressemblait à Henri IV, fut particulièrement brillant :

— Cher ami ! expliqua-t-il, en politique comme au long cours, il ne faut pas avoir peur de se laisser aller ; sans quoi,

on ne peut plus vivre. Moi, dans ce moment-ci, je ne vis plus, parce que je navigue sur cette saleté de mer Baltique, où il n'y a pas de place ! On ne peut pas se laisser aller, même un jour. Mais ailleurs... ici, tenez, je me laisse aller !

Et il riait, penché vers sa voisine, et guetté par un jeune aide de camp qu'il avait amené, et qui était de l'autre côté de la table, souple et malicieux comme une belette.

Un chef de bureau des Affaires étrangères, fluet, telle une promesse de diplomate, me confia à voix basse, — il était mon voisin, — qu'en politique malheureusement, il fallait au contraire prévoir et raisonner. Un brusque silence se fit tandis qu'il me parlait, en sorte que contre son attente, tout le monde l'entendit, le commandant le premier, et il resta court.

— Monsieur, voulez-vous me permettre, reprit alors cet homme de la mer, de vous poser une question : lors même qu'en politique vous pensez tout prévoir en raisonnant sur tout, ne croyez-vous pas possible une intervention providentielle, qui fiche par terre tous vos calculs?

Le chef de bureau balança la tête et aligna d'un doigt précieux quelques mies de pain sur la nappe.

— Mon Dieu...

Il retardait sa réponse. M. Mézamy dit à sa place :

— Moi, j'y crois fermement !

Valentine d'ajouter :

— Ah ! Moi aussi !

Je fis de même. Et le commandant :

— Bravo ! Allez, messieurs, dans notre pays surtout, il y a toujours le miracle de la Marne ! Et, après celui-là, un autre ! Et... chère madame, ce foie gras lui-même est miraculeux. Qu'est-ce que c'est que ce foie gras?

Ah ! les repas en commun ! avec amis, ennemis, indifférents ! Sans eux, la vie sociale serait d'une sécheresse abominable. Que de choses s'adoucissent et s'arrangent, quand on mange du même plat, en buvant du même vin ! On s'est habillé, on a mis du linge propre ; on a plus d'appétit que chez soi ; la vie est plus légère. Souvent je m'amuse, en ville, à dire exprès n'importe quoi. C'est fort bien pris, toujours bien vu. Il y a comme un ton de théâtre que chacun prend et qui n'étonne plus chez le voisin. Chacun échappe à ses idées, surtout quand elles sont noires ; on croit à ses désirs ; pendant une heure on se divertit.

J'étais un de ceux qui, à ce déjeuner, avaient conservé le plus de sang-froid, par habitude fréquente de me contrôler. J'entendis Valentine dire pas mal de sottises. Elle ne me déplut pas pour cela : le tout est dans le feu qu'on met. Elle fut même assez belle lorsqu'elle soutint le diplomate qui exprimait son aversion pour *l'Action française.*

— Que voulez-vous, disait cet homme maigre, moi, je suis pour la mesure. Ces gens sont des énergumènes !

— Pis que cela ! dit Valentine.

Elle avait non seulement des convictions, mais apportait des précisions. Elle connaissait toute une famille littéralement morte de misère morale, de consomption, à la suite de trois attaques de *l'Action française!* Elle ne pouvait pas nous donner le nom, mais nous montrait, à son visage plein d'inquiétude, qu'elle concevait plus d'effroi que de haine en face de ce parti, qui, disait-elle, nous ferait tous guillotiner sans merci, s'il arrivait au pouvoir !

— Tous guillotiner... je ne sais, reprit M. Mézamy, mais... un Daudet dictateur... (et remarquez, je lui reconnais du talent, un talent... d'écrivain), un Daudet dictateur supprimerait pas mal d'adversaires, anarchistes ou autres, qui, de ce fait, deviendraient des martyrs, et... il faut faire très attention, en politique, à ne pas rendre intéressant l'adversaire !

— Ah ! ah ! fit le diplomate.

Et il eut des gloussements de joie.

Là-dessus, on se leva de table. Je me retirai à l'anglaise, ainsi qu'on dit partout en France, ce qui n'est pas d'un indice spécialement heureux sur les mœurs britanniques, et au moment où je prenais mon manteau dans l'antichambre, une porte ouverte qui donnait sur l'office me permit d'entendre les domestiques discuter, eux aussi, des élections. L'un d'eux riait fort en disant sur un ton de charlatan :

— Etes-vous catholiques, messieurs? En ce cas, votez tous pour le Bloc National, où nous avons le bonheur de voir inscrit l'excellent calotin Marc Sangnier ! D'ailleurs, Mgr l'archevêque de Paris, qui, paraît-il, est bon chrétien, a formellement promis de voter pour lui. Etes-vous nationalistes? N'hésitez pas : votez pour le Bloc National, où nous avons l'avantage de vous offrir le surprenant Marcel Habert... qui est tout ce qui nous reste de Déroulède. Mais j'aperçois des libres penseurs ! Par ici, messieurs, c'est le Bloc National

qui vous convient. M. Puech est là pour un coup ! Comment dites-vous, messieurs? Vous seriez socialistes patriotes? Parfait ! Le Bloc National vous ira comme un gant, car Millerand y préside, dont le passé est garanti, et dont l'avenir le sera, dès qu'il deviendra passé. Messieurs, le Bloc National a été fait pour tous, comme la langouste, dont, hélas ! on ne nous a guère laissé, et le vin d'Anjou, dont j'ai réussi à chiper une bouteille !

Ce serviteur avait de la verve et du bon sens, mais il me gâtait l'excellente impression de mon déjeuner. Je me demandai dans l'escalier si l'agrément de Valentine ne m'aveuglait pas, si tout cela n'était pas farce. J'arrivai dehors. Un coup de vent me surprit. Je pensai : « Parbleu ! Ce n'est qu'une blague ! » Puis, boutonnant mon pardessus, je décidai tout de même de repasser avant le dîner, souhaiter le bonsoir à cette femme qui me plaisait.

Je la trouvai rangeant avec une femme de chambre des verres et des assiettes.

— La rançon des déjeuners politiques ! dit-elle en riant.

Elle m'entraîna au salon :

— Nous sommes sûrement élus ! Tous les présages me réussissent !

— Les présages?

— Avez-vous un sou dans votre poche? Montrez-le. Face, nous sommes élus... Voilà, c'est face !

Elle battit des mains.

— Je l'ai fait avec une médaille, des dés, les pages paires ou impaires d'un livre. Jamais rien n'a manqué : nous sommes élus !... Je crois qu'on a sonné.

C'était un ouvrier typographe : il avait été mobilisé avec M. Mézamy, — car M. Mézamy, malgré ses soixante ans en 1914, s'était fait mobiliser, — et il demandait à voir « monsieur, ou bien madame sa fille ».

Valentine le reçut devant moi. Je vis Gavroche à cinquante ans, écœuré de la pourriture de l'époque. Mais l'œil restait roublard et la bouche flegmatique pour servir, du ton le plus innocent, des vérités « énormes », comme il disait. Car, dans son amertume, il était décidé à tout dire sur la société en général et ses camarades en particulier, et puisqu'il chômait, forcé, contraint par une grève infecte, — il aurait voulu faire profiter de son expérience M. Mézamy, candidat aux suffrages populaires.

— Sans blague ! fit-il en passant les mains sur ses manches comme pour en faire tomber une dégoûtante poussière, il m'épate alors, monsieur Mézamy, s'il n'est pas revenu de tout ça ! C'est l'ignominie partout, la course à la galette ! On voit des pouilleux qui roulent auto. Dans nos métiers, un gosse en débutant demande qu'on le paye comme l'élite. Alors ! Il n'y a plus qu'à tout renverser et à reconstruire à côté !

— Vous ne pouvez pas penser ce que vous dites là, fit Valentine d'une voix maternelle, comme si elle parlait à son enfant.

Il aurait presque pu rire. Mais il était Parisien, aimait les femmes ; il fut touché. Il reprit encore par fanfaronnade :

— Je voterai pour des anarchistes !

Puis, ayant vu les yeux bleus de Valentine :

— Si, au moins, on était mené par des vrais intellectuels ! (*Il me regarda ; je le remerciai d'un signe.*) Si on n'avait pas le crâne bourré par les journaux ! En voilà que j'ai dans le nez, les journalistes ! Pas un qu'ait fait son devoir, qu'était de nous décrasser la tête !... Enfin...

Il grommelait, et se leva :

— Ça fait du bien quand même, de venir causer chez des gens qui pensent et savent.

Il tendit la main à Valentine, et, dans un soupir :

— Quelle époque, madame !... Il faut être rudement honnête... pour le rester !

Nous le reconduisîmes en nous amusant, jusque sur le palier. Il avait déjà descendu un étage.

— Et, bien entendu, cria-t-il, vous direz à monsieur Mézamy qu'il a ma voix !

Ce dernier mot conquit Valentine.

— Encore un !

Elle sentait les effets de son action personnelle :

— Voyez-vous, me dit-elle, la lutte des classes n'existe pas ! Vous l'avez déjà vu entre infirmières et blessés. Ce sont des mots, dont la mauvaise humeur et l'envie font des réalités.

Mais... est-ce que l'envie et la mauvaise humeur ne sont pas des réalités?

Je me gardai de le dire, parce que je l'aimais optimiste. Cette candeur de sentiments lui faisait une virginité de l'âme ;

et j'avais presque pour elle le goût qu'on peut avoir pour une jeune fille.

Au surplus, mes doutes, amertumes, analyses, subtilités, quelle raison d'être effectivement avait tout cela, puisque le lendemain dimanche, le 16 novembre, la liste Millerand fut élue, et que par conséquent l'étrange M. Mézamy le fut aussi !

Après une journée et une nuit fiévreuses de marches et de contremarches, et de propos particulièrement inutiles, nous sûmes les résultats vers deux heures du matin. Je n'oublierai pas l'élan de Valentine pour embrasser son père, et comme elle pleura bien sur son épaule. C'était presque du Greuze. Brusquement j'eus envie de me mettre à genoux et de dire à ce vieil homme, en posant mon front sur sa main : « Donnez-moi celle de votre fille ! » Mais on ne voit cela que dans les tableaux ; ce sont de sublimes niaiseries qu'on ne fait pas dans la vie ; je n'ai plus, pour moi, l'âme assez innocente ; constamment le respect humain m'arrête ; je me moque, l'occasion est manquée, et, au lieu que ma vie soit comme ces beaux rapides qu'on voit courir dans les campagnes en jetant du feu tout le long des voies, elle n'est qu'un pauvre train omnibus qui passe son temps dans des gares mortes à faire des échanges compliqués de bagages.

C'est bien ce qui m'arriva le lendemain lundi. Je n'avais pas dormi. J'étais entre le monde des rêves et celui des vivants, quand je me trouvai devant Valentine qui se reposait sur une chaise longue. J'évoquai Chateaubriand et Mme Récamier. C'était une image connue. Elle me permit du moins de parler vaguement d'amour. Je ne sais pas au juste ce que je dis, ni ce qu'elle entendit, qui ne fut pas exactement même chose. Je sais seulement que, comme je lui parlais de refaire sa vie, elle me répondit, cette jeune veuve, que, grâce à son père et à la politique, elle venait, en trois semaines, de la refaire, en effet. Et il se trouva qu'à cette minute où je l'aurais voulue si près de moi, elle en était si loin, que j'eus d'abord comme un secret désespoir qui m'étourdit, car, en une minute, je crus mon existence sans but. Puis, comme toujours, l'ironie reprit le dessus, en l'entendant dire presque avec passion qu'elle devenait le secrétaire de son père pour l'aider en tous ses travaux !... Je l'admirai même de n'avoir encore rien compris à mon sentiment. Pourquoi l'avais-je crue sensible à l'amour? On dit que c'est l'instinct de toutes

les femmes? Allons ! Certaines n'y pensent qu'une semaine, dans leur vie. Ce que veut presque toute créature humaine et surtout le sexe faible, car il a moins d'indépendance, c'est que le temps soit rempli par une activité qui n'est peut-être que de l'agitation, mais l'heure passe ; on va, on vient, on se métamorphose ; c'est le bonheur...

Valentine était charmante. Son visage, même en cet instant, plut à mon cœur, qui ignore, je crois, la rancune. Je n'avais donc qu'à m'en tenir à ce jugement précis et à ne pas en déduire des possibilités d'actions impossibles. Je ne suis pas homme d'action : je n'ai qu'à demeurer ce que je suis. L'amour n'est pas fait pour moi : pourquoi m'en mêler?... Je me levai. Je cherchais un au revoir qui fût jovial, indifférent, normalement stupide. On sonna. Surprise ! C'était son fils !... qui venait en permission, le grand fils de cette jeune femme. Je ne l'avais jamais vu : il me plut tout de suite, par sa froideur même, où il y avait une si franche défiance à se confier devant un étranger. Je me retirai, et je dis à sa mère, dans l'entrée :

— Je vous laisse... pour qu'il vous dise sa joie.

— Sa joie ! soupira Valentine. Le pauvre enfant ! Il est comme son père, il ne comprend rien à la politique !

C'est sur ce mot que je la quittai et que je tiens à terminer pour toi la première partie de ce récit mémorable.

Ayant ainsi parlé, Petit-Dutaillis se leva. Il me parut plein de sérénité. Il regarda les Champs-Elysées bleus de la buée des autos entre les marronniers, qui étaient d'un vert foncé, pareils aux verdures les plus nobles de Poussin, et il dit :

— Allons-nous-en ! Pour la seconde partie, changeons de décor.

Nous descendîmes de la terrasse des Tuileries, et nous montâmes dans une auto.

Il commanda :

— Avenue de l'Observatoire.

Il ajouta pour moi :

— Second chapitre. Second frontispice. Nous serons bien, là-bas dans un des paysages de Paris qui contient le plus de spiritualité, pour regarder ensemble avec sympathie un second visage de Valentine.

SECONDE PARTIE

Il semble, dès qu'on arrive avenue de l'Observatoire, que la discipline, qui préside à tout dans ce lieu d'exception, s'impose aussitôt à l'esprit. Les idées s'émondent à la manière des arbres, s'alignent comme les colonnes et les statues des parterres ; on s'en voudrait d'une fausse note parmi tant de noblesse ; et la conversation, le plus aisément, prend un tour où prévaut le respect de l'intelligence.

Il y avait quelque malice chez Petit-Dutaillis à venir me conter dans cette allée pleine d'ordonnance le délire politique de nos contemporains : mais c'était aussi pour qu'il m'apparût mieux.

Nous nous assîmes. Il m'invita du regard à goûter tant d'agréments de l'esprit. Je me taisais, appréciant cette harmonie si juste ; et brusquement, il reprit la parole, en ces termes :

— Nous avons laissé Valentine heureuse, forte et rajeunie. Grâce à son père, elle commence une vie nouvelle. Attention : un soir — à peine la Chambre a-t-elle commencé ses travaux, après trois séances, — un soir, à l'heure du dîner, on sonne. La femme de chambre est descendue chercher je ne sais quoi ; Valentine ouvre elle-même. Et... elle se trouve en face du cadavre de son père, que deux sergents de ville lui rapportent. Il est mort dans la rue, de la rupture d'un anévrisme.

Sur ces mots, Petit-Dutaillis s'arrêta, puis me désignant encore les arbres taillés :

— Sens-tu la sagesse du proverbe : « L'homme propose ; Dieu dispose. » Notre orgueil voudrait croire que la vie s'ordonne comme un jardin. Le destin est là qui bouscule tout. Pauvre Valentine ! Elle partait avec tant d'élan et de gracieuse inconscience ! Elle fut comme assommée. Je crois que si je n'avais pas été là, M. Mézamy, à l'heure où nous parlons, ne serait pas encore en terre : il reposerait toujours sur son lit en habit noir et cravate blanche, car elle n'eut que cet éclair dans sa douleur : elle voulut l'habiller en grande tenue, avec ses décorations nationales et étrangères. Il me sembla qu'elle le déguisait, puisqu'il était sans vanité. Mais après tout, c'était de peu d'importance. Lors-

qu'on est surpris par l'orage, on enfonce son chapeau sur ses yeux, et on ne prend plus garde aux détails.

Ce malheur arrivait au moment où j'avais résolu fermement de m'écarter de la vie de Valentine. Or, elle n'avait pas de parents. Son fils, soldat, fit une apparition de quarante-huit heures pour les obsèques, et disparut. J'aurais eu l'air de l'abandonner. D'ailleurs, superstitieux comme je suis, c'est-à-dire ne croyant à rien, puis à tout, j'ai toujours la vaniteuse impression que la moitié des choses qui arrivent autour de moi sont des intentions de la Providence à mon égard, et je me demandai sérieusement si elle ne m'indiquait pas ainsi que Valentine et Petit-Dutaillis devaient décidément couler leurs jours ensemble.

Il s'agissait en ce cas de la remettre d'abord d'aplomb. Je la croyais faible, mais pas à ce point. Veuve pourtant, et d'un mari qu'elle avait sans doute aimé, c'était à croire qu'elle découvrait l'adversité. Elle ne voulait plus ni s'habiller, ni mettre le pied dehors, ni tenter quoi que ce fût. Elle disait : « Les religieuses ont la vraie vie ! » En quinze jours, il lui était venu des cheveux blancs. Remarque qu'en sa détresse ce n'était pas tant le sort de M. Mézamy qu'elle déplorait, que le sien. Si par hasard elle parlait de son père, elle disait, ainsi d'ailleurs que tant de femmes en deuil : « Pour lui, tout est fini : il n'est pas malheureux ! » comme si elles le savaient d'abord : y ont-elles passé? — et comme si de pareils propos s'accordaient avec leur religion, toute de craintes, quand elles en ont, et Valentine prétendait en avoir. Son abattement venait de ce que n'ayant pas quarante ans, désormais sa vie lui paraissait finie. Et ce n'était pas son cœur qui demandait à s'employer, car en ce cas,... au pis aller... j'étais là ; c'était sa personne, tourmentée par un besoin d'action. Il lui fallait tuer le temps. Chère âme, elle pouvait parler des couvents ! Je la voyais cloîtrée dans un ordre contemplatif ! Un soir, sur ce sujet, je me permis un sourire.

— Mon pauvre ami, dit-elle, vous ne me connaissez pas ! Vous ne soupçonnez pas tout ce que je suis capable d'entreprendre, d'oser. Mon père serait parti pour le Pérou, je l'aurais suivi. Mais, seule ! On ne fait rien seul dans la vie..., à moins d'écrire ses *Pensées*.

Je me permis de risquer :

— Vous avez un fils...

Geste de dépit :

— Il ne m'a jamais comprise. Les enfants ne comprennent pas leurs parents.

— Vous compreniez votre père.

— François est un énergique et un entêté. Il fera sa vie, sans s'occuper de la mienne. Elle est bien finie, allez. Il n'y a qu'à ne plus s'en soucier. Parlons d'autre chose !

Qu'est-ce que cette phrase, habituelle en sa bouche, contenait de désir sincère? Elle m'agaçait, en tout cas, et je mettais aussitôt Valentine à l'épreuve, changeant en effet de conversation.

Quoique la politique eût été notre premier lien, je ne me serais pas risqué à lui parler de la Chambre : pouvait-elle en concevoir une image où ne figurât pas M. Mézamy? Mais c'est elle, qui, constamment, ramenait nos esprits vers ce sujet, où elle montrait, après tant d'espoir, le plus acide des pessimismes. Cette aigreur même me fit penser que son état ne serait pas inguérissable : il lui restait un goût trop vif de la lutte dans ses critiques acerbes. La première séance de la Chambre, qui avait été un scandale — (les journaux ne l'ont pas dit, mais c'est leur destinée ; ils sont comme des taupes devant la vie) — cette séance, à laquelle nous avions assisté, lui hantait l'esprit. Elle en était revenue froissée, blessée. Autour des nouveaux députés alsaciens-lorrains, qui auraient dû provoquer un grave enthousiasme, il s'était produit des scènes grossières, basses d'intention, et d'un ton ridicule, si l'on peut parler de ton à propos de hurlements. Ce retour « des deux provinces à la mère patrie », comme disent les braves gens, qui parlent par formules, avait donc été symbolisé par une manifestation parlementaire du plus mauvais goût, que même un peintre officiel n'aurait pas pu dénaturer. M. Mézamy avait dit avec justesse :

— C'est toujours ainsi ! Nous avons précisément demandé à entrer au Parlement pour réformer ces mœurs. Patience ! Il faut du temps !...

Mais Valentine n'entendait plus cette voix de la raison ; elle s'abandonnait à des idées funestes.

— Que pourra le Bloc National?... Ah ! mon père a bien fait de mourir !... Il aurait profondément souffert !

J'essayai de lui faire entendre que son dépit venait d'un contraste avec ses illusions, mais que la réalité n'était pas aussi noire. Le premier contact avec une assemblée de repré-

sentants du peuple est aussi rebutant que la première nuit, dans une chambrée de soldats. J'ajoutai :

— Un jour, si vous voulez, nous y retournerons.

Et elle ne dit pas qu'elle s'y refusait.

Je reprenais ainsi, de jour en jour, de l'ascendant sur elle. Je m'en apercevais en même temps que de sa simplicité. Car elle était décidément très simple. Que de fois lui arriva-t-il de me répéter mot pour mot mes paroles, le lendemain même du jour où je les avais dites, et elle avait tout l'air de les tirer de son fond. Bref, malgré ses soupirs, un certain regard perdu et fixe, et quelques cheveux blancs, elle restait d'une incroyable et bien agréable jeunesse, et je me reprenais à penser qu'un jour nous serions peut-être mari et femme... ce qui est une grande commodité, quand, n'ayant pas le même sexe, on se sent de l'intérêt l'un pour l'autre. Le difficile était : « Quand et comment me faire comprendre? » car je ne dis pas que je l'avais conquise ; je dis que j'étais de nouveau conquis et par le plaisir même que mes idées la dominassent. Au lieu de s'enfermer dans la même songerie morne, elle allait maintenant d'un contraire à l'autre, comme tu sais bien que je fais, moi, l'homme faible, qui, dans le temps d'un éclair, monte de la tendresse à la cruauté. Valentine, si calme même aux heures d'énergie, se passionnait. Ce n'était encore que des passions d'idées ; mais nous allions pouvoir aborder un second chapitre. Ah ! Ah !

Petit-Dutaillis se renversa sur sa chaise. Il se mit à rire et il se frottait les mains. Puis il reprit :

— Toujours le même proverbe : « L'homme propose ; Dieu dispose ! » Nous étions le 1er janvier 1920. Trois semaines que Valentine était orpheline ! Je m'apprêtais à lui porter des vœux pleins de sous-entendus. Je reçois d'elle un mot affolé. « *Mon ami, on me télégraphie de Commercy. Il est arrivé un épouvantable accident à mon fils. La roue d'un gros canon lui serait passée sur la jambe. On craint de l'amputer... Mon pauvre petit !... Je pars.* »

Je relus plusieurs fois ces lignes, surtout « mon pauvre petit » qui n'était pas de son style ordinaire, quand elle parlait de son enfant. Que c'est beau cet instinct des mères, que le danger réveille, même quand il dort comme dorment les morts ! La femme de chambre qui m'apportait la lettre m'apprit que Valentine venait de sauter dans un train. Je ne pouvais donc plus la voir. Je voulais pour-

tant l'assister s'il en était besoin. Alors? Partir pour Commercy? Mais que dirait le fils? Il me trouverait étrange. Ce grand garçon, même avec une jambe écrasée, me gênait! Il me fallait un prétexte de voyage. Quand on écrit dans les journaux, il est toujours aisé d'en trouver un médiocre. En vingt-quatre heures, j'en tins un admirable.

Un personnage bouffon, qui a l'air emprunté au théâtre de Plaute, et qui depuis dix ans faisait assez parler de lui dans la démocratie, Charles Humbert, acquitté six mois auparavant par le Conseil de guerre, se représentait au Sénat, dans la Meuse, contre Poincaré. Je décidai d'aller suivre sa campagne pour renseigner le public. Je passai deux jours avec lui dans Verdun, et autour de Verdun. Le second jour, cet homme surprenant me déposait en auto à Commercy, où il venait de visiter ses derniers électeurs. J'étais où je désirais. Je m'enquis aussitôt de l'hôpital militaire, et comme j'allais y entrer, je tombai sur Valentine qui en sortait.

Je te rendrai mal, hélas, ce que cette rencontre eut pour moi de délicieux... et de terrible. Délicieux par son premier cri :

— Ah! mon ami, que vous êtes charmant et que je vous aime!

Puis dans les larmes et dans un rire :

— Il est hors d'affaire, et sa jambe est sauvée!

Elle avait pris de ses deux mains l'une des miennes, et j'étais sans voix, tant je la trouvais plaisante avec ses beaux yeux émus, qui me confiaient son bonheur, après son tourment. Je balbutiai n'importe quoi, sur elle, moi, nous. Elle m'interrompit tout de suite.

— Voulez-vous le voir?

— Certainement!

C'était bien naturel, n'est-ce pas, cette question? Mais elle me fit un mal affreux. Elle n'avait pas compris que je venais d'abord, pour elle. Elle m'oubliait, et s'oubliait, toute à son fils.

Elle se mit à marcher. Je marchai près d'elle. Nous entrâmes dans l'hôpital. Avec joie, presque emphase, elle me parlait de lui. Il avait été héroïque : on avait fait une opération sans l'endormir. Ce n'était plus un enfant, mais un homme. Et quelle âme! Il n'avait qu'un souci : sa mère. Il riait pour elle dans ses souffrances, afin qu'elle ne soupçonnât rien, et, avec un bonheur qui la laissait bouleversée,

tant il avait été profond, elle disait avoir retrouvé son mari, trait pour trait, dans ce grand jeune homme, déjà si fortement armé contre la vie.

Ce dernier aveu ne me laissa plus d'espoir. Elle était remariée... grâce à son fils, qui vivifiant le plus passionné de tous ses souvenirs, reprenait la place paternelle au foyer. Quel bonheur luisait dans ses yeux !

Nous arrivâmes à la chambre de son enfant. Elle annonça :

— François, une surprise !

Sans bouger de ses oreillers, il répliqua d'une voix froide :

— Bonjour, monsieur. Comment êtes-vous ici?

Je pris un temps, et regardant Valentine :

— Les hasards du métier. Je quitte Charles Humbert.

— Est-ce possible?

François eut un ricanement.

— Asseyez-vous, monsieur, dit-il, et parlez-nous de cet oiseau rare !

— Volontiers.

Je me tournai vers lui. Il était pâle, mais il avait de magnifiques yeux fiévreux, des prunelles si ardentes que d'un brusque effort je me décidai à raconter une scène de comédie humaine, laissant de côté ma propre vie. C'est une volupté bien grande de jouer la farce dans une heure de chagrin, mais... il y faut de la volonté.

— Je viens donc, commençai-je, de voir de près ce phénomène démocratique. Bluffeur, faiseur, maître chanteur? Quel nom lui donner? Aucun ne le peint. C'est Charles Humbert ! Il a trop de force pour s'accommoder d'une épithète qui peut servir à d'autres : elle aurait l'air de l'habiller mais tout à coup crèverait. Car depuis vingt ans qu'il agit, il n'a pas fait chanter un homme ni un genre d'hommes. Il a fait chanter tout le monde : ministres, hommes d'affaires, commissions, président de la République. Et il n'y a pour lui ni lois, ni droits, ni règles, ni constitutions. Tout cela des forteresses, des châteaux forts pour diplomatie secrète. Ce qu'il fait, lui, c'est au grand jour, nom d'une pipe ! Il n'est pas de la carrière. Enfant trouvé, il s'est fabriqué seul, nom d'un chien ! et gaiement, n... de D... ! Alors, en avant ! retroussons nos manches, et l'appel au peuple ! C'est même à se demander comment le peuple peut encore trouver du temps pour autre chose que de s'occuper de Charles Humbert, car tous les jours que le bon Dieu fait, il a du linge sale

à lui montrer, et il faut, sapristi, que le peuple donne son avis, et c'est constamment, sacrebleu, le soulèvement du faubourg Saint-Antoine ! Un perpétuel 14 juillet, voilà comment le gros Charles entend le gouvernement.

Je dis le gros Charles : la nature, comme toujours, lui a donné le physique de l'emploi : la chair, le sang, l'esprit et la cervelle d'un garçon boucher, qui a tâté de la politique, y a réussi et rigole. Un œil de jeune taureau auquel, pour la première fois, on montre un drapeau rouge. Menton rond, joues comme des pommes, deux bosses au front qui s'empourprent aussitôt qu'il agit ; trop de force, trop de ventre, trop de muscles, et le tout trop épais en même temps que trop joyeux. Retrouver cet homme à Verdun, au milieu des ruines, quel saisissement ! J'avais roulé deux heures par un soir de lune glacé, dans un pays fantomatique, où la guerre a tué tout. J'arrive dans une gare, qui n'est que gravats ; je me hisse en un fiacre de cauchemar, lequel avec sa rosse et son cocher ont l'air d'avoir moisi trente mois au fond d'une cave, sous le bombardement. Nous traversons une ville éboulée. Voici pourtant un semblant de maison. Je descends. J'ai l'âme hagarde ; je tâtonne dans la nuit ; et, tout à coup, une porte s'ouvrant, je trouve une pièce chaude et éclairée, où un gros homme s'agite et rit. C'est lui ! Il me donne une bourrade :

— Eh bien ! V's avez vu le pays? Pas mal, n'est-ce pas?

Il est là, dans la salle à manger d'un hôtel, avec un secrétaire qui, sur le coin d'une nappe, prépare une réponse aux adversaires :

— Ah ! les cochons !

Humbert a lancé le mot d'une voix si satisfaite que, d'un coup, tout mon voyage est oublié. Il m'offre du bouillon, du poisson et, me tapant l'épaule :

— Rien ne m'empêchera d'être sénateur dimanche !... D'abord, les autres n'ont pas de programme ! C'est : « Vive la République ! Vive la Concorde ! Vive la Meuse ! » Ça ne compte pas ! Puis, ils font des saletés, et je les dévoilerai ! Il me reste deux jours : j'en appelle à l'opinion ! Ils ont envoyé à la presse une note infâme ; qu'au congrès des délégués sénatoriaux, la semaine dernière, la candidature de « Charles » avait été écartée ! Mensonge ! Calomnie ! Charles est là pour un coup ! Et voilà ce qu'il répond !

Il prend la feuille des mains du secrétaire :

— Ce n'est pas au point. Mais on me fignolera ça ! Moi, pas le temps ! Moi, j'agis ! Et je crois que je les épate ! Samedi, à Verdun, j'ai eu le toupet de faire une réunion publique, ce qui ne s'est jamais fait pour une candidature au Sénat ; je m'en f... ! Est-on en République? Alors, l'appel au peuple ! J'ai eu douze cents personnes. J'ai été acclamé !... J'ai crié : « Où sont les calomniateurs? Qu'ils approchent ! L'estrade est à eux ! » Personne n'est venu. On applaudissait ! On hurlait ! Mon secrétaire peut le dire... Mais, faut lire tout le discours. Entendez-vous taper là-haut? C'est lui qu'on tape !... Appelle-moi la dactylo... V's allez voir : j'ai peur de personne. D'ailleurs, j'ai tout le monde pour moi : maire, curé, gouverneur. Blague à part ! Et ils m'encouragent : « Humbert, en avant ! » Qu'ils ne craignent rien ! Humbert marchera ! Il est encore bon, ce vieux Charles, après quinze mois de cellule ! Preuve qu'il n'avait rien à se reprocher, cet homme-là !... Alors, cette dactylo?... Ah ! la voilà ! Madame, allez, lisez le discours !

Elle commence. Il se promène de long en large, puis, brusquement :

— V'comprenez les dessous? C'est pour les autres cochons, ce passage-là ! Ah ! ah ! Pan dans la gueule ! Continuez, madame !

Il s'assied. De son gousset, il sort un petit éléphant noir, un porte-bonheur. Il le tient entre deux doigts et le fait trotter sur la nappe, l'air de dire :

— Va, Charles, va, mon gros ! Marche toujours ! T'occupe pas du reste !

Au surplus, il m'établit mathématiquement ses chances, en passant en revue le département :

— Cinquante pour cent, ici ; soixante, là...

Il éclate de rire :

— C'est simple : tout ce qui est dévasté est pour moi !

Le voilà qui remarche :

— Et pour cause ! Qu'est-ce que les autres feraient là dedans? Débrouillards comme ils le sont ! Mon vieux, v's avez vu le pays au clair de lune. Mais il faut le voir au grand jour ! Je vous baladerai demain. C'est édifiant !

Cette fois, il tient un petit éléphant doré, et il lui fait suivre le rebord de la cheminée. Autre porte-veine. Il se croit avec lui dans les ruines :

— Allez ! allez ! petit ! T'es le symbole du gros Charles !

Après quoi, il s'écrie :

— V'n'avez pas encore lu mon programme? Tenez, prenez ! En v'là cinquante exemplaires. V's en donnerez !... Et maintenant, au lit ! Allez coucher ! Car, demain, départ à sept heures. Pas une seconde plus tard ! On ira partout, voir les copains, et même les autres, et vous me direz après la tournée si Charles Humbert, dimanche, ne sera pas sénateur !

Nouvelle bourrade. Je m'échappe, je dors un instant, et quand je m'éveille, la machine tape déjà, tandis que l'auto ronfle à la porte. Je descends en toute hâte.

— Eh bien, quoi? Charles Humbert poirote ! Faut filer, mon vieux ! N'avez pas trop de toute la journée pour voir comment le ministère des régions a transformé le pays !

Gros rire ; coups de coude. Il enfile une pelisse, fourre des programmes dans une poche, son discours dans l'autre. Il a deux chauffeurs.

— Un seul, je l'crevais ! A deux, ils s'en tirent !

Et il leur crie, s'enfournant dans l'auto :

— Allez chez Barnabé, l'imprimeur, m'chercher vingt professions de foi !

Ils n'ont pas compris : ils filent dans l'autre sens. Et lui parle si vite qu'il bredouille : sa langue fait sept tours, mais comme un écureuil en cage. C'est qu'il est pressé, nom de nom !

— Ah ! les sacrés pèlerins !

Il désigne ainsi ses chauffeurs. Quelqu'un, un jour, leur demandait : « Qu'est-ce que vous fichez ici? » Ils ont répondu : « Un pèlerinage ! » Rien que d'y penser, Charles Humbert s'en tape le ventre. Gros ventre, bon ventre, oui, oui, il ne maigrit pas ! Il cogne au carreau : l'auto stoppe ; lui-même saute à terre et court chez Barnabé. Je le regarde, énorme dans sa pelisse : il me rappelle le général Dourakine, dont l'histoire a réjoui mon enfance.

Le voici de retour avec un cent de professions de foi. Il m'en donne, bien entendu.

— Prenez ! Prenez ! Et regardez-moi Verdun ! Admirez ça ! V'voyez des baraques. C'est le ministre qui les a fait construire ! Pour qui? Des bureaux ! Et savez-vous ce qu'ils coûtent, les bureaux de Verdun? Cent cinquante mille balles par jour : chiffre garanti ! Tandis que, pour reconstruire, il n'y a pas un sou, pas un ! Vous devinez ce que

Charles va faire ! Suppression radicale ! Un coup de pied là d'dans ! Mais alors, les autres fonctionnaires dans leur fromage, s'ils gueulent déjà !

L'auto roule dans Verdun, qui semble dans le même état que le jour de l'armistice. Nous sortons de la ville. La misère est pareille : en un an, on n'a même pas trouvé le temps d'enlever les fils de fer barbelés.

— Et pourtant, moi, dit Charles, je m'engage à « refaire » le département. Et quand je m'engage, je tiens ! Jamais menti ! J'y laisserai ma peau, mais la Meuse revivra !

Nous traversons un village. Il crie :

— V's avez vu mes affiches? Pas une de déchirée ! J'ai le peuple entier pour moi. Il n'y a pas d'essence, n'est-ce pas, dans le pays. Pouvez chercher, pas un litre ! Eh bien ! je roule, et depuis trois semaines. Avec quoi? De l'essence ! Qui m'en trouve? Le peuple ! Demandez aux pèlerins !

Là-dessus, comme s'ils voulaient confirmer, les « pèlerins » arrêtent la voiture. Nous sommes à l'entrée d'une petite ville, devant un café. Le patron sort.

— Eh là ! T'as vu les journaux? crie Charles Humbert. Ah ! ah ! Tu n'y as pas cru, hein? Faut pas te troubler... Attends... Nous entrons, et je vais te lire ma réponse.., Bonjour, messieurs ! B'jour, capitaine !... Salut ! des verres à tout le monde ! C'est Charles qui régale. Où est le père Durand? Ah ! faut qu'on me le cherche, qu'il arrive, et dare dare !

Il rit ; il tape la table et paye d'avance : cinquante balles sans vouloir de monnaie. Puis il crie à la bonne :

— Oubliez pas mes deux pèlerins !

— Monsieur?

— Les chauffeurs ! c'est mes pèlerins. Passez-leur deux madères à boire à ma santé !

Au capitaine aussi, qui était occupé avec un bock, on sert d'autorité un madère de la part de Charles, et l'officier regarde curieusement ce gros homme s'ébrouer, tirer des papiers, boire, embrasser Durand, refaire le compte mathématique de ses chances, et joyeusement bredouiller :

— Calomnie ! Mensonge ! Ah ! les cochons ! Ne pourront rien ! Serai sénateur !

Mais Charles Humbert l'a regardé aussi, et quand il remonte dans sa voiture, coup de coude ; puis il me déclare :

— Avez vu l'capitaine ! Il m'gobe, c't'homme-là ! J'ai

toujours eu pour moi l'armée ! Me fiche des puissants et des fonctionnaires ! M'ont fait arrêter : pas pu me faire fusiller ! Ai pas peur... L'armée et le peuple ne me lâcheront jamais !

Nous repartons. Toujours la même campagne, sauvage, détruite, dépeuplée. Je murmure :

— Eh bien, il y a à faire !

— Tu parles ! répond Charles. Mais on mettra tout en œuvre, tout le bastringue, piston et trombone à coulisses ! Et on les aura, parce que...

Il recompte :

— Là, soixante-dix pour cent des voix, ici, soixante... Ils sont dans le lac !

L'auto longe un canal :

— Si c'est pas malheureux ! Des péniches qui pourrissent dans l'eau !

Il se démène dans sa voiture, dont les ressorts craquent.

— Nom de Dieu ! je les tirerai de là ! Qu'elles ne s'en fassent pas !

Ainsi, traversant ce pays mort, il propose son excédent de vie aux choses comme aux gens. Que tout et tout le monde ait donc confiance : il travaillera, sera roublard, fera du bruit, des tas de combines, donnera de l'argent, en recevra plus, sera populaire, et à tous les cochons il jouera des tours de cochon ! Ah ! ah ! ah !

Mais nous voici à Commercy. Pssitt ! Psitt ! Un ami !

— Alors? Quoi de neuf? Poincaré dans les choux? Parbleu !

Et c'était son arrondissement, à Poincaré ! Et voilà que, dans son fief, Charles a déjà cinquante pour cent des voix ! Cinquante ! Il s'en congestionne, descend, pénètre encore dans un café.

— Dimanche, c'qu'on va rigoler ! Allons, qu'on serve à boire !... sans oublier les deux frères chocolat sur l'auto !... Les enfants, quand je serai sénateur, quelle bombe !

Il interroge celui-ci, celui-là : tout ce qu'il apprend le ravit. Pour deux canettes de bière, il laisse cent francs sous une soucoupe. Un illustré traîne sur une table. il y a le portrait de Poincaré. Il chante :

Ah! c'te gueule,
C'te gueule, c'te binette!...

Puis, tout à coup, regardant le cafetier :

— Moi, élu, le père Pombonne, vous vous embêtez pas. Vous avez ma montre à sonnerie !

Il se tourne vers moi :

— Elle lui fait envie. Je m'en fous ! J'en rachèterai une autre !

Allons ! Il va représenter la Meuse, et faire valser les bureaux ! Mais tout à coup, un petit homme, miteux, aux yeux perfides, lui rapporte ce propos tenu par un adversaire :

— Tout de même, pour représenter Verdun, Charles Humbert n'a pas l'autorité nécessaire !

— L'auto?... L'aut...? Sans blague !

Il étouffe. Le sang lui monte aux yeux, mais se dressant, et prenant à témoin son ventre :

— L'autorité? J'aurai celle que je prendrai !

Sur ces mots, lancés d'une voix forte, il sort ; on le suit, on crie : « Bravo !... » Je le quitte.

— Quoi? Vous partez? me dit-il. Avez-vous besoin de quelque chose *(il met la main à son portefeuille)*. Et avez-vous mes professions de foi?

— J'en ai un paquet.

— Ça va. Au revoir !

Avec sa pelisse épaisse, sa canne énorme, sa large casquette, tout le vent qu'il emporte, il s'engouffre dans la voiture, claque la portière, puis aussitôt la rouvre :

— Surtout, ne vous en faites pas pour Charles !...

Il rit largement. Les « pèlerins » mettent en marche. Il referme, s'assied. Son bras se lève. Sa bouche remue. Ma parole, il crie : « Vive Humbert ! »

Ayant achevé ce récit, je m'arrêtai. Je l'avais fait de verve et tout d'une traite. Dix fois le grave François avait éclaté de rire ; et sa mère avait fait comme lui. Je peux le rappeler, puisque c'est le gros Charles qui faisait les frais de la comédie. Mais il était transformé, notre blessé. Plus de défiance. Un amical abandon. Et il dit, pleurant de rire :

— C'est tout de même effarant d'être gouverné par des bestiaux pareils !

— Effarant ! reprit Valentine, qui s'essuyait les yeux, et faisait signe qu'elle avait mal aux côtes.

— Car c'est cela, reprit François, c'est du bétail, qui fonce dans les chemins creux, se roule dans les prairies, donne des cornes contre les arbres, broute, rumine, beugle et fait de larges bouses !

Il se dressa sur son lit, avec une grimace. Valentine se précipita :

— Attention à ta plaie, mon petit !

Il répondit pour moi :

— Vous m'avez guéri ! Mais je voudrais causer un peu... si je ne vous ennuie pas. Puisque j'en tiens l'occasion, dites-moi, monsieur, pourvu que ma question ne vous paraisse pas d'un raseur, dans l'état où est le régime... avec de tels polichinelles... est-ce que vous entrevoyez un remède, ou bien...

Il eut un geste qui signifiait :

— En est-ce fini de la France?

— Ma foi, lui répondis-je, s'il y a quelque chose à espérer, ce ne peut être que de votre génération, des hommes de vingt ans, à condition que vous preniez la peine de raisonner bien.

— Ah ! fit-il d'un ton passionné, le croyez-vous sérieusement?

— Oui, sérieusement? appuya Valentine.

— J'en suis sûr, appuyai-je. Car nous autres avons trop de peine à nous débarrasser de nos idées fausses : c'est un retard à chaque instant, avec trop de fatigue. Nous avons été élevés dans le scepticisme et l'horreur de la force que nous opposions à l'intelligence, laquelle était représentée par le père France, le Montaigne de notre temps. Il nous reste une inaptitude foncière à l'action. Quant aux vieillards... ils n'ont que des sophismes dans la cervelle. Vous, je répète, pouvez vous en tirer...

Valentine nous regardait avec passion.

— C'est inouï, dit-elle, vous avez exactement les idées de mon fils !

Elle disait bien « mon fils » avec un bel orgueil.

Il donna trois coups de poing dans ses oreillers, et reprit :

— Je vais vous faire un aveu, monsieur : la politique me passionne, car je la sens à la source de tout ; et j'en ferais volontiers l'occupation de ma vie, mais je voudrais alors, pour mon modeste compte, pendant quelques années, imiter... les rois, ni plus ni moins : je voudrais l'apprendre ! Il y a des écoles d'art militaire ou d'art pédagogique : il n'y en a pas d'art politique. D'où viennent les députés : de partout — au petit bonheur ! Pourquoi ne se conduiraient-ils pas n'importe comment? Bref, si j'ai vraiment le dessein

de participer un jour au gouvernement de mon pays, et si, bien entendu, ce projet plaît à ma mère...

— Moi, dit Valentine, mon pauvre petit, je n'ai plus que toi dans la vie ; ton bonheur est le mien !...

— En ce cas, trouvez-vous ridicule tous deux...

Il s'arrêta, et nous regarda (le cher garçon, que cette union était candide !) :

— Trouvez-vous ridicule, qu'à mon âge, pendant trois ou quatre ans, je ne fasse rien d'autre que m'instruire en ce métier?

— Non, certes, fit avec force Valentine, et c'est un beau projet !

— J'irai voir de près gouverner ces singes de la démocratie ; ils travaillent dans un monument public. J'acquerrai quelque expérience ; je réfléchirai sur elle, j'étudierai l'histoire, les questions sociales, enfin... j'essaierai surtout de mettre en équilibre ma sensibilité et mon intelligence, selon les théories de *l'Action Française*. Aimez-vous *l'Action Française*?

Je ne regardai plus Valentine. Et je dis :

— C'est actuellement en France le seul parti intelligent, ce qui n'est pas pour surprendre, puisque c'est le parti de l'intelligence.

— Ah ! n'est-ce pas? dit vivement François.

Et Valentine d'ajouter :

— Que tout cela est passionnant !

— Je ne connais, dit François, aucune des personnalités de l'Action Française. Je suis trop jeune ; l'occasion m'a manqué ; mais je les lis, et les aime pour leurs convictions, leur courage et ce bon sens, en réaction contre toutes les fumées démocratiques qu'entretient un mauvais foyer encrassé de basse sensiblerie !

Sur ces mots, il se mit à rire :

— Mon image est du galimatias ; mais vous me comprenez?

— Très bien ! dit Valentine.

— Je n'ai encore ni science ni expérience, mais la lecture de Maurras m'a déjà persuadé du mépris où il fallait tenir le sentiment en politique.

Ce grand garçon me plaisait par la candeur de ses propos honnêtes, et je répliquai :

— Grande vérité ! Cette ignoble consultation publique,

principe de toute démocratie, n'est pas autre chose qu'un appel sentimental aux lumières du peuple... lequel vit, comme on sait, dans les ténèbres. (Eh ! eh ! j'ai moi aussi ma petite image !) On dit aux humbles : « Ne le soyez plus, puisque vous pouvez raisonner de tout ! » et tandis qu'on s'attendrit sur soi-même, à propos d'un si beau geste, on compte bien que les humbles en question, qu'on méprise secrètement, seront remplis de gratitude exaltée pour des chefs aussi charitables. Comédie, et bien basse ! Cette enflure de l'opinion la rend pareille à une femme hydropique. En fait de raisonnement, elle ne sait que geindre ; adieu le bon sens ! Elle appelle des médecins de toutes catégories, journalistes, parlementaires ; et elle oublie l'essentiel, se recueillir pour songer à sa destinée. Ah ! oui, il en est bien question ! Voilà cent trente ans, la pauvre, qu'avec les *Droits de l'homme*, on lui apprend le contraire de l'humilité ! Y a-t-il plus immodeste que ces trois mots? Ils excusent tout d'avance.

— Bravo ! Mais bravo ! fit François. Vous êtes d'accord aussi avec l'*Action Française!*

Et Valentine recommença :

— C'est passionnant de vous entendre tous deux. A tel point que je ne souhaite plus pour François de conseiller meilleur que vous, mon ami...

Avec légèreté, elle rapprocha sa chaise de la mienne ; me fit cadeau d'un regard, où je crus voir le printemps, et mettant sa main blanche sur mon bras :

— Savez-vous que mon pauvre père voulait vous demander votre collaboration?

— Je l'ignorais.

— Nous ne vous l'avions pas dit ; il avait peur encore de gêner votre activité par ses scrupules, ses tâtonnements. Ah ! le cher homme, philosophe, et fin comme vous l'avez connu, il était fait pour un Conseil d'Anciens, pas pour une Chambre de députés, où il faut maintenant des hommes jeunes, forts, décidés.

Elle regarda son fils avec admiration.

— Eh bien, ce que vous n'avez pas fait avec le grand-père, voulez-vous le faire pour le petit-fils? Au lieu d'aider un député élu, si vous travailliez avec un... ministre futur?

Quelle gentillesse elle mit dans cet orgueil maternel ! Et elle termina, d'une voix posée :

— Je sais votre expérience. Je commence à vous avoir bien étudié.

Ah! cette phrase! Quelques mots! Et je restai bouleversé. J'étais devant ces paroles comme devant le sourire de la Joconde. Tous les espoirs permis, hélas, aussi tous les scepticismes! Vraiment, avait-elle pris garde à moi? Me faisait-elle un aveu? Parlait-elle inconsciemment? Était-ce une ruse? Je regardai ses yeux encore, sa main, son air de jeunesse joyeuse mais grave. Ce qu'elle m'offrait en somme, c'était de continuer de vivre près d'elle, de la voir constamment, peut-être de l'inspirer toujours en mettant un peu d'ordre dans les idées de son enfant. J'étais sans voix; je n'en retrouvai que pour dire :

— Vous savez bien que je suis tout à vous.

Je ne m'étais jamais déclaré plus nettement. Il m'avait fallu la présence de ce fils que je redoutais.

Dès lors, nouvelle phase, vie changée, pour elle, pour lui, pour moi. Il ne vit plus que pour la politique, elle ne vit plus que pour lui; et moi, je ne vis plus... que pour les trois. Nous commençons ensemble une étude de la démocratie, et de son triste fondement : l'opinion publique. Comme François ne me quitte plus et que Valentine ne quitte plus François, on peut dire que nous travaillons de concert : on va nous voir ensemble partout. Et cette femme encore jeune fait autant honneur à l'ami que je suis qu'à son propre enfant. Car elle est devenue coquette; malgré son deuil, elle suit la mode, elle a des théories sur le goût, telle une nouvelle mariée; elle se reprend à aimer les étoffes, les formes nouvelles, et les robes des autres, plus que les siennes, ce qui fait que constamment elle souhaite d'en changer. Je sais fort bien que c'est son instinct de mère qui la mène : on ne se découvre pas tout à coup un fils de vingt ans sans se soucier aussitôt de l'âge qu'on peut paraître. Mais qui sait si, aux yeux du monde, ce n'est pas moi l'occasion d'un tel renouvellement?

On nous voit au Sénat, quand la Haute-Cour condamne Caillaux; à la Chambre, où, pendant deux années, nous sommes des assidus, comme si nous avions pris des abonnements; on nous voit à je ne sais combien de meetings. A la piste, nous suivons l'Opinion, cette femelle, ce monstre. C'est la chasse; je guette, j'annonce; François essaye ses armes; et Valentine, qui a épousé toutes ses résolutions sur la conduite des idées et du sentiment, lit maintenant

chaque jour Daudet, Maurras et traite de « moules » les modérés et les libéraux ! Elle ne parle plus de M. Mézamy que pour dire :

— Ce n'était pas un homme d'action. L'action même lui faisait peur. François n'a rien de lui. C'est tout son père.

Elle lit aussi des livres sur la politique du cardinal de Richelieu, sur les pensées des rois de France, et dès qu'elle n'a plus François près d'elle, — en visite ou lorsqu'elle dîne en ville, — sans que, d'ailleurs ma présence la gêne le moins du monde, elle reprend ses phrases. Elle dit comme lui exactement :

— Qu'on le veuille ou non, la France, telle qu'elle est, dans son unité, a été faite par les rois !

Et aussi, baissant le ton et mettant devant ses lèvres son éventail de plumes :

— La Révolution, madame, est une cochonnerie !

Enfin, si des amies la questionnent en la pressant un peu :

— Croyez-vous vraiment à une restauration monarchique?

Elle répond :

— Laissez faire les événements. Nous en verrons d'inattendus plus tôt que vous ne le pensez. Déjà, depuis le départ de Clemenceau, tout le monde, sans exception, réclame un chef !

Il y a des femmes qui n'ont qu'un but : perdre leur vie dans le monde. D'autres se donnent aux œuvres, jusqu'à ce qu'on leur donne la croix. Enfin, on dit que certaines élèvent leurs enfants, en veillant sur leur maison. Valentine est à part. Depuis que son fils l'entraîne, elle a une âme de partisan : elle est possédée par le démon de la politique. Un vieux monsieur m'a dit un jour :

— Elle doit avoir l'impression qu'elle élève Bonaparte ! Elle attend le 18 Brumaire... et si le petit le rate, elle est capable, toute seule, de faire son coup d'État le 19 !

C'était un mot — sans vérité. Je me disais, moi, que, le 19, en cas d'échec, elle serait de nouveau bien abattue.

En attendant, quelle vigueur !

Et, puisque tu me donnes ta matinée pour entendre mon récit, laisse-moi t'emmener avec elle et son fils dans les divers observatoires démocratiques, d'où j'essayai d'inculquer à ce « second Bonaparte » le dégoût de l'Opinion, lorsqu'elle se mêle de gouverner à la place des gouver-

nants. Je vais te montrer quelques personnages en vue de la République. Mais n'oublie pas que, pendant ce temps, Valentine est constamment près de moi, et que son visage passe dans mes yeux, même quand j'évoque ces tristes figures.

Je t'ai dit que d'abord on nous vit au Sénat, où le sieur Caillaux passait en Haute-Cour. Comment ne pas dire un mot de ce procès qui, comme les turlupinades d'un Charles Humbert, symbolise la faiblesse républicaine. Ici, c'est la confusion des esprits à propos de l'idée de justice.

Un homme fort, Clemenceau, n'hésite pas, en temps de guerre, à faire arrêter un homme habile autant que dangereux : Caillaux. Ce dernier est un type connu, fréquent dans l'histoire, d'ambitieux intelligent mais cynique, capable, dès qu'il n'a plus le gouvernement, de nuire à son pays par rancune, par besoin de jouer un rôle, et de parler et de se montrer, et de s'agiter, et de conspirer. La prison est tout indiquée pour lui. Et, puisque la patrie est en danger, le mieux est de le condamner d'autorité, en cinq minutes, par un jugement bref, dont l'unique article sera : *mesure de salut public.*

— Ah ! quelle horreur ! quelle férocité ! Revenons-nous au moyen âge? s'écrient toutes les bonnes âmes démocratiques, qui, d'abord, ignorent le moyen âge, et qui, toutes, — Clemenceau compris, — croient à la Justice et au Droit ornés de majuscules.

Bon, alors que va-t-on faire? Ceci. Réunir les plus hauts représentants de ce monstre : l'Opinion publique : MM. les sénateurs, et dire à ces Excellences : « Pesez longuement, repesez et soupesez ; après quoi, vous jugerez et prononcerez selon vos consciences de démocrates. » La bonne plaisanterie, ou plutôt la bonne hypocrisie sentimentale ! Car il arrive cela : qu'il n'y a rien de net et de positif contre l'accusé dans le procès : des conversations, ragots, imprudences, insolences, un mauvais esprit, même le plus mauvais, mais aucun fait. Or, depuis la Révolution bienfaisante, ce ne sont que les faits que condamnent les tribunaux des hommes. Eh bien, malgré cette absence de faits, le sieur Caillaux est cependant condamné. Pourquoi? Rions, mes chers amis ! Parce que l'Opinion, par derrière, le condamne ! La miséricordieuse, la toujours juste, toujours droite, toute sacrée et si chère Opinion, c'est elle qui ne veut plus de cet homme ! Voilà

dix ans que ce Caillaux l'occupe, l'assomme, la gêne, la blesse. Elle est à bout, elle le déteste, elle a de lui des nausées ! Ah ! mais, halte-là ! c'est toujours alors la même férocité qu'au moyen âge? Peut-être avec, en plus, du temps perdu, ce qui est grave, quand on a la prétention de gouverner ! avec surtout le funeste exemple de l'interminable discussion, que tous les imbéciles et faux esprits vont inlassablement recommencer à travers le pays. La discussion ! Le cardinal de Richelieu, dont Valentine relit la vie, aurait fait décapiter le sieur Caillaux, sans lui permettre de discuter, et précisément parce qu'à l'image de ce monstre, l'Opinion publique, il n'est bon qu'à cela ! Quel homme ! curieux, atroce et magnifique ! Magnifique pour un Shakespeare, mais nous n'en avons pas ; curieux pour les femmes friandes de voir, en Haute-Cour, condamner un ancien ministre ; atroce pour ceux qui pensent que le vrai politique est d'abord amoureux de son pays. Or, sans le moindre doute, ce n'est pas la passion du sieur Caillaux.

Ceux qui confondent — et ils sont foule — l'activité avec l'agitation, les nerfs et les muscles, la colère et la volonté, l'ambition et le patriotisme, font du sieur Caillaux un grand homme. Plaisanterie ! Il a manqué d'être un petit tyran. Mais ce serait un grand acteur, s'il avait des moyens physiques à hauteur de sa vanité. Je l'avais déjà contemplé à loisir au procès de sa femme, en 1914 : il dominait et commandait le Palais. En 1920, il crut tenir le Sénat, mais il fut inférieur à lui-même, quoique encore plus brillant que Messieurs les sénateurs, qui ne sont pas bons dans le scandale, au lieu que lui y excelle ; c'est là qu'il peut être insolent, cynique, juger ses juges. Quel ton ! Il aboie presque, dans sa rage de rencontrer tant d'imbéciles !

Le mieux, ce furent ses entrées théâtrales. Presque de la grande figuration. Il arrivait suivi d'avocats chargés de dossiers et de policiers qui portaient des sacs de voyage : c'était une caravane ; il ne manquait que des chameaux. Sitôt dans son fauteuil, il prenait des poses, croisait les jambes, faisait danser son monocle, et, à la première question posée, il égrenait le chapelet de ses impertinences. On sentait tout de suite une convulsion intérieure, une volonté de répondre et de dominer, mais la voix métallique le rendait odieux, avant même qu'on pût apprécier le cinglant des propos. Puis le geste était sec, le crâne s'empourprait ; les

femmes, avec une moue, demandaient : « Combien de séances encore avant le jugement? » Car c'est cela qui les échauffait dans leur cruelle inconscience, où le goût du mélodrame combat une fausse pitié. Le sieur Caillaux — qu'elles en soient sûres — les méprisait autant que ses juges. Il ne regardait d'ailleurs pas vers les tribunes. Il avait bien assez de ces « sénateurs crétins », dont le président, avec son chapeau à poils, lui semblait présider un Concours agricole. Quelle assemblée pour lui! C'était pitié! Et quels arguments! Il se demandait presque s'il fallait répondre, tellement c'était simplet :

— Messieurs, un enfant répondrait! Vous me reprochez d'avoir été en relations avec des journaux défaitistes? C'était le meilleur moyen de me rendre compte s'ils l'étaient. Vous êtes surpris qu'à Rome des intrigues se soient formées autour de moi. Que forme-t-on à Rome d'autre que les intrigues? Vous me dites : « Pourquoi n'avoir pas gardé ces papiers? » Parce que je ne pensais pas venir en Haute-Cour! Et telle conversation, ajoutez-vous, tel dîner, telle rencontre, que vous appelez une imprudence! Mais, messieurs, je n'ai fait là, que ce que vous avez tous fait ; j'ai agi comme la plupart de mes collègues — pardon!... de mes anciens collègues.

Et, ce disant, il les regardait, monocle à l'œil, du haut de sa morgue, pour leur bien signifier qu'en affirmant « vous êtes pareils à moi », il ne ressemblait cependant à aucun d'eux, et qu'il s'était lié avec des crapules par défi, pour dire aux honnêtes gens : « Vous n'oseriez pas!... Mollusques! »

Tant d'impudence clouait les sénateurs, pour la plupart âgés. En sorte qu'ils ne se surprenaient à lui en vouloir que quand il n'était plus temps. Alors, ils se vengeaient sur ses deux avocats, l'un grotesque, Piero-Piafferi, l'autre imbécile, Marius Moutet. Ils ne permettaient pas à ces deux-là de dire un seul mot. Ces deux-là n'étaient pas de la maison! donc, ils avaient beau commencer leurs effets de manche — surtout le premier, qui arrive tout droit des tréteaux de Tabarin : « Non! non! Assez! criaient les pères conscrits. Nous ne sommes pas au Palais! » Et malgré la Révolution, malgré les Droits de l'homme, malgré ceux encore plus sacrés de la défense, malgré l'Opinion, il lui fallait refouler, étouffer la période, dont il crevait littéralement. Deux fois en tout, il put parler ; les deux fois, il fut réjouissant. Ce

cabotin venait de dire : « Vraiment, messieurs, j'ai de l'émotion ! » Là-dessus, les sénateurs, représentants attitrés du charitable peuple éclatèrent d'un gros rire. Et Piero de répliquer :

— Mais, c'est mon droit !

— Je te crois ! lança un journaliste.

Un jour qu'il posait à je ne sais quel témoin je ne sais quelle question (le savait-il lui-même?) le témoin répondit :

— Quelle est, maître, la portée de cette demande?

Ah ! le beau redressement de Piero !

— Me faites-vous l'injure de me croire une arrière-pensée, cria-t-il, ou l'honneur de me croire une pensée complexe?

Pitres et pitreries ! Nous sortions de ces séances avec Valentine et François, dans un état d'esprit où il n'y avait place pour aucune indulgence. Nous aimions en rentrant parler poésie, religion, astronomie. Quels pygmées, ces hommes de politicaille ou d'avocasserie, quand on pense aux étoiles !

— Seulement, comme disait François, qui, ayant moins d'années, avait moins de lassitude, les étoiles, sont le soir d'une distraction remarquable ; le jour, on y peut songer, mais plus laborieusement... surtout que je ne suis pas destiné à faire de la politique si haut !

— Alors, restons en bas ! reprenait Valentine avec allégresse.

Et, dès que Caillaux fut dûment condamné par le Sénat, qui encaissait à son compte les volontés de cette touchante Opinion publique, nous prîmes le chemin de la Chambre, où cette mégère règne encore en maîtresse, par l'entremise de six cents législateurs, dont, au bas mot, quatre-vingt-dix pour cent sont inutiles ou dangereux. Nous en sommes sûrs ou, du moins, l'avons été, car la chère Valentine a depuis encore bien évolué. Enfin, nous avons eu quelque temps la force des gens convaincus, parce qu'ils avaient vu et plus de cinquante, peut-être cent fois. On nous aurait rôti la plante des pieds pour que nous affirmions le contraire, nous ne l'aurions pu, à moins... que, tout à coup, nous n'eussions pensé par les pieds.

Le Palais-Bourbon ! La première fois qu'on entre dans cette maison du coin du quai, — si l'on a fréquenté le Palais tout court, antre de la passion, de l'injustice, des bavardages et du temps perdu, — on ne se sent pas dépaysé. La première salle où l'on pénètre a le même nom chez les

législateurs que chez les hommes de robes : les Pas-Perdus. Il n'y a pas que les pas qui le sont : il y a surtout l'art de penser juste en parlant peu. Ce n'est pas, il est vrai, l'ordinaire des avocats, et nous sommes encore chez cette sorte d'hommes, affublés d'un nouveau titre, celui de députés. Il n'y en a pas de plus chansonné dans le pays, si ce n'est chevalier de la Légion d'honneur : mais dès que le peuple ne chante plus, il n'y en a pas qui l'impressionne mieux ; et c'est pourquoi tous les ratés en sont avides pour s'imposer. D'où le brouhaha, la suffisance, les gestes emphatiques, l'impression immédiate du néant. J'ai vu depuis, que, dans cette salle, il y avait des statues et des peintures : elles ne comptent pas, parce qu'elles ne parlent pas ; on ne voit et on n'entend que les hommes. Eux, de quoi parlent-ils? De rien qui vaille. Petites luttes, combinaisons, histoires de clans, de partis, haines débiles, pauvres ambitions. Il paraît qu'on les a mis là pour faire des lois. Un seul a-t-il la tête de Moïse? Combien sont-ils hantés du sort de la patrie?

On rêve à cette misère ; soudain, grand saisissement : un bref et proche roulement de tambour secoue tout le monde et dresse chacun ! Que se passe-t-il? La salle est envahie par des soldats. Pas prévenue, l'imagination ne fait qu'un tour : c'est un coup d'Etat ! On est refoulé par les hommes d'armes ; ils font la haie. Qui va paraître? Le général qui s'est emparé du pouvoir?... François, la première fois, me regarda, stupéfait. Mais un commandement sec retentit : « Portez armes ! » Les tambours se remirent à battre ; et lorsque ces peaux d'ânes retentissent dans une salle fermée, c'est l'assourdissement, la domination, il n'y a qu'à se raidir au garde à vous. Ce que nous fîmes. Alors, on vit paraître un homme mince, les yeux baissés, le pied pas bien sûr, tout de noir vêtu, dans un habit déchiqueté : c'était le président de la Chambre qui se rendait à la salle des séances.

Entrons avec lui. Courons le revoir. Escaliers et couloirs du cirque ; voici la piste et les gradins. On n'entend plus le tambour, mais comme au dehors, il y a une haie... formée par des huissiers : la parodie de l'autre. Le Président paraît. Il sort du tumulte guerrier ; brusquement c'est le silence. La voix d'un vieux serviteur à chaîne d'argent l'annonce, comme à table on fait pour les vins, et remis de son émotion, heureux d'avoir échappé aux hommes armés, il monte lentement jusqu'à son fauteuil, qui est incroyable-

ment perché. Il regarde la salle : elle est vide. Non. Deux ou trois parlementaires, toujours les mêmes, qui tiennent à être là avant lui, se lèvent et le saluent. Ce sont les députés-soldats : un amiral, deux généraux, mais en civils. Ils servent de transition entre les soldats, qui savent se tenir raides comme leurs baïonnettes, et les avocats du peuple qui ignorent toute tenue. Ils ont essayé, ces élus d'après-guerre, d'apporter dans ce milieu de camaraderie mal polie, une discipline courtoise. Ils ne seront pas suivis : les vrais parlementaires hausseront les épaules, et ceux qui entrèrent au Parlement pour le mépriser, taxeront cet effort d'enfantillage. Au bout de deux ans, sur ces trois militaires, le général de Maud'huy sera mort, le général de Castelnau sera las, il n'y aura plus que l'amiral Guépratte qui tiendra bon ; mais c'est lui dont on raconte qu'un jour il refit un kilomètre en mer pour repasser devant un matelot, à qui il avait oublié de rendre son salut.

C'est à trois heures sonnant que le Président fait son entrée, qu'il s'assied, et commence sa présidence, sans rien avoir à présider. M. Pierre, vieillard immuable dans une redingote noire, l'a suivi, et est monté à la même hauteur, s'installer derrière lui, à un petit bureau, où on lui apporte un verre de lait, coupé d'eau de Vichy. La plate-forme sur laquelle ces messieurs exercent leur profession rappelle la passerelle d'un navire, où le commandant, devenu maboule, aurait fait hisser des meubles, une cloche, de quoi boire, et un coupe-papier. De là-haut, on distingue tout : on voit quand le navire se perd et donne sur un rocher, et comme le commandant est maboule, il se couvre alors d'un chapeau haut de forme, et dégringole précipitamment, sans doute à fond de cale.

Trois heures cinq. Les portes de l'hémicycle battent — mollement, car elles sont feutrées. Tout est prévu dans cet édifice contre la violence des humains. C'est l'entrée des premiers députés. Les huissiers les guettent avec le courrier. Ils arrivent un à un. Trois heures dix : voici que les faiseurs de lois s'en viennent par groupes, par paquets, par flots. Trois heures un quart : la moitié des gradins sont garnis. Coup de cloche, et on entend la voix du président qui commence à susurrer sur des papiers que M. Pierre lui glisse.

En vérité, si on veut synthétiser les entrées en séance de

ces messieurs du Palais-Bourbon, il faut, comme je le faisais pour mon élève, les grouper en trois.

Il y a d'abord ceux qui proprement « font leur entrée », comme s'ils avaient peur que mêlés aux autres, on ne les remarquât point : un nommé Vidal, député de l'Allier, modèle pour humoriste, qui évoque à la fois la société de gymnastique où il fut lauréat, et le magasin de nouveautés, où il vient d'être mannequin. Il descend de sa devanture : tout chez lui est à considérer : les petits pieds à chaussures multicolores, le complet repassé au fer, et la tête de lion qui frise, car ceux qui le savent disent qu'à la guerre il s'est battu comme un lion, mais la paix venue, il a frisé.

A peu de distance, Vaillant-Couturier, jeune communiste, toujours habité par les vents intérieurs de son cabotinage. Il rejette d'une main romantique « ses cheveux abondants qui tombaient sur son front ». Que les femmes des tribunes le contemplent et le chérissent. Elles aiment les généraux? Il crache dessus ! Mais pour ce faire, il a la bouche patriotique du jeune garçon que Rude a sculpté sur l'Arc de Triomphe, dans le groupe « la Marseillaise ».

Un noir enfin : c'est le nommé Diagne. Afrique ; Niger ; maisons en fiente de vache. Diagne rit ; il y a de quoi ! C'est lui qui a doté ses condisciples du suffrage universel. Li li, bons nègres, tous voter, tous sauvés !

Seconde entrée : ceux qui forts de leur personnalité entrent n'importe comment, avec n'importe qui. Briand, blasé, lassé, laissant pendre, sous un bras sans force, une serviette vide. Barthou, trop myope pour voir si on le voit, trop fin pour se faire voir : il aime mieux qu'on le cherche ; il se glisse à sa place. Loucheur, dont l'air modeste n'est que du mépris : parmi tant de médiocres, à quoi bon se signaler? Quand il entre, c'est au milieu de dix autres. Mandel, dont le nez, le rachitisme et la conscience sont trop connus, pour désirer être reconnus. Ce n'est jamais lui qui entre : c'est un tel ou un tel, mais il suivait derrière, et tout à coup, il est entré. Paul Boncour avec sa tête de doctoresse pour maladies des femmes ; André Lefèvre qui descend de Cassandre, et que toutes les autruches prétendent neurasthénique, afin d'avoir une raison de ne jamais croire à ce qu'il prédit.

Enfin, troisième entrée : quand la séance est ouverte, que les gradins sont garnis, quand sont assis ceux qui se montrent et ceux qu'on se montre, alors, un à un, arrivent... les

hurluberlus ! Painlevé, le malheureux ! il revient de Chine... par la lune, et arrive à la Chambre, effaré tel un homme qui vient de pénétrer dans une salle de bains où se baignait une jolie femme. Tout de même en s'asseyant, il se ressaisit, et il murmure : « C'est moi... moi qui ai nommé Foch... Foch et Pétain ! » Buisson, l'homme de l'école laïque, pas buissonnière, qui n'a qu'une pensée, ne connaît qu'un refrain : la République laïque, ses lois laïques et leurs conséquences laïques, qui sont les écoles laïques avec les petits enfants laïques, et quand il commence : « Ah ! la la... » ce n'est nullement qu'il a des maux d'entrailles, c'est qu'il se met à faire trotter son cher dada politique, et par ces mots : « Ah ! la laïcité... » Painlevé arrive en retard, parce que nulle part, jamais, il n'est à la page ; Buisson, parce qu'à sa concierge, l'agent du coin, à l'huissier de la Chambre, il vient de faire part de sa dernière marotte laïque. Attention ! Il y a plus en retard qu'eux tous : Marc Sangnier, qui cherche sa voie et ne la trouve pas. Depuis vingt ans, il veut être un grand homme : est-ce pour aujourd'hui? Il arrive pas peigné, mal cravaté, le veston de travers et tout fripé ; il écarquille les yeux ; il sort du lit ; et à ses joues gonflées, on comprend que sans avoir le temps de se laver, il a pris en hâte deux gorgées de dentifrice, vient de courir et se demande où les cracher. Comme il est démocrate chrétien, il n'ose pas sur les pieds de ses amis ; mais... au fait, où sont ses amis? partout, puisqu'il aime ses ennemis ! Là-dessus, à peine assis, il se lève et sort. Dans la porte, il tombe le nez sur un autre nez, et c'est un grand nez : celui de Piero-Piafferi, avocat de Caillaux et de Landru, député de la Corse. Piero piaffe, renverse la tête, serre des mains, frise sa moustache et vient se poser contre Briand. Une fois que Piero est entré, il n'y a plus personne, jamais qui puisse venir. Il arrive même que beaucoup déjà sont repartis...

Donc, les députés sont en séance. Contemplons cet ensemble.

Une impression d'uniformité et la pensée qu'ils sont quatre fois trop, voilà le premier effet de six cents hommes assemblés. Je me suis même dit souvent, devant cette masse :

— Comment m'y prendrais-je, si j'étais peintre?

Et je pensais d'abord : « C'est un triste sujet. »

Du tout. Guardi a peint des réunions de fonctionnaires, présidées par le Doge de Venise, où tous les personnages,

dans des costumes pareils, restent d'une variété que seule pouvait découvrir son imagination. C'est que pour distinguer le corps, il faut étudier l'âme. Peu importe qu'un plafond lumineux baigne cette mêlée d'élus d'une égale et vulgaire clarté : ce n'est pas celle-là la vraie lumière ; les visages qui ne reçoivent qu'elle demeurent obscurs ; les autres seuls se font remarquer, ceux que le feu de l'esprit illumine. Toujours les mêmes, quels que soient les débats ; et ils sont les scintillements d'une nuit, qui sans eux serait épaisse. Dénombrons-les et plaçons-les.

Derrière le président, M. Pierre, ses papiers et sa tasse. On l'appelle le « Vieux Sycophante ». Il a devant lui le règlement, immuable comme sa redingote, et comme les roulements du tambour. C'est généralement lui qui indique au commandant quand le navire va sombrer. Il boit du lait pour adoucir sa voix, s'approche et murmure des choses définitives, concernant l'orateur, le gouvernement, les différentes parties de l'Assemblée.

L'orateur est à la tribune, au pied du président. Le président est sur la passerelle, l'orateur sur le pont des premières. Ils ont de la peine à se voir, mais ils s'entendent, ce qui leur suffit.

Face à l'orateur et au président, le banc des ministres, ceux qui en principe ont la tâche de mener le pays. Dans leur dos, le centre de l'assemblée ; à leur gauche, la droite, à leur droite, la gauche ; ils n'auraient qu'à se retourner pour être dans le bon sens ; mais ils aiment mieux toujours gouverner à l'envers.

Je dis toujours, car ils sont tous pareils. Millerand, Leygues, Briand, Poincaré, voilà les hommes qu'on vient de voir à cette place. Avec un accent et dans une forme, qui variaient selon leur voix, leur sang, leurs nerfs, la quantité de leur bile, ils ont tous fait les mêmes déclarations. C'est que l'imprévu de chaque bataille parlementaire est strictement réglé : il faut être nouveau-venu ou innocent pour n'en pas connaître la fin dès le début. Un, cinq, dix députés interpellent. Pendant ces exercices, le président du Conseil perd son temps. Au lieu d'être dans son ministère à travailler, il écoute des objections qu'il s'est faites et dont il a refusé de tenir compte. L'orateur est le plus souvent médiocre ; le plaisir ne compense pas l'inutilité ; le chef du gouvernement devient nerveux et excédé. Dans cet état

d'esprit, s'il est intelligent, il a soudain quelque chose à dire ; mais ce sont des vérités impossibles ou des mots trop gros. S'il n'est pas intelligent, avant d'avoir pris part à la lutte, il se trouve épuisé par elle. Dans les deux cas, il ne lui reste qu'à servir des clichés.

Millerand les servait avec force. Il montait ses dossiers à la tribune, comme un bœuf tire sa charrue à flanc de coteau. Il entrait dans son sillon. Peu importaient les pierres, racines, tous les obstacles, et que ce travail fût sans originalité : il allait jusqu'au bout. Il se tenait immobile devant l'assemblée, impénétrable, car rien ne le pénétrait. Son regard noir est d'un entêté, et de sa grosse tête sortaient des paroles comme celles-ci :

— Messieurs, nous sommes, avec la grève des cheminots, devant une tentative nettement révolutionnaire. Des faits graves ont pu être évités, parce que la France a le respect des lois, et qu'elle ne permettrait pas que fût troublé l'ordre créé par la victoire. Pour nous, nous nous présentons devant le pays, la tête haute, forts de notre passé et de notre conscience républicaine. Nous avons eu confiance dans la sagesse populaire. Les événements nous ont donné raison. Le pays a répondu à l'attente de ses représentants. Pourtant, la situation est encore grosse d'imprévus. Il faut que l'opinion soit patiente. L'important est de marcher droit, beaucoup plus que de marcher vite. Nous prendrons, je le dis très haut à cette tribune, telles mesures qu'il conviendra avec toute la fermeté nécessaire. Que si des violences étaient commises, aussitôt la Justice opérerait. Messieurs, à vous de décider si, oui ou non, cette politique vous convient. J'ai pris mes responsabilités. Prenez les vôtres.

Pas une phrase qui n'ait été martelée de la manière à la fois la plus nette et la plus insensible. Conviction? Indifférence? Les deux, car il est convaincu de sa force, et indifférent à l'opposition. Il ne semblait pas plus nerveux ni échauffé après qu'avant. Libre aux interpellateurs de recommencer. Il avait prononcé les mots essentiels : le gouvernement et le pays devaient être sauvés. Et Millerand estimait qu'il pouvait aller en famille, dîner et dormir.

RENÉ BENJAMIN.

(A suivre.)

Les deux Théologies

On veut bien faire à l'auteur de *l'Économie nouvelle* l'honneur de le tenir pour un économiste, dont les théories méritent quelque considération. Il n'hésite pas à dire qu'il y a là une erreur de classification : s'il lui fallait se classer lui-même, il se rangerait parmi les écrivains philosophes et surtout parmi ceux qui tiennent les études religieuses pour les seules qui donnent quelque solidité aux connaissances acquises par l'homme. Le lecteur sera peut-être étonné si on lui dit que des travaux comme *l'Economie nouvelle* et les études sur la monnaie ne sont rien d'autre, en somme, que des analyses conduites sous la direction d'une haute pensée religieuse. Rien cependant n'est plus vrai. Mais cela demande quelques explications.

Premièrement, je crois utile de déclarer que je considère qu'il n'y a d'autre question, dans ce monde, que la question religieuse. Pour mieux dire, tous les problèmes sociaux, économiques, politiques sont des problèmes de second ordre, dont la solution est subordonnée à celle du problème qui domine les autres, le problème religieux.

On peut, pour la commodité des conversations entre personnes des différentes confessions, affecter de tenir ces problèmes pour indépendants du problème central ; on peut également, pour des raisons de convenances, agir, dans un

certain nombre de circonstances, comme si l'on se tenait en dehors de la vie religieuse. Ce sont là des attitudes qui sont admises dans le courant de la vie et qui facilitent la collaboration nécessaire d'hommes qui doivent vivre et travailler ensemble, malgré leurs conceptions religieuses différentes ou opposées. Ce sont là des pratiques qui sont admises dans la vie de société, où d'ailleurs elles ne trompent personne, pas plus que ne trompent les salutations cordiales et les bons vœux que s'adressent des adversaires obligés de s'asseoir à la table d'un ami commun. Mais dès que l'on entre dans la cité des idées éternelles, où le vrai seul est aimable, ces supercheries cessent d'être innocentes ; elles sont inadmissibles.

Toutes les querelles du monde moderne se réduisent à une seule, qui est religieuse, ce qui est vrai même pour les querelleurs qui se disent agnostiques, athées ou mécréants. Notre monde scientifique, mécanique, sportif est violemment agité par des disputes théologiques, qui engendrent des événements formidables, comme les guerres et les révolutions dont la série s'est ouverte le 2 août 1914.

Si vous avez assez de vigueur intellectuelle pour remonter des effets aux causes, mais aux vraies causes, vous cesserez d'expliquer les phénomènes politiques, économiques et sociaux, nationaux et internationaux par des causes fiscales, financières et économiques, et vous arriverez à cette conclusion que, dans toutes les convulsions guerrières et révolutionnaires que nous subissons depuis cinquante ans, et même depuis plus de cent ans, on retrouve une même lutte entre deux conceptions du monde, deux conceptions de la cause suprême, deux conceptions de Dieu, qui sont inconciliables et dont l'une doit disparaître devant l'autre.

L'erreur énorme de beaucoup de publicistes entre 1900 et 1924 a été de croire que le monde n'est désormais mû que par des causes économiques. Il n'y a que des théologiens en présence, même lorsque les hommes qui prennent part aux disputes, aux luttes, aux révolutions, aux guerres actuelles, n'emploient, dans leurs écrits, leurs discours, leurs harangues, leurs chants de guerre, que des mots employés au vocabulaire économique. Mais les hommes sont dupes des apparences qu'ils créent eux-mêmes. Ces pages sont écrites pour essayer d'éclairer nos contemporains sur le caractère des luttes auxquelles ils prennent part.

Nous posons que toute l'agitation du monde moderne vient de l'opposition de deux théologies. Nous disons théologie au sens de « théologie naturelle » (théodicée), mais nous aimons mieux employer ce mot que celui de métaphysique ou de philosophie première, parce qu'il accuse mieux le véritable objet du débat, et suggère mieux les relations vivantes de la pensée métaphysique avec la théologie proprement dite (théologie surnaturelle) et la foi religieuse. C'est donc en ce sens que nous posons que toute l'agitation du monde moderne vient de l'opposition de deux théologies. L'une est la théologie de *l'Être;* l'autre est la théologie du *Devenir.*

L'une dit : *Dieu est.*
L'autre dit : *Dieu devient.*

Lorsque l'on a bien vu que le problème se pose en ces termes, on est en mesure de comprendre comment et pourquoi ou pourquoi et comment s'est produite la révolution russe, et pourquoi l'Europe d'après la grande guerre a tant de peine à établir la paix. La théologie du Devenir, qui est incapable de donner la paix aux hommes, pour des raisons qui seront dites plus loin, possède un pouvoir considérable en Europe ; elle rend inefficaces les efforts de la théologie de l'Être, qui a longtemps régné en Europe, qui dirige de nombreux esprits, mais qui a perdu le contrôle de plusieurs chancelleries. Ni l'une ni l'autre ne sont assez puissantes pour rendre la paix au monde européen, la première par impuissance congénitale, la seconde à cause de la perte des positions d'État qu'elle occupait. Il n'y aura de paix sérieuse en Europe que lorsque ce duel entre les deux théologies sera terminé par le triomphe de la théologie de l'Être. Si la victoire appartient à la théologie du Devenir, nous assisterons à l'écroulement lent ou rapide de la civilisation gréco-romaine et chrétienne, l'Europe connaîtra pendant des dizaines d'années, peut-être pendant deux ou trois siècles, les plus affreux déchirements ; elle sera pillée, incendiée, dépeuplée par l'Asie déchaînée, car la théologie du Devenir, qui croit travailler à la paix universelle, ouvre les portes de la chrétienté à Alaric, à Attila, à Gengis Khan.

I

La théologie de l'Être : Dieu est.

Il ne m'appartient pas d'exposer ici la théologie de l'Être, ce qui serait une entreprise prodigieusement ridicule pour un paroissien de Saint-Étienne du Mont, qui ne peut que se sentir écrasé par le formidable monument construit par l'Église catholique à la gloire de *Celui qui est*, et qui, à la fin de chaque messe, est rappelé à la connaissance du Principe éternellement subsistant des choses par la lecture de l'Évangile selon saint Jean. Au surplus il est inutile de faire cet exposé devant les hommes qui appartiennent à l'Église catholique, ou qui ont bu le lait de l'Église, ou qui vivent dans une des portions du monde formé par elle.

Il suffira de rappeler que, pour tout homme qui croit et pense que *Dieu est*, et croit que, au commencement était le Verbe, le souverain bien est à l'origine des choses ; son essence est transcendante et extérieure à l'homme, qui peut le connaître par sa raison comme cause première et à qui il s'est révélé dans les mystères de sa vie propre ; l'homme a reçu sa loi morale à son entrée dans le monde, sa tâche est d'y rester fidèle, de la conserver dans les siècles des siècles. D'autre part, l'homme, à travers les siècles, demeure la faible créature qu'il est depuis sa création, soumis aux conséquences du péché originel ; les conditions morales dans lesquelles il se meut sont essentiellement les mêmes : la tentation, c'est-à-dire tout ce qui l'éloigne de son salut spirituel (et en même temps de son salut temporel), l'entoure de toutes parts, et il demeure faible devant elle ; sa tâche terrestre consiste à ne pas aggraver les difficultés de sa condition, et à faire que, par ses mœurs, son travail, ses œuvres, ses institutions, la tentation soit aussi éloignée de l'homme que le permettent les moyens humains soutenus par l'aide divine. Enfin, son objet général, dans la vie terrestre, est d'étendre le territoire où est loué le nom de Dieu, où règne la paix divine, de répandre parmi les peuples la connaissance de Dieu et de la loi morale qu'Il a donnée à l'homme, et d'enseigner la science des moyens matériels par lesquels l'homme, agissant sur une nature hostile, vit dans des conditions qui le rapprochent de Dieu.

Cette théologie de l'Être ne vaut pas seulement pour les

hommes qui croient que *Dieu est*, et que tout a été fait par son Verbe. Elle vaut pour beaucoup d'hommes qui vivent hors de l'Église, mais dont l'esprit a été formé selon les disciplines propres à la théologie de l'Être. Pour ceux-ci, la nature est soumise à un ensemble de lois invariables : l'homme a reçu sa loi en même temps que son existence ; il demeure une très faible créature devant les forces qui l'entourent, soumis à la loi individuelle du moindre effort, alors que la loi de son salut dans le monde est celle du plus grand effort. Sa tâche consiste donc à accroître sans cesse, par ses mœurs, son travail, ses œuvres, ses institutions, la force des protections qu'il se donne contre une nature dont tant de forces tendent à le faire périr. Son objet général est d'étendre le domaine de la civilisation, c'est-à-dire de multiplier dans le monde les lieux où la loi de l'intérêt social (qui assure le salut individuel de l'homme) domine les individus et contraint les passions individuelles (qui tendent à la destruction des protections sociales) à servir à l'acquisition des moyens matériels par lesquels l'homme, agissant sur une nature hostile, vit dans des conditions qui l'éloignent de la bête.

Pour les uns et pour les autres, croyants et incroyants, ces conceptions engendrent une même conception politique et sociale : une société humaine, clan, tribu, nation, aura pour centre, pour pierre angulaire, l'État, et l'autorité du chef, représentant de l'intérêt social et chargé de veiller au bien commun, autorité qui émane de Dieu pour les premiers, de la nature des choses pour les seconds, et qui a pour objet de réduire les tentations dans le champ où se meut la liberté de l'homme ou d'incliner les libertés individuelles au service de la civilisation.

Pour les uns et pour les autres, ces conceptions commandent une connaissance des choses visibles : dominées par l'unité, la permanence, la constance, elles conduisent l'intelligence à découvrir, sous les formes changeantes du monde, la constance, la permanence, l'unité. Elles amènent la raison à analyser tous les phénomènes en fonction de cette unité, de cette permanence, de cette constance. Elles permettent à l'imagination de percevoir l'identité des phénomènes qui se produisent et se reproduisent à travers les siècles, dans la nature et dans les sociétés humaines. La théologie de l'Être est mère de la science.

Et la grande connaissance qu'elle donne à l'homme, et qui le sauve, aussi bien matériellement que spirituellement, c'est que, vêtu de peaux de bêtes ou de soie brodée, chaussé d'écorce ou de cuir fin, monté sur une ânesse ou porté par la machine à vapeur, éclairé par l'obscure clarté qui tombe des étoiles ou par les feux de l'électricité, analphabet ou savant en toute science, il est toujours une très faible créature devant Dieu ou devant les forces qui agissent dans l'univers

II

La théologie du Devenir.

A l'opposé est la théologie du Devenir. Pour elle, Dieu n'est pas, *Il devient.*

A l'origine est l'Action, et non le Verbe.

Et c'est l'Action qui éveille Dieu qui est en sommeil, informe, inconscient au cœur des choses. Le monde est la gangue dans laquelle Dieu est enfermé et d'où il sort par des créations successives, qui vont, par étapes, vers l'ultime perfection, c'est-à-dire vers la révélation totale du divin. Dieu se fait au cours des millénaires à travers mille ébauches, de la nébuleuse à l'homme qui est sa dernière manifestation et qui n'est lui-même, dans son état actuel, qu'une promesse, une immense espérance

L'homme est proprement la manifestation du divin. Mais l'homme du vingtième siècle n'est encore qu'une étape du divin. Le divin qui est en lui, qui se manifestera un jour totalement, est encore arrêté par les survivances d'un passé qui le fait agir selon l'âme de la Bête, dans le ventre de laquelle il a séjourné. De la Bête est sorti l'homme, de l'homme sortira Dieu. L'opération s'est faite par une série de libérations successives, contre la volonté de la bête, qui a légué à l'homme ses instincts de cruauté, de violence, de ruse, pour lui donner à lui-même le goût de retarder la manifestation du Dieu qu'il porte et qui sera l'universelle bonté, l'universel amour

L'homme est donc, moralement et matériellement, indéfiniment perfectible. Il a été la brute sanguinaire, il deviendra l'ange de la douceur. Sa vie sociale, au cours des âges, a été conforme à l'état moral qui caractérisait chaque étape :

elle était soumise au règne des violents, qui eux-mêmes travaillaient à l'accouchement du divin, en se massacrant les uns les autres. La conscience humaine, qui est la pensée de Dieu, sortant peu à peu de sa gangue, rend le règne des violents de plus en plus difficile. Les violents (c'est-à-dire les Rois et les Guerriers) tentent d'étouffer la conscience, mais la conscience suscite, à son service propre, des hommes capables de terrasser les survivants de la brutalité ancestrale, et d'organiser la libération définitive du Dieu caché dans l'homme

Le suprême bien est donc non à l'origine, mais à la fin des temps. La conscience le pressent. Elle en hâte la venue en multipliant le nombre des hommes conscients qui, au nom de l'amour et de la bonté, refoulent ou suppriment les survivants des âges antérieurs. Lorsque la conscience, par ses représentants, aura gagné toute la planète, l'homme (ou l'humanité) sera devenu Dieu et il est bien évident qu'aucune sorte de gouvernement ne sera nécessaire pour des individus qui seront tous des portions de Dieu. Il n'est pas interdit d'imaginer que, à ce moment-là, les hommes étendront la loi de la Parfaite Pureté aux planètes voisines, car rien, alors, ne limitera la puissance de l'homme, « maître », ainsi que le dit un des prophètes de cette religion, « maître du ciel et de la terre ».

Je supplie le lecteur de ne pas penser que l'on vient de tracer une caricature bouffonne d'une doctrine que tout le monde a reconnue et qui est celle de l'évolution. Le tableau présenté ici est rigoureusement exact. *Dieu devient* et *l'homme devient Dieu*, si ces formules précises ne sont pas dans la tête de tous les tenants de l'évolution, l'idée qu'elles contiennent se trouve chez tous. C'est le *Devenir*, qui a ses adeptes « religieux » ou « areligieux », tout comme l'Être.

Pour ses mystiques, le Devenir comporte, avec la perfectibilité de l'homme, la manifestation du divin. Pour ses positivistes, le Devenir est limité au dogme de la perfectibilité de l'homme, et le terme humain de l'évolution est, comme pour les croyants, l'universel amour établi sur la terre, par la liberté individuelle, totale, rendue possible par le progrès de la nature humaine, devenue semblable à ce qu'est la nature divine dans la théologie de l'Être.

Pour les uns et pour les autres, la conception du Devenir engendre une même conception politique et sociale :

l'État est une survivance des âges de violence ; il ne demeure nécessaire que parce qu'il reste encore, dans les sociétés, des survivants de ces âges ; mais l'objectif est d'en diminuer sans cesse la force, ou au moins l'appareil de force, afin de le réduire au rôle d'une simple administration. L'État, manœuvré par les Doux et par les Bons, est fait aujourd'hui pour donner la liberté aux hommes en abandonnant chaque jour l'autorité qu'il a héritée des Violents, car la liberté est la condition nécessaire de la manifestation divine. Le Devenir ne devient que s'il est libre. L'État conduira les hommes à la liberté absolue tout en exterminant les individus qui n'ont pas foi dans cette liberté absolue, après quoi il s'évanouira.

Pour les uns et pour les autres, la conception du Devenir commande une connaissance de la nature et des sociétés humaines : dominée par la diversité, le changement perpétuel, elle interdit à l'intelligence la perception de la vérité. La vérité *n'est pas; elle devient.* Il n'y a pas de vérité ; il n'y a que des vérités successives et contradictoires. Les lois du monde sont en perpétuel devenir.

Les phénomènes ne se reproduisent pas à travers les siècles. Une nouvelle loi régit le monde à chaque génération. Le monde va changer de base, ainsi prononce le refrain de l'Internationale. Rien n'est mieux fait pour rendre toute science impossible ; il est d'ailleurs remarquable que, si les tenants du Devenir ont encore quelque valeur scientifique dans l'ordre des sciences physiques, ils sont devenus d'une impuissance totale dans les sciences qui intéressent l'homme.

III

La lutte des deux théologies.

Dieu est, Dieu devient. Deux théologies s'affrontent. Elles sont inconciliables. C'est leur lutte qui emplit le monde depuis un siècle et demi. Un certain nombre d'écrivains contemporains croient que l'humanité, au moins l'occidentale, est sortie de l'ère des guerres de religion. Quelle énorme erreur ! Nous sommes plongés dans les guerres de religion depuis l'an 1789.

Qu'est-ce que la Révolution française? Une première explosion de la Religion du Progrès. Que sont les guerres de

la Révolution et de l'Empire? Des guerres qui, à l'origine, sont faites aux tyrans pour la libération des peuples. Rien n'est plus conforme au dogme fondamental de la religion. De 1793 à 1815, une immense guerre de religion a embrasé l'Europe.

Que sont les révolutions et les guerres des nationalités du dix-neuvième siècle? Des révolutions et des guerres religieuses : elles sont dirigées presque toutes par la même pensée : libérer les peuples de leurs tyrans, les arracher à la théologie de l'Être.

Qu'est-ce donc que la Grande Guerre? Une grande guerre de peuples, mais une guerre qui est utilisée par les gouvernements qui appartiennent à la religion du Progrès, non pour donner aux peuples qui ont combattu leurs lauriers ou leur châtiment, mais pour abattre les Gouvernements, les États qui représentent la théologie de l'Être. L'Autriche, puissance catholique, est abattue. L'Empire allemand, terre sacrée du Devenir, est sauvé.

Qu'est-ce que l'agitation socialiste internationale? Un mouvement économique en faveur des classes ouvrières? En aucune manière. C'est une mobilisation des forces ouvrières au service de la religion du Progrès. Qu'est-ce que la révolution communiste russe? Une dictature ouvrière, une réussite de la guerre des classes? Il n'y a là rien d'autre qu'une nouvelle manifestation du Devenir. La bourgeoisie est aujourd'hui, aux yeux des fervents du Devenir, la barrière au Progrès comme l'était la noblesse au dix-huitième siècle ; elle est une survivance des âges de violence ; elle a aidé l'homme dans la conquête de la liberté politique, mais elle le maintient dans l'esclavage économique : elle l'arrête donc sur la route du divin, et c'est pourquoi on entreprend de lui arracher ses possessions.

Entre 1789 et 1920, plus de vingt millions d'hommes ont été victimes du *Devenir* qui, dans l'avenir, fera figure de Moloch. Les fidèles du Devenir, vivant au milieu de ces tueries gigantesques, continuent d'ailleurs de croire, avec une ingénuité féroce, que ces massacres sont le prélude de la paix universelle et de la fraternisation générale des peuples. Leur croyance est fondée sur le fait que, après la Grande Guerre, plusieurs des États les plus importants de l'Europe leur ont été livrés. Ils sont convaincus que, s'ils possédaient toutes les chancelleries européennes, l'ère des

guerres serait définitivement close, la théologie de l'Être serait expulsée de l'Europe, et avec elle disparaîtraient les princes, les castes, les classes dont la domination est fondée sur la force, sur la violence et qui entravent le progrès.

La raison et l'expérience indiquent que ce serait au contraire le commencement d'une catastrophe formidable pour toute l'Europe. Une généralisation du communisme russe en Europe aurait en effet pour conséquence un développement énorme des phénomènes qui ont été observés en Russie après la révolution bolcheviste : toute l'industrie européenne serait arrêtée comme elle l'a été en Russie, ce qui signifie que les populations ouvrières d'Allemagne, de Hollande, de Belgique, de France, de Suisse seraient réduites au chômage. L'arrêt des transports se produisant en même temps, tout le système d'échanges intra-européen et international, qui assure la subsistance des pays industriels, serait brisé. Les populations ouvrières de ces pays seraient acculées à la famine ou à l'exode en masses. Il s'ensuivrait de véritables migrations de peuples armés, se ruant sur les régions agricoles, pratiquant en grand ces expéditions alimentaires que l'armée rouge a organisées contre les paysans russes.

La Russie, pays agricole, a pu supporter l'arrêt de son industrie sans périr : ses chômeurs, masse infime au milieu de la paysannerie russe, se sont engagés dans l'armée rouge ou ont été réabsorbés par les villages où ils ont recréé l'artisanat rural. L'Europe occidentale, et l'Angleterre en particulier, ne pourraient supporter sans une secousse mortelle l'arrêt de leur industrie. Alors, ou bien se produirait une dislocation générale des États occidentaux, submergés par la révolte inévitable des ouvriers affamés, ou bien ces États mobiliseraient leurs chômeurs contre les États agricoles, que des chancelleries communistes ne manqueraient pas d'accuser de trahison à l'égard de la révolution universelle.

Si l'on se rend compte que la famine en Europe occidentale sévirait avec une extrême rapidité, on voit que ces événements se produiraient dans la plus épouvantable confusion. En quelques semaines, les ressorts de la puissance européenne seraient brisés ; l'esprit qui, à Paris, à Londres, à Rome, à Amsterdam, maintient en paix l'Afrique, l'Inde, l'Indo-Chine et les grandes îles orientales, deviendrait im-

puissant. Ce serait le grand branle-bas de la Barbarie universelle. Du sud au nord et de l'ouest à l'est de l'Asie courrait le cri annonçant la chute de l'empire européen, et, de nouveau, de la Mongolie à l'Oural, du Thibet au Caucase, et de l'Oural au Niémen, du Caucase au Danube, les Nomades selleraient leurs chevaux pour partir au pillage du monde romain

Tel serait l'aboutissement du triomphe de la théologie du Devenir dans les capitales européennes. Entre les années 1919 et 1923, on a pu craindre que le Devenir, dans sa plus récente incarnation qui est le communisme, occupât toutes ces capitales : Vienne, Budapest, Rome même passaient au Devenir. Paris et Varsovie étaient incertains. Ces positions ont été à demi reconquises par l'esprit romain ; la conception de l'Être y gouverne de nouveau les esprits, mais timidement encore. A Rome seulement, la théologie de l'Être est rentrée triomphalement avec les cohortes du fascisme. Pour le salut de l'Europe, il n'est peut-être pas de plus haut symbole que cette victoire de l'Être dans la capitale même de la Chrétienté.

IV

Le Devenir en France.

Si l'Allemagne est la terre sainte du Devenir, la France est une des terres sacrées de l'Être. Son peuple est presque tout entier formé selon les disciplines de l'Être. Même lorsqu'il prononce les formules du Devenir, il raisonne, il agit selon la loi de l'Être. Il n'en reste pas moins que, depuis plus d'un siècle, la France est soumise au Devenir ; ses gouvernements, ses cadres, ont été presque sans interruption fournis par les facultés de théologie du Devenir, mais masqués par des formules de neutralité qui donnent le change au peuple des gouvernés. Ce fait est une des grandes explications de la décadence française. L'État, l'école, la vie économique et sociale, l'intelligence ont été corrompus, diminués par les progrès officiels du Devenir. Entrée dans les esprits des enfants sous le couvert de la morale laïque, la théologie du Devenir n'a pas cessé de troubler la vie politique, économique et sociale. Elle est responsable de l'impréparation française à la guerre et de la longue impuissance de l'esprit français à dominer la guerre. Elle est éga-

lement responsable de l'abandon que la France officielle a fait, de 1918 à 1924, de la victoire de la France des soldats, des laboureurs et des producteurs industriels.

En 1914, le Devenir a failli causer la ruine totale de l'État français qui avait mis toute la nation dans un état d'infériorité extraordinaire devant l'Empire allemand.

L'Allemagne est la terre du Devenir ; mais le développement des idées allemandes a fait que le Devenir, individuel chez les peuples latins, a eu une expression collective pour les peuples allemands. En Allemagne, c'est l'État et non l'homme qui réalise le divin, et de tous les États, c'est l'État allemand qui est la dernière incarnation du divin. Il en est résulté que le peuple allemand, sous la conduite de l'État allemand, s'est regardé comme investi d'une mission universelle et, tandis que, pour les Français fidèles du Devenir, l'obstacle au Progrès réside dans l'existence des Princes, ou de la noblesse ou de la bourgeoisie de quelque pays que ce soit — pour les Allemands, l'obstacle au progrès est représenté par tout ce qui n'est pas allemand. La paix universelle (aboutissement du Devenir pour l'Allemand comme pour le Français) est, pour le Français, le résultat de la fraternisation des peuples : pour l'Allemand, elle est l'œuvre de l'État allemand sur les peuples non allemands. C'est ainsi que les Allemands ont fait de la théologie du Devenir, mortelle pour tous les autres peuples, une idée qui, provisoirement au moins, se concilie avec leurs instincts de guerriers pillards et sert leur volonté de puissance.

En France, le Devenir a eu un développement logique. En 1914, il était devenu officiel. Depuis l'année 1900, il était enseigné officiellement dans toutes les écoles ; il occupait la vie publique par les mille moyens d'État et de presse. Le résultat est que la France officielle, considérant qu'elle était arrivée à l'une des dernières étapes du progrès, regardait la guerre comme une impossibilité, surtout de la part de l'Allemagne, mère du Devenir. Le peuple le plus belliqueux d'Europe était regardé comme le plus pacifique. On soupçonnait une volonté guerrière chez le tsar de Russie, chez l'empereur d'Autriche, mais non chez l'empereur allemand, régnant sur le peuple hégélien. La France naturelle, répétant les paroles prononcées par les gouvernants, ne croyait pas la guerre possible. On sait que, le 2 août 1914, en

pleine mobilisation, des millions de Français répétaient que la guerre était impossible « au siècle où nous sommes ». La France oublia ces idées en un jour et une nuit, admit, sans y croire fortement, que la guerre qui commençait était la dernière des guerres, se sauva elle-même, mais paya de quinze cent mille morts l'erreur métaphysique, religieuse de ses gouvernements.

L'histoire de la guerre révéla quel prodigieux stupéfiant la théologie du Devenir a été pour l'intelligence européenne dans la plupart des têtes chargées de penser pour les peuples, aussi bien chez les Allemands que chez les Français. La longue durée de la guerre est un des résultats de cette mise en sommeil des facultés intellectuelles des chefs civils et militaires.

Après la bataille de la Marne, la guerre fut arrêtée sur les positions fortifiées des deux armées : quelques fossés et quelques rangées de piquets reliés par des fils de fer barbelés arrêtèrent les armées de 1914 à 1918. Pendant plus de deux années, gouvernements civils et militaires, publicistes et peuples, l'intelligence embourbée dans les marais du Devenir, conclurent que la guerre, comme toutes choses, avait évolué, que l'on se trouvait devant un nouveau phénomène, dont les lois, inconnues, étaient à découvrir avant que l'on puisse définir les principes d'une stratégie et d'une tactique nouvelles.

Pendant trois années pleines, d'un côté comme de l'autre des positions, on lança, avec une ténacité bovine, les armées sur des murs que l'expérience révélait infranchissables.

C'est au cours de ces funèbres expériences que l'on a pu mesurer l'étendue des ravages accomplis dans les esprits par l'idée de l'évolution, par les conceptions du Devenir. Convaincus que l'évolution produit toujours du nouveau, de nature inconnue au moment où il se produit, les fidèles du Devenir demeurèrent l'esprit inerte devant un fait que tout homme formé selon les disciplines de l'Être aurait immédiatement reconnu comme la reproduction d'un fait ancien, connu depuis qu'il y a des hommes, et qui se font la guerre.

Tout esprit fidèle à l'Être pose, dès qu'il observe un phénomène, que seule change la forme et non l'essence. Placé devant le fait de l'arrêt de la guerre, il découvre immédiatement qu'il ne peut y avoir que vérification et non néga-

tion des lois de la guerre. Il sait alors que le problème qui se pose au soldat est le plus vieux des problèmes, l'annulation du retranchement, et que le seul problème à résoudre est un problème technique et non un mystère de l'évolution. La solution doit être cherchée par les moyens qu'utilisait Ulysse devant Troie. Supposez tous les gouvernements, tous les chefs militaires, formés selon les conceptions de l'Être, dès le mois d'octobre 1914, toutes les imaginations auraient été mises en mouvement dans cette direction ; la solution aurait été trouvée en six mois, l'application faite en moins d'un an, la guerre aurait duré deux années au lieu de quatre, la révolution russe ne se serait pas produite, la face de l'Europe était changée.

Des millions d'hommes sont morts par surcroît, dans les deux camps, l'Europe a été appauvrie dans des proportions formidables, parce que l'intelligence européenne, empoisonnée par le Devenir, est restée stupide devant quatre rangs de fil barbelé courant d'une frontière à la mer.

On doit faire les mêmes observations en ce qui concerne les problèmes qui ont été posés à l'Europe après la guerre. Tout le monde sait aujourd'hui que les troubles économiques dont l'Europe souffre depuis 1918 ont été en grande partie causés par l'avarie monétaire, connue sous le nom d'inflation. Il a fallu près de cinq années pour que la maladie fût reconnue par les gouvernements et pour que les seuls remèdes possibles fussent considérés. On se trouvait pourtant devant des phénomènes connus, catalogués, enregistrés par l'histoire universelle. Mais l'évolution, le Devenir vinrent une fois de plus obscurcir les esprits. On parla d'évolution monétaire, comme on parle de l'évolution de la famille ou de la morale. On se demanda si l'on n'assistait à la naissance d'une nouvelle monnaie, complètement inconnue jusqu'à ce jour. Les experts patentés des gouvernements du Devenir furent muets devant ce qu'ils croyaient une nouveauté ; c'est en dehors de différents mondes officiels que quelques hommes, fidèles de l'Être, pensant que l'on se trouvait devant la reproduction d'un phénomène connu, définirent sans difficulté la nature de la maladie et trouvèrent les remèdes qui sont vieux comme le monde.

Mais des populations innombrables ont souffert, des milliers d'épargnants ont été ruinés parce que, devant ce problème comme devant tant d'autres, l'intelligence euro-

péenne est restée inerte, stupéfiée qu'elle était par l'opium du Devenir.

C'est encore le Devenir qui immobilise les chefs d'État, les gouvernements et tant d'hommes de toute condition devant la révolution communiste, qui est la dernière manifestation de « l'évolution vers le divin ». Si l'on pouvait interroger tous les citoyens des pays du monde romain, on aurait la certitude que l'immense majorité des Européens ont le plus profond dégoût pour le communisme, et l'on se rendrait compte qu'ils ont toutes les qualités nécessaires pour le faire disparaître du sol européen. Les communistes ne représentent que de très faibles groupes dans toutes les nations occidentales, et dont la valeur combative est en général inférieure à celle des autres citoyens. Comment s'expliquer l'importance qu'ils ont acquise dans la plupart des États?

On aura une explication en analysant le caractère de M. Raymond Poincaré, considéré comme l'homme d'État le plus représentatif de l'époque du Devenir et en même temps comme l'homme d'État qui exprime le mieux la pensée moyenne des élites bourgeoises attachées à la Religion du Progrès.

Toute la France, toute l'Europe savent que M. Raymond Poincaré a renversé lui-même son propre gouvernement par les élections du 11 mai 1924, et qu'il est directement responsable de l'arrivée au pouvoir des hommes qui détruisent son œuvre. Un tel suicide est inexplicable, car on connaît le patriotisme sincère de M. Poincaré, la vigueur de son intelligence et la qualité de sa volonté qui lui permettaient de concevoir et de réaliser la politique nécessaire à la France et à l'Europe.

M. Poincaré connaissait très exactement les conditions et les moyens de sa réussite, et l'auteur de cet ouvrage a pu s'en convaincre au cours d'une conversation qu'il a eue avec l'ancien président du Conseil français, en janvier 1924. C'est précisément au cours de cette conversation que l'on a pu prévoir que M. Poincaré échouerait dans ses desseins, parce qu'il appartenait au Devenir. M. Raymond Poincaré savait parfaitement qu'il n'avait qu'une parole à prononcer pour entraîner toute la France derrière lui et réduire à l'impuissance totale l'opposition communiste qui le mena-

çait. Mais il était profondément convaincu, et il le disait, que, bien que la plus grande force fût avec le patriotisme, il était impossible d'entreprendre une action complètement opposée aux vues de la « gauche ».

On explique généralement cette attitude en disant que M. Poincaré est lui-même un homme de gauche ; mais l'explication n'est complète qu'à la lumière métaphysique, religieuse : l'inertie du président, son suicide, deviennent tout à fait intelligibles lorsque l'on a compris que M. Poincaré, fidèle de la religion du Progrès, du Devenir, regarde comme absolument inévitable l'avènement du socialisme, que la théologie du Progrès place au-dessus de l'étape bourgeoise qu'il représente ; il ne veut rien faire, bien qu'il en ait le pouvoir, contre ce Dieu qui l'a habité, mais qui est désormais incarné par Lénine et ses amis. A l'égard de la Patrie qu'il aime, il se conduit comme Abraham prêt à sacrifier son fils.

Cet état d'esprit est exactement celui d'une grande partie de la bourgeoisie française, qui a subi la théologie du Devenir, et qui est frappée de stupeur par les vagissements du Dieu enveloppé dans les langes communistes.

Cela est si vrai que, peu après la grande guerre, l'auteur de cet ouvrage a entendu une éminente personnalité du monde conservateur, attachée à une restauration monarchiste, lui dire qu'il était parfaitement possible de refaire la monarchie pour vingt, trente ou cinquante ans, mais que, ensuite, le socialisme couvrirait toute l'Europe. Cet homme subissait le Devenir sans s'en rendre compte, essayait de tricher avec l'évolution et de faire faire aux colonnes de l'humanité une halte non prévue dans l'horaire du Progrès. Ainsi se conduit-on au chevet du moribond dont on prolonge artificiellement la vie pour contempler son visage une heure de plus. C'est cette tricherie, inspirée par l'amour, faiblesse humaine que n'a pas voulu commettre M. Poincaré en 1924.

C'est donc en vertu des décrets de la providence du Devenir que M. Poincaré a abandonné le gouvernement à M. Herriot et aux financiers qui le patronnent et qui sont les grands bénéficiaires de la religion du Progrès. C'est en vertu des mêmes décrets que, en 1924, M. Herriot abandonne les droits de la France devant l'Allemagne et ses alliés de la finance internationale, qui sont les fourriers du communisme et du

germanisme. M. Herriot et ses amis, serviteurs conscients du Devenir, sont profondément convaincus que l'ère des guerres est absolument terminée ; ils regardent la Grande Guerre comme un accident, une erreur de l'évolution, un événement qui n'aurait pas dû se produire. Les financiers du monde entier les encouragent dans la voie où ils sont engagés.

Il n'est pas inutile de faire observer ici que les financiers sont les alliés naturels de la théologie du Devenir. Par intérêt autant que par leur conception des affaires du monde, les financiers n'aiment par les gouvernements qui sont fondés sur la théologie de l'Être, où les premières places sont réservées, naturellement, aux grandes mainteneurs de l'autorité, civils et militaires. Les financiers regardent au contraire avec beaucoup de sympathie les prophètes du Devenir qui annoncent que le gouvernement des peuples devra un jour faire place à une simple administration des choses : au témoignage de M. Edouard Julia, les banquiers sont déjà les hommes d'État de la démocratie ; dans des sociétés organisées selon les dogmes de la religion, les banquiers seraient les véritables chefs d'État.

Tout est lié de la terre au ciel. A la lumière de la théologie du Devenir, les événements qui se succèdent en France depuis l'armistice deviennent intelligibles. Si la France est dépouillée de tous les droits qu'elle avait acquis par ses sacrifices et par sa victoire, si ses gouvernements cèdent devant une coalition de socialistes et de banquiers, c'est parce que le Devenir a repris possession des lieux qu'il occupait en 1914, et que tous ses serviteurs travaillent à rétablir dans toute sa gloire le royaume qui est le sien, et qui est l'Empire allemand.

Les conséquences de cette erreur de l'esprit humain ont déjà été esquissées. Avec le développement qu'elles prennent en l'année 1924, deux hypothèses peuvent être considérées : ou bien le Devenir sera réincarné dans l'État allemand, comme avant 1914, et l'Europe peut être assurée de voir se déchaîner sur tout son territoire une nouvelle guerre tendant à l'hégémonie allemande ; ou bien le Devenir, minant tous les gouvernements, sous la forme qu'il a acquise en France, fera sauter toute l'armature européenne, et le monde connaître une fois de plus l'horreur des grandes chevauchées barbares.

Il n'y aurait qu'à se coucher sur le sol pour attendre la mort, si mille signes n'annonçaient la renaissance de la théologie de l'Être, dans toute l'étendue du monde romain. A ne considérer que la France, terre d'élection de la raison et des certitudes fondées dans l'Être, on voit que le long envoûtement qu'ont subi les Français a pris fin. Les Français ont été soumis au Devenir, bien que leur esprit fût formé par l'Être. La Grande Guerre leur a fait retrouver leurs disciplines.

Cinquante années de déformation intellectuelle ont été annulées par les réflexions que les combattants ont faites en quatre années de guerre. Il n'est pas un authentique combattant qui ne sache que les armées françaises n'ont été victorieuses que le jour où l'unité de commandement a été réalisée. Ceci n'est pas métaphysique, mais rejoint une métaphysique. A l'Être, correspond dans l'État, dans la Cité, dans la famille, le *Chef*. Au Devenir, l'Assemblée, le Soviet. Les Français retrouvent l'Être par le Chef. Et, en même temps, s'effacent dans leur esprit les figures de la théologie du Devenir, les rêves de l'évolution dont la Grande Guerre a fait des images de carnaval.

C'est la pensée qui anime, d'une manière plus ou moins consciente, tous les mouvements organisés par les combattants. Il y a opposition sourde mais irréductible, et grandissante, entre les gouvernements du Devenir (qui sont, en France, des survivances de l'avant-guerre) et les combattants qui ont retrouvé le visage de la France. Il s'agit de bien autre chose que d'une querelle entre citoyens qui ont combattu et citoyens qui n'ont pas porté les armes. L'Être et le Devenir s'affrontent. Les Français ne regardent plus le Devenir comme l'ange de la Paix, mais comme le plus horrible Moloch, qui a dévoré la jeunesse. Quand les générations de la guerre prendront le pouvoir, comme elles l'ont fait en Italie, c'est l'Être qui sera de nouveau reconnu en France et en Europe. Ainsi peut-on comprendre que le mouvement qui s'accomplit dans le vieux monde romain dépasse les questions de régime politique où on veut parfois le limiter : c'est une révolution qui se prépare, une grande révolution par laquelle les faux dieux et les faux chefs seront chassés de la Cité, et qui construira le monde sur la pensée que *Dieu est* de toute éternité.

GEORGES VALOIS.

Saint François de Sales[1]

Aucune mission ne pouvait m'être plus agréable que celle que je remplis aujourd'hui au nom de l'Académie française. Né dans une maison qui appartint à Mme de Charmoisy, la Philotée de l'*Introduction à la vie dévote*, et que visitèrent l'évêque de Genève et Mme de Chantal, nourri dans le culte de notre grand écrivain savoyard et devenu l'un de ses apologistes, je reviens avec joie au pays de mon enfance où je retrouve partout son souvenir.

Mais l'Académie n'a pas cherché que mon plaisir en m'envoyant à vous. Elle a voulu apporter son hommage à l'un des maîtres les plus imagés et les plus purs ensemble de notre langue qui, à l'aurore du grand siècle, lui donna la limpidité de ces lacs de montagne où se mirent les sommets neigeux, où se mireront les Pascal, les Racine et les Bossuet. Elle a voulu aussi, n'en doutez pas, honorer un précurseur. Le grand cardinal qui la créa pour la gloire des lettres, la convervation de la langue et la permanence du sentiment social dans la littérature, avait été précédé dans son innovation par notre compatriote, saint François de Sales, qui, avec l'appui du président Favre, avait fondé à Annecy, en 1607, l'Académie florimontane. Annecy avait été le

(1) Discours prononcé par M. Henry Bordeaux au nom de l'Académie française, pour l'inauguration de la statue de saint François de Sales, à Annecy, le 14 septembre 1924.

siège, au seizième siècle, de la cour brillante des Nemours dont le château nous recouvre encore de son ombre et couronne la ville de ses murs gris et de ses tours violettes. Jacques de Savoie-Nemours, celui que Brantôme appelle le don Juan de la cour des Valois, et dont Mme de La Fayette a pris le nom et la figure, sinon le caractère, pour les attribuer à l'amant réfléchi et passionné de la *Princesse de Clèves*, y avait conduit la rivale en beauté de Marie Stuart, cette Anne d'Este qui était veuve de François de Lorraine, duc de Guise, celle que Ronsard surnomma *Vénus la Sainte* et dont la beauté blonde devait triompher de tous les malheurs et du temps lui-même : elle fut ensevelie à Annecy, où l'un de ses portraits est resté, et c'est François de Sales qui prononça son oraison funèbre. Or, inspirés par les petites cours policées d'Italie, l'évêque de Genève et le président du Sénat de Savoie désirèrent de former le goût et diriger la culture des belles-lettres en instituant cette Académie florimontane à qui, pour emblème, ils donnèrent un oranger chargé de fleurs et de fruits avec cette devise : *Flores fructusque perennes.* Elle comptait déjà quarante membres — chiffre fatidique — qui choisissaient dans leur nombre un président et un censeur parmi des *gens habiles en tous genres et bien près de l'encyclopédie* (il faut croire qu'il y en avait alors à Annecy) et aussi un secrétaire qui devait avoir *des idées nettes et claires, un esprit fin et délié, des pensées nobles et être bien versé dans lês belles-lettres.*

Quand l'Académie française, quelques années plus tard, vit le jour, elle n'oublia pas que notre langue était parlée avec toute sa pureté et son élégance, hors des frontières, dans ce duché de Savoie d'où lui vint le grammairien Vaugelas qu'elle plaça avec Chapelain à la tête de l'entreprise du *Dictionnaire.* Ce premier académicien savoyard fut un modèle, ne manquant pas une séance et emportant du travail à domicile. Zèle excessif : à sa mort, l'Académie dut plaider contre ses créanciers pour obtenir la remise des notes grammaticales qu'il avait rédigées.

Vos érudits, cependant, n'ont pu retrouver les noms des quarante membres de la première Société florimontane. Ils ont fait mieux : ils l'ont ressuscitée elle-même. J'apporte aussi le salut de l'Académie française à nos Académies provinciales dont la renaissance est aujourd'hui l'un des plus heureux symptômes de notre vie intellectuelle. Hier, l'Aca-

démie de Mâcon glorifiait Lamartine et celle de Dijon, Bossuet. Hier, les Jeux Floraux de Toulouse, pour commémorer leur sixième centenaire, organisaient des fêtes qui, sous les traits de Clémence Isaure, ont distribué à la France entière une image de sagesse, de raison et de beauté. Hier, l'Académie de Marseille faisait apposer une plaque sur la façade de l'hôtel Beauvau afin de rappeler le nom de Lamartine qui s'y arrêta avant de s'embarquer pour son voyage en Orient. Hier, l'Académie delphinale prenait à Grenoble l'initiative de célébrer le quatrième centenaire de la mort de Bayard qu'elle proposait à la jeunesse comme le type accompli de l'homme de sports, modeste, loyal, chevaleresque, apte à servir et à commander. Aujourd'hui, votre Société florimontane offre à la ville d'Annecy cette statue qui lui manquait et qui achèvera de donner toute sa vertu de plaire et toute sa force d'émouvoir à notre Venise du Nord à demi penchée sur les eaux.

Dans *la Grande Pitié des églises de France*, Maurice Barrès assurait que nos campagnes n'auraient plus le même aspect et que nos paysages seraient transformés le jour où disparaîtraient, de village en village, ces clochers qui sont des symboles de spiritualité et qui font lever les yeux au retour du travail des champs. Ne peut-on affirmer, dans un autre ordre de pensées, que nos villes, grandes ou petites, seraient atteintes le jour où elles perdraient ces sociétés littéraires et scientifiques, expertes à libérer les esprits des soucis et des tâches quotidiennes et à leur proposer des buts désintéressés quand elles ne fixent pas, comme aujourd'hui, les regards sur un génie et sur une vie exemplaire? Redoutons les temps où il n'y aurait plus, dans la cité, que des cafés, des gymnases et des banques, et réjouissons-nous de la bienfaisante activité de nos académies.

Nous devons à la vôtre, nous devons à la bonne école, méthodique et disciplinée, des érudits savoyards, — un abbé Gauthier, un chanoine Lavorel, un Mgr Piccard, pour n'en citer que trois parmi tant d'archéologues et d'historiens de mérite, — une autre statue de saint François de Sales, celle qu'élèvent à la mémoire d'un grand homme ses disciples, ses biographes, ses commentateurs. Depuis un demi-siècle, les travaux se sont multipliés sur celui qui est, avec Joseph de Maistre, la plus haute gloire littéraire de la Savoie : travaux sur ses origines et sur sa famille, sur sa

mission en Chablais, sur ses randonnées épiscopales, sur ses innombrables correspondants et correspondantes, et, par-dessus tout, merveilleuse édition des Œuvres complètes par les soins de la Visitation que l'Académie française a fleurie de l'une de ses plus belles récompenses et qui, avec la publication des onze volumes de lettres classées, a rapproché de nous, pour nous permettre de le mieux connaître et, partant, de le mieux admirer, un directeur d'âmes incomparable tirant au jour nos pensées et nos désirs les plus chargés de tristesse humaine et les mieux cachés dans les recoins ténébreux de la conscience, pour les faire servir en les changeant d'objet, et non de nature, à l'élargissement et à la paix divine de notre cœur.

« Les saints? dit un personnage de l'une des plus profondes comédies contemporaines, *la Journée des aveux* de M. Georges Duhamel, les saints? Laissez donc ce grand mot. Il n'y a point ici de saints, mais seulement de misérables créatures qui cherchent le bonheur à tâtons... » Parmi ces misérables créatures, dont nous sommes, qui cherchent le bonheur à tâtons, il en est tout de même quelques-unes, privilégiées, qui l'ont rencontré. Elles ne l'ont rencontré que dans l'oubli de soi et la totale offrande à Dieu. Ce sont les saints, précisément. Mais de mauvaises habitudes hagiographiques, trop longtemps, les avaient séparés de nous. On nous les montrait en plein ciel, ils n'appartenaient plus à la terre et, dès lors, ne nous intéressaient plus. Ils ne peuvent nous retenir que si nous sentons en eux des hommes. Nous les voulons voir dans la plaine avant de suivre leur ascension, comme nos yeux accompagnent ces avions qui glissent sur la pelouse avant de se détacher du sol : pour employer un néologisme un peu familier, nous voulons les voir *décoller*.

Une sainte qui sait bien tout le respect dû à la vérité humaine, va nous montrer saint François de Sales quittant doucement la terre, si doucement qu'on le croit encore de plain-pied quand déjà il nous oblige à lever le regard. Sainte Chantal, dans sa déposition au procès de béatification, nous le peint dans son amour du prochain, recevant tout le monde, et les plus petites gens ; supportant les niaiseries sans jamais manifester de l'humeur ; ne refusant l'aumône à personne — un jour il quitta ses souliers pour les donner ; une autre fois, en plein hiver, son gilet de laine, — secourant avec pitié et mansuétude jusqu'aux femmes débauchées qui

retombaient sans cesse dans leur péché ; serein devant les menaces, indifférent, comme il disait, à *la bonace et à la tempête;* si sobre et tempérant qu'il voulait une nourriture de pauvre, souffrant avec joie toutes les incommodités corporelles, mais, comme il ne se plaignait jamais, on ne s'en apercevait qu'à la longue. D'une chasteté absolue, « il a été, déclare encore la sainte avec cette rudesse dans la vertu qui déteste les mines renchéries, souvent tenté, et rudement, par diverses personnes ». Mais il a dit lui-même « qu'il n'envisagea jamais personne pour en savoir discerner ce qui était de beau ou de laid, et quand il n'avait plus les personnes présentes, il n'eût su dire comment leur visage était fait ». Son humilité attirait ceux que sa majesté naturelle eût risqué d'écarter. Il savait parler aux rois et des rois (qu'on lise sa lettre sur la mort d'Henri IV) et aux plus petites gens. L'ambition lui fut inconnue, et il tenait pour rien les honneurs et la cour. Il prêchait avec une égale affection aux petites chaires comme aux grandes. Son amour des pauvres était si complet qu'allant visiter un vieillard le plus repoussant du monde, à sa fille qui l'avertissait : « Monseigneur, il est à craindre que vous ne sentiez quelque mauvaise odeur », il répondit : « Ce sont des roses pour moi. » Sa patience était sans bornes : il supporta le prochain jusqu'à l'extrémité, et la maladie et la mort. Car sa paix, dit Mgr de Bérulle, était « imperturbable ». Elle lui venait de son acquiescement à la volonté divine qui lui en faisait recevoir la vie et la mort du même cœur. Il voyait les âmes comme au travers d'un cristal, et les plus fermées s'ouvraient pour lui. Il lui en venait tant que cette charge eût accablé tout autre ; mais il accueillait toute confidence, comme il répondait à toute lettre et, soulageant toutes les infortunes qui lui étaient apportées, il mourut, sous le poids des œuvres et non sous celui des jours, en pleine force, à cinquante-cinq ans. Au demeurant, on le voit, un homme tout ordinaire. Car, d'être calme, accueillant, patient, généreux, sobre, tempérant, chaste, prudent, aumônier, clairvoyant, n'est-ce point là pratiquer des vertus sans éclat?

Seulement il les pratiqua toutes, et chaque jour, à un degré surhumain. Il introduisit le miracle dans la vie quotidienne dont il utilisa chaque seconde pour le service de Dieu. Au fond de cette vie, de cette pensée, de ce cœur, il y eut l'unité d'un seul amour. « Ces cœurs demi-morts,

à quoi sont-ils bons? » a-t-il écrit un jour de ceux qui ne savent pas aimer. Pour lui, une vie ne doit être qu'amour. La sienne ne fut qu'une grande passion de Dieu. Voilà, parmi *les misérables créatures qui cherchent le bonheur à tâtons*, ce que peut être un saint.

Les innombrables travaux historiques de vos Académies locales, en fouillant sa vie dont ils ont pu, quelquefois, nous donner les occupations jour par jour, nous ont restitué cet homme, — cet homme de Dieu. Nous croyons en Savoie, où il a laissé par tous les chemins sa trace, l'avoir connu tout enfant, dans ce château de Thorens, à l'ombre du Parmelan, où les paysans entraient comme chez eux, pour régler à l'amiable les contrats passés *sur le mur du cimetière, près de la Croix*. Une famille nombreuse, un père autoritaire, remplissant de grandes charges publiques et apportant dans la vie quotidienne le reflet des intérêts supérieurs et l'habitude de la subordination au bien du pays ; une mère charitable accoutumée à l'administration d'une lourde maison et dont l'activité ménagère tempère la tendresse naturelle ; un château à la campagne, les allées et venues des fermiers, tenanciers, vassaux, clients, solliciteurs ; un contact étroit avec la terre, avec les occupations et les préoccupations rurales ; de la rudesse paysanne et une éducation soignée, un goût affiné et beaucoup d'exercices physiques, les bons conseils de la réalité vue par des yeux d'enfant, voilà les racines qui transmettront leur sève à ce grand châtaignier de chez nous.

Nous ne suivrons pas le jeune François de Sales à Paris et à Padoue où il va perfectionner ses études. Mais nous l'accueillerons à son retour avec les vivants qui, dans un célèbre proverbe d'Alfred de Musset, accueillent le jeune Perdican. Son père attend de lui l'avenir de sa race et l'éclat de sa maison. Le fils lui apportera tout cela, et bien autrement que le pauvre homme ne le peut soupçonner. Mais c'est un avenir tout terrestre, c'est un éclat tout doré que le vieillard convoite. Il le veut faire entrer au Sénat de Savoie et le marier à une fille unique, à une riche héritière, la charmante Françoise de Vrigy.

Un drame tout pareil s'était déroulé, six cents ans auparavant, au château de Menthon. Ceux qui, sur la terrasse au pied du donjon millénaire, ont vu représenter le vieux mystère rajeuni par M. Henri Ghéon, se souviendront en

m'entendant de la surprise qui les guettait, quand ils rencontrèrent, au lieu d'une féerie mystique et démodée, l'éternel combat de l'amour sacré et de l'amour profane. Bernard de Menthon a entendu l'appel de Dieu, mais son père, qui n'a que ce fils, exige son mariage. Il est mis en présence de la plus belle et de la plus noble jeune fille, Marguerite de Miolans, sa fiancée. Et son trouble est tel qu'il attend le dernier moment pour s'évader. Elle aura l'âme assez haute pour le comprendre, lui pardonner, le suivre au cloître. François de Sales, moins romantique, se contentera, pour obéir à son père, d'aller à Sallanches voir la demoiselle, mais il oubliera de la regarder. « Elle mérite un meilleur parti que le mien », assure-t-il en revenant. Puis, certain de sa vocation, il affronte le courroux paternel. C'était, pour son père, un rude coup et il fallait en ce temps-là du courage pour le lui asséner en face. Il eut ce courage, il eut toujours tous les courages, mais il avait aussi la manière. Le père s'inclina devant la volonté du fils, et même il le bénit. Quant à la mère, elle lui avait déjà préparé une soutane en secret.

A peine ordonné, il sollicite la périlleuse mission du Chablais alors ravagé par les guerres de religion et pour une bonne part aux mains des protestants. Le Chablais est encore aujourd'hui tout chaud de sa miraculeuse épopée. La légende n'y a-t-elle pas fait de lui une sorte d'Orphée apprivoisant à la musique de sa voix les animaux et les hommes plus rudes que les animaux? A Saint-Cergues une croix de pierre marque l'emplacement où il s'agenouilla au seuil du pays qu'il allait convertir. Sur la colline des Allinges on cherche l'empreinte de ses pas. Le gouverneur de la forteresse, raconte Charles-Auguste de Sales, lui dit en lui montrant ses canons : « Nous n'avons plus besoin de toutes ces pièces, pourvu qu'il plaise à Dieu que les huguenots de là-bas veuillent vous ouïr. » De la terrasse il pouvait voir « la misérable face de cette province », les croix abattues des clochers, les églises détruites, les presbytères changés en réduits de chats-huants, les châteaux brûlés, et des fourches et potences au bord des chemins. Il ne s'alarma pas. Sa parole, au lieu de la guerre, apportait la paix. Elle valait des canons en effet. Ainsi Thonon fut-il conquis. Il eût donné sa vie pour Genève qui, du moins, connut sa courtoisie.

Le voici appelé au siège épiscopal d'Annecy. Aucun évêque n'est plus actif, plus charitable, plus accessible. L'hiver comme l'été, il se met en route pour visiter ses plus chétives paroisses, celles mêmes qui, dans la vallée de Chamonix, avoisinent les glaces et, dans un temps où les solitudes de neige et de roches étaient considérées comme des horreurs, il est le premier à leur trouver du charme, car il les peuple d'une présence divine rapprochée. Il précède les romantiques et les alpinistes. Cependant il est souvent appelé hors de son diocèse par une réputation de prédicateur qu'il n'a pas cherchée, et même pour des ambassades extraordinaires. La cour d'Henri IV lui fait l'accueil le plus flatteur. Le roi veut même le garder, le donner pour coadjuteur à l'archevêque de Paris avec succession future. En souriant, François de Sales écarte les honneurs. N'a-t-il pas épousé une pauvre femme, son Église de Savoie, et ne serait-il pas déshonorant de lui en préférer une plus riche?

Une autre entreprise, plus modeste en apparence, et dans la réalité d'un rayonnement prodigieux, l'attire. Avec Mme de Chantal, qu'il a élue entre toutes, ayant deviné sa ferveur et son élan, il fonde ce monastère de la Visitation que la prière transformera, au-dessus de la mêlée humaine, en un buisson ardent et qui, bientôt, essaimera comme une ruche d'abeilles, à travers la France, à travers le monde. Lui, le laborieux qui n'a pas un jour pour ses chers livres, qui donne à tous et à toutes ce qu'il a de plus précieux, son temps et sa pensée, lui, l'homme des directions et des missions, des chaires et des lettres lui, le chef accaparé par le troupeau, il sait bien que l'agitation n'est pas l'action, et que la véritable action s'exerce par le dedans, par l'exaltation de la vie intérieure dont la plus haute forme est la méditation, la contemplation, la prière.

Mais cette action perpétuelle que fut sa vie est multipliée par son génie d'écrivain. Nous sommes ici rassemblés, trois siècles après sa mort, par notre admiration commune pour ce génie d'écrivain. Serait-il possible, serait-il équitable de le séparer d'un cœur et d'un caractère dont il n'est que l'émanation visible? Tous ses livres, comme d'ailleurs tous les grands livres du dix-septième siècle, ont été composés, non dans un but d'art, ni même de théorie abstraite, mais dans un but déterminé, les *Controverses* et *l'Etendard de la Sainte-Croix* pour ses missions en pays protestant, les *Sermons*

pour enseigner et répandre la foi, l'*Introduction à la vie dévote* pour la direction des âmes dans le mariage et la vie du monde, le *Traité de l'amour de Dieu* pour les âmes qui aspirent à une vie supérieure. Et ils ont été écrits au jour le jour, en marchant, à dos de mulet, le soir, au retour, dans son évêché où l'on entrait et d'où l'on sortait comme dans un moulin, et par pièces et morceaux juxtaposés, où l'unité de sa pensée cousait l'un à l'autre les chapitres. Jamais écrivain ne ressembla si peu à un homme de cabinet. Mais il connaissait le latin et tous les secrets de sa langue maternelle qui se parlait très bien en Savoie. « La Savoie, constatera Sainte-Beuve plus de deux siècles plus tard, est un des pays voisins de la France où l'on parle le mieux le français, où on le parle avec le plus de simplicité, de clarté et de naturel. » Le patois avait révélé à notre saint le goût des expressions savoureuses et colorées. La pureté et le pittoresque, c'est tout le secret de son parler. Ajoutez-y la clarté et la bonne humeur. Quand il définit la beauté dans son *Traité de l'amour de Dieu*, il met au nombre de ses attributs la splendeur et la clarté, mais il y ajoute la bonne grâce, « laquelle, dit-il, outre la convenance des parties parfaites qui fait la beauté, ajoute la convenance des mouvements, gestes et actions, qui est comme l'âme de la beauté des choses vivantes. » Cette bonne grâce, âme de la beauté des choses vivantes, donne précisément à son style cette souplesse qui le fait paraître comme en perpétuel mouvement. Il s'est rendu compte de très bonne heure que bien écrire est un des plus sûrs moyens d'action, puisqu'on écrit pour être lu. Ce n'est pas autre chose pour lui que le perfectionnement d'un moyen d'agir. Mais il est arrivé à écrire naturellement bien, aussi vite que d'autres écrivent naturellement mal, quoi qu'ils fassent. Sa phrase n'est ni travaillée, ni surveillée. Elle est la même dans ses lettres et dans ses ouvrages, et passe d'ailleurs des unes aux autres. L'élégance peut être si habituelle qu'elle cesse d'être acquise et fait partie de notre nature. Il exerçait son influence pour la gloire de Dieu, mais il n'y a pas trace chez lui de vanité littéraire. Prêchant à Paris, au cours de sa carrière, il eut à prononcer un panégyrique de saint Martin et beaucoup de monde y était venu, non pour saint Martin, mais pour la réputation du prédicateur. Il s'en aperçut et se borna à une énumération des mérites du saint, où il s'appliqua à ne rien mettre de sa

manière. Quand il distinguait un effet dans la phrase qu'il allait prononcer, il le coupait, afin que ses auditeurs ne fussent pas tentés de substituer le sermonnaire au sermon. Et, dans ses missions en Chablais, il prêchait pour deux ou trois paysans avec le soin qu'il aurait mis à enseigner une foule. Un ministre protestant fut même converti par cette humilité. Il rapporta au saint « qu'étant venu à l'église dès qu'il avait entendu sonner le sermon et n'y ayant trouvé que quelques pauvres paysans, il avait dit dans son cœur : « Si M. le pré-« vôt ne prêche que pour Dieu, il fera tout de même une ins-« truction ; mais, s'il prêche pour sa propre gloire, il dédai-« gnera un si petit auditoire, il ne prêchera point, et ce me « sera une preuve qu'il n'est qu'un charlatan qui débite des « mensonges » ; qu'en conséquence, il avait été très édifié de le voir prêcher avec le même zèle que s'il avait eu le plus brillant auditoire... »

Vous voyez, messieurs, à quel point il est impossible de séparer l'écrivain de l'homme. Ils sont unis comme la chair et le sang. Parmi les livres de saint François de Sales, il en est deux qui n'ont pas cessé d'être lus, l'un plus que l'autre, et cependant inférieur à l'autre ; je veux parler de l'*Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'amour de Dieu*. L'*Introduction*, parue en 1609, connut d'emblée un succès prodigieux. Un tel ouvrage, cent fois ébauché auparavant par d'autres auteurs ecclésiastiques, ainsi que nous le montre M. Henri Bremond dans son *Histoire du sentiment religieux*, manquait encore. Ce petit traité de vie pratique, avec ses images familières, sa bonne grâce et sa belle humeur qui en cachent la rudesse et l'âpre vertu mortifiante, montre que la perfection de la vie chrétienne, peut être aussi bien poursuivie dans le monde que dans les monastères, et contient un règlement de la femme dans toutes les conditions ; jeune fille, mariée, veuve, chacune y peut trouver son compte. La bouquetière Glycera faisait avec les mêmes fleurs des bouquets variés. Ainsi les circonstances diffèrent, mais la femme ne change pas, et l'*Introduction à la vie dévote* a gardé son actualité.

Du *Traité de l'amour de Dieu* je ne crains pas d'affirmer qu'il est un des plus beaux livres de notre littérature. Il faisait entendre, au seuil du dix-septième siècle, un accent nouveau et jaillir une source nouvelle de sensibilité. Le grouillant et formidable seizième siècle s'était complaisam-

ment étalé dans l'épopée burlesque de Rabelais, dans la savoureuse critique morale de Montaigne, dans le lyrisme ardent et voluptueux de Ronsard. Voici que l'évêque de Genève invitait les âmes à la vie intérieure. Toutes celles qui avaient soif d'un amour si difficilement, si rarement satisfait par les passions terrestres, s'y vinrent désaltérer comme le cerf, après la chasse, court se plonger au torrent. La source de saint François de Sales est à demi cachée par les buissons et les graminées : elle glisse sans bruit sur les mousses, mais elle est d'une pureté où le ciel qui s'y regarde retrouve sa couleur et sa profondeur. Les psychologues du grand siècle se sont penchés sur elle.

Enfin l'auteur du *Traité de l'amour de Dieu* n'apportait pas qu'une analyse renouvelée de la vie intérieure. Sachant que les ouvrages abstraits découragent les esprits faibles qu'il souhaitait d'attirer, il en facilitait la lecture à plaisir par l'abondance des images et des comparaisons. Chateaubriand, deux siècles plus tard, devait déployer une pareille richesse dans le *Génie du christianisme*, avec cette différence essentielle que Chateaubriand la déploie en artiste qui tire le premier sa joie de son étalage, tandis que saint François de Sales n'y voyait que l'occasion d'une agréable aumône à distribuer aux pèlerins qui vont à Dieu. Dans l'*Introduction à la vie dévote*, il avait contracté trop d'emprunts chez Pline et les auteurs anciens et son goût n'était pas suffisamment épuré ; dans le *Traité de l'amour de Dieu* il tire presque toutes ses images de la nature dont il est un des premiers poètes, et aussi de la vie sentimentale, de la vie quotidienne d'où il nous élève à la vie mystique.

A ces deux grands livres, il convient d'ajouter la correspondance. Avec Montaigne, saint François de Sales précède la grande lignée des moralistes français, de ces moralistes français à qui nous devons l'essence même de notre littérature faite de réalisme intelligent, d'observation judicieuse, d'expression polie et surtout de vérité psychologique. Il annonce les La Bruyère et les La Rochefoucauld, et même, tant il va loin dans l'étude du cœur humain, il prépare les analyses raffinées d'une Mme de La Fayette et de ce Jean Racine qui demeure le plus grand poète de l'amour. Nul n'a poussé plus loin l'étude de ces maladies que nous croyons nouvelles et qui sont vieilles comme le cœur humain, l'inquiétude, la mélancolie, la complaisance dans la douleur

morale, l'abandon de la volonté. Et je souhaite qu'un choix judicieux des lettres, extraites de la grande édition de la Visitation, vienne bientôt compléter, pour la conduite de la vie, le traité de l'*Introduction*.

Monseigneur, si votre patience n'était pas inaltérable, ne vous lèveriez-vous pas de la place où vous êtes assis pour mettre un terme à nos louanges? Mais pouvez-vous les éviter dans une ville où votre souvenir est partout présent? Qui ne vous a rencontré, rue de la Cathédrale ou rue Sainte-Claire, rentrant à votre évêché qui fut tour à tour la maison Lambert et la maison Favre? Le portail brisé de l'hôtel Charmoisy nous rappelle que la femme que vous avez dirigée ressemblait à tant d'autres femmes que toutes ont pu se reconnaître dans le miroir que vous tendiez non à leur visage, mais à leur âme. D'ici même, ne voyons-nous pas cette maison de la Galerie qui fut le berceau de la Visitation, — de la Visitation aujourd'hui agrandie, qui veille, comme une lampe sacrée dans le sanctuaire, sur vos restes mortels et sur ceux de sainte Chantal? Mme de Chantal vous garde, Mme de la Fléchère ou Mme de Charmoisy vous cherchent, tandis que vous prient humblement cette villageoise, Pernette Boutry, dont vous ne pûtes apprendre la mort sans *vous torcher les yeux*, comme vous dites, tant vous la saviez grande devant Dieu, et cette pauvre veuve d'Annecy que vous aperçûtes à la suite du Saint-Sacrement, et « où les autres portaient de grands flambeaux de cire blanche, elle ne portait qu'une petite chandelle qu'elle avait faite; encore le vent l'éteignit... » Entendez leurs appels et leurs prières. Saint François de Sales, restez parmi nous, dans votre ville, dans votre Savoie au bord de ce lac aussi pur et limpide que votre style et dans ce cadre de montagnes qui, silencieuses et majestueuses, connurent votre enfance, votre activité et votre ascension...

Henry Bordeaux,
de l'Académie française.

Le premier voyage de Marco Polo

En l'année 1260, la situation de l'Empire latin n'était pas brillante. Il était réduit à quelques îlots de territoire enveloppés et assaillis de tous côtés par des populations qui avaient été plus étonnées que soumises.

Les Francs étaient trop peu nombreux pour se maintenir au milieu de tant d'ennemis. Ils l'eussent pu, peut-être, si la conquête avait été consolidée et continuée en quelque sorte par une immigration considérable de leurs compatriotes. Cela n'eut pas lieu. L'État de l'Europe ne le permettait pas : son attention et ses forces étaient absorbées par les croisades et les querelles de la papauté.

Au reste, les maîtres de l'empire latin se souciaient peu de voir arriver des chercheurs de fiefs qui auraient demandé leur part. Ce qu'ils réclamaient, c'était des batailleurs pour combler les vides dus aux combats et aux maladies. Ils voulaient surtout être aidés à défendre ce qu'ils possédaient.

Peut-être les croisés auraient-ils pu suppléer à l'insuffisance du nombre par une bonne organisation et une bonne administration. Mais, en général, ils étaient incapables d'utiliser les ressources du pays, de mettre de l'ordre, et de gagner les populations. Ces seigneurs aux idées féodales différaient trop de leurs sujets d'occasion pour les comprendre et les savoir manier.

Les Grecs inquiets, perfides et mobiles n'étaient pas faciles à gouverner. Ils étaient plus cultivés et plus raffinés que leurs maîtres dont ils méprisaient les procédés, les manières et même les qualités. Ils ne détestaient pas moins les Vénitiens, plus préoccupés de s'enrichir à leurs dépens que de les satisfaire.

Ces petites bandes de guerriers et d'aventuriers dispersés dans un pays hostile devaient fatalement succomber dès que les Grecs auraient trouvé un chef audacieux. Et cela arriva en 1261. Un général de Michel Paléologue reprit Constantinople par surprise et sans peine. Huit cents hommes lui suffirent.

Cette grande entreprise n'eut pas de suites durables, de même que toutes affaires de longue haleine continuées avec un capital insuffisant. Elle périclita dès le début, faute de secours qui ne lui vinrent pas de France, et que Venise était trop faible pour fournir.

Mais, pendant plus d'un demi-siècle, les Vénitiens avaient pu se croire, sans forfanterie, les vrais maîtres de Constantinople. Pour beaucoup d'entre eux, la « Grand'Ville » était devenue une seconde patrie.

Ils avaient là une admirable base pour les opérations commerciales les plus diverses dans tout le Levant. Leurs « podestats » n'avaient rien négligé pour nouer des relations avec toutes les puissances voisines et ouvrir en tous lieux de nouveaux marchés. Tous les alentours de la mer Noire et surtout les arrière-pays du Nord, alors soumis aux descendants de Gengis Khan, étaient un vaste champ d'affaires que les Vénitiens savaient fort bien exploiter.

Les relations entre chrétiens et Mogols n'étaient pas inamicales, comme on dirait aujourd'hui. Les uns et les autres avaient alors les mêmes adversaires. Ils étaient plutôt rapprochés par une haine commune contre les Turcs et les sultans mamelouks.

Naguère, à la nouvelle des défaites infligées par Gengis Khan aux musulmans d'Asie, l'Europe avait tressailli d'allégresse. Elle entrevoyait avec joie la possibilité de s'entendre avec le grand Khan pour la délivrance des Lieux Saints. Puis les Mogols ayant chevauché vers l'Est et dévasté la Hongrie, la chrétienté s'était affolée.

Soudain, après une pointe audacieuse en Moravie, les audacieux petits hommes à grosses têtes, ayant un trou en

guise de nez, tournèrent bride et, fouettant leurs infatigables chevaux, ils se perdirent dans les plaines immenses de l'Orient. L'Europe respira à l'aise.

Bientôt, elle revint à sa première idée d'une alliance avec les Mogols contre les infidèles. Les papes, qui dirigeaient alors la politique extérieure de l'Occident chrétien, leur envoyèrent des ambassadeurs, dont le plus illustre fut Jean de Plan Carmpin.

Saint Louis leur envoya Guillaume de Rubruquis.

Les Vénitiens, maîtres de Constantinople, avaient donc toutes facilités pour un commerce actif avec le grand Khan Mogol du Kiptchak et les pays voisins situés au nord de la mer Noire.

D'abord, ils n'avaient pas manqué d'acheter aux conquérants Mogols les dépouilles des peuples. Ils leur apportaient les produits d'Europe. Ils remportaient le bois, le chanvre, la poix indispensable alors à la marine, les pelleteries, le sel, le miel, la cire ; le poisson dont les grands fleuves regorgeaient et que les Grecs attendaient pour leurs multiples carêmes ; les peaux et la viande salée que les nomades pasteurs préparaient, les céréales de la terre noire de la Russie méridionale qui nourrissaient les habitants de Constantinople, qu'un retard dans l'expédition du blé affamait.

Les Vénitiens ne négligeaient pas le très important commerce des esclaves enfants et adultes qu'on enlevait ou achetait, surtout dans les pays des Tartares, des Slaves, des Alains et des Géorgiens. Les enfants se vendaient en grand nombre dans les années de faim.

Malgré les excommunications des papes, ces esclaves étaient offerts, hélas ! aux ennemis de la foi. Les sultans mamelouks avaient des agents chargés de ces acquisitions. Ils se procuraient, à tous prix, de l'énergie septentrionale, pour suppléer à la mollesse des fellahs, qui se servaient mieux de la charrue que de l'épée.

Les Tartares étaient renommés pour leur vigueur, leur fidélité, leur courage. Ils atteignaient les plus hauts cours, car c'était la meilleure « chair à cimeterre » de ces temps-là.

Des caravanes de Khovarezm (Khiviè) apportaient, sur les bords du Volga, à Astrakan, à Saraï et à Bolgar, les produits de l'Asie, de l'Inde et de la Chine. Elles venaient par-

fois, sans une rupture de charge, depuis Ourguentch (Khiva) jusqu'en Crimée.

C'était un grand avantage de vendre directement aux Occidentaux les marchandises coûteuses et d'un petit volume telles que la soie, les parfums, les riches étoffes, les pierres précieuses, le jade, les remèdes recherchés. Du même coup, les marchands achetaient aussi directement, et au plus bas prix, les marchandises qu'ils remportaient.

Et ils venaient jusqu'en Crimée dans le port très fréquenté de Soudak, alors un des plus considérables de l'époque.

Ibn-Batouta, le grand voyageur marocain, le classait le quatrième du monde, au commencement du quatorzième siècle.

Il nous a semblé utile de dire ce qui précède pour que le lecteur comprenne mieux le voyage des frères Polo. Ce fut d'abord une expédition commerciale.

Marco Polo ne nous dit que quelques mots touchant les itinéraires de son père et de son oncle. Mais il est possible de remédier dans une certaine mesure à la brièveté et aux lacunes du récit.

Il commence en ces termes :

« Il faut savoir qu'au temps que Baudoin était empereur de Constantinople (vers 1260), Nicolo Polo, père de messire Marco, et messire Matteo, frère de messire Nicolo, étaient tous deux dans la cité de Constantinople, y étant venus de Venise avec des marchandises. C'étaient tous deux, sans contredit, de sages et prudents hommes ; or, ils eurent conseil entre eux et résolurent d'aller dans la Grande Mer (mer Noire) « pour gagner ». Ils achetèrent plusieurs joyaux et partirent de Constantinople et allèrent par mer en Soldaie (Soudak en Crimée). Quand ils furent venus en Soldaie si pensèrent et leur sembla bon d'aller plus avant..... »

Or, l'aîné des frères Polo, Andrea, qui possédait une maison de commerce à Constantinople, en avait une autre à Soudak. Nos Vénitiens connaissaient bien la Crimée et leur voyage n'était pas une aventure risquée à la légère.

Ils ne s'en allaient pas à la découverte, mais « sages et prudents hommes », ils s'en allaient dans l'intention de « gagner ».

Aussi, après avoir passé quelque temps en Solidalie, à Soudak, ils décidèrent de se rendre à la cour du khan du

Kiptchak, pour lui vendre leurs joyaux. Ils savaient bien que le grand barca les leur achèterait. Il partageait le goût commun à tous les princes de cette époque qui raffolaient des pierres précieuses. Pour ces raisons, « ils résolurent d'aller plus avant. Et que vous dirai-je ! ils partirent de Solidalie et se mirent en route et chevauchèrent. »

Marco Polo n'entre pas dans d'autres détails.

Rubruquis qui avait passé par là, sept ou huit ans auparavant, nous a dit la manière de voyager des marchands de Constantinople qui partaient de Soudak.

Cette ville était posée au bord d'une jolie baie en forme d'arc et à l'abri des montagnes abruptes. On les traversait par une vallée qui offrait une route commode jusqu'à un plateau d'où l'on descendait par une pente douce vers les steppes. Elles se déployaient au nord en un pays plat et uni, où les voitures roulaient facilement. Et pour aller à Saraï, où le khan Barca résidait, les marchands se servaient généralement de charrettes à bœufs. Ils trouvaient à en louer. Par économie et pour la commodité du voyage, ils préféraient acheter ces charrettes couvertes que les Russes employaient au transport des pelleteries. Les marchands les chargeaient de leurs hardes et marchandises, et, en étant propriétaires, ils évitaient l'inconvénient des bêtes de somme, qu'il faut charger chaque matin et décharger chaque soir. Grâce aux chariots, ils ne maniaient quotidiennement que les objets de campement et les ustensiles pour cuire les repas.

Il est certain que les frères Polo, gens pratiques, se conformèrent à cet usage. Outre leurs pierres précieuses, qu'ils dissimulaient avec soin, ils emportaient des marchandises de troc. Elles étaient absolument indispensables pour obtenir des nomades Coumans, des Russes ou des Mogols, les vivres frais qui font tant plaisir dans la steppe : j'entends la viande de bœuf, de mouton ou de cheval, le lait de vache, de brebis, de chamelle, ou bien le délicieux koumis préparé avec celui des cavales.

L'envoyé de saint Louis, Guillaume de Rubruquis, manquait d'expérience. Ayant négligé de se munir de toile, de drap et de la pacotille nécessaire, il fut souvent dans le cas de souffrir de la faim et de la soif.

Pourtant il avait la bourse bien garnie de pièces de monnaie. Mais les pasteurs de la steppe et les pêcheurs du Volga, n'ayant pas besoin de cette marchandise, se sou-

ciaient peu d'échanger quoi que ce fût contre un métal inutile. Ils n'empochaient les pièces de cuivre de Rubruquis qu'après les avoir frottées et flairées pour s'assurer que c'était du cuivre, et, en échange, ils ne lui donnaient qu'un peu de mauvais lait, comme une aumône.

Les Vénitiens savaient ces inconvénients de la monnaie, et ils ne manquèrent pas d'emporter les marchandises de troc. Outre leurs chariots, ils avaient des chevaux de selle pour leur usage personnel.

Des chevaux permettent de quitter le gîte après les chariots plus lents, puis de les rejoindre ou de les accompagner constamment dans les chemins difficiles fréquentés par les pillards. Quand on le juge utile et que la sécurité est suffisante, un ou deux hommes se détachent de la troupe et s'en vont à l'étape préparer la nuitée. Dans le cas où l'on a besoin de renforts par suite d'un accident, un cavalier s'en va quérir bonne aide.

Cette façon de voyager est commode, pas coûteuse, mais peu rapide. Rubruquis l'ayant employée, mit deux mois pour atteindre Saraï, la capitale des Mogols du Kiptchak, située sur les bords du Volga. Comme les frères Polo, il était parti de Soudak. Avec des chevaux de bât, il n'eût mis qu'un mois.

Les frères Polo étaient moins pressés que l'envoyé d'un roi, d'autant que, chemin faisant, ils ne manquèrent pas de se livrer à tout trafic rémunérateur. Des marchands qui gagnent de l'argent ne trouvent pas le temps long.

Entre Solidalie, c'est-à-dire Soudak et Saraï, ils ne rencontrèrent ni ville, ni village. Ils bivouaquèrent en plein air, sous les belles étoiles, ou passèrent la nuit sous leurs chariots, qu'on fermait du côté du vent avec une toile.

Jusqu'au Don, la route se déroulait à travers la morne steppe entre ciel et terre. A la sortie de l'isthme de Perekop, elle se dirige vers l'est, et alors les voyageurs apercevaient, de temps en temps, à main droite, la mer où le Tanaïs (Don) verse toujours ses eaux troubles.

Le Don traversé, on continuait toujours à travers les steppes jusqu'à Saraï, ville fondée par Batou Khan. Des raisons stratégiques l'avaient fait poser sur la rive gauche du Volga qui la défendait de ses deux branches. La ville était en face du court portage (d'environ 75 kilomètres) qui sert de trait d'union entre le Volga et le Don.

Les frères Polo y furent bien reçus par Barca Khan, à qui ils offrirent leur assortiment de joyaux. Ils en reçurent deux fois la valeur, dit Marco. Ils allèrent aussi à Bolgar, sur la rive gauche du Volga, au sud du Kazan actuel. C'était une ville commerçante, où l'on venait trafiquer des contrées septentrionales. Ses maisons étaient bâties en bois de sapin, et les murailles extérieures étaient de chêne, dit Yakout.

Barca y faisait des séjours dans la saison d'été qui est encore celle des foires qui ont lieu non loin de là, à Nijni-Novgorod. A Bolgar, on vendait l'ivoire fossile des environs, de la cire, du miel, des fourrures, du cuir. Antérieurement aux Mogols, ce grand marché était déjà fréquenté et habité par des Musulmans et des Arméniens, ainsi que les inscriptions relevées sur des pierres tombales le prouvent. On trouve encore, dans les ruines, des monnaies avec des caractères arabes et cophtes, apportées par le commerce.

Tandis que les deux Vénitiens étaient à Bolgar, la guerre éclata entre Barca Khan, seigneur du Ponant, et Houlagou, un autre Tchingiskanide, seigneur du Levant, dont l'empire s'étendait de l'Euphrate à l'Amou-Daria, et du golfe Persique à la mer Caspienne. Ce fut une guerre de huit mois (1262-1263).

Les frères Polo étaient, depuis un an, dans le Kiptchak, et ils désiraient retourner à Constantinople. Mais cela était impossible.

En temps ordinaire, les marchands circulaient sans grand risque. Les Mogols avaient mis un ordre relatif dans les pays qu'ils avaient conquis. La police des routes était bien faite, grâce à un service de poste organisé avec soin. Les courriers voyageaient d'étapes en étapes, des relais étaient préparés, où il y avait des chevaux de rechange. Des campements étaient échelonnés, avec des piquets de cavaliers pour le service des khans. C'étaient autant de petites garnisons qui assuraient la sécurité. (Beaucoup de « stanzias », stations de poste russes, se trouvent encore aujourd'hui aux mêmes places que les « djam » (relais) au temps des frères Polo, parce que ni la nature du sol ni la résistance des chevaux n'ont changé.)

Les Mogols avaient la justice rapide et la main dure.

Les coupables étaient châtiés de suite et avec une rigueur impitoyable. On le savait.

Aussi, « depuis la Pologne jusqu'à la mer Jaune, pas un chien n'osait aboyer sans leur permission ». Leurs escadrons disciplinés avaient établi parmi les peuples conquis « la paix mogole », par le fer, de même que les Légions de Rome avaient imposé « la paix romaine » dans le monde antique.

Mais, lorsque les maîtres se faisaient eux-mêmes une guerre acharnée, tout se relâchait et les pillards, reprenant de l'audace, se jetaient sur les marchands et les caravanes.

Dans les vastes plaines du Kiptchak, entre le Dnieper et le Volga, vivaient des bandes insaisissables et redoutées. C'étaient des Russes, des Hongrois, des Alains, groupés sous des chefs qu'ils se donnaient. Armés d'arcs et de flèches, ils battaient l'estrade. Se cachant pendant le jour, ils surprenaient pendant la nuit la proie qu'ils avaient guettée. Ils tuaient et dépouillaient leurs victimes, puis ils s'enfuyaient.

Dans ces pays, les troupeaux de chevaux en liberté étaient nombreux, et ils étaient d'une grande ressource pour ces écumeurs de steppe. C'était, pour eux, la remonte et le ravitaillement faciles. Leurs montures étaient-elles fatiguées? Ils les remplaçaient par les meilleurs coursiers du « taboun » (troupeau de chevaux), et ils échappaient aux poursuivants. Avaient-ils besoin de viande? ils emmenaient quelques jeunes étalons, bien gras, et se régalaient de leur chair succulente. Avec des vivres qui se transportent eux-mêmes, on peut se mouvoir facilement, aussi les bandes de pillards se mettaient sans peine sous la protection de l'espace.

Durant la guerre entre Barca et Houlagou, elles étaient maîtresses des routes et elles barraient le retour aux frères Polo. Aussi, ils se dirent : « Puisque nous ne pouvons retourner à Constantinople avec nos marchandises, allons en avant, par la voie du Levant, peut-être trouverons-nous moyen de retourner en arrière. »

Ils décidèrent de se diriger vers le Khovarezm (le Khiva) et le Bokhara.

A Saraï et à Soudak, ils n'avaient pas été sans lier connaissance avec des marchands de ces pays. Ils en parlaient la langue et ils n'ignoraient pas le trafic à faire. Ils chargèrent donc leurs marchandises sur des arabas, et partirent pour le Khovarezm. Cette voiture, dont Ibn Batouta nous dit s'être servi durant ce même trajet, existe encore sous le même nom. Elle est vraiment appropriée au milieu. Elle a

deux brancards avec deux roues très hautes, qui permettent de traverser facilement les gués et de se tirer des boues profondes, dans la saison des pluies. Au moyen d'une capote de nattes ou de feutre, elle abrite du soleil, de la pluie ou de la neige. Dans les plaines où l'eau est rare, on l'attelle de chameaux.

Les Vénitiens mirent au moins deux mois pour arriver à Ourguentch, sur les bords de l'Amou-Darya. Puis, en dix-huit ou vingt jours de désert, ils arrivèrent à Bokhara. Cette ville avait été ruinée par Tchengis Khan (1), mais elle s'était relevée grâce à Okedaï Khan, son successeur, qui aimait à bâtir, et l'avait repeuplée.

Les Vénitiens trouvèrent encore des contemporains de la conquête qui avaient tremblé devant le terrible conquérant. Ils s'installèrent dans la ville et firent leur métier de commerçants. Mais les circonstances furent telles qu'ils ne purent partir ni pour retourner dans leur pays, ni pour aller plus loin. Peut-être les chefs du pays se défiaient-ils de ces étrangers et les voulaient garder.

Leur séjour durait depuis trois ans, lorsqu'en l'année 1267 ou 1268 ils apprirent l'arrivée à Bokhara de grands personnages mogols que le khan Houlagou envoyait de Perse Cambalik (près Pékin) auprès de son empereur le grand khan Koubilaï (2). C'était un événement.

Les Vénitiens virent là une occasion de fructueuses aventures, et ils ne manquèrent pas de solliciter les ambassadeurs.

Ils surent les intéresser, grâce à leur diplomatie souriante et à leur souplesse italienne ; ils parvinrent à se faire offrir ce qu'ils souhaitaient ardemment, à savoir que les ambassadeurs les emmènent avec eux.

Le grand khan aimait fort à voir les hommes et les choses d'Occident, et ses gens étaient assurés de lui faire grand plaisir en lui conduisant les deux Vénitiens. Et les Mogols leur dirent : « Le grand khan n'a jamais vu de Latins, et il désire en connaître. Venez à la cour, et il vous traitera avec honneur et libéralité. En voyageant avec nous, vous serez en complète sécurité, et vous n'aurez pas à craindre d'être molestés par qui que ce soit.

(1) Tchengis meurt en 1227. Okedaï est élu en 1229 et meurt en 1250.
(2) Koubilaï, élu en 1260, à quarante-quatre ans, meurt en 1294.

Les Vénitiens acceptèrent avec joie. C'était pour eux une bonne fortune inattendue et une sorte d'évasion. Dans les pays d'Asie, les marchands ou les voyageurs isolés ou peu nombreux sont encore enchantés de se joindre à une ambassade. Ils ne sauraient chevaucher en meilleure compagnie. Abandonnés à eux-mêmes, ils sont exposés à être pillés par les voleurs des grands chemins, à payer de lourds péages et à être tondus de près par les chefs qui perçoivent les douanes. Mêlés à la troupe qui accompagne de nobles seigneurs, ils jouissent d'une parfaite sécurité : ils sont respectés, bien accueillis et bien traités.

D'après une coutume (qui subsistait encore en Asie tout récemment) les ambassadeur étrangers ou mogols avaient droit aux chevaux, aux bêtes de somme, aux vivres et au gîte tout le long du chemin. Suivant la considération dont ils jouissaient, ils étaient plus ou moins bien traités. Des personnages d'assez haut rang pour prendre sur eux d'introduire des étrangers à la cour de Koubilaï étaient assurés de la meilleure réception.

Les deux frères ayant réglé leurs affaires partirent avec les envoyés du grand khan. Et, « durant un an, ils voyagèrent vers le nord et le nord-est avant d'atteindre la cour de ce prince ».

Marco Polo ne précise pas davantage le chemin qu'ils suivirent. Dans le livre admirable du colonel Yule sur ce grand voyageur, que M. Henri Cordier vient de compléter de notes si intéressantes, on trouve, sur les cartes, que les deux frères passèrent par Hami. C'est leur faire suivre la route qui va nettement à l'est. Elle passe par Otrar et la vallée de l'Illi ; elle longe les contreforts septentrionaux de la chaîne du Tien-Chan, et elle aboutit à la ville de Sa-Tchou, en Chine, en profitant d'une sorte de Bosphore, où la mer de Sable (Cha-Mo) s'étrangle entre les montagnes, puis s'élargit à l'est et à l'ouest.

Cette direction n'est pas conforme à l'orientation est et nord que donne le narrateur. Elle devait être exacte, car les marins qu'étaient ces Vénitiens ne purent pas se tromper sur ce point. A notre avis, c'est bien vers l'est et le nord-est qu'ils voyagèrent. Il suffit, pour justifier cette indication, de les faire marcher d'abord vers Otrar sur le Syr Daria, point de jonction des routes de l'est et de l'ouest et rendez-vous des caravanes. C'était dans cette ville que des mar-

chands venus de Mongolie avaient été pillés et mis à mort par le sultan du Bokhara, Mohamed Khan, ce qui déchaîna la colère de Tchengis et amena les terribles représailles que l'on sait.

Ayant franchi le Syr Daria à Otrar (à la hauteur de la ville de Turkestan actuelle), ils prirent la route suivie par Jean de Plan Carpin. Elle longe l'Ala-Tau, traverse les vallées du Talas et du Tchou, puis, à partir de la vallée de l'Ili, elle abandonne la direction de l'est pour le nord-est. Elle passe par l'Ala-Koul, Kobdo, Ulia-Stutaï, et enfin, elle atteint le pays où les Mogols avaient leur première capitale, Kara-Koroum, qui était placée sur la rive gauche de l'Orchon. Sans doute, Koubilaï se trouvait dans ces régions.

A partir de Syr Darya, les ambassadeurs trouvaient sur leur route des campements, des vivres, des chevaux, des bêtes de somme, du lait et enfin le koumis dont ils étaient friands. Je suppose que, partis en hiver, ils voyagèrent de manière à traverser ces pays dans la saison de l'herbe, en profitant de ce qu'elle est plus tardive à mesure qu'on avance vers le nord.

De Kara-Koroum, il y avait certainement des relais à travers la Mongolie jusqu'à la résidence de l'empereur. Dernièrement, la poste russe qui faisait le service entre Pékin et Ourga suivait en partie cette route.

Le voyage dura un an. Ce qui prouve que les ambassadeurs ne voyagèrent pas avec la rapidité de courriers, mais avec commodité.

Les deux Vénitiens furent présentés au grand khan. Il leur fit bon accueil. Comme il était curieux, il les accabla de questions. Il les interrogea au sujet des empereurs d'Occident, s'informant de leur manière d'administrer, de rendre la justice, de faire la guerre, et se faisant renseigner sur maintes autres choses. Puis il les questionna sur les rois, les princes et autres barons.

Les deux frères parlaient très bien la langue tatare, et ils surent intéresser vivement le grand khan. Celui-ci les questionna aussi au sujet du pape et de son Église, sur tout ce qui se faisait à Rome et sur les coutumes des Francs. « Et les deux frères lui dirent la vérité dans tous les détails, bien et sagement, comme de sages hommes qu'ils étaient. »

Le « très grand sire » ne tarda pas à leur accorder toute sa confiance, et il résolut de les envoyer en Occident avec « un

de ses barons », afin de porter au pape des lettres en langue mogole, où il était demandé d'envoyer cent hommes sages sachant les sept arts et capables de discuter et prouver clairement aux idolâtres que toutes les idoles qu'ils ont dans leurs maisons et qu'ils adorent sont des inventions du diable, et aussi que la loi chrétienne est meilleure que la leur. »

Le grand sire chargea aussi les deux frères de lui rapporter de cette huile qui brûle dans une lampe au-dessus du Sépulcre du Fils de Dieu, à Jérusalem.

Après que le « grand sire » eut donné toutes ses instructions aux deux frères et à son baron, il leur fit remettre une tablette d'or de commandement par laquelle il était ordonné qu'en tous lieux où ils passeraient, on eût à leur fournir ce dont ils auraient besoin, ainsi que des chevaux et des hommes pour les escorter d'un pays à l'autre.

Et quand messire Nicolas et messire Mathieu et l'autre messager eurent bien tout ce dont ils avaient besoin, ils prirent congé du très grand sire, montèrent à cheval et se mirent en route. Mais bientôt le compagnon mogol tomba malade. Ils durent le laisser dans une ville et, avec son approbation, ils continuèrent leur route pour s'acquitter de leur mission. Néanmoins, ils mirent bien trois ans pour arriver à Lajas, port alors très important de la Petite-Arménie. Les Vénitiens y avaient un baile (sorte de consul). Les deux frères le savaient, et certains de trouver des compatriotes et des navires de leur pays, ils se dirigèrent vers ce port.

Mais quel chemin suivirent-ils pour y arriver? Marco Polo ne nous en dit rien. Nous savons seulement que, grâce à leur « table d'or de commandement », ils furent partout bien reçus, qu'ils ne manquèrent de rien, que tous leurs ordres furent exécutés. Ils pouvaient donc aller du train qui leur plaisait, séjourner où et quand ils le voulaient. Aussi, s'ils mirent trois ans à faire cette route, c'est non seulement à cause des difficultés dont parle Marco Polo, « parce qu'ils furent arrêtés soit par la neige, soit par les grandes pluies, soit par de grands torrents infranchissables », mais surtout parce qu'ils le jugèrent à propos. Je les soupçonne d'avoir profité de leur situation d'ambassadeurs pour faire en route leur commerce de pierres précieuses. Quant à leur itinéraire, nous en sommes réduits aux hypothèses. Mais, mettons-nous à leur place. Ils sont des commerçants habiles, ils connaissent tout spécialement les pierres précieuses si facilement trans-

portables, et donnant des gains inimaginables. Ils voyagent en grands seigneurs. Partout ils sont reçus et obéis comme les envoyés du grand khan. Partout bien accueillis, partout bien hébergés, ils ne sont pas pressés. Ils visitent les bazars, font venir les marchands, ils s'informent, et ils achètent ou ils troquent, par exemple contre de la soie, du musc si rare et si cher, dont ils ont pu facilement se munir avant de quitter la Chine orientale, et font des acquisitions au meilleur compte.

Étant sortis de Chine par l'Occident, ils suivirent le chemin de la soie et de la rhubarbe, qui passait par le Tangout, Sa-Tchou, le Lob-Nor, Tcherchend, Khotan (pays du jade). De là, ils franchirent le Pamir par le Wakhane, les sources de l'Oxus, Ak-Tach, arrivèrent au Badakchan, renommé par ses beaux rubis « balais ». Puis ils se rendirent à Balkh, où se croisent les routes de l'Inde, de la Perse et du Turkestan.

Comme ils voyageaient sans hâte, on peut admettre qu'ils retournèrent à Samarkande et à Bokhara, qui étaient de grands centres d'affaires. Ils s'étaient certainement créé des relations dans cette dernière ville, où ils avaient fait un long séjour.

De Bokhara, la grande route des caravanes passe au delà de l'Oxus par Tchardjoui, par Merv, puis par Mesched. Elle continue vers l'Occident par Nichapour, Rhagès, pour aboutir au grand centre commercial de Tabriz au nord de la Perse.

Donc, sur le chemin, ils trouvaient précisément les pays d'origine des rubis et des turquoises (le Badakchan, le Khoraçan, le Ferghanah), et les plus grands marchés de pierres précieuses, tels que Samarkande et Tabriz. Dans cette dernière ville, le commerce était très actif, des marchands Génois et des Vénitiens l'habitaient.

Les rubis de Ceylan, les diamants de l'Inde, les perles du golfe Persique y affluaient et d'habiles orfèvres en faisaient de superbes parures. Ibn Batouta, le voyageur marocain, vit encore dans le bazar de beaux esclaves splendidement vêtus, qui offraient gracieusement des joyaux magnifiques aux riches dames tatares. Elles en achetaient beaucoup.

De Tabriz, les caravanes allaient régulièrement à Lajas, en passant par le haut Euphrate. Lajas était un port de Cilicie, alors très fréquenté et situé au nord-ouest du golfe d'Iskandéroum (Alexandrette). Ils y arrivèrent en 1269,

environ dix ans après avoir quitté Constantinople, où les empereurs grecs étaient réinstallés.

Les deux frères avaient des lettres pour le pape, mais, en arrivant à Saint-Jean-d'Acre, ils apprirent qu'il était mort. Ils s'adressèrent au légat de la Terre-Sainte. Ils lui dirent leurs aventures et qu'ils apportaient des lettres à eux confiées par Koubilaï, le très grand khan des Mogols, et ce qu'elles contenaient.

Le légat ne fut pas médiocrement surpris, mais il ne put que leur dire : « Prenez patience, attendez l'élection d'un pape, et vous pourrez faire la commission dont vous êtes chargés. » Ils suivirent les conseils du légat, et puis, comme ils n'étaient pas fâchés de revoir Venise, ils s'y rendirent en passant par Négrepont, port de Grèce dont les Vénitiens étaient encore maîtres.

A son arrivée, maître Nicolo apprit que sa femme était morte en laissant un fils alors âgé de quinze ans et qui s'appelait Marco.

Les deux frères attendirent deux ans à Venise, mais le désordre était dans l'Église et elle restait sans chef. Aussi, ne sachant quand finirait l'interrègne, les deux frères décidèrent de ne plus tarder à retourner chez le grand khan. Ils quittèrent Venise avec le jeune Marco et revinrent à Saint-Jean-d'Acre, afin de se concerter avec le légat. Il leur permit d'aller à Jérusalem quérir un peu de l'huile qui brûle, jour et nuit, dans la lampe du Saint-Sépulcre, car Koubilaï la leur avait expressément demandée. Puis ils retournèrent à Saint-Jean-d'Acre. Ils dirent au Légat : « Comme rien ne fait prévoir à quelle date un pape sera élu, notre désir est de retourner auprès du grand khan, car nous n'avons que trop différé notre départ. » Et le légat les approuva en leur donnant des lettres pour expliquer au grand khan qu'ils avaient bien fait tous leurs efforts pour exécuter tous ses ordres, mais qu'ils ne l'avaient pu, faute de pape.

Là-dessus, les deux frères retournent chez le grand khan. D'abord, ils vont à Lajas. Mais ils y étaient à peine arrivés, que la nouvelle survint qu'un pape avait enfin été élu, le 1er septembre 1271. Et il se trouve que le nouveau chef de l'Église est précisément le légat de la Terre-Sainte, Théobald de Piacenza, qu'ils ont vu à Saint-Jean-d'Acre. Ils en furent tout joyeux. Et bientôt, ils reçurent du pape Grégoire X

avis de ne pas continuer leur route et de venir le voir. Le roi d'Arménie mit à leur disposition une galère qui les ramena à Saint-Jean-d'Acre. Le pape leur fit bon accueil, leur donna sa bénédiction et il leur adjoignit deux frères prêcheurs les plus instruits de la région, Nicolas de Vicence et Guillaume de Tripoli. C'était moins que les cent hommes sages que Koubilaï réclamait afin d'enseigner les sept arts. Il est vrai qu'il eût été assez difficile de les trouver à Saint-Jean-d'Acre. Grégoire X donna derechef sa bénédiction et des lettres qui répondaient à celles du grand khan et aussi un bon nombre de beaux vases de cristal à lui remettre comme présents. Vous voyez que l'art de l'emballage était parfait au moyen âge.

Et les deux frères Polo, les deux clercs et le jeune Marco retournent à Lajas, tête de route des caravanes allant à Tabriz. Enfin les voici tous partis. C'était probablement fin novembre 1271. Mais comme il était écrit qu'ils auraient toutes sortes d'aventures, le sultan mamelouk Bibars Boundekar, à la tête d'une armée de Sarrasins, envahit l'Arménie, la ravagea et répandit partout la terreur. Les envoyés se virent en grand péril ; les frères prêcheurs saignèrent du nez et ne voulurent pas aller plus avant. Ayant donc remis tous leurs papiers aux messires Nicolo et Matteo, ils s'en retournèrent avec le maître des chevaliers du Temple.

L'auteur de toutes ces difficultés était un ancien esclave précisément né dans le Kiptchak et vendu autrefois, peut-être par des compatriotes des Polo, à Damas pour 800 dirhems (environ 450 francs). Acheté par un émir qui en fit un mamelouk, il devint sultan. C'était un grand chef qu'un chroniqueur franc compare à Jules César pour l'art de la guerre, et à Néron pour la malignité. C'est ce sultan Boundekar qui écrivait insolemment à Bohémond pour le narguer, après avoir pris Tripoli : « Nous vendions quatre de tes « dames » pour un dinar. »

On voit, par cet incident, que les trois Polo n'étaient pas gens à se décourager. Donc, ils poursuivirent leur route, à peu près la même qu'ils avaient faite depuis le Cathay (la Chine) en passant par les pays soumis aux Mogols.

A cause de l'insécurité, ils ne pouvaient songer à se rendre à Bagdad par le petit désert qu'on traverse pour gagner assez directement la vallée de l'Euphrate et la Mésopotamie.

ils prirent plus au nord, par la grande Arménie, franchirent l'Euphrate et descendirent la vallée du Tigre.

Leur itinéraire fut certainement influencé par leur intention d'acheter des pierres précieuses, et sans doute aussi des étoffes de prix pour la cour de Koubilaï et ses grands dignitaires. En effet, ils passèrent à Erzingane, Mossoul, Bagdad, Kis, Ormouz. Or, à Erzingane sur l'Euphrate, on fabriquait la meilleure étoffe de boukran du monde ; à Mossoul, les draps tissés d'or et de soie, et on y faisait grand commerce d'épices et de perles.

Bagdad, célèbre par ses étoffes brodées d'or, était un grand marché de pierres précieuses qu'on y apportait de l'Inde par Ormouz. De Bagdad, on descendait facilement par le fleuve et la mer jusqu'à Ormouz, à l'entrée du golfe Persique, où était le grand marché des perles pêchées dans le voisinage.

De là, ils remontèrent à Kirman, car dans le voisinage de cette ville, se trouvaient les grandes mines de turquoises. Au reste, Marco ne manque jamais de mentionner les pierres précieuses et les étoffes de luxe dans son récit. C'est évidemment parce que ses parents et lui-même s'y intéressaient fort. Ils fréquentaient les bazars, visitaient les joailliers, les orfèvres.

A l'occasion, ils ne manquaient pas d'acheter, de vendre ou de troquer. En vrais joailliers, ils collectionnaient à leur propre intention les belles pièces, les spécimens rares qui constituèrent ainsi peu à peu une fortune peu volumineuse, aussi facile à transporter qu'à dissimuler. Ils agissaient comme de « sages hommes » de Venise qui étaient de la lignée du subtil Ulysse. Lorsqu'ils reviendront de Chine, pour ne plus y retourner, on les verra repasser aux bonnes places, afin d'enrichir leur écrin.

Aussi, en allant vers le grand khan Koubilaï, ils ont soin de toucher Nichapour, où l'on trouvait les plus belles turquoises du monde. Et chevauchant ensuite vers le soleil levant, les frères Polo reprennent la route qu'ils ont déjà suivie. Et ils repassent à Mesched, à Balk que Tchingis avait détruit, au Badakchan, pays des rubis balais, qui coûtaient alors plus cher que les diamants.

Ils franchirent le Pamir, et par le Khotan, pays du jade, et le Lob Nor, ils regagnèrent Satchou.

De là, ils se rendirent à Kemeinfu situé près de la frontière

plus loin que Kalgan, sur la route de Kara-Koroum. Le grand khan y résidait en ce temps-là.

Ayant appr s leur venue, il envoya à leur rencontre des messagers « bien quarante journées en avant ».

Vous saurez, dit Marco Polo, « qu'ils furent bien trois ans et demi à faire ce voyage, à cause de la difficulté des chemins, des pluies et des grands fleuves, puis ils ne pouvaient chevaucher comme l'été ».

Arrivés à Kemeinfu, ils entrèrent, dans le palais du grand khan, qui leur fait grande joie et fête, leur demandant ce qu'ils sont devenus et comment ils se sont portés. Et les deux frères, habiles courtisans, lui répondent « qu'ils se sont moult bien portés puisqu'ils le retrouvent sain et dispos », puis ils lui présentent le brevet et les lettres que le pape lui envoie dont il a grand'liesse, et ils lui baillent la sainte huile, dont il est tout joyeux, et qu'il tient pour très précieuse. Puis le grand khan, quand il voit Marco, qui était un jeune homme, demande qui il est. « Sire, fait messire Nicolas, c'est mon fils et votre homme. — Qu'il soit le bienvenu ! » répond le grand khan.

Ce fut le commencement de la longue faveur dont Marco Polo devait jouir auprès de Koubilaï et qui lui permit de continuer la mission de son père et de son oncle et d'écrire ces *Voyages* qui gardent encore, après tant de siècles, toute leur fraîcheur.

GABRIEL BONVALOT.

François de Port-Hault

I

François revint, à vingt-six ans, dans sa maison, rappelé par sa mère. Elle lui marquait, depuis quelque temps, en des lettres pressantes, son embarras dans le gouvernement d'un domaine surveillé de trop loin, que ses yeux vieillissaient et qu'elle était fatiguée. Elle ne disait pas, mais il pressentait bien sa mélancolie de solitude, en son abbaye des bords du Gave, qu'animait un grand train rustique, mais où elle ne parlait du cœur qu'à ses ombres... Il l'y voyait marcher de long en large et de salle en salle, pensivement, dépêcher ses repas, pencher la tête dans ses veillées sous la lampe, graves, d'une tristesse fidèle.

Lui-même revenait vers sa mère avec bonheur et souci ensemble... Parti tout jeune sur de hauts espoirs dans la candeur d'un génie facile, il butta vite aux difficultés, sans en être beaucoup surpris ni s'en chagriner plus qu'il n'est utile, averti par un bon sens naturel et quelque peu altier des traîtrises et déconvenues qu'il y a partout. Mais voici qu'il doutait de lui !

Fallait-il donc qu'il renonçât à lui-même? Son génie, en qui il avait cru, lui semblait encore l'essentiel de lui ! Se mourait-il, cet ardent foyer en qui d'autres avaient paru aussi croire? Ou n'avait-ce été qu'un feu de paille, une étincelle, un reflet plutôt projeté sur son esprit présomptueux par des génies authentiques?... Les pensées lui venaient pourtant par essaims, aisées, rapides et non sans cha-

leur, mais mal portées sur un rythme gauche, ou s'empêtrant en des bégaiements d'expression tels qu'il ne les pouvait conduire au jour, cependant qu'elles bourdonnaient en le tourmentant jusqu'à l'obséder, multitude rebelle !...

Ainsi resterait-il stérilisé? S'en irait-elle absorbée comme un ruisseau par des sables? tarissait-elle déjà goutte à goutte, la source de poésie et d'amour qu'il avait pensée inépuisable? Lui fallait-il voir la gloire au loin passer comme une reine distraite? Et devait-il résigner ce songe qu'il choyait pieusement du cœur dès ses jeunes années, l'honneur d'un héritage illustre à prendre, la joie de rétablir en son grand jour un nom dont l'éclat allait mourant, offusqué par la solitude et la ruine, complices mélancoliques du temps?...

Ainsi revenait-il vers sa maison... Mais il y allait trouver ceux qui l'aimaient, une mère qui n'avait que lui dans la vie et deux amis qui l'avaient été de son père. Pour sa demeure, il n'y était point né, mais sa mère l'avait reçue de la sienne et elle lui était maternelle ainsi... Il rentrait dans son pays, sur sa terre, vers qui, de la ville aimée pourtant, souvent ses yeux, son cœur, ses désirs avaient fui...

François prévit justement sa vie. Il pensa qu'elle ne serait point éclatante, mais qu'il dépendait de lui de la rendre intimement riche et magnifique, de par la simple amitié des choses en leur beauté quotidienne. Il respirait dans son air natal. Et tous les souvenirs de sa vie accouraient au-devant de lui, pour lui entrer au cœur tous ensemble, en troupe d'amis dans la maison. Ils l'assuraient de leur assistance pour composer un bonheur durable dans les champs paternels, plus sûr que les cajoleries de la gloire à quoi son âge l'eût rendu sensible, et qu'il avait voulues. Dans le fond, il croyait toujours en lui-même et ne s'imaginait vraiment pas son beau songe évanoui ni son œuvre en fumée, enfin qu'il pût être dépossédé d'une faculté souveraine, tant que le monde irradierait en son âme par des splendeurs aimées...

Il arrivait dans les premiers jours de juillet, à l'étale de la moisson mûrissante et de l'année dans son plus beau cours. La campagne traversée pas à pas déployait ses champs verts ou dorés, comme de calmes ondes. Elle s'offrait, corbeille de feuillage, des maïs et des blés, arène des travaux et des fruits. Elle s'ouvrait parmi ses villages groupés sous les clochers paternels, jusqu'à l'estuaire de ses vallées couronnées par les monts, dans la grandeur de ses nobles formes à la lumière unies... Il admira comme le ciel prend la terre, lorsqu'il est calme ainsi. Et son être se retrouva intégral, à tout ce qui l'accueillait là de lui-même, par ses chemins anciens...

Il vit l'air bleu, en remous splendides, se jouer sur la houle des

épis froissés par les brises de la moisson. Il vit l'eau vive couler comme l'air, au pont où il fit halte comme autrefois. Des îlots de saules et d'oseraies figuraient de là des vaisseaux à l'ancre sur des flaques de ciel. Les peupliers courbés à la cime formaient à la rivière un beau voile en suivant ses contours, ou se groupaient en massifs par place, tels que des buffets d'orgues, les orgues tranquilles de la lumière autour de la campagne...

Midi sonnant et les coqs chantant, François entra dans sa maison. La porte était ouverte comme toujours et la maisonnée rassemblée là. Il prit dans ses bras, sans la bien voir au quitter du jour éblouissant, sa mère heureuse et défaillante. Il donna l'accolade à ses deux vieux amis, le marquis d'Andouins et M. Le Cervier accourus pour lui faire fête, serra la main des gens... Quand il s'assit avec sa mère et ses hôtes dans la salle à manger retrouvée telle qu'il l'avait laissée, avec ses carreaux et sa fontaine, ses bahuts, les vieilles gravures des murs, Paris se trouva si loin de lui qu'il lui sembla s'être assis là de la veille, et que du temps n'avait point passé.

— Qui voit François voit en lui son père, dit le marquis gravement... Le voilà bien, tel qu'il était au même âge, mon contemporain, mon vieux cousin, le Porthault de notre fleur de jeunesse il y a quarante ans, j'en ai soixante !... Voilà sa taille un peu ramassée dans sa démarche agile, son port de tête et son attitude, ses gestes, sa façon de parler, bref, jusqu'au timbre martelé de la voix, l'air, les traits de famille... Cependant François vous ressemble beaucoup, ma chère amie. C'est un esprit qui lui sied !...

François sourit :

— Maman, reçois le bouquet, dit-il... Marquis, vous me flattez ! Tout au plus m'attribuerai-je un certain air qui n'est pas d'un niais ni d'un béjaune, d'un freluquet non plus... Mais vous-même, ne vous parez-vous pas de vos années? C'est coquetterie pure !

— Je me défends !...

— Pour le docteur, poursuivit François, je le retrouve aussi, tel que toujours. Il ne saurait changer...

M. Le Cervier posa sa fourchette :

— Non ! j'ai le cuir trop bien tanné, répondit-il ! Il y a quarante ans passés que je meuble les paysages d'ici. Ma parole !... On y croira voir ma silhouette encore, quand je serai au pays des ombres... Je ferai figure de revenant sur mon cheval, sous mon grand chapeau, avec ma maigreur de Don Quichotte, ma barbe dure, qui est grise, je crois, de naissance, et certain air que j'ai d'Henri IV, sans préjudice des droits du marquis, à qui le nez busqué est d'apanage, de par son aïeule Corysande...

— Henri IV, dit en riant le marquis, avait assez d'esprit pour en doter tous ceux de Béarn sur sa largesse royale, et assez d'étoffe pour semer partout chez nous de son nez... Votre poule au pot l'aurait contenté, chère amie, comme ce civet et ces truites. Quant au chapon, je n'en dirai rien, j'y ferai honneur simplement... Et je bois à la santé de François, à son retour qui nous réjouit tous, à ses amours d'hier ou de demain, aux belles promesses de l'avenir. J'espère qu'il ne s'ennuiera pas parmi nous...

— Ne suis-je pas d'ici? dit François. Et n'ai-je pas ici ce que j'aime? Lorsqu'on a été nourri aux champs, le pli d'amitié reste indélébile. Il est vrai que j'aurais aimé de rester un peu de temps encore à Paris.

— J'avais besoin de toi, mon enfant, dit Mme de Porthault.

— J'en reviens obscur, comme je partis... Extrairai-je un jour de ma cervelle ce que je crois, malgré tout, qu'il y a?... Mais j'ai retenu ceci de mon père qu'il faut se tenir au-dessus de sa fortune grande ou petite, au-dessus même de ses ambitions, pour belles et légitimes qu'elles soient.

— C'était un homme ! dit M. d'Andouins.

M. Le Cervier hocha la tête.

— François, vous avez dérogé, dit-il.

— Oui, je manque à notre belle tradition... Votre profession est noble entre toutes, et je sais que tout m'y eût dû porter. Aucune, je crois, qui soit mieux faite pour solliciter un homme de bien en contentant l'esprit et le cœur, aucune pour élargir, à ce qu'il me semble, une intelligence de qualité et, par contre, pour rétrécir les médiocres... Je vous enviai souvent, mon cher ami, à vous voir entrer de votre air paisible dans une maison anxieuse. Les gens vous y accueillent de telle sorte qu'on pense que vous avez bien le pouvoir de mettre en fuite la maladie par votre seule présence, si ce n'est la mort en personne, et les plaisanteries mille fois reprises contre vos confrères les plus huppés, sinon contre vous-même par aventure, tombent à vos pieds comme choses vaines, devant ceux à qui vous dites : « J'ai bon espoir ! » J'aurais aimé de suivre mon chemin tout comme vous, les mains remplies d'œuvres et de bienfaits... Mais je n'avais pas assez d'esprit. Rappelez-vous le grain de plomb...

— Quel grain de plomb?...

— Vous avez oublié?... Nous étions ici un matin, vous assis comme vous voilà, à cette place où vous êtes, devant une tasse de café, le front rouge, la barbe épanouie. Vous époussetiez de la cravache, sur vos bottes, la poussière d'une route calcinée de septembre, et

mon père allait et venait dans la salle, comme il aimait de faire pour deviser. Moi, tout jeune, bachelier émoulu de frais, je chargeais des cartouches, en prêtant l'oreille à vos discours. Comme j'hésitais sur des plombs à choisir : « Tu ne distingues pas le 8 du 9 à la première vue? dit mon père... Tu n'es pas fait pour la médecine... »

— Voilà du bon sens, dit le marquis.

— Une boutade, repartit le docteur.

— Eh ! non, dit François, il disait juste !

— Quel esprit net et perçant il avait ! poursuivit le marquis. Et quel riche entretien !... Divers, plaisant, étoffé, rapide !... Que de belles heures passées sous ce toit, autour de cette table où chacun parlait comme il pensait !

— Hélas ! bonheur lointain, dit Mme de Porthault.

— Point de mélancolie ! dit le docteur... J'en fais défense à mes malades, je l'interdis aux gens bien portants.

— Je veux bien, docteur, répondit-elle... Aujourd'hui surtout il sied d'être heureuse. Et je ne dis point là, croyez-le, une réflexion qui ne soit pas vraie ni un regret qui me fasse mal. La pensée de mon cher mari m'est de son âme une présence constante, c'est ce qui fait que je peux sourire... Il y a quelque tristesse : elle m'est chère et m'accompagnera jusqu'à son terme, à celui de mes jours... Cela n'ôte point l'amitié de vivre, ni le goût du bonheur.

Elle dit à François, leurs hôtes partis :

— Viens, mon enfant !... Tes yeux te disent mieux que mes lettres n'ont fait mes raisons de t'appeler à mon aide. N'ai-je pas bien vieilli?

— Mais non ! dit-il, en prenant ses mains. Tu n'es qu'un peu fatiguée, je vois, et tu vas rajeunir.

— J'en accepte l'augure et Dieu le fasse ! J'avais besoin de toi.

— Me voici...

— T'en dire mon bonheur est inutile... Mais peut-être que tu me caches quelque regret?... Je sais, je mesure exactement ce que j'ajoute de difficultés à tes projets ardus en eux-mêmes, très chers, dont je suis fière avec toi. La vie que je te propose auprès de moi n'est pas pour en aplanir la voie chanceuse, mais tu as ici ton bien, tes racines, ton intérêt le plus sûr. Le fardeau de la terre et de la maison se fait lourd pour mes mains débiles, et l'on en prend trop à l'aise ici...

— Je viens donc y veiller.

— C'est ce qu'il faut pour nous deux... Rassure-moi sur l'avenir, donne à tes champs le soin qu'ils demandent. Le tour n'en est pas considérable, mais ils te suffiront avec largesse, à moins que tu n'aies

beaucoup changé. On y prend assez souvent de l'ennui et quelquefois du dégoût, — les temps, les gens se font difficiles, — mais aussi un intérêt et des joies. Puis ils te rendront libre !... Ton cœur fut lié à eux en naissant. Ton esprit, donc, pour vaste qu'il soit ou même pour avide que tu le veuilles, saura s'y contenter. Tu peux trouver beaucoup de douceur à vivre ainsi qu'a passé ton père, dans un cercle qui n'est étroit qu'en apparence et monotone de loin seulement. A toi d'y gagner un beau renom, si Dieu t'en a donné le droit, mon enfant, et c'est possible partout où l'on est, pourvu qu'on n'ait pas trop d'exigences ou que ces exigences soient bien placées... Moi, je te rêve simplement heureux.

II

Port-Hault, ou pertuis ou Port-d'en-Hault, dans la vallée d'Ossau, fait un site sévère. C'est là que François naquit, il y a un assez bon nombre d'années, dans sa maison ancestrale, qu'il dut quitter tout jeune, avec les siens. Elle fut bâtie vers 1700, sur les restes et avec les pierres d'une plus vieille, à mi-penchant d'une colline rocheuse et de bois ombragée, sur l'estuaire du val...

De là, on voit plus bas ces villages, Izeste, Louvic, Castets et d'autres dont les noms lui sont doux, qui se blottissent dans les plis des monts. Ces monts, quoique élevés, sont modestes encore, vassaux rangés devant les grands monts de la haute contrée. Le plus beau, leur souverain magnifique, humilie sous sa majesté tout leur peuple. C'est le pic d'Ossau ou de Midi, qu'en effet le soleil, au milieu de sa course, couronne exactement... Nul roi plus noble en sa forme abrupte, nul qui monte dans la lumière et l'azur avec une sérénité plus superbe que celle de cet Olympe à deux cimes, qui impose à sa vallée sa grandeur... Elle a gardé les forêts anciennes, la parure des hêtres jusqu'à mi-corps, des tilleuls et des frênes, et au-dessus le manteau noirâtre, mais çà et là bleui des sapins, qui flotte par plis et pans dans les combes comme un velours royal...

François n'a passé dans sa maison que ses années d'enfance, à peine douze. Elles ont suffi pour imprimer à son âme une gravité devenue sereine, qui ne l'a pas quitté. Il se rappelle avec une vivacité d'émotion qui l'étonne et qu'il aime, la tristesse qui lui entrait au cœur dans les soirs de novembre, lorsque la nuit et l'hiver tombaient. Tel jour du même temps, tel jeudi passé à vagabonder de roche en roche entre les buis et les chênes nains, s'est fixé aussi comme en ses yeux, avec le spectacle de la vallée à demi noyée dans les frimas, ses bois noirs où le tonnerre roulait des troncs d'arbres précipités

sur les pentes, parmi les coups de hache des bûcherons, les attitudes, le morne visage des monts. Il voit les toits qui semblaient pensifs, leurs fumées grises sous les ciels de neige, et cette figure du petit vieillard, ramasseur de ramée, aux cheveux gris tombant sur le col, vêtu de bure et guêtré de laine, qu'il découvrit un jour sur la colline, assis sur son fagot, chauffant ses paumes à un feu de racines, taciturne et transi : figure et tableau qui lui reviennent comme la propre vision de décembre et l'effigie de l'hiver...

Port-de-Haut, d'où descendit sa famille, fait un hameau de cinq ou six feux, sur un chemin qui va vers l'Espagne, dans un cirque des monts. Ses premiers ancêtres furent des pasteurs qui menaient, comme les bergers d'à présent, dès les neiges fondues, leurs troupeaux aux hauts lieux, puis émigraient, l'automne arrivé, dans la plaine.

Ils chassaient l'ours et gardaient du loup les brebis, bataillaient aussi pour les pâturages contre les bergers d'Aragon... Ils avaient l'humeur fière et hardie des vieux Ossalois leurs congénères, qui se disaient libres comme leurs pères, dans leur âpre vallée, qui gardaient ceci, en premier lieu, jalousement parmi leurs franchises, qu'ils devaient être autour de leur prince des premiers à toutes les guerres du temps, mais qu'ils ne seraient tenus de le suivre à trois marches par delà le Béarn qu'autant qu'ils voudraient bien. De même ne souffraient-ils pas une autre garde d'honneur qu'eux-mêmes au seigneur-souverain, quand il entrait chez eux... Leurs syndics avaient place d'honneur et préséance aux États sur les députés et jurats des villes.

Les Port-Hault figurent parmi ces syndics. Sans doute s'en allaient-ils siéger aux châteaux d'Orthez et plus tard de Pau dans leur accoutrement de bergers, en cape de bure et bâton au poing, à côté de gentilshommes pas plus fastueux qu'eux probablement. Sans doute aussi savaient-ils défendre les intérêts commis à leur zèle, avec le double esprit de finesse et de ténacité répandus en Ossau...

Ils descendirent, vers 1560, des hautes terres dans la basse vallée, un incendie ayant détruit leur maison ancienne, dans le hameau de Laruns... Mais ils avaient gagné de l'aisance, acquis un fief et pris rang ainsi dans la noblesse rurale, suivant le droit du Béarn. Ils furent médecins, magistrats et soldats, des féaux d'Henri IV... Ne l'ayant pas suivi jusqu'au Louvre et le harnois déposé, ils rentrèrent dans leur état honorable et sans lustre, avec tranquillité...

Le renom les a institués patriciens, d'un grand esprit sorti d'eux. Dieu fit naître d'un père savant, consommé dans son art, deux fils dont l'un devait l'égaler, et l'autre les dépasser de la hauteur du

génie, les élever dans sa gloire... Il étendit, guida leurs recherches et jeta sur les arcanes du corps humain des coups d'œil prophétiques. Il observa avec profondeur, sema partout des idées fécondes, ouvrit ou prépara de longs chemins... Il fut en grand état dans la ville, en crédit à la cour... Il écrivait des choses de son art avec la vigueur de Montesquieu, la clarté de Voltaire, et son siècle lui a décerné en effet le titre de Voltaire de la médecine, en témoignage de son beau génie...

Souvent, en son enfance songeuse, François vint considérer dans le salon de famille, avec un attrait quelque peu craintif, l'image de cet aïeul imposant. C'est à lui qu'il attachait ses regards, de préférence aux autres portraits appendus, aux rois de France peu surpris d'être là près de belles en parure de cour, de préférence même à la princesse en manteau d'hermine fleurdelisé, et à sa voisine fraîche comme l'aurore et, comme elle, l'air de déesse marchant sur les nues, autre nymphe de cour...

L'aïeul paraissait vivre plus haut que tous, et d'une vie plus grave et profonde, de cette étrange vie d'effigie qui se tait en ces passants d'autrefois retirés dans leurs cadres, simulacres assurément insensibles, mais où peut-être leurs ombres reviennent, se disait François en les contemplant, peut-être témoins, ou quelquefois juges, ou fantômes le soir... Il venait donc voir ce front puissant, cet air d'un siècle mort, ces yeux fixes dont la lumière était glauque et partait du dedans, qu'il croyait lire en lui... Le sourire ne le rassurait qu'à demi, car il lui paraissait énigmatique, sourire plutôt grave en effet, dans la grâce d'une haute raillerie consommée, qui éclairait ce visage. C'était bien l'air, c'était la figure de l'homme qui, penché sur les organes de notre corps, en combat les maux journellement, y rencontre ceux du corps social, bien des misères ou des ulcères de l'âme et le mystère vital!...

François entendit dire autour de lui, comme il fut conduit à penser qu'il avait là un lourd héritage, où il serait tenu de s'évertuer, l'âge d'homme venu. L'idée s'en rendit impérieuse, avec la déchéance de sa maison, quand il fallut quitter son berceau et dans la mesure où son regret, qui l'a suivi avant dans la vie, gagnait en piété...

C'était un beau lieu, que ce berceau!... La maison s'offrait, ample, amicale, par toutes ses croisées qui regardaient comme des yeux calmement ouverts. Elle avait un beau jardin régulier, ombragé d'allées hautes, et des pelouses tournées en prairies, somptueuses de milliers de fleurs au printemps, avec un cadran solaire au milieu, dont les heures et la devise vieillie ne se déchiffraient plus que par morceaux, sur une table épaisse en marbre gris. D'autres tables,

sous des tonnelles de charmille, ou dans des salles closes de lauriers, offraient aux jeunes filles de la maison leur marbre, pareillement gris et brut, pour broder ou pour lire, ou pour lier des gerbes de roses et des bouquets d'hortensias, ou bien à disposer dans des corbeilles les fruits du verger en leur saison. Point de statue, que celle du Temps, écaillé, comme il convient, sur son socle, de plaques de mousse et de lichen. Point de jet d'eau sur le vivier clair, mais une source tombant en cascade, qui s'échappait, en ruisseau léger, du bassin... Plus bas, un pré s'en va qui vallonne, bordé et parsemé d'îlots d'arbres, jusqu'au Gave orageux...

La voix de l'eau remplit la vallée. Le babil, toujours limpide, en est assoupi par place ou sonore entre les fleurs de l'herbe, selon que la naïade se fait nonchalante ou pressée dans sa fuite. On l'écoute, en son murmure à mi-voix, ainsi qu'un conte de cristal que file, en se dérobant, quelque fée rapide. Mais plus loin, du torrent qui tombe, ramassé par sa digue en d'étroites berges, l'harmonie de l'onde se rend profonde et déborde épanchée. Et plus haut encore, de chute sur les rochers ébranlés, gronde et roule le tonnerre d'un tumulte éternel.

La pastorale des troupeaux s'y mêle et souvent la flûte du chevrier... Le paysage, si sévère au temps morne, se pare de splendeur dans les beaux jours. La montagne retentit de tant de sonnailles pendant l'été, dans ses verts pâturages, qu'on songe de quelque vache sacrée aux lourdes mamelles ruisselantes, ruminant à l'ombre des forêts, près des eaux de Cybèle.

III

Quelques pages du livre de raison...

8 mars 188...

...L'hiver finit et la troisième année va courant de mon retour ici... Ces jours, sereins et pleins, il me semble, — je veux dire que je m'y sentis vivre, — se réduiraient, à les exposer, à quelques lignes sur le temps qu'il a fait, sur des occupations et habitudes afférentes aux changements des saisons toujours prises, toujours quittées avec elles, à des promenades, des chasses pédestres, et aux récoltes, affaire d'importance pour nous ! C'est le tissu de ma vie...

J'avais trouvé ma mère bien fatiguée. Cette fatigue dont elle se disait courbatue n'était rien que la lassitude d'une âme attristée par la solitude et mal guérie du plus grand des deuils. Elle eût fini

par l'opprimer toute et m'inquiéta d'abord... Ma mère a repris son allant. Je la revois bien portante, active, penchée sur les petites choses de notre vie avec l'intérêt qu'il y faut prendre, sereine et même gaie comme jadis aux limpides heures de mon enfance et plus tard, dans les années qui suivirent notre arrivée ici, lorsque mon père était avec nous, en cette maison moins belle que l'autre et tout autant aimée, maison rustique mal ajustée dans sa mise, mais qui n'en a pas moins l'air attirant, celui, je trouve, d'une bonne vieille dame de qualité...

Des amies viennent la voir... Ces bonnes âmes, que je fis tant fâcher autrefois, me pardonnaient toujours ! Elles amusent ma mère des nouvelles de la ville voisine, mare toujours quiète où fait courir moins des coassements multipliés que des chuchotements de bouche en bouche et d'oreille à oreille, toute pierre qui tombe, petit monde aussi bavard qu'indolent, dont ma mère n'a pas oublié les visages, leur histoire, les prétentions et manies, avec des qualités qui sont réelles... Il y a ici quelques braves gens et des esprits qui ont su rester simples, mais ils se raréfient... Elle en connaît aussi les ressorts, les propos souvent pittoresques, mais circonscrits de près, et le génie du cru, jusqu'aux plaisanteries héréditaires, vieux liards d'escarcelles de bon vieux cuir, qui passent et repassent de père en fils et de main en main, comme une monnaie toujours neuve...

La venue de ces amies réjouit ma mère. Elles la ramènent vers un passé qui a pour moi-même l'attrait d'un beau livre, quand nous l'ouvrons ensemble... Le présent fuit dans la monotonie qui l'éteint. Et rares sont les heures souveraines dont s'imprime en nous l'émotion rapide. Pour l'avenir, comme il est tout nôtre en nos songes, et même pris pour fumées, il me plaît d'en ordonner à mon gré les magnificences dociles, et je m'y laisse aller de tout mon cœur, bâtisseur de nuages et de palais. Il me sera d'une alchimie plus utile, en regardant en moi, de voir comment le passé me fit, ce qu'il me laisse d'affections intimes et de goûts plus légers, ainsi de féconder l'instant qui échappe et les jours parfois ternes, au mieux d'un avenir qui soit plausible et d'un bonheur facile à gagner... Le passé, dis-je, m'est un livre ami, parce que je regarde là ceux qui m'aiment, et un tableau plein du plus beau charme, cela dans l'âge des vastes pensées, et des travaux qui me sollicitent, dans l'été de ma vie...

Avril (*suite*).

...J'ai passé huit jours chez le marquis. Il vint me prendre, le lundi de Pâques, je ne dirai pas dans son carrosse, le véhicule est

moderne... Mais j'aurais pu croire à l'écouter, si bien parlait-il du beau vieux temps, qu'il m'emmenait par le matin clair à Versailles, pour le petit lever, ou que nous cheminions au trot de ses chevaux vers l'une de ses terres à redevances, sur le pavé du roi...

Il habite à trois lieues d'ici, de l'autre côté de la rivière, son castel où il vit seul. Car il n'a pas d'autres proches parentes que des nièces passablement mondaines qui sont mariées au loin, et qui le viennent voir au pied levé. Mais sa maison est ouverte, et il y reste aussi volontiers qu'il en sort.

Dans sa librairie, comme dit Montaigne, riche et bien ordonnée, le marquis lit ou rime à plaisir. Il rime habilement et non sans grâce, avec même quelque fraîcheur de sentiment, quelque éclat de couleur. Il se plaît à des tableaux riants et faciles, à des idylles dans le goût antique et d'un beau langage qui lui est naturel, à des lettres en vers. Certaines de ces idylles et de ces épîtres me font penser, pour le tour aisé, la négligence heureuse, à telle des *Premières Méditations* de Lamartine, un peu lâchée et molle, et pourraient s'y confondre... Il madrigalise dans la perfection.

Le marquis ne s'en fait point accroire :

— Je ne fus jamais qu'un flûtier de village, pas plus qu'un ménétrier, déclare-t-il. Mon galoubet sonne parfois juste... Je pouvais faire mieux...

« Quel homme charmant ! » dit-on de lui... Je le dis gentilhomme, dans la beauté du terme. Le monde ne voit de lui que des dehors de politesse et d'esprit galant qui charment en effet, sans trop le démêler d'entre bien d'autres, de mêmes relations, de même rang, dont il ne se distingue que par une simplicité plus unie. Il faut percer dessous pour voir l'homme et sa qualité vraie...

Ce qui lui fait un visage aussi original que séduisant, c'est ce mélange qu'il a dans le sang d'une élégance de cour et d'une rustique verdeur. Bonté native, bienfaisance, honneur, ceci va de soi-même... Le marquis est homme de tradition. Il l'est comme on respire et d'instinct, je dirais sans y penser, s'il ne savait dans la dernière délicatesse chacune des exigences de sa naissance, et ce qu'il doit à soi aussi, qui est tout un. Il s'en acquitte avec bonhomie, sans cesser de sourire.

Il porte ainsi l'honneur dans sa foi. J'entends que sa piété très sincère est pour lui une affaire de sang comme de raison, de fidélité à son blason, à sa patrie, au roi de ses pères, à sa qualité de vieux seigneur et Français dans les moelles, hommage de soi qu'il doit à Dieu... Le tour de son esprit, s'il y eût cédé, l'aurait rendu un peu voltairien, je veux dire frondeur. Il l'a moqueur et curieux

de tout, mais contenu dans les justes bornes, subtil à voir le plaisant des choses et prompt à les piquer d'un trait droit, mais rarement offensant... Il y a en lui, sous l'épicurien, du stoïque à propos... A ses tenanciers et voisins de terres, le marquis d'Andouins, comme il est séant, présente la belle humeur et le vert langage, la bonhomie gracieuse et imposante à la fois d'un gentilhomme de notre terroir, provenu du roi galant selon une authentique filiation... Comme il aima les champs, les chevaux et la chasse, il aime les propos heureux et la table, autour des vins du cru... Dans sa jeunesse, avec mon père, dit-il, sensible aux belles filles...

Il laissera voir à ses intimes le sérieux du fonds, avec cette gravité de pensée sans laquelle un homme vieillit en enfant, c'est le mot dont il use. Il ne nous cache point quelque mélancolie, qui l'humilie quand il se regarde, en ses heures de méditation et de solitude. Tristesse de finir, le dernier d'une lignée qui fut grande, sans avoir rien fait que de trop facile, ou tout au plus brillamment frivole, car il se juge ainsi : Tristesse de gentilhomme et de croyant qui aura passé dans un siècle hostile et qui sut sans doute s'y bien défendre, mais qui n'en a pas pris son parti... Le marquis me disait cela ces jours derniers, dans la belle librairie où il songe sur la haute tour de son manoir, et où s'encadrent dans les quatre baies les quatre provinces de l'horizon. Il le répétait à ma mère et au docteur Le Cervier chez nous.

M. Le Cervier... suite du livre...

...C'est l'autre familier de la maison. Il vient à nous comme il entrait chez mon père, la main toujours largement tendue et le visage gravement cordial... On le respecte plutôt qu'on ne l'aime alentour. Son catholicisme intransigeant — il dit en souriant, jusqu'au cynisme, — son respect du vrai, son sens de l'ordre le font impitoyable aux sornettes, par conséquent le plus impopulaire des hommes, devant ces augures de la politique profonde à qui cette pratique tient lieu de tout, de religion, de science et d'art, de philosophie et d'esprit, qui encombrent la campagne et la ville. Il a des façons à lui de rabrouer un sot qui le laissent muet, une ironie assénée de haut avec la dernière politesse et dans la dispute, qu'il ne fuit pas, une escrime inattendue d'arguments directs et poussés à fond avec une vigueur qui déconcerte, un savoir large des gens et des faits qui saisit, un bon sens auquel il faut céder, et toujours une

précision de pensées et de termes qui peut monter jusqu'à l'éloquence, que je n'ai vue qu'en lui...

J'aime à l'accompagner dans ses tournées... Là se détend cet air sourcilleux qui le fait dire par quelques-uns atrabilaire d'orgueil. Ce n'est qu'une apparence... Mais il a l'air sévère en effet avec sa haute stature et son visage aux traits taillés comme dans une pierre fruste et hâlée, ses yeux gris et perçants, sa barbe aiguilleuse à frimas, son port de tête et le froid silence dont il s'enveloppe à l'ordinaire, mais dont il se déprend chez ses amis, comme aussi devant les pauvres gens, pour qui cette attitude intimidante cède à une amicale facilité.

Il a vu naître, languir et mourir bien du monde ! Il a vu couler les larmes vraies, tarir vite celles de convenance ou de tristesse à fleur d'âme. Et bien des gens se sont étalés qui ne s'en doutaient guère, dans le déshabillé le plus nu, sous ses yeux perspicaces... M. Le Cervier n'a point tiré une philosophie de misanthrope, de la connaissance qu'il a des hommes. Il sait la misanthropie viciée d'orgueil, à moins qu'elle ne soit désespérée. Il dit ne l'avoir trouvée qu'affectée, masque et grimace d'esprits prétentieux, qui croient percer jusqu'au fond des choses en voyant noir en tout. Il marque qu'il a rencontré de belles âmes inattendues, quelquefois sous des ridicules qui les cachaient pauvrement, et des héros de patience sous les plus tristes haillons de douleur, de même qu'il a découvert plus d'un pleutre à qui il eût pensé meilleur maintien, et cela partout, chez les gens du monde, chez les boutiquiers et les paysans... Je lui dis m'être heurté, en quelques-uns de ceux-ci, et aux affaires où je fus mêlé, à des emportements, des partis pris d'une mauvaise foi si établie, d'une obstination si sourde à tout, qu'on doute s'ils ne sont pas automatiques et poussés d'un tuf que rien n'entame. Il consent qu'il paraît ainsi chez d'aucuns, que la raison semble rudimentaire et la liberté atrophiée en eux, leur sang réellement plus épais. Mais il ajoute qu'il a vu toujours, dans les consciences les plus obtuses, décelée plutôt qu'elle n'est masquée par des sophismes subtils ou grossiers, la notion du bien et du mal départie à tous comme la lumière du jour, et qui ne s'abolit point quoi qu'on fasse et si triste qu'en soit le dépositaire, par pauvreté de naissance ou qu'il se soit rendu tel.

L'égalité dans les agonies, l'impartialité de la souffrance, l'équivalence dans nos servitudes l'ont rabattu à l'humilité, d'un orgueil où l'auraient pu porter quelque hauteur dans le caractère, avec la qualité de son esprit. La religion est venue dessus, qui a mis tout en sa place... J'admire comme il l'a simple et sensée, fondée sur sa

foi et sa raison, de sorte qu'elle s'est faite pour lui certitude et règle de raison comme de vie. J'admire cette vie sans ornements, et comment il accomplit la double loi du travail et de la bienfaisance qui acquitte l'homme dans la réussite et l'échec... Le maniement de sa profession, en le laissant doux pour les malades, a rendu M. Le Cervier épris de réflexion attentive et curieux de tout. Dans ses moments de loisir il lit, outre des livres traitant de son art et dont il parle avec profondeur, quelques poètes, des moralistes et des historiens... Il a réveillé mon goût pour Platon...

N'est-ce pas ici qu'il le faut lire, et Virgile avec lui, et cette Mireille que souvent je m'imaginai voir éclore et courir, en nos prairies béarnaises, à quelque autre Vincent, tout ce qui est simple et pur?... La splendeur tempérée des dialogues s'apparente selon l'affinité dans le sublime aux lignes simples et grandioses de ces campagnes, ordonnées selon le plaisir des yeux pour le charme de l'âme, tant la beauté en est eurythmique et la majesté calmement sereine. Quand la lumière, comme il arrive aujourd'hui, enveloppe la terre matinale et semble entrer en elle par tous ses pores, jusqu'aux sources des eaux, cette lumière est si belle qu'elle s'unit à l'intelligence !... A tout le moins, elle sollicite ! Elle propose la contemplation, royale et familière à la fois, par où l'on prend possession du monde, en s'adaptant à ses harmonies... La contemplation est persuasive... C'est donc sans effort que l'on s'élève, ainsi qu'il est voulu dans le *Phédon*, de l'admiration dans l'allégresse vers la raison la plus magnifique qui puisse se trouver pour chaque chose, comme à celle qui est vraie... Et, comme y convie Diotime encore, en cette fin du *Banquet* dont la sagesse paraît inspirée, on croit voir et j'en fus ébloui quelquefois, à cette clarté des grands jours calmes, une splendeur dont leur effusion n'est que l'ombre de superposer devant l'œil de l'âme, aux formes sensibles leur idée mère, et la Beauté à soi, comme élément. Voilà vraiment ce qui transparaît et qui m'a ravi souvent le cœur à la lumière dont elle est aimée, devant cette beauté de ma terre. Je n'y vis point de nymphes attiques, encore que je n'en serais point étonné. Ces beaux lieux les appellent...Mais par instants, près des eaux très pures et sous les feuillages penchés du bord, avec la face aux graves yeux de Cybèle, le sourire de Vénus Uranie...

Tranquillité, grandeur de la terre ! Je dis de la terre des paysans, passant d'un jour, d'un labeur à l'autre, en ce printemps qui les presse et court vers un été auguré prodigue, contents de voir la moisson monter et les plaines croissantes...

Voici leurs champs que je voudrais dire, sans ambition que de

rester humble devant les magnificences du vrai... Je laisserais à de plus savants d'exposer les jeux compliqués du monde. J'en dirais mal les subtilités, plus ingénues au fond qu'on ne pense, les voluptés qu'on quintessencie, les mièvreries gourmandes... De même, je serais insuffisant à prôner l'hégémonie de la ville ou à suivre les courants de la foule, ou ce mouvement majestueux des ports, des rails, canaux et chemins qui marchent, comme écrit Pascal.

Voici plutôt ces sillons qui portent les épopées de la terre, ces colonnes de fumées quotidiennes, où l'immuable est signifié dans la fuite, et ces villages épars et voisins qu'agglomère l'éloignement dans la plaine en une sorte de cité sinueuse, autour des croix dressées sur leurs tombes et des clochers qui veillent... Voici le groupe grave ou rieur des heures, dans l'aire des saisons, les pas, les bruits, les chants des travaux et des fêtes, des fiançailles, des cortèges nuptiaux, les eaux vagabondes, les vents qui passent, le murmure du peuple végétal... Voici la poussée qui sourd des grains, les nappes de silence et de rumeurs... Verbe indistinct, rêverie diffuse !... Voici les formes de la terre antique, la face pensive de la nature ! C'est là le voile que Dieu s'est tissé !...

Je n'ai point le génie royal des poètes, ni leur foyer ardent. Mais, comme eux tous, je tendis au beau par la profonde amitié des choses, et c'est le sens de la vie. J'aurai donc vu par cette amitié le principe qui crée et qui unifie, dans la diversité éblouissante...

La terre a-t-elle sa monade émue? L'ont-ils par elle, ces monts près du ciel, cette colline qui a des airs de mont, et les chênes de ces vallées pastorales où les bœufs songent, en ruminant près des eaux?... Sait-elle rien de son peuple immense, des moissons humaines et des blés fauchés, rien des métaux dormant dans ses roches, des grappes et des forêts musicales, des eaux qui sont le sang de son corps, du ciel qui l'enveloppe et la porte, rien de son maître, d'elle-même enfin? Connaît-elle sa maternité de servante et qu'elle est la table de toute la vie?...

Ainsi lui prêtons-nous de notre âme... Mais peut-être par un instinct véridique, qui monte jusqu'au principe éternel... Rien ne vit qui ne s'aperçoit pas de soi-même. Rien n'est que par son génie central où aboutissent les rayons du monde, et la personne constitue bien l'être, depuis l'atome ailé d'un insecte, jusqu'à l'Être dont la Personne Infinie irradie en toute sa création... C'est, comme disait M. Le Cervier à un sien confrère féru d'athéisme :

— Mais, puisque vous *êtes*, vous, docteur Z..., pourquoi ne voulez-vous point que Dieu soit?...

IV

François, rentrant un jour vers midi, trouva chez lui M. d'Andouins qui était venu sans s'être annoncé. Le marquis ne se leva pas du fauteuil où il était assis à causer avec Mme de Port-Hault, assez sérieusement, semblait-il, et tendit la main avec un sourire.

— Nous parlions de toi. Tu as tardé, dit-il.

— J'étais là-bas avec nos faucheurs, dans la prairie abbatiale. Ils se reposent en dînant sous un chêne, au bord de la Baïse. Ils faucheront encore demain matin et coucheront le pré... Marquis, j'ai presque envié ces jeunes hommes qui brûlaient l'herbe au ras du sol, penchés sur les andains en ligne oblique... Ils n'ont pas de vaines pensées dans la tête, ni de soucis au cœur, et pour leur travail, ils le font en riant... Je les admirais quand ils se redressaient pour aiguiser leur lame émoussée, bien serrés dans leur ceinture rouge et hâlés à l'ombre des grands chapeaux, la poitrine dilatée sous leur chemise de lin largement ouverte, buvant l'air à longs traits... Les faneuses aussi sont agréables, quand elles leur versent le vin qui ranime ou l'eau qui scintille dans le gobelet. Vous en avez peint d'heureux tableaux, où elles ont toutes l'esprit d'être belles... C'est à donner envie !

— Tu te moques, repartit le marquis. J'ai voulu les voir telles !... Je n'aurais su m'arrêter aux laides autrement qu'avec une compassion offensante, et qui n'est pas de mon goût.

— Du mien non plus, dit en riant François. Aussi les regardai-je avec plaisir... La pierre sur les faux, les faux dans l'herbe, le cri aigu et tremblotant des milans qui planaient là-haut dans l'air éblouissant, sur leurs ailes bronzées, s'alliaient bien aux voix et aux yeux brillants, ainsi qu'au babil fuyant du gué, sous les arbres aux bras entre-croisés des deux berges. Je reviens les oreilles encore remplies de bourdonnements et de chants d'oiseaux, et les narines de senteurs agrestes, rôti mais imbibé de splendeurs... Que disiez-vous de moi? conclut-il...

— Que je t'emmène après-demain matin voir la mer...

— Où cela?... A Capbreton ou Biarritz, ou à Saint-Jean-de-Luz, je le veux bien !... La mer est une amie ! Nous en avons vécu trop loin peut-être. Un marin, dans notre lignée de terriens, aurait été de temps en temps le bienvenu à y réchauffer l'esprit d'aventure.

— Raymond Daste nous attend tous les deux.

— Il est donc ici?...

— Rencontré d'hier... Il s'excuse de ne t'en avoir pas averti... Je rêvassais, au vieux parc de Pau. C'est ma promenade préférée, une manie que j'ai de songer là, quand je suis à la ville... Je remontais donc vers le château par la ligne de faîte, sous les hêtres et les chênes royaux que tu sais, en pensant aux cavaliers du vieux temps. Je m'amusais à y voir passer en idée, sous les feuillages naissants, sur des pelouses d'avril, au départ des belles chasses d'alors par les nobles collines, toute la cour en fête, et d'abord la reine Marguerite, raide et gracieusement imposante, en sa fraise gaufrée, en robe somptueuse de velours rouge, sous son toquet à rubis, et Catherine, la sœur du bon roi, et à la suite la jeune Fosseuse et les autres belles du bercail d'Henri... Ton ami Daste s'est rencontré là, qui partait pour sa villa de Bayonne... Nous avons parlé de toi longuement.

François remarqua certain sourire plissé en discrétion du marquis. Il remarqua surtout le regard, tendre et heureux comme à l'ordinaire et plus grave pourtant, que sa mère attachait sur lui.

— Quelque complot? dit-il.

— D'où le prends-tu?

— Un complot contre la sûreté de mon état, ma liberté intime et civique... Il y a donc anguille sous roche?

— Si tu le veux...

— Jolie, fine à souhait?

— On la dit telle...

— A la bonne heure, vous savez mes justes exigences... Oh! je ne prétends pas à d'éclatantes beautés!... Je m'arrangerai très volontiers de la désirable harmonie du corps avec quelque grâce de défaut dans des traits heureux. On voit parfois de si jolies laides!... De l'esprit? marquis...

— Beaucoup! dit-on.

— Vous me flattez! Du sérieux aussi?...

— Comment l'entends-tu? Si c'est dans le caractère et l'intelligence, à toi d'y voir clair... Si c'est, comme on l'entend d'habitude, d'une façon plus concrète, il y a du sérieux, beaucoup même, un beau poids de lingots.

— A la bonne heure, répéta François, car j'en ai bon besoin! Je vois que vous m'avez préparé là une compagne pétrie d'agréments, et moi-même j'ai dû lui être dépeint en partenaire accompli, c'est dans l'ordre... Eh bien! je ne vous dis pas non, pour l'amitié de Daste et de vous... Mais je n'y pensais guère... J'ai bien le temps!...

— François, trente ans bientôt, dit sa mère. Les occasions du bonheur sont plus rares qu'on ne se l'imagine à ton âge, et quand

l'une d'elles est présentée, il faut voir ou tout au moins y tâcher, si c'est la Providence qui la propose. Le cœur et la raison tombent d'accord, pourvu qu'on se consulte exactement... Je l'aurai bien trouvé pour mon compte et Dieu en soit béni !... S'il permet donc que tu sois aimé, saisis-en la grâce, cède au bonheur et rends-en la douce gratitude !... Différer en alléguant ta jeunesse ou de l'incertitude dans le marché, le plaisir de rester libre, la fierté d'un avenir à te faire ou quelque raison de cette espèce serait trop hasarder... C'est jouer avec sa fortune ou perdre au moins du temps qui nous est donné...

— Bah ! tu l'as dit, je n'ai pas trente ans. Et mes jours coulent si facilement dans ma maison que j'aime, qu'en vérité je n'y pensais pas... Qu'une jeune amie veuille être mienne, qui soit amène de visage et de cœur, je la prendrai aussi dans mon cœur, en la baisant doucement aux lèvres. C'est une bonne fortune, je sais, un beau privilège que de s'aimer... Je n'en suis pas trop pressé encore... Aux mariages où j'assistai jusqu'ici, je n'enviai point du tout l'époux triomphant, pour radieuse que fût l'épousée. Aux noces paysannes où je fus aussi, j'ai vu plus d'un couple enamouré et j'enviai la foi qu'ils ont au bonheur, dans leur ferveur naïve. Mais je suis peu pressé...

— On t'entend de reste, dit M. d'Andouins. Mais tu n'es pas dans l'ordre, mon cher ami.

— Vous devenez sévère !

— Oh ! je ne fus que trop indulgent à moi-même, et je sais comme on vit !... Tu n'es pas dans l'ordre, je le répète. Marie-toi donc sans tarder !... C'est le conseil que donnait à Panurge ce bon père Hippotadée, rappelle-toi !

— Et frère Jean aussi ; mais, marquis, ce bon conseil-là...

— J'en aurai fait un beau cas, c'est vrai !... Aussi me vois-je passer tristement... Ma solitude?... Vous n'êtes pas toujours là, et mes nièces ont peur de se morfondre à m'ennuyer... Ma solitude, à de certains soirs, me semble un désert hanté seulement par des ombres, et qui ne sont pas toutes amicales...

— Vous en avez peu à fuir, marquis !...

— Non, je me juge comme il faut, crois-moi. Et c'est pourquoi je me fuis moi-même, pourquoi je promène dans les salons ce personnage d'un vieillard qu'on y veut bien prendre indulgemment. Mais on ajoute, j'ai l'oreille fine, que mon esprit est un peu bien vieux, comme ma grâce fut un peu futile, et je ne nie point qu'il ne soit vrai... Voilà ce que l'on gagne à vieillir seul... Si je ne veux pas dire de mourir seul, c'est qu'en effet on ne meurt point seul, en s'en allant à Dieu.

— Voyons, marquis ! dit François, ému...

— Une chose, poursuivit M. d'Andouins, me console un peu de finir le dernier de mon nom. Quelle place auraient en ces temps hostiles des enfants qui seraient attachés par leur titre, par une loi de naissance, à une religion de traditions, de préjugés périmés si l'on veut, mais où l'honneur reste intéressé? N'en seraient-ils pas bornés dans l'action, les relations, le bonheur peut-être, jusque dans l'étendue de l'esprit?... J'aurais pu mieux m'accommoder à mon temps. Je ne sus faire jamais qu'un marquis teinté d'une goutte de sang royal, c'est-à-dire le plus inutile, le plus anachronique des hommes chez mes contemporains, et des rejetons nés de ce sang m'auraient ressemblé trop, j'en ai peur... Pour toi, dont la noblesse est moins lourde et surtout faite par une lignée de savants, tu t'accordes sans peine avec les exigences de notre époque subtile entre toutes. Tu dois donc transmettre un beau nom qui n'opprimera aucun de tes fils et je crois belle l'occasion ici.

— Je vieillis, François, reprit sa mère. Tu peux avoir à me dire adieu, avant longtemps peut-être, ne sois pas alors seul !... Quelque tendresse qui nous unisse, ton bonheur n'est pas complet, mon cher fils ! Sois heureux si tu me veux pleinement heureuse et ne tarde pas trop. Le temps court !...

— Nous aurons ensemble bien des années, rien ne presse vraiment, dit François. Néanmoins, puisque vous le désirez tous les deux, je n'oppose aucune répugnance. Et je ne demande pas mieux que de donner, avec reconnaissance, un cœur que vous savez simple et droit. Je sais que le bonheur est un ami qu'il ne faut pas faire attendre à la porte, quand il y vient frapper. Mais on ne peut le prendre en ami ni le garder chez soi, par conséquent, sans s'en être fait digne, et je pensais devoir m'y préparer. Je voulais faire œuvre auparavant, me gagner quelque honneur. J'ai des devoirs à rendre à mon nom, car je ne veux pas qu'il m'humilie. Et je veux, à celle qui prendra ce nom, apporter la fierté de moi qui lui est due aussi...

— C'est une exigence de bon aloi, une ambition que j'aime, dit le marquis... Après cela, dit-il en souriant, fais-toi voir en beau comme tu pourras, de la façon qui plaise... Tu seras alors le phénix des hommes.

Charles de Bordeu.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA TÂCHE FUTURE DE LA FRANCE EN ORIENT

On n'éprouve qu'une joie médiocre à lire ce qu'on a publié depuis quatre années sur l'Orient. S'il est vrai, comme le dit Renan, qu'il n'y a de fécond que la tristesse, l'immense déception que nous ressentons depuis 1918 à l'occasion de Constantinople, de Jérusalem, d'Alexandrette, de Damas, de Beyrouth, d'Angora, d'Alep, devrait aboutir à une fertilité laissant loin derrière elle les meilleures réussites en ce genre. Tous les écrivains qui nous parlent aujourd'hui de ces lieux célèbres, mêlés depuis tant de siècles et de si près à nos fibres nationales, ressemblent à des scaphandriers voués à la recherche de trésors perdus. Supposez Paris submergé par une inondation marine de huit à dix mètres d'épaisseur. Ce qui subsisterait de la France écouterait avec une invincible mélancolie les nouvelles que les plongeurs nous rapporteraient de la place Vendôme ou de la rue du Bac.

L'Orient maintenant, pour nous, c'est un peu cela. Depuis un nombre raisonnable de siècles, depuis Charlemagne, depuis les Croisades, qui furent surtout françaises, depuis Henri IV, François Ier, Louis XIV, depuis Napoléon, les deux Napoléon, nous avions pris, conservé et renforcé l'habitude d'être un peu chez nous dans cette Turquie si peu turque, si on la compare à celle d'aujourd hui. Actuellement, si nous portons le regard de son côté, nous ne voyons plus rien des tableaux jadis familiers à nos pères, et aux pères de nos aïeux. Une épaisse couche d'ottomanisme, de sionisme, d'anglicisme, d'arabisme, durcie par un enduit poisseux, nauséabond, de venin wilsonien, défigure la Turquie — j'allais dire de Joinville ! — non, mais la Turquie de Chateaubriand, de Lamartine, de Renan,

de Loti, de Barrès, qui demeurait la Turquie de la Convention et de Louis XIV, du général Brune et de Richelieu.

Comment un pareil changement s'est-il effectué? On ne le sait pas encore bien. Un mot émerge de la fange et jette quelque lumière sur l'horizon : « C'est une histoire de curés. Vous ne me voyez pas sacristain du Saint-Sépulcre? » aurait dit Clemenceau. S'il en est ainsi, l'origine de ce lâchage extraordinaire, le plus étourdissant qu'ait consenti une nation victorieuse, serait à chercher dans le laïcisme contemporain. Appuyée traditionnellement sur l'idée religieuse, encore que distincte — très distincte — d'elle, notre influence orientale s'effondre, une fois l'appui retiré. Pendant un certain temps les gestes antiques ont survécu, mais le moment vint où la revision inévitable se produisit.

Évidemment la question est plus complexe que cela. Plusieurs de nos laïcisateurs auraient désiré conserver à la France ce patrimoine d'une espèce unique, procuré par la religion. Ils n'ont pu y réussir. Peut-être ont-ils « voulu », mais voulu trop faiblement? C'est probable. Peut-être n'ont-ils pas pu? Pourquoi? On allègue toujours notre infériorité démographique. C'est oublier que l'Angleterre ne nous dépasse sur ce point que de très peu, qu'elle ne disposait en Orient d'aucun des avantages séculaires que nous détenions et qu'elle possède par ailleurs un empire colonial où le nôtre valserait commodément.

Il n'y a pas eu seulement les idées. Il y a eu les hommes et des hommes singulièrement débiles et maladroits. Qu'il s'agisse de Briand ou de Clemenceau, tous ont accumulé les sottises. La première fut peut-être le partage de la Turquie, vieille, très vieille idée, puisque le prototype s'en trouve chez Pierre du Bois, qui était le conseil de Philippe le Bel, et qu'on a pu, partant de cette base, analyser plus de cent projets de même ordre. Néanmoins, les chefs d'État ou politiciens responsables n'avaient, chez nous surtout, que peu de part à ces fantaisies. Il fallut attendre 1910, 1911, 1912, 1913, pour voir poindre, avec le système des zones, un acheminement vers l'irréparable.

Partager la Turquie, c'était dépouiller la France et de ce qu'elle abandonnait aux autres et de ce qu'elle gardait pour elle-même. Avec le système d'une façade turque, la substance intellectuelle, une grande partie du ressort commercial provenaient de nous. N'affleurant personnellement nulle part, la France d'Orient demeurait invulnérable. Du jour où l'on jetait à bas ce profitable simulacre, la France, découverte, prêtait le flanc non seulement aux attaques des co-partageurs, mais des Turcs frustrés.

Lausanne fut pour nous un immense fiasco. N'ayant réussi à enfourcher ni la selle kémaliste, ni la selle hellénique, ni la selle anglaise, nous touchions par terre de la façon la plus piteuse : 410 voix contre 171 à la Chambre, 270 contre 20 au Sénat ont pourtant ratifié, à un an de distance, notre capitulation. Le rapporteur du traité, à la Chambre, M. Albert Milhaud, qui n'est pas une bête et qui se vante de posséder la tradition jacobine, a dû convenir qu'on ne pouvait comparer notre situation d'hier à celle d'aujourd'hui qu'en un style d' « oraison funèbre ».

« Il nous faut autre chose », a-t-il ajouté. Rien de plus exact, mais quoi? Que M. Albert Milhaud me permette de lui indiquer un livre particulièrement suggestif. Oh ! je m'excuse d'avance auprès de M. Albert Milhaud. Il n'y trouvera aucune des cadences propres aux réunions électorales ou parlementaires, mais des faits, des vues de bon sens, un appel à l'action, non seulement conservatrice, mais conquérante.

Il ne s'agit pas seulement de sauvegarder ce qui nous reste, et ce qui nous reste est d'ailleurs considérable, d'abord notre créance, ensuite nos écoles. M. Herriot n'a prononcé que des paroles vagues, optimistes, dans la tradition peu reluisante de nos successifs désaveux. Là où il est évident qu'on se moque de nous d'une façon concertée, M. Herriot, voué au bleu et au blanc, n'a voulu voir que de la précipitation et de l' « imprudence ».

Aimables paroles. Pourtant, il y a des faits, des faits convergents, répétés, qui réalisent des desseins avoués, lesquels ne tendent à rien de moins qu'à la ruine de notre enseignement. Le procédé est simple : on fait un règlement inacceptable et l'on ferme l'école, coupable de ne l'avoir pas accepté. Les Italiens, pris comme nous, n'en reviennent pas. M. Herriot, lui, en revient. De même pour la Dette. Petit à petit le gouvernement kémaliste a mis la main sur tous les revenus, encaissés jadis par une administration spéciale pour le compte des créanciers turcs.

Ce serait déjà quelque chose que la sauvegarde de ces deux considérables intérêts, quelque chose de très rémunérateur par rapport à la veulerie et à l'abandon actuels, quelque chose d'insuffisant par rapport à cette politique d'action que M. Milhaud appelle de ses vœux et dont M. Laurent-Vibert trace heureusement le schéma.

M. Laurent-Vibert est allé en Orient, non pas une fois, mais plusieurs ; il a voyagé en Mésopotamie, en Égypte, en Syrie, en Palestine, en Turquie, et il nous rapporte « ce qu'il y a vu (1) ». Comme

(1) *Ce que j'ai vu en Orient* (chez Crès).

tout le monde, il a contemplé un immense désastre, mais la poésie des ruines ne l'enchante pas et il songe à rebâtir. Comment cela?

D'abord, il nous met en garde contre les idées qui nous ont vaincus, en premier lieu celle du mandat. L'idée de mandat, c'est l'idée de table rase. Excellente pour créer un droit, au nom d'abstractions grandiloquentes, universelles, pour une nation démunie de passé oriental, elle était et elle demeure funeste pour un pays comme la France, dont toute la force résidait dans l'histoire et dans les positions traditionnellement occupées.

L'embûche est particulièrement grave, parce qu'elle dure encore et que, en 1926, notre mandat n'étant accordé que pour trois ans (on voit d'ici tous les marchandages à venir), la question se posera à nouveau de savoir à quel titre nous nous trouverons à Beyrouth, à Alep et à Damas. Or, dans le document qui nous installe en Syrie, « tout se passe comme si la France, parfaitement absente de la Syrie jusqu'au 24 juillet 1922, attendait dans la pièce à côté que la *Société des Nations* lui proposât le mandat sur la Syrie et le Liban. Aucune allusion à l'œuvre antérieure de la France dans ce pays. Quand on parle des missions religieuses à l'article 10, on se garde d'indiquer qu'elles sont françaises. Rien, vous entendez, rien sur les droits acquis. L'histoire est totalement, intégralement niée. Il y aurait, à la place des mots gouvernement de la République française, gouvernement de la République de Honduras, qu'il n'y aurait pas une ligne, pas une syllabe à changer dans cet étonnant papier. Vous croyez être, mes chers compatriotes, les membres d'un grand pays, ayant derrière lui un passé magnifique, et ayant par suite droit de parler haut. Quelle erreur! C'est la Bolivie, le Nicaragua et autres puissances, que je respecte certes, mais enfin qui n'ont rien à faire chez nous, et dont certains n'existaient pas il y a deux siècles, qui nous donnent gravement le droit de continuer en Syrie l'œuvre de Raymond de Toulouse et de Louis XIV! Ce serait bouffon, si ce n'était infiniment triste, car ce mandat, par son incertitude, ouvre les portes à toutes les espérances des ennemis de la France et à toutes les déceptions de ses amis.

Ainsi donc, la première chose à faire sera de liquider l'idée de mandat, puis sa réalité. Le président Wilson ne sera plus là, le 29 septembre 1926, pour en vanter la gloire, mais la ruse du *Foreign Office* et le laisser-aller du radicalisme pour tout ce qui concerne ces « histoire de curés », seront toujours de redoutables adversaires. La façon dont notre occupation syrienne évoluera juridiquement a une grande importance, car nous avons dépensé en Syrie un nombre

respectable de milliards, que le précédent de la Dette ottomane nous avertit de ne pas perdre de vue.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de notre administration syrienne. Il ne semble pas que nous ayons particulièrement brillé dans la mise en œuvre des ressources du pays ou leur exploitation. Seule l'installation militaire est parfaite. Grâce à elle, l'Oronte ne voit plus l'Arabe vagabond prélever sur les voyageurs un *blackmail* (il faut dire ces choses en anglais), rendu particulièrement onéreux par la hausse de la livre sterling, ces messieurs n'estimant pas les monnaies dépréciées. Nous avons également erré, semble-t-il, dans le compartimentage administratif récemment institué, qui aboutit à former des morceaux de pays intégralement arabes, musulmans. Enfin peut-être nous ingérons-nous de trop près dans la gestion locale, ce qui provoque des froissements et des prétextes à critique.

Voilà pour la Syrie. Ne nous y trompons pas : c'est une tâche de géant à laquelle nous convie M. Laurent-Vibert. Il y faudrait d'autres hommes, d'autres méthodes et une autre continuité de vues que celle dont nous pouvons disposer. Et puis, mal vus par l'Islam, la politique anticléricale du cartel risque très fort de nous priver du seul appui, au moins sentimental, qui nous reste, celui des catholiques. Qui vivra verra, mais je doute fort que le régime et le gouvernement soient de taille à réussir dans une reconquête pareille.

Quant à la Palestine, M. Laurent-Vibert ne saurait non plus s'accommoder du sort qui lui est fait. Non qu'il fasse spécialement grief à l'Angleterre de pourvoir par les moyens les plus pratiques à la sécurité du canal de Suez, puisque c'est une affaire jugée que ce canal, et jugée contre nous, depuis le ministère de M. Decazes. Non. Il admet fort bien que les Anglais s'installent à Jérusalem et y déploient tout le génie militaire qui leur plaira. Mais il nie que cette préoccupation doive nécessairement provoquer, comme elle le fait, notre expulsion morale, religieuse, intellectuelle. Il croit qu'avec des raisonnements fondé sur une reconnaissance de la primauté politique anglaise, on pourrait, à la longue, avec beaucoup d'obstination, aboutir à une réunion des articles 13 et 22 du mandat britannique sur Jérusalem, qui sont les plus terribles pour notre influence, en ce qu'ils nous dépouillent du protectorat des Latins et des lieux saints.

Mais comment espérer que nous aurons, nous, l'énergie, les Anglais, eux, l'intelligence, d'apporter cette retouche aux accords disparates, déplorables de 1922 et 1923 sur le statut syro-palestinien? M. Laurent-Vibert compte beaucoup sur la solidarité européenne en face de l'Islam et principalement sur la conscience de cette solidarité. Le fait est que les Anglais n'ont réussi ni avec les Juifs, qui

ont constitué, en marge du gouvernement palestinien officiel, un gouvernement purement sioniste, ni avec les Arabes, pas plus ceux de l'Irak que de la Palestine ou de la Transjordanie. Sans qu'il y paraisse, l'Angleterre a plus besoin, militairement, de nous, que nous d'elle. La Syrie évacuée, la Palestine serait indéfendable contre une avance turque. L'Irak évacué, rien n'est changé à notre situation. Par contre l'appui politique, diplomatique anglais nous faciliterait notre tâche d'une façon générale, et à un degré inouï.

Deux grandes leçons ressortent de ce livre remarquable :

1° Il faut, avec les Orientaux, être forts, d'abord et avant tout, faire voir sa force et montrer qu'on s'en servira. Ce n'est qu'à cette condition que vous pourrez collaborer avec eux. Un ressortissant italien ayant été molesté à Constantinople, les kémalistes arguèrent d'une *erreur*. Quelques jours plus tard, une canonnière italienne envoya un obus sur un des quais de la Corne-d'Or. Explosion, fracas, démolition, branle-bas énorme. Demande d'explications : « C'est une erreur », répondit le commandant italien. Résultat : il n'y eut plus d'Italiens malmenés.

2° Il faut maintenir, entre la France, l'Angleterre et l'Italie, un front commun qui est, d'ailleurs, dans la nature des choses. A l'heure actuelle, ce n'est plus par Constantinople qu'on va à Bagdad, c'est par la côte syrienne et Damas, grâce à un service régulier d'autos qui traverse le désert en droite ligne. Demain un chemin de fer remplacera la piste routière. Nous tenons donc les abords immédiats de l'Irak, mieux que les Anglais, et par là les abords lointains de l'Inde. Cette imbrication se répercute sur une foule de choses, les rapports douaniers, par exemple, qui gagneraient à faire bloc pour assurer la prospérité de l'ensemble des anciennes possessions turques.

Il n'est pas jusqu'à l'Égypte qui ne doive bénéficier de cette revision morale du régime oriental d'après-guerre. M. Laurent-Vibert n'a pas confiance dans l'avenir de la tolérance islamique envers les Occidentaux. Une occupation quelconque de l'Égypte par l'Angleterre lui semble préférable de beaucoup, même pour la France, au régime de l'indépendance totale. Mais encore faut-il que l'Angleterre comprenne cette nouvelle solidarité ajoutée à tant d'autres et la traduise par un appui réciproque.

Comme on le voit, c'est le fonds qui manque le moins, à condition qu'on sache l'exploiter. J'ai peur que le génie du cartel n'y soit diablement déficitaire. Attendons quelques années. Nous reprendrons la conversation.

René Johannet.

LES LETTRES

A TRAVERS LA POÉSIE

M. Pierre Lièvre a réuni, dans ses *Esquisses critiques*, un certain nombre d'articles, dont quelques-uns, consacrés à la poésie, firent jadis quelque bruit. M. Lièvre est un des rares critiques qui, parlant de poésie, se fassent lire jusqu'au bout, et qu'on l'approuve ou qu'on ne soit pas avec lui, il faut reconnaître son grand talent. Chez lui le juste, le délicat, le subtil sont tantôt purs, tantôt se mêlent à l'artificieux. Comme la langue est élégante, le trait bien choisi, l'art d'avoir raison bien conduit, c'est un plaisir que de lire l'écrivain, quand il juge bien. Quand il se trompe, comme il le fit pour Moréas, si nous ne méprisons pas son irritante argumentation, c'est qu'il a un singulier talent. Telles autres pages ne méritent pas d'être moins remarquées. Ce sont morceaux de critique venant d'un esprit indépendant. Or, il n'est pas facile de l'être. Reconnaissons-le : celui qui a écrit ces articles aime la poésie. Tombe-t-il toujours juste? Je crois que non : nous verrons pourquoi. Les articles de M. Lièvre qui, en revue, se faisaient lire jusqu'au bout, se font relire en volume. Quelquefois un serpent s'y cache sous des fleurs.

*
* *

Quelle est la forme d'art qui plaît à M. Lièvre? Jadis puriste, il l'est devenu moins. S'il se contredit quelquefois, avec beaucoup de perspicacité, vite il le reconnaît. Il est pour le vers régulier;

mais il se laisse aller au charme du vers libre quand un Tristan Klingsor se sert si finement d'un outil qui d'habitude ne produit rien qui vaille. L'étude de M. Lièvre sur Tristan Klingsor est particulièrement réussie. C'est un excellent morceau de critique. Pourquoi donc M. Klingsor a-t-il créé de jolis poèmes qui ont sur vécu, tandis que d'autres poètes du même temps...?

Il faut ici aborder une question technique : la poésie est faite de phrases d'un rythme complet appelées vers. On peut se servir du grand alexandrin qui, par l'enjambement, permet d'atteindre à toute la souplesse, à toute la fantaisie voulue (voyez l'exemple de Tristan Derème) ; mais il est possible d'atteindre à de délicats effets par le passage d'un rythme à l'autre. Seulement il faut toujours passer d'un vers à un autre vers, et que le poème ne tombe pas dans la prose, grâce à la constante apparition, à chaque ligne, d'un vers dont on puisse définir le rythme, qui ajoute à la beauté de l'ensemble et vaille par lui-même. Tous les vers libres français ont leur source chez La Fontaine. On pourra ajouter aux vers de 6, 7, 8, 10, 12 pieds dont il a joué, aux vers de 4 et de 5, des vers neuvains, des vers de onze syllabes même, mais des vers. C'est ce qu'a fait Tristan Klingsor. Ainsi M. Lièvre qui se contredisait, ou croyait se contredire, s'aperçoit qu'il ne le fait pas. Il ajoute : « *Aucune* des critiques que l'on a coutume d'adresser aux vers libres ne porte contre ceux de M. Tristan Klingsor, et tout d'abord, tandis que l'on dit que les vers libres ne sont pas des vers, on n'en peut dire autant des siens : ce ne sont point des fragments d'une prose arbitrairement dépliée ; ce sont vraiment des vers et, quand on les isole, ils continuent, au contraire de tels récents vers libres, de demeurer des choses musicales et sonores. »

Toute cette belle étude de M. Lièvre sur Tristan Klingsor est à lire. Elle m'amène à m'étendre sur l'art d'un poète de grand talent dont, je le confesse, je n'ai pas assez parlé dans mes précédentes chroniques. Aujourd'hui l'école fantaisiste a grandi, et l'école ayant ses règles et sa façon, la fantaisie risque bien de disparaître. Mais quel fut un des premiers fantaisistes? M. Klingsor inventa de subtils accords, mêla, dans ses petits tableaux d'une si fine couleur, la poésie, l'humour et la peinture. Il eut de l'esprit quand personne n'en avait encore. M. Lièvre fait justement remarquer que le poète de *Shéhérazade* inventa les modes qui firent, plus tard, fureur. Aussi bien dans ses fantaisies persanes que dans ses courts poèmes français, il a combiné mille petites images, vives et d'un tour leste. On doit aussi le louer d'avoir ressuscité, avec une harmonisation bien personnelle, des rythmes de chansons populaires. Ce sont qualités bien innées, et de

peintre et de musicien. On sait d'ailleurs que, dans chaque art, Klingsor excelle. Quant aux chansons populaires que l'on entend, au loin, tandis que le poète s'amuse, et pleure (une larme séchant vite à ses cils), ce sont chansons du Nord. M. Klingsor est un trouvère plein d'esprit. Il faudra le situer, avec sa malice, sa couleur, son émotion toute cachée qui sont à lui, entre un Paul Fort et un Toulet. Il tient des deux, son humour lui est propre, comme la forme où il l'enferme pour qu'il s'évade. Il sait que ce qu'il faut :

C'est simplement regarder près de soi
Toute l'humaine comédie.

Ne sont-ce pas vers de l'auteur des *Fables*?

Ailleurs M. Lièvre nous définit l'auteur d'*Humoresques* par ces vers où le poète lui-même semble avoir désigné son art :

O mystérieuse fée des choses,
Les faux lettrés te croient bien loin, quand tu reposes
Souriante auprès de nous.

Voyez le joli arrangement de 8, 12, 7 pieds ; et voyez comme dans l'*Escarbille d'or*, Klingsor, avec son rythme, et bien avant Derème (au beau talent), mêlait déjà les larmes et les fins tableaux.

Voici venir Novembre, avec ses vieilles pies
Dans l'arbre et ses grises couleurs.
Voici venir le temps des pluies
Et des pleurs.

A peine, ai-je disposé les vers, non sur cette monotone ligne verticale comme le firent les vers-libristes, mais comme La Fontaine, et voyez le miracle. M. Lièvre nous dit encore : *En se soumettant à de plus nombreuses obligations, La Fontaine n'en usait pas autrement et M. Klingsor ressemble à quelque La Fontaine déréglé.* J'avoue que ce dernier mot me paraît aller plus loin que la pensée du critique. Il y a toujours, même quand il est caché, le sens des règles chez M. Klingsor. Sa fine fantaisie fait seulement semblant de les ignorer, mais il les connaît mieux que personne. L'art de Klingsor, c'est l'art d'un raffiné.

*
* *

M. Lièvre a écrit une étude fort remarquable aussi sur Mme de Noailles. Lisez-la. On ne peut être admirateur des vraies qualités avec plus de justes éloges ; critique des défauts, avec plus d'impartialité. C'est un morceau de premier ordre. Une parfaite étude sur

Klingsor et une autre sur Mme de Noailles, c'est beaucoup. Mais, quant au Moréas, je suis de ceux à qui le morceau ne plut pas et se trouvèrent à côté de M. Eugène Marsan qui répondit, mieux que je n'aurais souhaité le faire... Mais il est des points sur lesquels toujours revenir est toujours utile. Moréas représente chez nous une tradition, la meilleure et la plus haute, qui ne part pas seulement de la Pléiade, mais même du moyen âge. Il a maintenu chez nous, et retrouvé, avec du Plessys, La Tailhède et Maurras, un ton classique, et il a fait des alexandrins, parmi les plus beaux qui soient. C'est défendre une thèse aventurée que de prétendre que Moréas a rarement atteint la perfection et « qu'il n'a pas de souffle ».

D'abord, qu'est-ce que le souffle? C'est un terme dont on a fait au dix-neuvième siècle beaucoup d'usage. Michelet, dans ses poèmes historiques, Hugo, dans sa *Légende des siècles*, ont eu beaucoup de « souffle » ; mais un passage d'un historien bénédictin a plus de vraie beauté qu'un écrit de Michelet. Quant à Hugo (celui de la *Légende*), est-on familier de la *Chanson de Roland*, on le trouve faux et gonflé. Il n'a pas de mouvement ; il gesticule. Si c'est cela que M. Lièvre appelle du souffle, Moréas n'a pas de souffle ; mais il a une étonnante harmonie, une perfection, un chant qui le mettent bien haut. Quel est le poème qui atteigne la perfection en des points aussi nombreux que les *Stances*? Libre à M. Lièvre de préférer Toulet à Moréas. Pourquoi ces vaines comparaisons? Toulet, que j'admire, s'en serait défendu.

M. Lièvre voit « de la lourdeur et de la gaucherie » chez Moréas. Mettons que l'on sente chez lui une difficulté parfois à enfermer dans huit vers le drame de son cœur, mais ensuite quel bel élan, et quelle absence de rhétorique usagée ! Moréas se sert de la tradition, mais il utilise le plus pur de ce sens : l'imitation, et toujours l'imitation des maîtres, vole d'un vol rapide, d'un élan brûlant et raccourci, où l'on sent l'art et la volonté ; quant à la gaucherie dans l'expression, où M. Lièvre, sur sept cents vers, en trouve cinquante qui pourront survivre, le contraire serait plus vrai. Cinquante, considérons-nous, ont moins de beauté. Dix, peut-être, ne sont pas bons.

Quant au sentiment de Moréas dans les *Stances*, à son pessimisme, à cette solitude qu'il a éprouvés, ce n'est pas petit sentiment. Il a pressé une corde sombre qui a l'accent d'une souffrance plus grande que le poète ne l'a dit. Un jour, Raymond de la Tailhède, autre grand poète dans cette époque que M. Lièvre trouve pauvre, disait qu'il ne faut pas lire les *Stances* comme une suite de pièces détachées ; il y voyait un seul poème dont les vers sont magnifiquement enchaînés, des versets d'une œuvre où la composition vient du ton.

Ce sombre goût du malheur, dans sa perfection classique, rejoint quelquefois Lamartine, parfois Vigny. Voilà pourquoi Fagus (lui aussi grand poète) a peut-être tort, quand il dit, parlant de Moréas, qu'il préfère lire Malherbe dans le texte. C'est vite jugé ; mais Moréas a un accent à lui. Non, ce n'est pas un rossignol ; le rossignol chante sans fin. Son chant, la nuit, devient excédant par sa beauté qui ne cesse pas. Moréas se tait, quand il faut ; et son silence donne un sens à sa plainte.

Où l'on sent qu'un poète est grand, c'est quand on peut réciter ses vers devant les lieux de la nature qui inspirèrent son chant. On peut réaliser l'expérience, avec la fin de la *Maison du berger;* je l'ai fait jadis dans mes voyages à pied et mes ascensions dans les Pyrénées. Au-dessus des nuages, quand le soleil se lève, le chant de Vigny ne faiblit pas. J'ai été aussi réciter les vers de Moréas, un jour d'automne, quand bientôt les forêts vont jaunir, devant cette coupe d'arbres dans les monts, devant la Grésigne :

Chênes mystérieux, forêt de la Grésigne,
Qui remplissez le gouffre et la crête des monts...

Que M. Lièvre fasse cette expérience. Il verra qu'il a commis une erreur sur la profondeur de Moréas, sur son sens grandiose de la nature. Dois-je dire que, quand pour rabaisser Moréas, celui du début, M. Lièvre le compare à Delacroix, il ne fait que l'élever. D'ailleurs Moréas ne ressemble en rien à Delacroix et celui-ci, si grand, n'est pas atteint quand M. Lièvre parle *de son hellénisme gesticulant et coloré.* Delacroix, c'est la grandeur, la profondeur, le génie. Baudelaire a vu cela comme personne. Mais ne quittons pas Moréas.

Quel besoin, direz-vous, est-il de défendre le grand maître des *Stances* ou celui des chœurs d'*Iphigénie*? Il est toujours utile de se rattacher aux vérités de l'école romane, sur qui un Moréas s'est appuyé. Sans elle, aurions-nous un Fleuret, un Muselli? L'école romane a ramené à l'étude des maîtres, aussi bien de La Fontaine que de Malherbe, de du Bellay et des plus anciens.

Il y a encore une véritable erreur, c'est de faire un reproche à Moréas de s'être détaché de l'étude des poètes du moyen âge (poètes que M. Lièvre appelle romans), pour revenir à l'étude de Malherbe et de l'antiquité. Mais, répondrai-je, il n'y a aucune rupture, aussi brusque que l'on veut bien le dire, entre le moyen âge et la Renaissance. A chaque instant les poètes du moyen âge sont pleins d'allusions aux fables antiques. La poésie de la Renaissance est en germe, chez les courtois troubadours. Il y a, même chez Chrestien de Troyes, des vers sur la rose qui annoncent Ronsard. Quant à La Fontaine,

il sort de notre fond français. Libre donc à Moréas de s'en tenir à nos origines françaises ; ou de prendre plus tard la perfection classique. Le génie de la France se tient, des origines à nos jours.

*
* *

Mais voici l'automne. Je vais aller retrouver la prairie et les peupliers au bord de la Garonne. J'emporterai ce Ronsard qui, comme Charles Maurras l'a dit, se lit si bien, sous les peupliers au bord de l'eau courante. J'emporterai les *Stances* de Moréas et le *Livre des regrets* de Pierre Camo. Quand on s'endort au bruit léger des feuilles, il est doux de se réciter un beau vers et de s'en réciter d'autres, en s'éveillant. J'emporterai aussi un volume d'Aubanel. Qui peut se plaire à la lecture de ce grand Provençal est sûr de bien comprendre de beaux vers français. Par Mistral et Aubanel, on arrive aux mêmes conclusions que par l'école romane. Plusieurs chemins mènent à la sagesse.

Marc Lafargue.

LES BEAUX-ARTS

QUELQUES LIVRES SUR LA MUSIQUE

Le temps est enfin révolu où le souci de la petite science détournait nos musicologues du sentiment de l'art. Il n'y a pas très longtemps encore, on se prenait à souhaiter qu'ils fussent un peu moins savants et un peu plus délicats. Or, en voici quelques-uns qui nous donnent plus que nous ne demandions, car ils ont su allier la délicatesse de la sensibilité, la fermeté du jugement et l'ampleur des connaissances.

Un splendide témoignage en est donné par le président de la *Société de musicologie*, Lionel de la Laurencie, avec son monumental ouvrage d'histoire et d'esthétique : *l'Ecole française de violon de Lully à Viotti* (Delagrave), dont le troisième tome ne le cède en rien, pour la sûreté de la documentation et l'intelligence des interprétations, aux deux premiers volumes dont on a dit déjà, ici même, toute l'excellence. Cette troisième partie décrit les premières méthodes de violon, définit la technique de l'instrument d'après les traités didactiques et d'après les œuvres musicales, étudie les genres, les formes et la composition de la musique pour violon, confronte celle-ci avec la critique du dix-huitième siècle, établit enfin de précieux catalogues et une bibliographie qui n'occupent pas moins de cent pages de grand format. Dans cet ouvrage qui est la somme de longues années de recherches, nul pédantisme, nulle suffisance doctorale ; l'abondance des citations et des références n'obnubile en aucun moment la clarté de la pensée, ni ne ralentit la verve de l'écrivain.

C'est l'œuvre d'un maître, et la science musicologique française en peut à bon droit tirer gloire.

Elle peut s'enorgueillir aussi du *Monteverdi* que vient de publier Henry Prunières dans la collection des *Maîtres de la musique* (Alcan). Ce n'est qu'un abrégé (en attendant un ouvrage plus considérable qui doit paraître prochainement en langue anglaise), mais il nous satisfait mieux que bien des gros livres. Il est petit, mais lourd de sens et plein d'enseignements donnés avec la plus aimable aisance. Tous les arguments portent ; tous les faits interprétés ont une résonance ; c'en est fini du système des énumérations empruntées aux lexiques, qui furent si souvent, pour tant d'historiens de la musique, la seule raison d'être de leurs écritures. Ici, en chaque œuvre, l'historien psychologue découvre les confidences d'une âme tourmentée, détermine la nature des expériences musicales du compositeur, observe les sentiments à travers les faits et, par delà les dates et les manuscrits poudreux, ressuscite un passé de gloire. Il faut reprendre, pour louer cette intelligence qui sait tirer de la donnée historique toute sa substance d'art, une jolie formule d'André Pirro : « Personne ne saurait mieux introduire l'homme de goût dans un domaine souvent gardé par les Cerbères à l'érudition rageuse. »

Après les recherches si complètes et les livres si vivants d'Adolphe Boschot sur Berlioz, il pouvait paraître téméraire d'entreprendre à nouveau une étude sur le musicien romantique. Paul-Marie Masson l'a cependant tenté, et avec succès. Plutôt que de vouloir à tout prix apporter de l'inédit (et d'ailleurs çà et là il en apporte) en une biographie si souvent décrite, il s'est engagé dans la voie où l'on voudrait voir plus souvent flâner les musicologues : celle de la psychologie esthétique. Le détail inconnu, le petit fait ignoré, un fragment d'autographe retrouvé, tout cela est bien peu de chose, si l'esprit du chercheur ne vient pas les interpréter et replonger ces petitesses mortes dans une atmosphère d'intelligence humaine. C'est à quoi P.-M. Masson réussit et sa reconstruction du « phénomène » Berlioz fait apparaître un type d'artiste intégral nourri de littérature, écrivain de talent lui-même, et, tout compte fait, plus artiste que musicien. Si son harmonie n'évite, ne sait pas éviter les gaucheries, par contre, elle sait toujours être expressive. Si Berlioz n'a écrit que trois fois pour la scène, toute son œuvre est pénétrée de l'esprit du théâtre. Il a, comme dit très heureusement P.-M. Masson, « porté le drame au concert » et « mimé par la mélodie les sentiments les plus divers ».

Pas plus que celle de Berlioz, l'œuvre de Saint-Saëns n'est aisée à définir : M. Georges Servières a su le faire en un livre équitable où il juge aussi bien l'homme que le compositeur. De même qu'il a abordé

tous les genres de musique, Saint-Saëns a voulu que rien ne lui fût étranger dans le domaine littéraire, artistique et scientifique ; tour à tour il fut poète, dramaturge, philosophe, journaliste, critique, astronome, acousticien. Mais son influence n'aura pas été aussi grande que le fut son activité. Ce musicien considérable, qui, pendant un demi-siècle, a incarné la musique française aux yeux de l'étranger, n'a pas eu de disciples. On parle du « franckisme », du « debussysme », mais on ne peut dire qu'il y ait une « école Saint-Saëns ». Il a occupé une place de premier plan dans l'*histoire* de notre musique ; M. Servières le marque fort bien. Peut-être eût-on souhaité qu'il marquât plus fortement encore pourquoi Saint-Saëns n'a joué aucun rôle dans son *évolution*. La raison doit en être cherchée dans son esthétique qui est, comme son activité critique, fille d'un éclectisme constant. Il lisait tout, retenait tout ; c'est le plus prodigieux assimilateur qui ait jamais paru en musique. *Ascanio* montre comment il sut utiliser les procédés wagnériens. « J'en ai fait autant, disait-il, avec Sébastien Bach, avec Haydn, Beethoven, Mozart et tous les maîtres de toutes les écoles. » Entre tous ces apports divers, il a su maintenir un parfait équilibre et donner à tout ce qu'il écrivait une apparence élégante et classique. Sa personnalité n'était pas formée d'une pensée neuve et originale ; elle résidait dans la netteté, la clarté et la conception de la forme. C'est en ce sens que cet artiste, très instruit, d'une culture encyclopédique, peut être considéré comme le représentant, au dix-neuvième siècle, de l'esprit classique français. Mais, par là même, sa musique était tournée vers le passé plus que vers l'avenir. Cette circonstance explique l'exceptionnelle valeur de sa forme musicale, dont la pureté restera inimitable, mais elle restreint, et elle restreindra de plus en plus son rôle dans la musique de l'avenir. La nouvelle édition du livre de M. Jean Bonnerot, *Saint-Saëns, sa vie et son œuvre* (Durand), complète heureusement cette étude par une abondance de documentation vraiment remarquable. L'auteur a réalisé très exactement son but qui fut d'écrire « moins une étude critique qu'un scrupuleux et sobre mémorial destiné à préciser et classer des événements, des dates, des faits, en écartant d'avance toute étude des idées, toute analyse d'art, toute généralité. » Nul n'était mieux placé que l'exécuteur testamentaire du maître pour remplir ce rôle d'historiographe ; son livre rendra les plus grands services aux historiens du théâtre lyrique depuis 1870.

Le livre de Paul Landormy sur Bizet n'est pas moins intéressant. Son impartialité rigoureuse sait ne voir en Bizet que ce qu'il fut : grand musicien, esprit médiocre ; une sensibilité de génie, mais sans aucune grandeur intellectuelle et sans beauté de caractère. Mais en

dépit de ses faiblesses — et c'est ce que l'auteur marque avec force et avec bonheur dans ses analyses très poussées de toutes les œuvres du compositeur — la musique de Bizet reste l'une des plus significatives de l'école française ; elle a eu la force et la couleur, elle a eu aussi, avant Debussy, cette simplicité qui l'opposa à la musique wagnérienne, qui lui valut l'approbation de Nietzsche et qui contenait en germe l'art dépouillé d'aujourd'hui.

Dans son étude sur Schubert (Alcan), M. Théodore Gerold, professeur à l'Université de Strasbourg, a bien vu qu'en un aussi petit volume c'était folie que de vouloir chercher à résoudre le problème psychologique de la vie sentimentale du musicien viennois ; plusieurs explications sont possibles, mais toutes demanderaient de longs développements où l'art tortueux de Proust serait de mise. Aussi a-t-il été bien avisé en consacrant à l'étude de l'œuvre musicale elle-même les trois quarts du volume. Comme il se doit, c'est Schubert musicien du lied qui occupe le premier plan. M. Gerold a eu l'heureuse idée de grouper les lieder — avant d'en étudier les « genres » — d'après les poètes qui les ont inspirés. C'est l'occasion de fines remarques sur les rapports entre la musique de Schubert et les textes de Gœthe, de Schiller ou de Claudius. L'attention est adroitement attirée sur Hölty, le Hainbund et la valeur particulière des commentaires musicaux écrits par Schubert pour ces poètes. La rapide analyse des œuvres orchestrales et de la musique de chambre met en évidence les traits du style schubertien : lyrisme intime, absence de virtuosité gratuite et d'emphase, simplicité tour à tour enjouée et émue où l'effusion ne recourt jamais à la rhétorique, richesse du discours musical et de la modulation, caractère essentiellement viennois de la pensée. Il y a beaucoup d'idées en ce livre dont elles dépassent le cadre étroit et l'on doit regretter que cette étroitesse ait obligé l'auteur à ne consacrer que huit pages à peine aux essais dramatiques si peu connus, et pourtant, quand on les confronte avec la doctrine théâtrale du romantisme, si riches d'enseignements.

De Belgique nous vient, par les soins pieux de Mlle Marthe Lorrain, professeur d'histoire de la musique au lycée Warocqué à Morlanwelz, la publication de la *Correspondance de Guillaume Lekeu* (chez l'auteur). C'est un des livres les plus riches qui aient paru depuis longtemps ; il intéresse non seulement les musiciens, mais les psychologues et les philosophes, les lettrés et les amateurs d'âmes. Toutes ces missives, spontanées et claires, retracent la genèse d'une vocation passionnée, où la plus vive sensibilité est étayée par une belle intelligence ; elles révèlent une étonnante maturité d'esprit, une rare connaissance de soi-même et une romantique volonté « d'idéal ». « Je ne veux

pas que mes productions rappellent quelque chose de quelqu'un, » écrit Lekeu à dix-sept ans, et, nourri de Beethoven — « le Vieux » — qu'il admire, de Wagner qui le fait pleurer à Bayreuth, de Franck et de d'Indy dont il devient l'élève, il meurt à vingt-quatre ans au moment où il a trouvé un style et une forme. La publication de cette correspondance avive plus que jamais l'amertume d'une fin si prématurée : qu'auraient été ces *Paysages d'Ardenne*, cette *Légende éternelle*, et ces « douze ou quinze œuvres projetées » dont il parle dans une lettre à sa mère en 1893? A quelle hauteur ne serait-il point parvenu, ce musicien si cultivé (les petits poèmes qu'il a écrits ont des échos mallarméens), cet esprit compréhensif qui voulait faire de la musique un « art central » duquel eussent procédé tous les autres? Toutes ces lettres révèlent une inépuisable richesse, et l'on ne saurait trop remercier Mlle Lorrain de nous avoir permis, par son zèle éclairé, d'en mesurer toute l'ampleur et toute la diversité, tour à tour poétique, prime-sautière ou douloureuse.

Sur les confins de la musique et des autres arts, quelques livres projettent des lumières parfois nouvelles. Celui de M. Pierre-Louis Duchartre, qui traite de *la Comédie italienne* (Librairie de France), passe en revue l'improvisation, les canevas, vies, caractères, portraits et masques des illustres personnages de *la Commedia dell'arte;* ouvrage magnifiquement présenté et orné d'illustrations nombreuses qui nous rendent présents ces grands artistes que furent Harlequin (S. B. Andreini), ou Scaramuccia (Tiberio Fiorelli). Le rôle de la musique était fort important dans les représentations de certaines troupes : il est à souhaiter que l'érudition de M. Duchartre s'applique à ce point particulier en un second volume.

La librairie Champion a réédité — et l'idée est des plus heureuses — le gros volume de Maurice Grammont sur *le Vers français, ses moyens d'expression, son harmonie.* Plein d'idées ingénieuses et de remarques convaincantes, il captivera les musiciens par l'habile emploi qu'il fait d'observations d'ordre musical pour expliquer l'harmonie du vers, notamment en ce qui touche à la classification des voyelles, et au problème controversé de l'hiatus. Ayant cité quelques vers fameux pour leur harmonie, Grammont pense avec raison que la généralité du sentiment qui considère ces vers comme particulièrement harmonieux doit reposer sur quelque chose de réel ; en les examinant de près on doit pouvoir trouver en eux « en quelque sorte le substratum de ce sentiment ». Procédant alors par élimination, il en vient à conclure que le seul élément qui leur soit commun est la musique : une musique vague et rudimentaire, mais pourtant délicieuse. Elle est produite évidemment par les voyelles qui peuvent,

dans une certaine mesure, être considérées comme des notes. Mais tous les vers de douze syllabes ont douze de ces sortes de notes ; comment se fait-il qu'ils ne soient pas tous également harmonieux? C'est que ces notes-voyelles — et voici la très féconde découverte de Grammont — ne sont pas disposées de la même manière. Il faut que ces voyelles se suivent *dans un certain ordre* ; c'est là tout le secret de l'harmonie du vers français. Dans quel ordre, l'auteur l'établit avec toutes ses modalités et ses possibles variantes au cours d'un développement que seul pouvait écrire un homme qui fût parfaitement conscient des ressources du langage et de la musique : à la fois dualité qui ne manque que trop souvent à nos versificateurs.

Un autre aspect des rapports de la musique et de l'intelligence littéraire ne sera enfin signalé ici que comme indication bibliographique : c'est celui que j'ai tenté de mettre en lumière dans le recueil *Musique et littérature* (Bloud et Gay) où sont groupés des essais sur des écrivains de divers temps et de divers pays, qui, à des titres dissemblables, ont côtoyé la musique, soit qu'ils aient été eux-mêmes musiciens, soit qu'ils aient porté spécialement leur attention sur les choses de la musique, soit qu'ils aient mêlé à leur œuvre de poète (et c'est le cas le plus intéressant) des éléments empruntés à la musique. On s'est proposé de persuader aux écrivains que l'idée musicale n'est pas négligeable, aux musiciens que la littérature n'est pas une tour d'ivoire, à tous les intellectuels que la musique n'est pas en marge de l'esprit. On s'estimerait heureux si cette proposition hardie ne faisait pas lever trop haut les épaules.

André Cœuroy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PAUL VALÉRY

M. Paul Valéry, qui naguère encore n'obtenait partout que des louanges, commence à être furieusement malmené par la critique. M. Alfred Droin ne voit dans ses vers qu'obscurité, afféterie, galimatias. M. Pierre Lièvre lui consacre tout un ouvrage, à la vérité, des plus minces, pour expliquer que Valéry sait comme personne, de chacun des arts où il lui a plu de s'appliquer, tout ce qui peut s'apprendre; mieux encore, que, de quelque art que ce soit, sa merveilleuse intelligence pourrait à son gré s'annexer tout ce qu'il comporte de technique commune et transmissible; et que la poésie ne s'apprend pas. De moindres seigneurs, à l'occasion, dardent sur lui des flèches obliques. Il n'en garde pas moins ses fidèles, qui le tiennent pour un des quatre ou cinq grands poètes de ce temps, et sa prose pour l'une des plus riches de pensée et des plus sonores qui aient paru.

Ne lui demandez pas de se soucier de ces attaques, de s'en défendre ou d'y parer. Il n'a jamais désiré une gloire qui brillât à d'autres yeux que les siens; ce n'est pas aujourd'hui qu'il commencera de faire des concessions pour plaire à un plus grand nombre. Dans un de ses Cahiers, *Péguy cite avec admiration un trait qu'on rapporte de saint Louis de Gonzague. Etant novice, pendant une récréation, on lui demanda : « Si nous apprenions tout d'un coup que le jugement dernier aura lieu dans vingt-cinq minutes, qu'est-ce que vous feriez? — Je continuerais à jouer. » Et Péguy, tout de même : « Si la guerre menaçait, je continuerais les* Cahiers. *» La guerre vint, et Péguy partit. (Ce mois-ci, déjà dix ans*

qu'il est mort.) Les menues querelles de la critique sont moins exigeantes. M. Valéry continue de travailler, ou de jouer, comme on voudra. Il vient de recueillir quelques articles, et c'est un des beaux livres de l'année.

Peut-être avait-il triomphé trop vite, si l'on peut dire que ce soit connaître tôt la gloire que de l'attendre jusqu'environ la cinquantième année de son âge. Mais l'écrivain, en lui, eut une destinée si singulière qu'on hésite à lui appliquer les mesures communes.

Ses premiers vers datent de son extrême jeunesse. Avait-il vingt ans, vingt-deux ans quand il renonça de se plier aux dures lois du langage mesuré, non par mollesse, mais bien pour se soumettre tout entier à de plus sévères disciplines? Les derniers poèmes de Mallarmé lui avaient paru définitifs. Quand il le connut personnellement, vers 1894, pour être aussitôt son plus cher disciple (c'est à lui, le premier, qu'Un coup de dés fut montré), avant de devenir son continuateur, déjà il n'écrivait plus de vers. Et de prose, guère davantage. Parfois seulement, par gentillesse, quand des amis le pressaient : sur commande, comme sur commande furent écrits tous ses récents ouvrages. Ainsi naquirent alors la Soirée avec M. Teste, *écrite pour* le Centaure, *et pour la* Nouvelle Revue, *sur l'avis perspicace de Léon Daudet,* l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci ; *et aussi quelques notes, curieuses à relire aujourd'hui, encore que sa sévérité souhaite qu'on les oublie, sur des sujets étrangers à la littérature, qu'il reliait, dans le* Mercure de France, *du titre significatif de* Méthodes.

Déjà, sa pensée était formée, et depuis elle n'a fait que se développer et s'approfondir, sans dévier d'une ligne. Déjà, plus que toute autre chose, son esprit exigeant poursuivait des rapports et des enchaînements nécessaires, et se montrait prompt à dénoncer partout quelque postulat déguisé en axiome ; en même temps, ambitieux d'exceller en toute chose, il souffrait péniblement « qu'on laissât des fonctions oisives pendant qu'on exerce les autres ». Imaginons-le pareil à ce Léonard idéal qu'on entrevoit à l'horizon de son esprit comme une limite à approcher d'une différence aussi petite que l'on voudra, et dont il a dit magnifiquement que « c'est à l'univers qu'il songe toujours, et à la rigueur ». Et voici que les lettres qui d'abord l'avaient séduit de leurs grâces, à la réflexion le scandalisent doublement : « par ce qui leur manque de rigueur, et de suite, et de nécessité dans les idées » et parce « qu'elles ne satisfont jamais l'ensemble de l'esprit ». Leur méthode seule le retient encore. « Ce qui m'intéresse, écrit-il alors, ce n'est pas l'œuvre, c'est la recette, » et il va jusqu'à dire « qu'il n'estime que les œuvres qu'on peut refaire ». Le mystère que les esprits légers vantent comme une révélation dernière et qui n'est qu'une ignorance, l'attire et

l'irrite tout ensemble, comme un ennemi qu'il ne veut pas tant détruire que dominer, à force de le comprendre et d'élucider ses prestiges « presque au point de les reproduire ». En ce temps-là, dit-il encore, « je ne mettais rien au-dessus de la conscience ; j'aurais donné bien des chefs-d'œuvre que je croyais irréfléchis pour une page visiblement gouvernée ».

Bientôt, il cessa complètement d'écrire, sans arrière-pensée de reprise, peu soucieux de gloire, acceptant volontiers d'être ignoré. La littérature n'était qu'un cas particulier de la méthode dont il rêvait et qu'il voulait également applicable aux « opérations de l'art » et « aux entreprises de la connaissance ». Il ne souhaitait que de posséder cette méthode, ou de l'approcher, ou du moins d'en concevoir clairement les principes, quitte à ne l'appliquer jamais, — détail indifférent. On sut quelque temps qu'il s'occupait passionnément de mathématiques, un peu plus tard qu'il était parti pour l'Angleterre. Puis cela même fut oublié. Au début de la guerre, qui donc l'aurait compté parmi nos gloires? Il semblait définitivement perdu pour les lettres.

Il fallut une circonstance extérieure pour l'y ramener. En 1915, des amis lui offrirent de réimprimer ses premiers vers. Il consentit de les relire, les retoucha çà et là, et se proposa d'y ajouter une conclusion où seraient exprimées musicalement les recherches qui l'avaient occupé pendant son silence. Au lieu du fragment projeté, d'une vingtaine ou d'une trentaine de vers, ce fut plusieurs qu'il écrivit. Péniblement, pendant des mois, il s'étudia à les mettre bout à bout, à les organiser en poème, peinant sur les transitions, sur ces « parties grises » que, depuis lors, il tient pour les plus difficiles de l'art des vers, cette langue où « tout ce qui est nécessaire à dire est presque impossible à bien dire ». Et ce fut la Jeune Parque, « *exercice* ».

C'est probablement le poème le plus difficile de la langue française, mais on aurait tort de le tenir pour indéchiffrable, étant donné la probité du poète, et son amour de la précision. Encore exigeait-il de nous cette fois un peu plus de persévérante attention qu'on n'a coutume d'en accorder aux poètes, et quelque familiarité avec sa pensée. Même des habiles peuvent être déconcertés, si du moins l'extraordinaire beauté de certains fragments force d'emblée l'admiration. Souhaitons qu'une minutieuse exégèse nous en soit un jour donnée; la tâche, pour une fois, ne serait pas superflue. Cela viendra peut-être.

La Jeune Parque *était écrite en alexandrins à rimes plates. Quoi qu'en pensent les jeunes gens, il n'y a pas de forme plus difficile à manier, pour qui du moins se propose d'éviter la platitude et de ne cheviller qu'avec bonheur. Quand, un peu plus tard, M. Valéry écrivit* Aurore *et* Palme (*qui, à l'origine, ne formaient qu'un poème et qu'il sépara quand il y eut reconnu deux groupes d'images distinctes*), *il lui*

sembla, dit-il parfois, faire enfin de l'escrime au fleuret après avoir eu dans les mains un bâton de plomb.

D'autres poèmes suivirent, plus abordables que la Jeune Parque, *et plus beaux encore, quelques-uns dignes du plus magnifique poète, comme cette* Etude pour Narcisse *où les trompeuses délices des amants sont chantées en vers d'une force et d'une pureté qui forcent de penser à Racine, à Baudelaire, ou au La Fontaine d'*Adonis. *Puis ce furent les dialogues, beaux fruits d'une extraordinaire richesse intérieure, et de gênes précises, qui la limitent et la définissent, en lui évitant de se dissiper tout entière en molles possibilités. Un trait montrera l'arbitraire de ces contraintes considérées par M. Valéry comme des* données *qui créent à la fois le problème et permettent de le résoudre.* Eupalinos, *destiné au recueil* Architectures, *y avait droit à une étendue rigoureusement fixée :* 115 800 *lettres. Loin de reculer devant la difficulté, ou d'y sacrifier les proportions de l'œuvre qu'il souhaitait d'écrire, M. Valéry chercha une solution convenable à son dessein : la forme du dialogue, la plus souple de toutes, fut l'artifice qui lui permît d'observer le pacte sans qu'en souffrissent l'ordonnance ni la composition.*

A plus d'un égard, il ne serait pas illégitime de rapprocher la pensée de M. Paul Valéry de celle de Charles Maurras, si du moins la diversité de leurs langages ne doit pas cacher l'accord profond de leurs conclusions. L'un et l'autre doués au plus haut degré de l'esprit de synthèse, et possesseurs d'une richesse spirituelle illimitée, ils ont compris qu'ils ne pouvaient la rendre transmissible qu'en l'incarnant dans des œuvres finies ; *et que, l'esprit ne trouvant point en lui-même de borne aux jeux de la pensée, il fallait de toute nécessité que la limite vînt du dehors, d'une discipline extérieure, imposée. Ainsi leur critique de la liberté est identique en son fond ; ni l'un ni l'autre ne consentent à s'incliner devant cette idole parce que, sous couleur d'affranchir, elle rend esclave, et sacrifie l'œuvre aux fantaisies et aux caprices de l'auteur. « La liberté heureuse, dit Charles Maurras, est celle qui marie à l'entrain du héros une sagesse, une science qui, en le limitant, le conduise et le serve : c'est l'art de la vie, c'est l'art même... Les intérêts de l'œuvre sont seuls à consulter. Ils donnent au poète le droit d'associer à sa convenance toutes les sources d'enchantement, mais ils ne lui permettent aucune liberté de les corrompre ou de les troubler. Une liberté positive est ainsi accordée, une liberté négative est ainsi refusée sur les mêmes principes... La liberté vaut par l'usage et par le fruit. Elle n'est due qu'au bien, et le mal est sans droits. Pourquoi ? Parce que l'un fait et l'autre défait le Poème. »* (Romantisme et révolution, *nouvelle préface.*) *Et M. Paul Valéry : « La rigueur instituée, une liberté positive est possible, tandis que la liberté apparente n'étant que de pouvoir obéir à chaque impulsion*

de hasard, plus nous en jouissons, plus nous sommes enchaînés autour du même point, comme le bouchon sur la mer, que rien n'attache, que tout sollicite et sur lequel se contestent et s'annulent toutes les puissances de l'univers. »

Mais M. Valéry, qui écrit comme personne, s'accommode aussi, mieux que personne, de n'écrire point. Nul démon ne le presse, sinon dans ces entretiens solitaires qu'il a avec lui-même et qui sont le travail naturel de son esprit, mais qu'il ne livre pas au public. Ce grand écrivain est indifférent au sort de ses écrits, et souhaite peu d'y ajouter. Et c'est une partie de sa grandeur sans doute que de préférer ainsi son esprit à son œuvre. Mais ceux qui l'aiment n'en peuvent prendre leur parti, et souffrent qu'un pareil architecte, qui a donné de sa maîtrise des preuves éblouissantes et que chaque occasion montre possesseur absolu de son art, ne sente pas en lui un plus vif désir de construire.

★★★

La tragédie au Théâtre-Français.

Au temps où tout chôme, la Comédie-Française ne se relâche jamais de son activité. En plein été, elle vient de jouer l'*Iphigénie* de Racine avec une distribution nouvelle, de monter *Andromaque* avec une mise en scène rajeunie, et de donner la première représentation d'une tragédie, *Œdipe à Colone*, traduite de Sophocle par M. P. Rivollet.

Cette activité est fort louable. Elle est naturelle, puisque la Comédie-Française dispose d'une troupe assez nombreuse et d'un public assez fidèle pour ne fermer jamais ses portes. Tout sera pour le mieux si Racine et Sophocle sont traités dignement. La Comédie-Française est le premier théâtre du monde. Aucun autre ne dispose d'un répertoire, d'une troupe ou d'un prestige qui puissent entrer en comparaison avec les siens. En fait, la troupe du Théâtre-Français excelle dans la comédie, et joue Molière comme on ne le joue nulle part ailleurs, pas même au Vieux-Colombier. Mais la tragédie? Que devient-elle en notre temps?

Elle ne traverse pas une période de prospérité exceptionnelle. Mais enfin elle n'est point morte. Le Théâtre-Français ne dispose pas d'une troupe tragique complète, cohérente et parfaite en tous ses éléments. Il ne dispose pas non plus en ce moment d'un de ces acteurs de qui le talent extraordinaire suffit pour ranimer un temps le génie tragique, comme Rachel ou Mounet-Sully. Mais elle possède encore assez de tragédiens pour donner d'une pièce de Racine une interprétation très honorable. Et elle pourrait faire beaucoup mieux encore

si sa constitution lui permettait de donner le pas aux éléments jeunes et actifs de la maison.

Un de ses malheurs est de composer une gérontocratie, comme presque tous les corps qui se recrutent par cooptation. Les vieux acteurs qui ont rendu autrefois des services sont indéracinables, et l'on voit à la Comédie-Française des jeunes premiers sexagénaires déclarer une flamme à des amoureuses qui ont passé le temps d'aimer. Les uns gardent encore jusqu'aux limites de leur carrière des dons que prolonge et soutient l'expérience du métier. Mais ceux qui avaient trop tendance à n'utiliser que les dons physiques, forte prestance et voix, deviennent exécrables aussitôt que l'âge a parlé. C'est ainsi que nous avons vu une Andromaque inadmissible. Au contraire, Mlle Roch, qui est à la maturité de son talent, tient le rôle d'Hermione d'une façon remarquable et M. de Max, en prenant de l'âge, s'est amélioré. Ses moyens physiques, dont il abusait, ont baissé, il ne reste qu'une diction sourde et saccadée, mais qui porte et un jeu souvent étrange et barbare, mais intelligent et saisissant.

Ces acteurs appartiennent à une génération déjà ancienne, celle des lyriques qui jouaient la tragédie avec l'emportement et l'emphase qui conviennent au drame romantique. Près d'eux commence à paraître une école nouvelle de tragédiens. Par l'âge ils appartiennent aux générations qui ont retrouvé le goût des œuvres classiques. Ils se gardent de la gesticulation ou du rugissement comme de fautes de goût, particulièrement quand ils interprètent les ouvrages classiques. D'ensemble, ils sont plus intelligents et plus cultivés que leurs prédécesseurs. On a dit qu'ils réduisaient la tragédie aux proportions d'un drame intime ; et on les a baptisés, d'un mot très vilain, les « intimistes », par opposition avec ceux qu'on appelait les « gueulards ». Est-il nécessaire de dire à qui vont nos préférences? Ces jeunes gens nous rendent la tragédie, non pas intime, mais intérieure, avec sa décence, sa tenue, sa distinction. M. Albert Lambert roule des yeux blancs, se frappe sur le torse et accompagne le vers d'une respiration en coup de pompe qui fait penser aux défauts qu'on reprochait, au dix-septième siècle, à Montfleury. Au contraire, M. Gaillard ou M. Fresnay ont l'air de jeunes princes pleins de fougue, de naturel et de vie. Nous ne savons si ces jeunes acteurs deviendront des tragédiens illustres, car l'intelligence ou le goût ne suffisent pas pour s'égaler aux héros tragiques. Il faut encore avoir reçu du ciel des dons physiques, et l'art du tragédien n'est pas un art seulement intellectuel. Mais nous sommes assurés que c'est la méthode que suivent ces jeunes gens qui est la meilleure pour ne pas gâcher les dons d'exception, à l'heure où il plaît aux dieux de les dispenser.

Le singulier est qu'on voit aujourd'hui côte à côte sur la scène du Théâtre-Français les représentants des deux générations. Dans *Iphigénie*, par exemple, M. Gerbaut ou M. Dorival s'efforçaient de

jouer leur rôle avec tout ce qu'on peut mettre de naturel dans la majesté, tandis que Mme Weber ou M. Fenoux croient que ladite majesté tragique consiste à se donner des airs de Croquemitaine solennels. Si bien qu'on avait ce spectacle comique d'un Agamemnon qui répondait en hurlant à un Ulysse qui lui parlait d'un ton posé et raisonnable, et que le roi des rois avait l'air un peu fou, et pour le moins fort agité, auprès d'un interlocuteur si lucide.

Sur un autre point important, la jeune école, à force de patiente obstination, a obtenu qu'on lui laissât rajeunir la mise en scène. On joue les tragiques au Théâtre-Français dans des décors dont la convention nous semble aujourd'hui archaïque. Sans doute, tout au théâtre est convention, mais enfin il en est de la convention scénique comme de la convention poétique, il y a des décors de mauvais goût comme il y a de méchants vers. Le moins qu'on puisse dire des décors qui servent ordinairement à la Comédie-Française est qu'ils ne sont plus du tout accordés à notre goût.

Comme, au milieu des difficultés financières de notre temps, la Comédie-Française a du mal à vivre, elle utilise ses anciens décors, ceux qui étaient à la mode il y a trente ans. Il en est comme de toutes les modes, celles-là sont déjà assez loin de nous pour nous paraître vieilles et risibles, elles ne sont pas encore assez loin pour avoir le charme du passé historique. Elles participent de l'état d'esprit contre lequel nos générations sont en réaction et en lutte ; ces décors sont à l'échelle des grands drames démesurés des dernières écoles romantiques. La scène de la Comédie-Française est très vaste, on l'emplit par un morceau de carton peint gigantesque, dont la disproportion avec les acteurs est flagrante. Les arbres, en particulier, balancent dans les airs leurs ramures à des hauteurs qui gênent l'esprit par leur criante invraisemblance. L'éclairage direct par la rampe baigne ce froid carton d'une lumière crue, criarde, cruelle. Nous ne donnons pas très volontiers dans les systèmes, mais nous pensons que cette esthétique, qui remonte au grand opéra du second Empire, est au nombre des choses qui ont besoin d'être changées.

C'est pourquoi nous avons accueilli avec intérêt la tentative de M. Granval. Il a composé pour *Andromaque* un décor stylisé simple et mystérieux. Entre quatre hautes colonnes fortement éclairées, de vastes tentures grises ménagent des zones baignées d'ombre, où les personnages du drame passent ainsi que dans des sortes de chambres sans cesse évanouies et recomposées devant nous. Les avantages de ce système sont multiples. D'abord, il permet aux personnages d'évoluer au milieu de jeux de lumière et d'ombres dont la vertu poétique est autrement souple et variée que le faux jour cru de la rampe à découvert. Par exemple, le dénouement d'*Andromaque* se déroule dans les salles d'un palais déjà envahies par les ombres de la nuit, où la folie d'Oreste prend, sans aucun romantisme, le caractère saisissant d'une hallucination. Puis, ces tentures mobiles

permettent de découvrir soudain des parties de la scène et de ménager ainsi des effets très heureux. Par exemple, Oreste, sur le devant de la scène, attend que Pyrrhus le reçoive ; un rideau s'entr'ouvre dans le fond, et l'on voit le souverain, installé en majesté sur son trône, ainsi qu'il convient pour écouter un ambassadeur. L'audience terminée, le rideau est tiré à nouveau, la vision s'efface, et Oreste peut continuer de parler avec Pylade à l'avant-scène, comme s'ils s'étaient retirés, ainsi qu'il est vraisemblable, dans une partie du palais autre que la salle du trône. Tout l'acte prend ainsi un mouvement, une véracité et cependant les personnages ont à peine eu l'air de bouger. Avec les anciens systèmes, il fallait ou que le roi et l'ambassadeur eussent l'air de se rencontrer par hasard dans une pièce, et qu'une audience de cette importance se déroulât debout, sans préparation ni majesté ; ou bien qu'Oreste et Pylade fussent introduits à l'avance dans la salle du trône où Pyrrhus entre après eux, les écoute, puis les oublie pour qu'ils aient le loisir de terminer leurs confidences.

Mieux encore, certaines scènes sont difficiles à admettre si elles se déroulent dans une seule pièce : celles de la fin du second acte où Andromaque et Céphise parlent dans une partie du théâtre, tandis que Pyrrhus et Phœnix parlent dans une autre, et les deux groupes se voient parfaitement, et jouent l'un pour l'autre, en ayant l'air de ne pas se voir. S'ils sont dans une même chambre éclairée sans mystère, l'invraisemblance est forte. Rien au contraire ne paraît plus naturel quand le metteur en scène donne l'impression, au moyen d'un simple rideau qui coupe la moitié de la scène, que les deux femmes sont dans une pièce et que les deux hommes passent dans une pièce voisine disposée en enfilade, topographie si naturelle dans un palais étendu comme doit être celui du roi d'Épire.

L'initiative de M. Granval est donc intéressante et louable. Les chefs-d'œuvre tragiques souffrent d'avoir été empaillés au temps du romantisme. On convint à ce moment-là que classique, perruque et pompier étaient synonymes. On a vu depuis longtemps qu'il n'était pires pompiers que les lions superbes et généreux, tandis que les héros tragiques sont aussi jeunes et bien portants qu'au temps où les peignaient Racine, Corneille, Sophocle, Eschyle. Il suffit que M. Granval donne à la routine un coup de plumeau pour que les tragédies retrouvent l'éclat de la vie et la fraîcheur de la jeunesse. Cela prouve une fois de plus que les tragédies sont immortelles. Mais cela prouve aussi que les idées de M. Granval, qui sont celles de sa génération, ne sont pas si mauvaises.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Après la conférence de Londres. — *Le 16 août, après que l'accord de Londres a été paraphé, M. Herriot exprime aux représentants de la presse sa satisfaction : « La France, dit-il, n'est plus isolée. »*

Cependant, le même jour, M. Ramsay Macdonald lui adresse une lettre pour « préciser » la position du gouvernement anglais dans l'affaire de l'évacuation de la Ruhr. Le Premier anglais, tout en prenant note de l'accord intervenu, proclame l'illégalité de notre occupation et insiste de nouveau pour que nous hâtions notre départ.

Le 18 août, nous évacuons Offenburg et Appenweier.

Le 21, les Chambres françaises commencent la discussion des accords de Londres. M. Herriot défend sa politique.

La Chambre des députés lui exprime sa confiance, par 336 voix contre 204 (24 août); le Sénat en fait autant, malgré une forte critique de M. Poincaré, par 204 voix contre 40 (26 août).

Cependant, M. Snowden, chancelier de l'Echiquier, déclare qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir pour entraver l'application du plan Dawes, et M. Macdonald, dans une lettre au Daily Express, *annonce son intention de contrôler les arrangements commerciaux de la France avec l'Allemagne. M. Herriot, dit-il, lui a promis de lui communiquer les propositions qui seront faites à l'Allemagne, afin de permettre à M. Macdonald de présenter ses « observations » (22 août).*

Ratifié par le Parlement français, l'accord de Londres se heurte, au Reichstag allemand, à la vive opposition des nationalistes. Le vote du Reichstag n'est acquis définitivement qu'en troisième lecture, le 29, après des tractations sur les droits qui permettront au chancelier Marx d'arguer des difficultés rencontrées pour demander de nouvelles concessions et qui donnent aussitôt au gouvernement du Reich l'occasion d'une proclamation dans laquelle l'Allemagne nie sa responsabilité dans la guerre.

L'accord de Londres est signé définitivement le 30 août, au Foreign Office, par les représentants des puissances intéressées.

France. — *Germaine Berton et Cottin bénéficient de la grâce amnistiante et sont remis en liberté (16 et 21 août).*

— *La France accepte le projet d'assistance mutuelle de la Société des Nations repoussé par l'Angleterre (25 août).*

— *La Chambre des députés vote la ratification du traité de Lausanne (26 août). Le Sénat ratifie également ce traité (27 août).*

Italie. — *Le cadavre du député Matteotti est découvert, à Castelnuovo di Porto, près de Sorofano (16 août). Les funérailles ont lieu, le 21, à Fratta Polesine, sans incidents (21 août).*

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XVIII — JUILLET-SEPTEMBRE 1924

PAUL BALLAGUY	*Jean-Jacques en Dauphiné*	417	10
LUCIEN BEC	*Quelques aspects du conflit américano-japonais*	574	11
RENÉ BENJAMIN	*Valentine ou la folie démocratique.* I.....	513	11
—	— II.....	641	12
GABRIEL BONVALOT.....	*Le premier voyage de Marco Polo*.....	719	12
HENRY BORDEAUX..... de l'Académie française.	*Saint François de Sales*.	707	12
PAULE HENRY-BORDEAUX.	*La reine de Palmyre : lady Stanhope en Orient*.....	61	7
CHARLES DE BORDEU.....	*François de Port-Hault* (roman).	736	12
PAUL BOURGET..... de l'Académie française.	*Le Couvent désaffecté* (nouvelle)	1	7
AUGUSTIN COCHIN.....	*Les Sociétés de pensée et les clubs sous la Révolution*.....	19	7
MAURICE DENIS	*Notes de voyage : Venise et Padoue*.....	50	7
LOUIS-HENRY DESTEL	*Le 10 000 mètres*.....	194	8
LUCIEN DUBECH et PH. D'ESPEZEL.....	*Paris sous le second Empire*.....	277	9

Lucien FABRE	*Peut-il y avoir une « morale scientifique »?*	536	11
Edmond JALOUX	*L'Alcyone* (roman). I.	81	7
—	— — II.	207	8
—	— — III.	331	9
—	— — IV.	465	10
—	— — (fin).	580	11
Roger LABONNE	*Moderne Byzance.* I...	143	8
—	— II...	297	9
—	— III (fin).	438	10
LONGWORTH CHAMBRUN.	*L'existence de Shakespeare prouvée par ses contemporains*	163	8
Albert MARCHON	*La nuit des Echarennes.*	565	11
MEMINI	*Les catholiques et l'idée laïque en France depuis les origines de la République* I	257	9
—	— II	396	10
Henri MOREL	*Chatterton ou le romantisme militaire*	322	9
Fernand NEURAY	*Le mirage russe*	385	10
Paul VALÉRY	*Caractères de l'esprit européen*	129	8
Georges VALOIS	*Les Deux théologies*	689	12

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

René Johannet	*Le nouvel aspect des relations franco-allemandes*	104	7
—	*Avant la conférence*	230	8
—	*L'affaire Matteoti*	356	9
—	*Les rois d'aujourd'hui vus par un Américain*	482	10
—	*Pronostics sur l'avenir militaire de l'Europe*	612	11
—	*La tâche future de la France en Orient.*	755	12
Philippe Doré	*Au pays de la monnaie de singe*	617	11
Paul Le Faivre	*La question irlandaise et l'intérêt français*	233	8

LES LETTRES

Robert Kemp.....	Livres nouveaux : *l'An prochain à Jérusalem; le Vicomte; Complices; le Conte du triolet*.....	109	7
—	Livres nouveaux : *l'Esprit de France, le Perroquet vert, la Maison de Patrice Perrier, Deux hommes, Purgatoire*.....	362	9
—	*Deux romans historiques*.....	622	11
Marc Lafargue.....	*A travers la poésie*.....	761	12
Henri Massis	*Raymond Radiguet*.....	488	10
Edmond Pilon	« *Miracles* » *par Alain-Fournier*....	237	8

L'HISTOIRE

Paul Ballaguy	*Le baron François d'Yvoire*.....	115	7
Robert Bourget-Pailleron.	*L'Œuvre de M. G. Lenôtre*.....	369	9
B. Combes de Patris.....	*M. de Serre et la Restauration*.....	496	10
Pierre Gaxotte	*Rome et la Grèce*.....	627	11

LES BEAUX-ARTS

Roger Allard	*Le Salon des Tuileries*.....	243	8
André Coeuroy.....	*Quelques livres sur la musique*.....	767	12

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

***.....	*M. René Renoult*.....	121	7
—.....	*Le général Nollet*.....	247	8
—.....	*M. Raynaldy*.....	377	9
—.....	*M. Charles Seignobos*.....	635	11
—.....	*M. Paul Valéry*.....	773	12
André Cœuroy	*La jeune musique française :* « *Salade, les Biches, les Fâcheux* ».....	380	9
Lucien Dubech	*Le théâtre : Si je voulais*.....	125	7
—	*Le romantisme de M. Lenormand*...	252	8
—	*Le théâtre : la saison* 1923-1924....	637	11
—	*La tragédie au Théâtre-Français*....	777	12
Lucien Fabre.....	*Le centenaire de J.-H. Fabre*.....	504	10
Henri Rambaud	*Le théâtre : le Triomphe de saint Thomas d'Henri Ghéon*.....	507	10

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31260.